This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

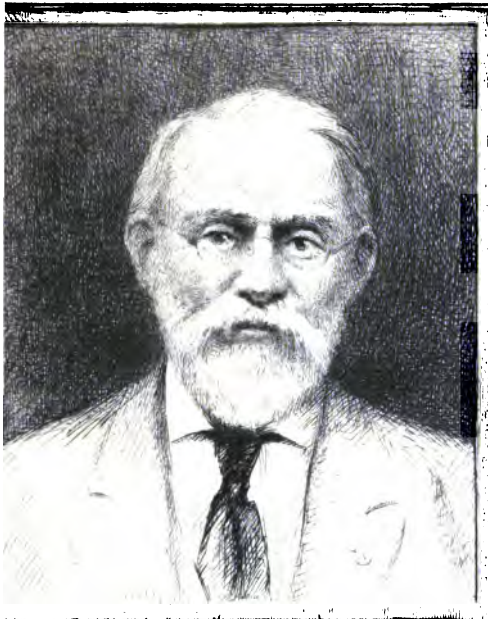
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

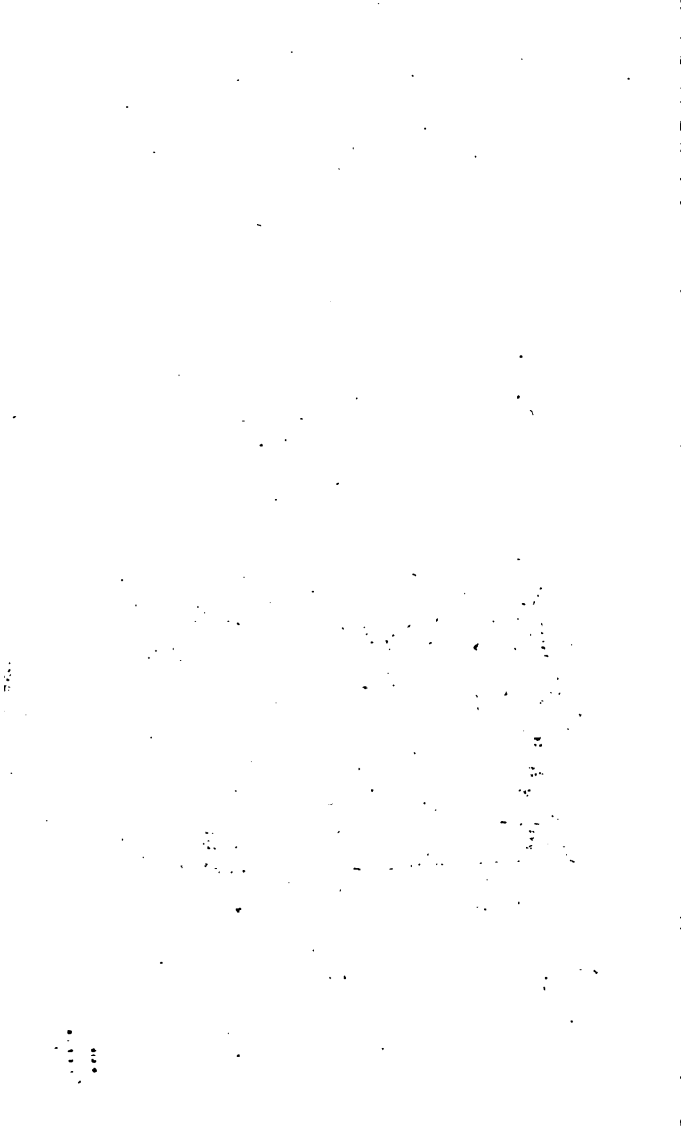
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS.
POUR LES MOIS
DE
JANVIER, FEVRIER, MARS,
MDCCLXIV.
TOME VINGT-UNIEME.
PREMIERE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET.
Libraires de S. A. S.
M. D. CC. LXIV.



Gottsched
11-27-39
39327

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. CONSIDERATIONS SUR LES CORPS ORGANISE'S *par Mr.* BONNET IId. Extrait. pag. 1

II. HISTOIRE *de* FRANCE *par Mr.* VILLARET Tom. XI & XII. 26

III. ESSAI *de l'Hiſtoire Naturelle du Globe Terreſtre, par Mr.* RASPE. 47

IV. LETTRE *ſur l'extirpation de la petite-Vérole, par Mr.* CASIMIR. 69

V. POE'TIQUE FRANÇOISE *par Mr.* DE MARMONTEL, Second Extrait. . . . 83

VI. HISTOIRE NATURELLE, *ſuivant le Syſtême de Mr.* Linnæus, Tome Premier IV. & & Ve. Parties. . 106

VII. LETTRES *à un Seigneur Anglois par* HORACE WALPOLE. 134

VIII. OEUVRES *diverses de Mr.* DE JONCOURT. . . 141

IX. LETTRE *de Mr.* DE MONCHY, *au sujet d'un Article du Journal Encyclopédique.* 150

X. DISSERTATION *sur une pierre du Cabinet de Mr. le Comte de Bentinck &c. par Mr.* CANNEGIETER. . . . 162

XI. TRAITE' SUR LA TOLERANCE, *à l'occasion de la Mort de Jean Calas.* . . . 170

XII. VOYAGE *de* SICILE *par Mr.* D'ORVILLE. &C. *publié par les soins de Mr.* PIERRE BURMAN. 207

XIII. NOUVELLES LITTE'RAIRES. 246

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
JANVIER, FEVRIER, MARS,
MDCCLXIV.

ARTICLE PREMIER.

CONSIDERATIONS SUR LES CORPS ORGANISE'S, où l'on traite de leur Origine & de leur Développement &c. par C. BONNET &c.

Second Extrait (1).

DAns le premier Extrait que nous avons donné de cet important Ouvrage, nous avons laiſſé l'ingénieux Auteur prêt à entrer dans les diſcuſſions les plus curieuſes ſur la *Fécondation* & la *Génération* des Animaux. Les variétés qu'on y obſerve à pluſieurs égards ſont étonnantes. Mr. BONNET en offre aux Lecteurs un recueil des plus piquans, & où l'on voit à l'œil d'une manière frappante, la diverſité des moyens que la Sageſſe Divine fait employer pour aller à une même fin.

Dans les *Coquillages*, par ex. un habile Phyſicien (2) a obſervé quatre manières de multiplier leurs eſpèces. Il y en a comme entre les *Pourpres* de mâles & de femelles. D'autres comme les *Conques*, dont l'*Huître* eſt une eſpèce, ſe ſuffiſent à eux mêmes; on n'y apperçoit ni aucune des parties de la génération (3), ni aucun accouplement. Une troiſième Claſſe comprend les Coquillages qui ont les deux ſexes à la fois, mais qui ne peuvent ſe féconder eux mêmes;

(1) Voy. le premier *Tom.* XX. *Part.* II. ART. II.

(2) Mr. Adanſon *Hiſt. Nat. du Sénégal.*

(3) Mr. *Baſter* en juge autrement, comme on l'a vu dans un des Tomes précédens de cette *Bibliothèque.*

mes; le *Limaçon* commun en eſt un exemple. Mais ce qui eſt bien plus ſingulier, c'eſt que dans une quatrième claſſe, on voit des coquillages hermaphrodites, dont le ſexe eſt partagé de façon que deux individus ne ſuffiſent pas pour ſe féconder réciproquement, mais qu'il en faut un troiſième qui y travaille.

Et par rapport à la manière dont cette fécondation s'opère dans les différentes eſpèces des animaux de tout genre, quelle incroyable diverſité? Quelles découvertes par exemple, que celles de Mr. TREMBLEY ſur les Pucerons, tantôt ſe multipliant par un véritable accouplement & tantôt ſans accouplement, vivipares dans la belle ſaiſon, & ovipares à la fin de l'automne! Quelles étranges ſingularités! Qui les auroit prévues! actuellement qu'on ne peut en douter, qu'elles ſont myſtérieuſes!

„ Ce ſont là," comme le dit notre eſtimable Auteur „ autant d'énigmes dont „ nous n'aurons le mot, que lorſque nous „ aurons acquis d'autres yeux & une in„ telligence ſupérieure à celle de notre é„ tat preſent. En attendant (ajoute-t-il „ avec autant d'eſprit que de vérité), obſervons avec ſoin tout ce qui eſt à no„ tre portée . . . s'il ne nous eſt pas per„ mis encore de lire d'un bout à l'au„ tre le Livre de la Nature, tâchons „ au moins de tirer le meilleur parti poſ„ ſible, du petit nombre de pages qu'elle

„ ſoumet à notre examen. Le ſeul moyen
„ d'y parvenir eſt de ſe ſouvenir que nous
„ n'avons point *l'Index* de ce Livre, & que
„ nous ſommes réduits pour ne pas nous
„ égarer, à conſidérer chaque objet en lui-
„ même & dans ſes rapports aux objets
„ les plus voiſins. La lumière qui ſe ré-
„ fléchit de proche en proche augmente
„ la clarté de la lumière directe ".

C'eſt dans ces ſentimens que M. B. entreprend d'expliquer ici la manière dont il conçoit que la génération & la fécondation s'opèrent. On va le voir eſſayer avec ſa ſagacité & ſa modeſtie ordinaires, de pénétrer ce ſecret, en tâchant d'aſſigner les cauſes phyſiques qui opèrent les premiers développemens des corps organiſés. Nous diſons les premiers développemens, parce qu'en effet, ſi rien ne ſe produit, comme les faits le démontrent, tout ſe développe, & alors il n'y a pas plus de vraies générations que de vraies métamorphoſes.

Un Oeuf infécond. n'eſt pas privé de germe, on l'a déjà remarqué ; mais le germe inviſible qu'il renferme ne ſe développera jamais, parce qu'il a manqué d'une condition néceſſaire au développement, c'eſt-à-dire qu'il n'a pas été fécondé. Mais ſi le germe, logé dès le commencement dans l'œuf ou dans ſa véſicule, reçoit de la liqueur que fournit le mâle le principe d'une nouvelle vie, alors il ſe développera & fran-

franchira les bornes étroites qui le renfermoient. En se développant il augmentera de volume & de masse. Une force impulsive ou expansive agira en lui, & des particules étrangères viendront s'incorporer à ses particules élémentaires. Or cette incorporation suppose la nutrition, & celle-ci la circulation, mais la nutrition ne forme rien. Elle n'ajoute point à l'Embrion un cœur qu'il n'avoit pas; seulement elle donne au cœur préformé, une activité sans laquelle il ne sauroit parvenir à surmonter la résistance des solides.

Mais comment lui donne t-elle cette activité? On le comprendra si l'on se rappelle que c'est l'*Irritabilité* qui est la cause physique & intérieure des mouvemens du cœur. De là il s'ensuit que la liqueur séminale est une sorte de stimulant, qui en irritant le cœur de l'embrion, lui imprime un degré de force qu'il ne pouvoit recevoir que de cette seule liqueur. Ensuite le mouvement imprimé au mobile s'y conserve par cette même irritabilité, toujours subsistante, toujours inhérente au muscle.

Voilà donc la petite machine montée, dit M. B, mais son jeu n'est pas celui d'une montre. Toutes les parties qui la composent doivent peu à peu revêtir de nouvelles formes & de nouvelles situations respectives; elles doivent croître & se développer. Cela même suppose l'action d'un flui-

X Ceci ne peut pas être general, ni suffisant. Car d'où viendroit alors que p.e. les Enfans et les poulains ont quelquefois les mêmes traits, caractères & malas, ainsi que leurs Peres et quelquefois leurs Grands Peres

fluide. Le cœur le pouſſe dans les artères, qui le transmettent dans toutes les parties de l'Embrion, d'où il eſt ramené au cœur par les veines. Mais ce fluide doit être proportionné à la fineſſe prodigieuſe des vaiſſeaux du Germe. Ce n'eſt d'abord qu'une liqueur tranſparente presque ſans couleur. Elle devient bientôt jaunâtre, puis rougeâtre, & enfin rouge, parce que le fluide qui circule dans l'Embrion, acquiert par degré des molécules de plus en plus groſſières, qui changent de plus en plus ſa couleur primitive, en même temps que l'impulſion continuelle du cœur aggrandit peu à peu le calibre des vaiſſeaux.

Mais ce qui eſt ſur tout ici digne de remarque, c'eſt que la liqueur ſpermatique du mâle, a ſur les ſolides de l'Embrion une ſi grande influence, qu'elle leur imprime des traits qui ne s'effacent jamais. La reſſemblance plus ou moins marquée des enfans au père & à la mère, & plus encore celle du mulet à l'âne & à la jument ne permet pas qu'on en doute. Et cette reſſemblance n'affecte pas ſeulement l'extérieur de l'Embrion, elle affecte encore ſon intérieur. De-là la reſſemblance de la voix du mulet à celle de l'âne. C'eſt un tambour d'une conſtruction ſingulière, placé dans le larynx qui fait la partie principale de cet inſtru-

ſtrument ou de cet organe. Or ce tambour qui a été accordé à l'âne, ſe retrouve dans le mulet, & le cheval en eſt privé. Ainſi le cheval deſſiné en miniature dans l'ovaire de la jument, reçoit de l'impreſſion du ſperme de l'âne, un organe qu'il n'avoit pas originairement. La ſurabondance des ſucs ſuffit pour changer une partie à nos yeux : combien de tumeurs animales qui n'ont pas d'autre origine! Au contraire la diſette des ſucs appauvrit les vaiſſeaux, ils s'oblitèrent enfin, la partie devient presque méconnoiſſable, ſi même elle ne s'efface entièrement. On ne peut douter que la liqueur ſéminale ne ſoit portée aux nerfs du ſujet & qu'elle ne ſoit très analogue aux eſprits animaux dont elle eſt toute imprégnée. Les triſtes effets de l'épuiſement ne le diſent que trop. Si néanmoins on doutoit que cette liqueur n'agiſſe ſur certaines parties, ne les faſſe germer, croître, ſe développer, mourir, qu'on penſe à la mue de la voix, à la végétation du bois des cerfs, à celle des défenſes, des cornes, des crêtes, de la barbe &c. & à tant d'autres effets du même genre que l'on ne ſauroit conteſter. Et ſi le ſperme modifie de la ſorte l'organe de la voix dans les adultes, quelle ne doit pas être ſon efficace ſur l'organe de la voix du germe, qui n'eſt presque qu'une goutte de mucoſité

organisée ? Tout étant alors d'une délicatesse extrême, la plus petite quantité de matière, & le plus leger mouvement, peuvent changer toute l'œconomie d'une partie & la changer pour toujours.

Ce qui a jetté dans l'illusion sur cette matière, c'est comme l'observe notre Auteur, qu'on a trop légèrement cru, que la liqueur séminale fournissoit à l'Embrion des parties intégrantes, au lieu qu'elle ne fait que modifier les parties de l'Embrion. Le poulet entier appartient à la poule, & le mulet à la jument; mais le tambour du mulet peut imiter celui de l'âne, quoi que surement il ne soit pas celui de l'âne. Plus d'expériences sur les mulets produits par l'accouplement de diverses espèces, donneront là dessus les éclaircissemens dont on a besoin. On saura alors si dans ce mulet qui de l'accouplement d'un coq avec une canne, nait ayant les pieds du coq, ces pieds sont effectivement de vrais pieds. On saura si dans cette famille Malthoise dont parle M. *de Réaumur*, & dont les individus viennent au monde avec six doigts aux mains & aux pieds (4), les doigts surnuméraires, sont de véritables doigts dans leur structure tant intérieure qu'extérieure; ou si ce ne

(4) *Art de faire éclorre les poulets*, Tom. II. pag. 377. 2e Edit.

ne ſont pas plutôt des prolongemens exceſſifs de quelques parties oſſeuſes ou membraneuſes des mains & des pieds. Dire que le ſperme ſubſtitue aux pieds ou aux doigts de l'Embrion, d'autres doigts & d'autres pieds; ou bien affirmer qu'il les transforme, ce ſeroit ſe déclarer pour des effets, qui ne répugneroient pas moins au ſens commun, que les métamorphoſes des Poëtes.

On doit donc poſer pour certain, ſelon Mr. B. d'un côté que la préexiſtence du Germe eſt démontrée, & de l'autre qu'encore que le Germe ne reçoive aucune partie intégrante de la liqueur ſéminale, cependant elle opère en lui de très grands changemens, ainſi qu'on le voit par l'exemple très décidé du mulet. Mais cela poſé, il reſte deux choſes à faire à notre incomparable Naturaliſte, pour achever de dévoiler le myſtère de la génération. Il faut qu'il explique 1. comment la liqueur ſéminale arrive au Germe. 2. comment elle agit ſur le Germe, & lui imprime ces traits ineffaçables qui caractériſent le mulet? Tâchons de ſaiſir ſes principes ſur l'une & l'autre de ces queſtions.

La première eſt toute décidée par les obſervations des Anatomiſtes & des Phyſiciens. On a diſſéqué, obſervé, vu. Le ſperme entre dans la matrice, il s'élève dans ſes trompes, il parvient juſques à l'ovaire; la choſe eſt avérée. On y a

trouvé de la liqueur séminale. On y a découvert des Fœtus tout formés. Ces expériences sont connues. Celles qu'on a faites sur la fécondation des œufs des poissons, des grenouilles, & des papillons le sont aussi. L'Auteur se contente de les indiquer.

La seconde question est tout autrement difficile. Pour expliquer l'action de la liqueur séminale sur le Germe, & les effets qui en résultent, on a dit & répété en cent manières que la liqueur séminale est un extrait du tout individuel; mais personne jusqu'ici n'a expliqué comment cet extrait se prépare. Les *molécules organiques* de M. *de Buffon*, révoltent Mr. B. qui les a réfutées plus haut. „ Je choquerois, „ *dit-il*, le Lecteur judicieux, si je m'arrêtois à combattre encore ces savantes „ chimères trop caressées par le savant „ Naturaliste". Mais voici en substance ce qu'il y supplée.

Selon lui, puisqu'il est prouvé que la liqueur séminale modifie le Germe, dans un rapport au mâle ou à l'individu qui opère la fécondation, il est clair que cette liqueur elle même, est dans un rapport avec lui; c'est à-dire, qu'elle renferme des molécules, qui correspondent à différentes parties du mâle; & il faut bien que cela soit, puisqu'elle imprime au Germe des traits de ressemblance avec différentes parties de ce mâle.

Sans

Sans doute que dans le corps animal, chaque partie a ſa nature propre, & ſa ſtructure telle qu'en n'admettant que les molécules qui lui conviennent, elle leur donne un arrangement relatif à ſon état & à ſes fonctions. Elle les retient à elle pour ſa nourriture, & ſon développement particulier, tandis que les organes de la génération du mâle, ſéparent du ſang ou de la lymphe de celui-ci, des molécules analogues aux différentes parties du corps. Pour cet effet il faut qu'il y ait dans les organes de la génération du mâle, des vaiſſeaux analogues à ceux qui dans ces différentes parties, ſéparent les molécules qui leur conviennent. En un mot ces organes doivent être une *Angiologie* en petit, un ſyſtême de vaiſſeaux *ſécrétoires*, ſous des proportions relatives à celles des parties du Tout. Ainſi, par ex. la liqueur ſéminale de l'âne renfermeroit des molécules correſpondantes aux oreilles & au larynx, qui ne ſe trouveroient pas dans la liqueur ſéminale du cheval; & celle ci renfermeroit des molécules relatives au développement de la queue, qui ne ſe rencontreroient pas dans la liqueur ſéminale de l'âne. La petiteſſe & la délicateſſe extrêmes du germe, indiquent que ſes parties ont beſoin pour ſe nourrir & ſe développer d'un fluide approprié à leur état actuel; ce fluide, c'eſt la liqueur que le mâle fournit. Elle eſt le principe de la circulation, qui, dans

dans le Germe produit le développement. Elle en pénètre le cœur, elle s'y introduit, & en circulant de là dans toutes les parties de ce Germe, elle y porte la chaleur, la vie, & plus de consistence. Elle déploie les vaisseaux, elle ouvre les mailles des fibres, & ainsi portée à toutes les parties, elle leur imprime plus ou moins de ces caractères qu'elle tient du mâle qui l'a fournie, en agissant sur elles, non seulement comme nourriture, mais encore comme un fluide, doué de certaines qualités qui le distinguent, & dont les effets doivent se varier dans un rapport déterminé au sujet sur lequel son activité se déploie. En commençant l'évolution, elle tend à ouvrir, à déployer, à redresser les organes du Germe & son action différemment modifiée par le plus ou le moins de molécules de chaque genre, précipite ou accroit l'évolution de quelques organes, tandis qu'elle retarde ou empêche celle de quelques autres. Comme suc nourricier, elle s'incorpore aux solides dans le même rapport; les molécules analogues sont admises, les autres rejettées on renvoyées. C'est ainsi que le sperme de l'âne, porté dans le Germe du cheval y déploie son activité dans le rapport à la nature propre de chaque organe du Germe & à celle des molécules fécondantes qui y correspondent. Delà l'allongement des oreilles du cheval, la nouvelle modification de son larynx, & l'alté-

+ autant vaudroit presque dire que les deux semences s'unissent, et se developpent.

l'alteration de ſa queue, en un mot ſon changement en mulet: Delà vient encore que le ſperme de l'âne n'ouvrant pas tous les vaiſſeaux propres à l'organe de la génération du cheval, une partie de ces vaiſſeaux s'oblitère, & c'en eſt aſſez pour que le mulet ſoit impuiſſant. Il eſt vrai, que de nouvelles expériences ſur les organes de la génération du mulet, ont fait préſumer que le vice eſt dans la liqueur ſéminale, où l'on ne découvre point d'animalcules ſpermatiques (5); mais ce vice même ſuppoſeroit quelque défaut de conformation dans les organes, qui préparent cette Liqueur, défaut imperceptible dans le mulet, mais très ſenſible dans la mule, comme ces nouvelles découvertes nous l'apprennent.

Après tout il ſeroit fort à ſouhaiter, qu'on multipliât les experiences ſur les productions de l'accouplement des différentes eſpèces. Si les amours du lapin & de la poule de M. *de Réaumur* n'ont été qu'apparens, on en ſait d'autres qui ont été plus réels. „ Les oiſeaux mulets", écrivoit M. *de Haller* à notre Auteur, „ ſont des exemples „ évidens du concours des deux ſexes avec „ une certaine prérogative du mâle". On en a la preuve entr'autres dans la multiplication

(5) Voyez dans la 2e Partie de Mars du *Journ. Encyclopédique* de 1762. les curieuſes recherches de feu Mr. *Hebenſtreit*.

tion des bâtards qui naiſſent de l'accouplement des ſérins & des chardonnerets. Le bec plus épais de ceux-ci, s'eſt conſervé dans pluſieurs générations. On pourroit faire d'autres eſſais; marier par ex. des coqs à cinq doigts avec des poulets de l'eſpèce rare qui n'en a que quatre (6), & ſi le ſyſtême de Mr. B. eſt vrai, il naîtroit de là un poulet ayant outre ſes quatre doigts, quelque choſe qui auroit l'air d'un doigt ſurnuméraire. De même ſi un lapin s'accouploit avec une poule, la liqueur ſéminale du lapin portée dans les germes des poulets, y produiroit des modifications plus ou moins frappantes, qui changeroient plus ou moins la conformation extérieure & intérieure de ces individus, leſquels néanmoins demeureroient toujours des poulets, comme le mulet, qui au fond n'eſt jamais qu'un cheval modifié. Ainſi encore des queues retranchées aux mâles de génération en génération, ne diminueroient pas ni n'anéantiroit pas à la fin les queues, comme le préſumoit M *de Maupertuis* (7): En retranchant la queue à un mâle, on ne lui retranche pas la partie des organes de la génération, que l'on ſuppoſe correſpondre à la queue.

Au reſte, & c'eſt ici une choſe qu'on doit bien

(6) Réaumur *Art de faire éclorre des poulets* Tom. II. p. 366

(7) Voy. la *Vénus phyſique* Edit. de 1745. pag. 159. de la II. Part.

bien remarquer, dans le ſyſteme du développement, tous les germes d'une eſpèce ſont contemporains, tous portent l'empreinte originale de l'eſpèce, & non celle de l'individualité. C'eſt en petit un homme, un cheval, un taureau &c. Ce n'eſt jamais un certain homme, un certain cheval, un certain taureau. Mais comme tous les germes d'une même eſpèce ne ſe développent pas dans la même matrice, dans le même climat, dans le même temps, en un mot dans les mêmes circonſtances, de là des variétés à l'infini. Ce qui les augmente, c'eſt que les rapports que notre ingénieux Naturaliſte conçoit, entre les organes de la génération dans le mâle & les différentes parties de ſon corps, ſe transmettent juſqu'à un certain point au Germe par l'action de la liqueur ſéminale. D'un autre côté, le tempérament de la mère, ſes inclinations, ſes paſſions, les alimens dont elle ſe nourrit, l'éducation qu'elle a reçue, ſon genre de vie, le climat qu'elle habite peuvent auſſi modifier plus ou moins l'Embrion. Si la femelle fourniſſoit comme le mâle une liqueur prolifique, il en réſulteroit encore dans le Germe de nouvelles modifications; mais cette liqueur des femelles eſt tout au moins douteuſe (8).

Voilà

(8) *Biblioth. Raiſonnée*, Tom. XLVI. Part. I. pag. 74.

Voilà donc probablement les vraies sources de la ressemblance des enfans au père & à la mère, de l'air de famille, & encore de l'air national. Si la semence de l'âne produit de si grands effets sur le Germe du cheval, pourquoi celle de l'homme n'imprimeroit-elle pas à ses enfans divers traits de ressemblance? Quelle difficulté y a-t-il à concevoir, que les maladies héréditaires se transmettent, parce qu'elles affectent les humeurs & par elles la liqueur fécondante? Pourquoi une violente commotion de la mère ne pourroit-elle pas porter sur son foetus? Il n'en est pas ainsi ni de quantité de difformités accidentelles, ni des envies des mères. Des difformités purement accidentelles ne sauroient être transmises au Germe, si les accidens n'ont pas porté sur les organes de la génération du mâle, ou si ces difformités ne sont pas de nature à influer sur ses humeurs. Comment veut-on que l'envie d'un fruit, aille peindre sur le foetus la figure de ce fruit? Ce desir n'appartient qu'à l'Ame. L'Ame & les sens de l'Embrion ne sont pas l'ame & les sens de sa mère. Enfin, ajoute M. B. les envies sont comme les nuées, chacun y voit ce que l'on veut. On peut consulter l'Auteur de la *Vénus physique* sur les illusions qu'il est si commun de se faire à cet égard (9).

Tels

(9) *Vénus physique*, Part. I. pag. 88.

Tels ſont les principes de notre habile Naturaliſte. Voilà ſes conjectures ſur le myſtère de la génération. Il ne diſſimule pas les difficultés qu'il y a d'en expliquer toutes les merveilles, au contraire il met ces difficultés dans tout leur jour ; mais auſſi les efforts qu'il fait pour les lever, annonçent également & la pénétration de ſon eſprit, & la profondeur de ſes réflexions ſur la matière qu'il traite.

Comment ſe peut-il, objecte-t-on 1°. qu'après qu'un Germe femelle a été fécondé, il ſe développe en lui des parties, qui n'étoient point dans le mâle, des ovaires, des trompes, une matrice &c? Puiſqu'il eſt plus que douteux que les femelles ſoient pourvues d'une liqueur prolifique, tout vient du mâle dans la fécondation ; mais le mâle peut-il donner des parties qu'il n'a pas, des molécules qui correſpondent aux membres dont il eſt deſtitué? Pour réſoudre cette objection, Mr. B. demande ſur toutes choſes, qu'on ſe ſouvienne qu'il regarde la liqueur ſéminale comme un *fluide nourricier*, & la génération comme un ſimple *développement* opéré par la *nutrition*. Cela poſé il demande enſuite, s'il eſt abſurde d'imaginer que les organes de la génération dans le mâle, ont eté conſtruits ſur des rapports déterminés à différens organes de la femelle? Selon lui cette ſuppoſition ne doit révolter aucun de ſes Lecteurs qui aura bien

médité le principe qu'on vient de rappeller. L'Abeille donne la naiſſance à des *mâles*, à des *femelles*, & à des *neutres* qui ſont de parfaits *mulets* non ſeulement impuiſſans, mais abſolument privés de ſexe, tandis que d'un autre côté deſtinés au travail, ils naiſſent pourvus de divers inſtrumens ou outils que la Nature a refuſé aux mâles & aux femelles. Si l'on admet que les organes de la génération du mâle, ont été formés de manière qu'ils filtrent & préparent des molécules relatives au développement des trois ſortes de germes, on concevra, que ces trois ſortes d'individus mâles, femelles, & neutres ayant été deſſinés originairement en petit dans les ovaires de la Reine-Abeille, la fécondation ne procurera pas aux germes des femelles de nouveaux organes, elle n'anéantira pas dans les germes neutres ceux qu'ils n'ont jamais poſſédé; ſeulement elle développera les organes des uns & des autres tels qu'ils étoient préformés.

Mais objecte-t-on 1°. le germe croit avant la fécondation. Les oeufs croiſſent dans les poules vierges. Le jaune qui eſt une partie eſſentielle du poulet exiſte dans les oeufs qui n'ont point été fécondés. Pourquoi donc les autres parties du germe ne ſe développeroient-elles pas de la même manière? Pourquoi la liqueur du mâle ſeroit-elle neceſſaire à ce développement? Voici la réponſe. Les ſucs de la mère ſuffiſent

ſiſſent au développement des parties molles & gélatineuſes du Germe, mais non au développement de ſes parties oſſeuſes & repliées, qui ne ſe développent que par le mouvement du cœur porté à un certain dégré de force. Si le cœur bat dans le germe du poulet avant la fécondation de la poule, c'eſt très foiblement. Une force nouvelle lui eſt procurée par l'accouplement, & c'eſt ce qu'il y a de ſtimulant dans la liqueur du mâle qui la donne. Les inſectes qui multiplient ſans accouplement, les *Andrógynes*, ſont ſi mols & ſi gélatineux, qu'il n'eſt pas beſoin de plus de force que de celle du cœur ou de ce qui tient ſa place en eux, pour ouvrir les vaiſſeaux & ſurmonter la réſiſtance des ſolides, qui n'ont dans ces inſectes que la conſiſtance des fluides. Ainſi la chenille fait croître le papillon, & le polype pouſſe une nouvelle tête.

Une autre objection qu'on fait contre le Syſtême du développement, & que *Hartſoeker* entr'autres a tant pouſſée, ſe tire de la difficulté qu'on trouve à ſe repréſenter tous les Germes d'une eſpèce, emboités dans le premier Germe de cette eſpèce là. Mais quoique en montrant du penchant pour cette ſuppoſition de l'*Emboîtement*, que des faits avérés juſtifient (10), Mr. B. n'aſt

(10) Voyez *Hiſt. de l'Acad.* 1742. pag. 42. & 1746. pag. 41.

n'ait pas rejetté celle de la *Diſſémination* des Germes, il fait voir dans les termes de M. *Bourguet*, qui avoit preſque deviné (11) ce que les expériences de M. *de Haller* ont depuis rendu inconteſtable, il fait voir que l'idée de l'emboitement ne révolte abſolument que l'imagination. „ *Hartſoeker*, dit-il, & ſes pareils mettent ici „ les ſens & l'imagination à la place de „ l'entendement pur. Ils voudroient, pour „ ainſi dire, voir & palper ce que la raiſon ſeule peut ſaiſir ".

Après avoir ainſi juſtifié ſes principes ſur la génération, M. B. les confirme par les détails où il entre ſur la formation des *Monſtres*. Nous en avons touché quelque choſe dans notre premier Extrait. Ici nous ajouterons ſeulement deux Obſervations. La première, que la claſſe des monſtres qui naiſſent tels par accident, & qui ſans doute eſt la plus nombreuſe, en même temps que la cauſe que nous attribuons à leur difformité eſt la plus vraiſemblable, confirme manifeſtement les principes de notre Auteur. La ſeconde que la liqueur ſéminale pourroit fort bien avoir une très grande influence ſur la formation des monſtres. En effet il peut ſurvenir aux organes de la génération des mâles, des modifications en vertu desquelles ils ſépareroient

(11) Bourg. *Lett. Phil.* p. 134. & ſuiv.

roient plus ou moins de molécules appropriées à telle ou telle partie du Germe, ou des molécules d'une qualité & d'une activité différentes de celles qui ſont propres à l'eſpèce. Dans l'une par ex. la partie des organes de la génération qui répond à ſon larynx, peut par accident venir à changer & à imiter celle de l'organe de la génération du cheval, qui correſpond auſſi à ſon larynx: & qu'en réſultera-t-il? il en réſultera par la copulation un monſtre en fait de mulet; ſon extérieur ſera celui du mulet ordinaire, mais ſa voix imitera celle du cheval. En ſuppoſant d'autres ſortes de modifications dans les organes de la génération de l'individu fécondateur, on auroit d'autres réſultats dans le Germe fécondé.

Peut-être ces ſuppoſitions, qui dans l'ingénieux ſyſtême de notre excellent Phyſicien deviennent autant de principes, ſuffiroient-elles pour expliquer le fait ſingulier de cette famille de Malthe dont pluſieurs individus, dans trois générations, ſont nés avec ſix doigts aux pieds & aux mains. L'Auteur en fait la relation d'après M. *de Réaumur* (12), mais il fait plus, il l'analyſe, il l'explique ſelon ſes principes, & quand dans cette diſcuſſion il paroî-

(12) *Art de faire éclorre les Poulets*, Tom. II. pag. 377.

roîtroit s'être permis des conjectures trop subtiles, on ne sauroit nier qu'il n'ait su les rendre aussi plausibles qu'il étoit possible. Au moins ne se plaindra-t-on pas de sa modestie: „ Je souhaiterois, *dit-il*, d'avoir répandu plus de jour sur ce sujet, le plus „ difficile peut-être & le plus intéressant „ de tous ceux qui peuvent s'offrir à la „ méditation d'un Physicien. J'ai tâché „ d'aller aussi loin que mes principes pou„ voient me conduire. Je laisse aux Phy„ siologistes à juger de l'application que „ j'ai tenté d'en faire, & j'attends de nou„ velles instructions de leur sagacité & „ de leurs recherches ".

Dans toutes celles de Mr. B. les réflexions profondes d'un judicieux Métaphysicien, accompagnent les attentions ingénieuses d'un Observateur, à la pénétration duquel rien n'échappe. Quelques fois il s'élève de la contemplation des objets dont les qualités sensibles l'occupent, aux spéculations les plus sublimes sur la nature intime de ces objets, & sur ce qu'il y a de plus impénétrable dans les ressorts qui les meuvent. Nous nous reprochons de n'avoir pas mis sous les yeux de nos Lecteurs, le précis de ses réflexions sur le merveilleux qui étonne quand on étudie la métaphysique des *Polypes à Boutures*. Qu'il nous soit permis d'y revenir. La matière est aussi curieuse qu'elle est importante;

peu

peu de gens y ont réfléchi, & entre ces derniers combien qui ne s'en ſont fait que de fauſſes idées, parce qu'accoutumés à diſcourir plutôt qu'à penſer, ils ne font qu'effleurer légèrement les objets, ſans ſe donner la peine de rien approfondir?

La Polype a t'il une ame? Où en eſt le ſiège? Qu'eſt ce qui conſtitue le *Moi* dans cet inſecte? Quand on le partage, où ce *Moi* réſide t'il? Ces queſtions ont embarraſſé les Philoſophes comme le Vulgaire. Preſque tous les ont regardées comme irréſolubles, pendant que d'autres en abuſant, ont tâché de s'en ſervir pour étayer leurs ſyſtêmes dangereux. Mr. B. ne promet rien, mais à la manière dont il s'explique, on reconnoit d'abord l'Auteur de l'*Analyſe de l'Ame*.

Avant toutes choſes il poſe comme tout au moins probable par analogie, que tout ce qui eſt animal a une Ame, les bêtes comme les hommes, le *Polype* comme l'Eléphant. Il ſuppoſe de même, que cette Ame réſide dans le cerveau, non à la manière des corps, mais d'une préſence aſſortie à la nature d'une ſubſtance ſimple; préſence qu'il n'eſſaye pas de définir, parce qu'il fait profeſſion d'ignorer profondément la nature intime de l'ame, & de ne connoître un peu cette ſubſtance que par quelqu'une de ſes facultés.

Selon lui l'Ame du Polype a des ſenſa-

tions que lui procurent les organes dont il eſt doué. Elle ſent, elle s'en apperçoit, elle en a une ſorte de *réminiſcence*, ou ſi l'on veut de conſcience ſans réflexion, & c'eſt cette réminiſcence, ce ſouvenir, qui conſtitue la *Perſonalité* de l'inſecte. Ce *moi* s'approprie toutes ſes ſenſations, elles *s'identifient* toutes à lui. Il eſt le *moi* qui ſaiſit le puceron, le *moi* qui l'avale, qui l'a ſaiſi, & qui l'a avalé, qui y a trouvé du plaiſir & qui s'en ſouvient.

Coupe-t-on le Polype en deux transverſalement ? c'eſt la portion où tient la tête qui conſerve le *moi* ou la *Perſonnalité*. Les mouvemens que l'autre partie fait, quoique *volontaires* en apparence, ne ſont pourtant que *machinaux*; c'eſt une ſuite de *l'Irritabilité* des fibres muſculaires, qui ſe contractent à l'attouchement de tout corps tant ſolide que fluide, comme on le voit dans le cœur qui continue à battre quelque temps quoique détaché de la poitrine, ou dans la queue d'un lézard dont les mouvemens ſont ſi vifs & ſi durables après qu'on l'a coupée.

Mais dès que la portion du Polype qui n'avoit ni tête ni bras en pouſſe de nouveaux, auſſitôt elle devient *une nouvelle perſonne*. En perdant ſon union première à un cerveau dont on l'a ſéparée, elle avoit perdu tout le ſouvenir de ſes ſenſations; à préſent qu'elle a acquis un autre cerveau, les premières impreſſions qui l'affectent ſont dans ce Polype

lype naiſſant le fondement d'un nouveau *moi*, d'une nouvelle *Perſonnalité*. Que ſi ſur le même Polype il en vient par rejetton une famille, c'eſt un ſeul *tout phyſique*, mais ce n'eſt pas une ſeule & même *perſonne*. Chaque rejetton à ſon *moi* puiſqu'il a ſon propre cerveau.

Mais d'où vient l'Ame qui s'unit à chacun de ces cerveaux? Imaginera t-on qu'à chaque coup de ſcalpel, Dieu crée une Ame pour le Germe qui va ſe former? Mr. B. regarde cette ſuppoſition comme „ très „ peu philoſophique, ſur-tout ſi l'on admet- „ toit des volontés ſucceſſives dans la RAI- „ SON SUPREME, une ſucceſſion d'actes „ dans cette *Volonté* qui a pu créer tout par „ un *ſeul* Acte. Pourquoi, puiſqu'il n'eſt „ point de nouvelle creation dans les corps, „ en ſuppoſeroit-on dans les Ames? Si l'AU- „ TEUR de la Nature, a jugé convenable „ de renfermer d'abord tous les corps or- „ ganiſés dans des Germes, n'eſt-il pas „ probable qu'il y a renfermé auſſi dès le „ commencement les ames, qui y devien- „ dront un jour le principe du ſentiment „ & des mouvemens volontaires?

Nous nous arrêtons ſans étendre ce détail. Dès qu'on admet la ſuppoſition de l'Auteur, tout ce qui regarde le *moi* s'explique, ſoit par rapport aux Polypes greffés, ſoit par rapport aux vers à deux têtes, ſoit par rapport aux inſectes qui ſe métamorphoſent. Et quelle perſpective, quelles vues que

celles qui s'ouvrent à un esprit réfléchi dans cette supposition! Loin de demander pardon à nos Lecteurs de les avoir retenus si longtemps sur ces objets, nous sommes persuadés qu'ils attendront avec impatience le *Troisième Volume* que M. BONNET fait espérer & où „ après avoir exposé comme dans un Tableau les différentes manières dont les Animaux & les végétaux „ parviennent à l'état de perfection il tâchera d'approfondir la méchanique de „ l'accroissement.

ARTICLE SECOND.

HISTOIRE DE FRANCE, depuis l'Etablissement de la Monarchie jusqu'au Règne de Louis XIV. par Mr. VILLARET. Tom. XI. & XII. A Paris, chez *Desſaint & Vaillant*. 1763. *in* 8.

LE Tome X. de cette Histoire nous a conduit jusques à l'an 1378. Nous devons à présent parcourir avec notre Auteur, les dernières années du Règne de CHARLES V. Elles occupent la moitié du Tome XI., dont le reste & tout le Tome XII,

XII. ſont remplis par une partie de l'hiſtoire de CHARLES VI. juſqu'à 1414.

Jean de Montfort Duc de Bretagne s'étoit attiré l'indignation du Roi CHARLES V, par ſes liaiſons etroites avec les Anglois. Le Roi irrité prit la réſolution de le priver ſans retour de ſon patrimoine. Cette réſolution précipitée, & mal aſſortie à la prudence & à la modération ordinaire de ce Prince, fut approuvée par une partie de ſes Courtiſans, & ſes plus fidelles Conſeillers n'eurent pas le courage de la combattre, quoiqu'ils la condamnaſſent intérieurement. Le Duc de Bretagne fut cité à comparoître devant la Cour des Pairs, pour ſe juſtifier des crimes de *félonie* & autres *cas à lui imputés*, mais on remarqua diverſes irrégularités dans cet ajournement. CHARLES tint ſon Lit de Juſtice, où il parla lui-même contre Montfort très long-temps, *ne ſe fiant*, dit l'hiſtoire de Bretagne, *en ſon Procureur général, d'aſſez en dire.* Il repréſenta les fautes dont le Duc s'étoit rendu coupable, ſon alliance avec l'Angleterre, incompatible avec ſa qualité de Feudataire & de Pair de France; l'hommage qu'il avoit rendu aux Ennemis de l'Etat; ſes révoltes multipliées; l'audacieux cartel, qu'il avoit envoyé à ſon Souverain; les hoſtilités par lui commiſes; ſa retraite en Angleterre, où il ne ceſſoit d'exciter une Nation rivale à porter le fer & la flamme dans le ſein de ſa Patrie.

L'af-

L'affaire fut agitée pendant ſix ſéances conſécutives, à la dernière desquelles fut prononcé l'Arrêt qui ordonnoit la confiſcation *de la perſonne & des biens de Meſſire Jean de Montfort, n'aguères Duc de Bretagne*, & ce Duché fut déclaré réuni à la Couronne. Cependant ſur les remontrances des Députés de la Comteſſe de Penthièvre, on réſerva, par une clauſe expreſſe, les droits des Enfans de Charles de Blois. Le Roi ne ſoupçonnoit pas qu'il dut rencontrer d'obſtacles à l'exécution de cet Arrêt, & comptoit déjà la Bretagne au nombre de ſes Provinces. Mais il ne put venir à bout de ſon deſſein. Les Seigneurs Bretons s'armèrent pour s'y oppoſer. Montfort ſoutenu par les Anglois, revint en Bretagne & ſe défendit courageuſement. La Guerre auroit traîné en longueur. Le Comte de Flandres offrit ſa médiation qui fut agréée des Parties intéreſſées. Et comme la Cour de France ſe rendoit difficile ſur la forme que l'on donneroit à la déciſion de cette affaire, les Bretons levèrent cet obſtacle en adreſſant au Roi une requête au nom de la Province. *Très redouté Seigneur!* lui diſoient ils, *vous plaiſe avoir regard à la ſimpleſſe des Bretons, & vous ſouvenir de la doulce parole que notre Seigneur dit à Monſieur St. Pierre, que non pas ſept fois ſeulement pardonnaſt, mais plus.* Le Roi reçut les Députés avec bienveillance, il leur déclara qu'il

qu'il étoit diſpoſé à la paix & qu'il vouloit bien s'en rapporter à ce qui ſeroit réglé par le Comte de Flandres. Cependant cette affaire ne fut point terminée pendant la vie de CHARLES.

Pendant cette Guerre de Bretagne, un Favori du Roi, nommé *Bureau de la Rivière*, n'eut pas honte d'accuſer le Connétable *du Gueſclin*, d'avoir favoriſé ſous main le Duc de Bretagne. L'accuſation étoit abſurde; CHARLES eut pourtant la foibleſſe d'y ajouter foi, & ſans examiner la noirceur de cette impoſture, il écrivit au Connétable en termes offenſans pour la fidélité de ce héros. Du Gueſclin pénétré d'un affront ſi ſenſible, renvoya, dit-on, ſur le champ l'épée que Sa Majeſté avoit remiſe entre ſes mains en lui confiant le commandement de ſes armées. A peine la diſgrace du Connétable fut-elle divulguée, qu'il s'éleva un murmure général en faveur de ce grand homme. Les Princes du Sang & les plus grands Seigneurs du Royaume le juſtifièrent, CHARLES reconnut qu'on l'avoit trompé, & loin de rougir d'avouer ſa faute, il ſe fit gloire de la réparer hautement. Il envoya les Ducs d'Anjou & de Bourbon à du Gueſclin, pour lui rendre l'Epée de Connétable & pour le ſolliciter à reprendre le Commandement des armées. Celui ci ne réſiſta point à leurs inſtances, il revint à Paris & fut chargé des opérations de la guerre contre

tre les Anglois qui ravageoient les Provinces méridionales de la France, juſques dans la haute Auvergne. Comme il aſſiégeoit le Château de Randan, il fut attaqué d'une maladie violente dont il mourut agé de ſoixante ſix ans, le 13. Juillet 1380. Notre Auteur ne pouvoit faire un plus bel éloge de cet illuſtre Capitaine, qu'en le comparant avec le *grand Turenne* & en le plaçant, ſinon au deſſus, du moins à côté de lui. Turenne aidé des connoiſſances d'un ſiècle plus éclairé, étoit ſans doute plus habile Capitaine que Du Gueſclin; mais on peut dire à la gloire de ce dernier, qu'il tira de ſon propre fonds tout ce qu'il fit voir de génie militaire, dans un temps où l'art de la guerre étoit encore dans ſon enfance. Il eſt peut-être le premier des Généraux François, qui ait découvert & mis en pratique l'avantage des campemens, des marches ſavantes, des diſpoſitions réfléchies. Avant, & long-temps après lui, on ne ſavoit que fondre avec impétuoſité ſur l'ennemi; on ſe battoit ſans preſque obſerver d'ordre: la fortune décidoit de l'évenement. Bravoure, modeſtie, généroſité, tout ſe trouve égal entre ces deux Héros. Turenne fit diſtribuer ſa vaiſſelle d'argent à ſes Soldats; Du Gueſclin vendit ſes terres pour payer ſon armée. La plus belle Campagne de Du Gueſclin & celle de Turenne ſe reſſemblent. Ils aimèrent tous deux également leur Patrie & leur Sou-

Souverain; ils les ſervirent utilement: illuſtrés par les mêmes vertus, s'ils éprouvèrent des contradictions par des rapports ou des intrigues de quelques Courtiſans, qu'offuſquoit l'éclat de leur mérite, ils ſurent dédaigner ces frivoles manèges. Enfin après une révolution de trois ſiècles, ces deux Guerriers, l'honneur de la France, entre leſquels tant de qualités héroïques ont mis une reſſemblance ſingulière, ſe trouvent réunis preſque ſous la même tombe, auprès des Souverains pour leſquels ils avoient combattu.

Après la mort de Du Gueſclin, il arriva une choſe dont on a rarement vu des exemples, c'eſt qu'aucun des Généraux ne ſe trouva digne de ſuccéder à ce grand homme & ne voulut ſe charger de la dignité de Connétable. Le brave Cliſſon, le Maréchal de Sancerre & le Sire de Couci ſe renvoyoient l'un à l'autre cet honneur que le Roi leur offroit, & qu'ils ne croyoient pas mériter. Ce ne fut qu'au commencement du Règne ſuivant que Cliſſon accepta cette Dignité.

CHARLES V. ne ſurvécut pas longtemps au plus grand de ſes Généraux. Il mourut le 16. Septembre 1380, & la France perdit en lui un Souverain qui ne s'eſtimoit heureux que par le pouvoir de faire du bien. Il mérita le ſurnom de *Sage*, auquel la voix publique ajoute ceux de *Riche* & d'*Heureux*, à cauſe du Tréſor conſidérable qu'il laiſſa dans l'Epargne & parce qu'il avoit mis

les

les affaires du Royaume dans un état infiniment meilleur qu'elles n'étoient lorsqu'il monta sur le Trône. Il fut généralement regretté de ses sujets, & les regrets, loin de s'effacer, s'accrurent par les calamités des temps qui succédèrent au petit nombre d'années qu'il regna. Il laissa trois Enfans de son mariage avec Jeanne de Bourbon dont l'aîné CHARLES, Dauphin, lui succéda.

Fort dévot à la manière de ces temps-là, ce Prince avoit établi l'ordre des Célestins à Paris & avoit fondé un Monastère des mêmes Moines dans la ville de Mantes. Plusieurs Eglises avoient été enrichies par ses libéralités; entr'autres, la Cathédrale de Rouen avoit été gratifiée d'une représentation de la Ste. Vierge en argent, ornée de pierres précieuses que le Chapitre avoit promis de ne jamais aliéner. Ce fut aussi sous son régne que fut fondée la Chapelle du Bois de Vincennes; Et l'on peut rapporter au même temps l'établissement du *petit St. Antoine* avec des fonds suffisans pour l'entretien de plusieurs Religieux de l'Ordre de S. Augustin, consacrés au service des pestiférés, connus sous le nom de *malades du feu S. Antoine*. Ce mal étoit une espèce de scorbut fort commun alors & qui causoit de fréquentes mortalités dans Paris. Au lieu de prévenir les épidémies par la propreté & par une police exacte, on étoit dans l'usage alors de s'adresser à quelque Saint qui de-

devenoit le Patron déclaré de la contagion regnante. De là le *feu divin* ou le *feu sacré*, le *feu de la Ste. Vierge*, de *S. Ambroise*, de *S. Antoine*. On a changé de méthode & Pariss'en trouve mieux. Ce fut CHARLES V. qui réduisit le nombre des fleurs de lys dans les armoiries de France, à celui de trois, au lieu qu'auparavant elles y étoient semées sans nombre. Un des motifs les plus plausibles de ce changement, dit notre Auteur, fut la dévotion de ce Prince à la Sainte Trinité.

Ce Monarque aimoit les Sciences, il les protégeoit & les cultivoit lui même. Il doit être regardé comme le véritable fondateur de la Bibliothèque du Roi. Le Roi *Jean* possédoit à peine vingt Volumes; CHARLES en rassembla jusqu'à neuf cent; collection qui passoit alors pour immense, parce que l'Imprimerie n'étoit pas encore connue. C'est de ces foibles commencemens que s'est formée la Bibliothèque Royale, dont il auroit été difficile alors de prévoir l'état & la grandeur: elle fut considérablement augmentée par les soins de Louis XII. & de François I, mais c'est principalement sous les règnes de Louis XIV. & de Louis XV, qu'elle a été portée à ce degré de magnificence & d'immensité, qui la rendent aujourd'hui la plus riche & la plus précieuse Bibliothèque de l'Europe. On pourra voir au long dans notre Auteur, quel étoit dans ces temps là le triste

état des Sciences, par rapport à l'Aſtrologie Judiciaire, qui regardée alors comme la plus ſublime des connoiſſances humaines, n'eſt pourtant que l'ouvrage de la friponnerie & un criminel abus de la crédulité & de la ſuperſtition des peuples; par rapport à la Littérature Grecque & Latine; par rapport à la Théologie, à la Morale & à la Politique; par rapport à la Géographie, à l'Hiſtoire, à la Poéſie. On y verra auſſi en détail combien peu de progrès avoient fait alors la Peinture, la Sculpture, l'Architecture; ces Arts étoient encore dans l'enfance. La ſimplicité des meubles répondoit à celle des bâtimens. CHARLES V. eut le premier un buffet abondamment garni de vaiſſelle d'or & d'argent. Lorſqu'il ſortoit, il n'avoit pour gardes que deux huiſſiers & huit ſergens. Sa voiture ainſi que celle de la Reine, étoit un *Chariot* attelé de cinq chevaux: le plus ſouvent il montoit à cheval & quelquefois il alloit à pied. Les Princeſſes étoient voiturées en litières.

On vit ſous CHARLES V. le premier ouvrage d'Horlogerie qui ait paru en France. Ce Prince fit venir d'Allemagne *Henri de Vic*, qui paſſoit pour l'Artiſte le plus habile de ſon temps. Il fit placer ſur la tour de ſon Palais à Paris, la première groſſe horloge qu'on eût vue dans le Royaume, elle ſonnoit les heures. Cette nouveauté utile ſe répandit bientôt de la Capitale dans les Provinces.

CHAR-

CHARLES VI. parvint à la Couronne en 1380, âgé de douze ans & neuf mois. Il fut ſacré & couronné à Rheims, le 4e. Novembre. „ On deſireroit, *dit notre Au-* „ *teur*, pour ſauver l'honneur de la Nation „ pouvoir effacer ou du moins adoucir les „ traits du tableau révoltant, que préſentent „ les évenemens de ce déplorable règne. „ Un Roi dans l'enfance, dont le caractè- „ re turbulent dégénère en frénéſie, incapa- „ ble de tenir les rênes de l'Etat, les aban- „ donne tour à tour aux Princes de ſon Sang, „ que la ſoif de commander & non du bien „ public, excite à ſe diſputer les ſoins du „ gouvernement. La plupart de ces mêmes „ Princes, que la dignité de leur naiſſan- „ ce auroit du rendre l'appui du Trône, „ l'ébranlent par les plus violentes ſecouſ- „ ſes: les nobles ſe détruiſent eux mêmes „ en déchirant le ſein de leur malheureu- „ ſe Patrie: on diroit qu'ils ont perdu juſ- „ qu'à la mémoire de cet honneur qui leur „ étoit naturel: le peuple furieux, acharné „ à ſa perte, partage la démence de ſon „ Souverain; & pour ſurcroît d'infortune, „ une femme, une Reine oubliant la ma- „ jeſté de ſon rang, la douceur de ſon Se- „ xe, par un mêlange monſtrueux, vo- „ luptueuſe & cruelle, épouſe coupable, „ mère dénaturée, conjure contre ſon pro- „ pre ſang, proſcrit le ſeul fils qui lui reſ- „ te, & livre le Royaume à l'étranger. „ L'oeil ſe perd dans ce chaos d'horreurs.

„ Une corruption générale s'eſt emparée „ des eſprits. La vertu effrayée n'oſe plus „ faire entendre ſa voix: les plus ſaintes „ loix ſont violées; tout le monde a inté- „ rêt d'être méchant. Il ne falloit peut- „ être qu'une prolongation de quelques mois „ à des erreurs ſi conſtantes, dont le fatal „ enchaînement remplit l'eſpace d'un demi „ ſiècle, pour achever la ſubverſion tota- „ le. Une honteuſe ſervitude alloit deve- „ nir le prix de tant de forfaits. Encore „ un pas, la France n'étoit plus, ou ce „ qui revient au même pour des cœurs gé- „ néreux, nous allions devenir une pro- „ vince de nos éternels rivaux. "

Telle eſt la deſcription générale que Mr. V. nous trace du règne fatal de CHARLES VI. Il ſeroit peu utile d'en rappeller ici les évenemens divers, qui ſont aſſez connus & qui n'offrent que des crimes & des malheurs. Nous croyons ſervir mieux la curioſité de nos Lecteurs, en nous arrêtant à quelques objets de détail qui caractériſent le goût & les mœurs de ces temps là.

Hugues Aubriot, qui par ſon mérite avoit obtenu la faveur de CHARLES V, étoit revêtu de la dignité de Prévôt de Paris, lorſque CHARLES VI. monta ſur le Trône. Il ſe montroit digne de cet important emploi, par les ſoins qu'il donnoit au maintien du bon ordre, à l'embelliſſement de la Ville, aux commodités de ſes habitans. Il avoit contribué à la ſalubrité de l'air & à la propreté des rues

rues, par le moyen des canaux ſouterreins dont il étoit l'inventeur. Il avoit conſtruit divers ponts pour faciliter la communication entre les divers quartiers de la Ville, & il employoit à ces différens ouvrages les mendians, les fainéans, en un mot ces malheureux que l'indigence & le déſœuvrement rendent ennemis de l'Etat. Tout parloit de ſon zèle éclairé pour le bien public; mais il avoit déplu à l'Univerſité, elle le perdit. Les Etudians, la plupart hommes faits, fiers de leur nombre & de leurs privilèges, s'abandonnoient ſouvent à des excès ſcandaleux. Le Prévôt attentif à maintenir la tranquillité, les traitoit avec toute la rigueur qu'exigeoient leurs inſolences réitérées; il avoit ordonné à ſes ſergens de les arrêter partout où ils cauſeroient du déſordre, & de les enfermer dans les cachots du *petit Châtelet*, qu'il avoit fait creuſer exprès pour eux. Les membres de l'Univerſité n'épargnèrent rien pour en tirer la plus cruelle vengeance. Ils firent des perquiſitions ſourdes ſur les mœurs du rigide Prévôt, & lorſqu'ils crurent les preuves ſuffiſantes, ils le citèrent devant le Tribunal Eccléſiaſtique. D'abord comptant ſur la protection de la Cour, il mépriſa leurs pourſuites; mais le crédit de ſes adverſaires l'emporta ſur la faveur des Princes; il fut arrêté & conduit dans les priſons de l'Officialité & ſur la dépoſition de témoins *tels quels*, il fut condamné com-

me mauvais catholique, intempérant, débauché, entretenant des femmes de mauvaise vie, surtout des Juives, enfin Juif & hérétique. Il auroit été brûlé vif, si la Cour n'avoit fait mitiger la sentence. Il fut obligé de monter sur l'échafaud, & là sans chaperon, sans ceinture, à genoux, il fut contraint à demander pardon, en présence d'une foule de peuple. Le Recteur, à la tête de l'Université, assistoit à ce triste spectacle. Et l'Evêque de Paris, revêtu de ses habits pontificaux, *prêcha publiquement* l'accusé, & conclut en le condamnant à finir sa vie dans *la fosse*, avec du pain & de l'eau pour nourriture unique. *Hugues Aubriot* fut délivré l'année suivante, par cette même populace qui avoit assisté à son supplice avec joie. „ C'est, *dit* M. „ V., de ce Prévôt de Paris, que les hé„ rétiques ont été appellés *Huguenots*; dé„ nomination injurieuse, dont on com„ mença dès lors à se servir pour dési„ gner en France les ennemis de l'Egli„ se ".

Dans ces temps-là les Evêques avoient des droits singuliers, qu'ils exigeoient avec une hauteur peu Chrétienne. Tel l'Evêque de Nantes, lorsqu'il faisoit son entrée dans la Ville, obligeoit les quatre plus grands Seigneurs du pays, à le porter depuis l'*Aumônerie Notre-Dame*, hors de murs de la Ville, jusques dans le chœur de la Cathédrale. Tel encore l'Evêque de Quim-

Quimper, à ſon avenement, avoit droit d'aller coucher au Prieuré de Locmaria, Monaſtère de Religieuſes. Lorſqu'il arrivoit, la Prieure lui prenoit ſon manteau, ſes gants & ſon bonnet, lui donnoit un lit, & le lendemain s'emparoit de tout l'argent qu'il avoit dans ſa bourſe; c'étoit probablement pour le faire ſouvenir de la pauvreté des premiers Apôtres.

Le Roi étant parvenu à ſa dix ſeptième année, la Cour prit des meſures pour ſon mariage avec Iſabelle de Bavière qui paſſoit pour la plus belle Princeſſe de l'Europe. Elle fut amenée en France ſous prétexte d'un pélérinage, parce que le Roi ne vouloit ſe déterminer au mariage, que ſur le rapport de ſes yeux. Froiſſard allègue un autre motif du myſtère qu'on fit de ce projet. *Il eſt d'uſage en France*, dit-il, *que quelque Dame comme fille de haut Seigneur que ce ſoit, qu'il convient qu'elle ſoit regardée & aviſée toute nue par les Dames, pour ſavoir ſi elle eſt propre & formée pour porter enfans.* Les charmes de la Princeſſe firent ſur le cœur de CHARLES l'effet deſiré, & le mariage fut bientôt conclu & célébré.

Un Capitaine de Brigands, nommé *Aymerigot Tête noire*, avoit amaſſé des ſommes immenſes; il vivoit en ſouverain, il en prenoit le titre & en avoit effectivement uſurpé l'indépendance & l'autorité,

car il s'étoit emparé de plus de quatre-vingt Places ou petits Châteaux dans l'Auvergne & le Limousin. Il conserva ses richesses & sa puissance jusqu'à la fin de sa vie. Peu de jours avant sa mort, il se choisit un Successeur, & fit un Testament trop singulier pour être entièrement passé sous silence. *Tout premièrement*, dit-il, *je laisse à la Chapelle de S. Georges, pour les réparations, mille & cinq cent francs: item à ma mie qui loyaument m'a servi, deux mille & cinq cent francs; & le surplus*, dit-il, en s'adressant à ses Officiers & leur montrant son coffre fort, *vous êtes compagnons & devez être frères, partagez entre vous tout bellement; & si vous ne pouvez être d'accord, & que le Diable se mette entre vous, vous voyez là une hache bonne, forte & bien tranchante, rompez l'arche, & puis en ait qui en avoir eu pourra.* Ces Bandits pouvoient-ils mieux être servis à leur goût?

Rien ne montre mieux le désordre du Gouvernement de CHARLES VI, que la concession qui permit aux Juifs, pendant dix années, d'exiger de leurs débiteurs l'intérêt des intérêts, avec défense à quelque Juge que ce fut, d'oser arrêter le cours des abus qu'ils pourroient commettre.

Malgré les calamités publiques & le délire du Roi, on ne s'occupoit à la Cour, que d'amusemens frivoles. Le goût de la Rei-

Reine pour le luxe, la magnificence & la galanterie contribua beaucoup à cette fureur pour les plaiſirs. Ce fut ſous ſes auſpices qu'on vit fleurir la *Cour amoureuſe*, formée pour le nombre & la qualité des Officiers, ſur le modèle des Cours ſouveraines: Préſident, Conſeillers, Maîtres des requêtes, Auditeurs, Chevaliers d'honneur, Grands Véneurs, Sceretaires, Gens du Roi, leurs ſubſtituts; en un mot toutes les charges qui formoient les juriſdictions ſupérieures, y étoient ſpécifiées. Les plus grands Seigneurs briguoient l'honneur d'y être admis. Les Princes du ſang étoient à la tête de cette Société dévouée à l'amour; & ce qui doit paroître étrange, on trouvoit dans cette aſſociation voluptueuſe, des Docteurs en Théologie, des grands Vicaires, des Curés, des Chanoines; aſſemblage ridicule & qui caractériſe bien la dépravation d'un ſiècle groſſier, où l'on ignoroit l'art ſi facile d'être vicieux du moins avec décence.

Les accés de démence revenoient fréquemment au Roi; tout l'art des Médecins ne pouvoit le ſoulager; au défaut des remèdes humains, on eut recours aux moyens ſurnaturels, tant étoit grande la ſuperſtition crédule de la Cour. On fit venir du fond de la Guienne un prétendu magicien qui s'étoit vanté de guérir le Roi d'une ſeule parole; il poſſédoit, diſoit-il,

un Livre auquel il avoit donné le nom bizarre de *Simagorad*, par le moyen duquel il assuroit pouvoir à son gré conduire & réformer la nature entière. Adam avoit reçu ce Livre de Dieu même cent ans après la mort d'Abel, pour le consoler de la perte de ce fils bien aimé. Cet homme amusa pendant six mois la Reine, les Princes & les Grands, auxquels il faisoit espérer sans cesse qu'il détruiroit le charme dont le Roi étoit obsédé. Cependant le Livre merveilleux ne produisit rien, & ne laissa à la Cour que la honte d'avoir été la dupe d'un imbécille ou d'un fourbe.

L'Eglise se voyoit alors dans l'état le plus déplorable par rapport à la Doctrine, à la Discipline, & aux mœurs. *Nicolas de Clémengis*, Docteur de Paris, Archevêque de Bayeux, en fit le plus triste tableau dans un Mémoire dressé par ordre de l'Université, pour faire sentir à la Cour l'importance & la nécessité d'une Réformation. „ L'Eglise, disoit-il, est tombée dans la „ servitude, la pauvreté & le mépris: elle est exposée au pillage. On élève aux „ prélatures des hommes indignes & corrompus, qui n'ont aucun sentiment de „ justice ni d'honnêteté, & ne songent „ qu'à assouvir leurs passions brutales: ils „ dépouillent les Eglises & les Monastères; „ le sacré & le profane, tout leur est indifférent, pourvu qu'ils en tirent de

„ l'ar-

„ l'argent: on vend en pluſieurs lieux les „ reliques, les croix, les vaſes ſacrés: „ les Egliſes tombent en ruine: la Simo- „ nie diſpoſe de la plupart des bénéfices, „ & l'on vend juſqu'aux Sacremens". Il paſſe enſuite aux mœurs, dont il fait une peinture affreuſe. Ces efforts de l'Univerſité pour réformer l'Egliſe, furent infructueux comme tant d'autres.

On ne connoit jamais mieux les hommes qu'au milieu de leurs amuſemens; c'eſt là qu'ils paroiſſent ce qu'ils ſont en effet. L'hiſtoire des Spectacles qui embraſſe une partie de la Littérature Françoiſe, eſt donc un objet très digne d'attention, parce qu'il peint le caractère, le génie & les mœurs de la Nation. On verra avec plaiſir les détails où Mr. V. entre ſur ce ſujet. Aux ſpectacles belliqueux des *Tournois*, ſuccédèrent les jeux obſcènes des *Mimes*, qui exprimoient par de ſimples geſtes les actions & les penſées qu'ils vouloient repréſenter. Pour amuſer des ſpectateurs groſſiers, ils ſe permettoient des poſtures indécentes & des chanſons malhonnêtes. Cet abus de leur art les rendit infames. Cependant ils étoient généralement goûtés, juſques là que bien des Prêtres & des Moines ne craignoient pas d'exercer une profeſſion ſi honteuſe, & qu'on fut obligé de défendre aux Evêques, Abbés & Abbeſſes d'entretenir dans leurs maiſons de pareils miniſtres de corruption. La

Poé-

Poéſie Provençale fit enſuite connoître des plaiſirs plus délicats. Les *Hiſtrions*, effacés par les *Troubadours*, ſe réformèrent ſur le modèle de leurs rivaux : ils introduiſirent ſur la ſcène une action renfermée dans un récit compoſé de chant & de déclamation, & ils y joignirent la danſe & la Muſique. Tous ces Acteurs étoient connus ſous les noms généraux de *Jongleurs & Ménéſtriers*, & leur profeſſion fut autoriſée par le Gouvernement qui leur donna des Statuts. Le Théatre étoit honoré par une ſorte de décence, les Egliſes ſeules étoient encore profanées par les pantomimes à certains jours de fêtes, où l'on voyoit des Prêtres & des Clercs, les uns traveſtis en femmes, les autres habillés comme des boufons, s'efforcer de divertir la populace en chantant dans le choeur des Vers diſſolus, en danſant, en proférant les diſcours les plus groſſiers, en faiſant les poſtures les plus impudentes. Ils éliſoient des Evêques & même un ſouverain Pontife qu'ils appelloient le *Pape des Fous*, qui officioit pontificalement & donnoit ſa bénédiction au peuple. Ces abominables orgies ont ſubſiſté longtemps. Les Pélerins, qui étoient dans l'uſage de chanter dans les Villes où ils paſſoient, des Cantiques ſpirituels, donnèrent occaſion à la naiſſance d'un nouveau ſpectacle. Pluſieurs Bourgeois de Paris formèrent une Société, deſtinée à repréſenter les divers traits de la paſſion

ſion du Sauveur, & cette Société fut autoriſée par CHARLES VI en 1402. Leurs pièces étoient connues ſous le nom de *Myſtères*. Il ſe forma dans le même temps une autre Société d'Acteurs d'un genre moins ſérieux. Les extravagances humaines étoient l'objet de leurs plaiſanteries. Ils ſe nommoient eux mêmes les *Enfans ſans ſouci*, leur Chef prit le titre de *Prince des Sots*, & leur Drame celui de *Sottiſe*. A l'oppoſite de cette Confrairie, les Clercs de Procureurs appellés *Bazochiens*, firent éclorre une autre eſpèce de Drame qu'ils nommérent *Moralités*. Les Ecoliers de l'Univerſité jouoient auſſi des Farces. La fureur de repréſenter gagnoit tous les ordres.

Les Pièces qu'on repréſentoit dans ces jeux, n'étoient que des productions informes, où l'on ne trouve ni deſſein, ni invention, ni conduite. Les Acteurs ſe contentent de ſuivre ſans s'écarter la marche hiſtorique. Qu'on ſe figure des ſcènes enfilées les unes après les autres ſans liaiſon. L'action dure un demi ſiècle, quelquefois davantage. Les paſſages de l'Ecriture ſont cités, dans les piéces qu'ils nommoient *myſtères*, tels qu'ils ſe trouvent dans les Livres Sacrés, J. C. prononce des Sermons, moitié latins, moitié françois: cette bigarrure étoit à la mode. S'il donne la communion aux Apôtres, c'eſt avec des hoſties. Lorſqu'il

ſe

ſe transfigure ſur le Thabor, il paroit habillé en Carme entre Moyſe & Elie. Ste Anne & la Vierge accouchoient dans une alcove pratiquée ſur le théatre : on avoit ſoin ſeulement de tirer les rideaux du lit. S'ils ajoutent quelque Epiſode, elle ſe reſſent de leur groſſière ignorance. *Judas* tue le fils du Roi de *Scarioth*, avec lequel il prend querelle en jouant aux échecs : il aſſomme enſuite ſon père, & devient le mari de ſa mère, ce qui produit une reconnoiſſance & des fureurs. On parle de Mahomet ſept cens ans avant ſa naiſſance ; il eſt compté parmi les Divinités du Paganiſme. Le Gouverneur de Judée vend les Evêchés à l'enchère. Les Diables, les ſatellites, les Tyrans, les bourreaux, les archers, les voleurs ſont ordinairement les perſonnages plaiſans de ces Pièces. On étoit alors crédule & galant, ignorant & dévot, ſuperſtitieux & avide de plaiſirs. On cherchoit l'alliage des traits pour rire & des traits pour s'édifier. Tel étoit le goût de ce Siècle.

AR-

ARTICLE TROISIEME.

SPECIMEN HISTORIÆ NATURALIS Globi Terraquei, præcipue de novis e mari natis insulis, & ex his exactius descriptis & observatis ulterius confirmandâ *Hookiana* Telluris hypothesi, de origine montium & corporum petrefactorum; cum figuris aeneis; Autore RUDOLPHO ERICO RASPE &c. Amstelodami & Lipsiæ. Sumptibus J. *Schreuder* & P. *Mortier* MDCCLXIII.

C'est à dire,

ESSAI DE L'HISTOIRE NATURELLE DU GLOBE TERRESTRE &c. par Mr. RUDOLPHE ERIC RASPE, A Amsterdam & à Leipsig, aux dépens de *J. Schreuder* & *P. Mortier*. 1763. Grand *in* 8°. de 191. pages sans l'Epître Dédicatoire, la Préface, & la Table des Chapitres, avec ce qu'ils contiennent de principal.

Si les Public n'étoit pas déjà inſtruit, que les Oeuvres poſthumes de *Leibnitz* ont trouvé dans M. RASPE un Editeur digne de les transmettre à la poſtérité, cet Ecrit dédié à la Société Royale de Londres ne ſauroit manquer de le prévenir avantageuſement en ſa faveur. Ce n'eſt qu'un Eſſai ſur un point d'Hiſtoire naturelle que les plus habiles Phyſiciens ont tâché d'approfondir; mais on y voit un Obſervateur attentif & judicieux, un Auteur réfléchi & méthodique, qui, au lieu de conſulter la nature pour la ſoumettre à des ſyſtêmes imaginés dans le cabinet, ne l'a étudiée que pour en combiner les phénomènes, afin d'en déduire le réſultat de la manière la plus ſure pour en faire découvrir le vrai mechaniſme & les reſſorts ſecrets.

L'objet général de ſes préſentes recherches, c'eſt la ſurface de la terre, ou plutôt, c'eſt cette croûte extérieure & preſque ſuperficielle de notre Globe, dont on n'a juſqu'ici pénétré que l'écorce, puiſque les mines les plus profondes deſcendent à peine à la huit millième partie de ſon diamètre. Encore cette croûte, cette ſurface, notre Auteur ne la conſidère dans cet Ouvrage que ſous un point de vue particulier, ou pour mieux dire, ce petit Ouvrage n'eſt qu'un morceau détaché, un échantillon d'une Théorie univerſelle de l'état preſent de notre Globe, à laquelle M. RASPE travaille. Occupé à recueillir

dans

dans les Livres des Hiſtoriens & des Philoſophes de tous les ſiècles, une hiſtoire complette des diverſes révolutions que la face extérieure de la Terre a ſucceſſivement ſubies, il a entrepris de dreſſer une Mappemonde, ſur laquelle ſe verront marqués tous les changemens qui y ſont arrivés, tant par les tremblemens de terre les éruptions des volcans, & par les inondations, que par le renverſement des digues & des rivages, par le deſſechement des marais, par l'effort de la mer & des rivières, par la violence ſoit de la pluie ſoit des vents & par d'autres évenemens de même nature. Mais comme ce Receuil demande beaucoup de temps & de loiſir pour être amené à ſa perfection, le Naturaliſte d'Hanovre s'eſt borné dans cet Eſſai, à tracer une deſcription exacte de toutes les Iſles qu'on a vû durant le cours des ſiècles naître dans la mer, ainſi que des montagnes qui ont été produites ſur le continent par des tremblemens de terre & par des éruptions enflammées. Il fait enſuite paſſer en revue les principales Hypothèſes tant des Anciens que des Modernes, qui ont tâché de puiſer dans ces faits une théorie générale de la ſtructure extérieure de notre Globe, avec tout ce que contient cette croûte, qui eſt le *non plus ultra* de l'avarice & de la curioſité des humains. Entre ces Hypothèſes il préfère celle de *Hooke*, célèbre parmi les Phyſiciens de la grande Bretagne qui

ont fleuri au commencement de ce siècle; il la développe, il travaille à y répandre un nouveau jour; & assez modeste pour en reconnoître les défauts, après avoir insisté sur ceux des Théories les plus modernes, il termine son Essai en indiquant les moyens qu'on pourroit employer, pour porter à une plus haute évidence la Théorie qu'il a adoptée.

Voilà le plan de cet Essai. C'est un canevas si serré, qu'on ne sauroit presque le décomposer pour en montrer de suite le travail, parce que tout ce qui y entre se tient de près. Il faut donc se borner à en donner une idée générale.

Dans un premier Chapitre, l'Auteur crayonne une courte description de la surface intérieure de notre Globe, tant par rapport à la matière & à l'arrangement des lits ou des couches dont elle est composée, qu'à l'égard des divers corps tant homogènes qu'étrangers, connus & inconnus, métaux, mineraux, animaux, coquillages, plantes &c. qui s'y rencontrent. A l'aide d'une Planche à simples traits, M. RASPE parle sur tout cela aux yeux comme à l'esprit. Dans une autre il communique un fossile inconnu; & dans une troisième, il donne la figure d'un morceau de bois retiré des décombres des anciennes mines de Goslar, tellement imprégné & incrusté de cuivre, qu'on ne peut douter après l'avoir vu, que les métaux ne croissent & ne

ne s'étendent par juxte-appoſition dans les veines & dans les cavernes des montagnes, indépendamment des couches plus ou moins étendues & profondes qui s'en trouvent en divers lieux.

II. De cette théorie générale notre Phyſicien s'élève à des réflexions plus particulières, ſur les accidens qui ont altéré & changé la ſtructure originale de notre Globe, & qui indépendamment de la grande révolution du Déluge, ont concouru à le mettre dans l'état où nous le voyons. Pour ne parler que des tremblemens & des feux ſouterrains, & en laiſſant à l'écart le triſte, l'effrayant récit de ce qu'ils ont ou englouti ou renverſé, c'eſt un fait, que dans le cours des ſiècles, ils ont élevé & pour ainſi dire créé ſur le continent des montagnes, & des iſles au ſein des mers. Or de là quels changemens & qui ne ſent à quel point il importeroit d'en être bien inſtruit, non ſeulement pour parvenir à une bonne hiſtoire naturelle de la ſurface extérieure de notre Globe, mais encore de la ſtructure intérieure de cette ſurface qu'il nous importe tant de connoître? Divers Naturaliſtes y ont porté leur attention, & après avoir arrêté leurs regards curieux ſur ces iſles & ſur ces montagnes de nouvelle création, ils n'ont pas manqué de faire part au public des réflexions que ces évenemens leur avoient fait naître. Mais juſqu'ici nous ne connoiſſons

aucun Auteur qui en aît donné une notice auſſi abondante, exacte & raiſonnée que celle que M. RASPE en donne à préſent. Éclairé du flambeau de la Critique & d'une critique ſcrupuleuſe, il a approfondi tous les faits, combiné toutes les circonſtances, & le Philoſophe ne raiſonne qu'après que la vérité des relations a été conſtatée par le plus mûr examen. Auſſi dans trente deux articles que cette notice contient, trouve-t-on bien des détails intéreſſans raſſemblés, & quelquefois des mépriſes aſſez fortes décélées.

Parmi les détails, nous ne devons pas oublier ceux que renferme une diſcuſſion aſſez vive, ſur l'état préſent de la Sicile. *Cluvier*, *Valguarnera* & quelques autres y ſont fortement réfutés. M. RASPE ſur les traces de *Placide Reina* (1), ſoutient qu'anciennement cette Iſle liée par un Iſthme à l'Italie, en fut ſéparée par un tremblement de terre; & en effet les preuves qu'il en allègue, nous ont paru d'une grande évidence: mais il ne s'arrête pas là. Il conjecture que la Sicile, d'abord engloutie par la Mer, fut enſuite relevée au deſſus de ſa ſurface par une exploſion du mont Ætna, & c'eſt ſur deux paſſages de Strabon qu'il appuye cette conjecture (2).

Nous

(1) *Vid.* Grævii *Thes. Sicil.* T. XIII. p. 200. &c.
(2) Strab. *Lib.* I. *p.* 94. *&* *VI. p.* 396. *Edit. Almelov.*

Nous avons parlé des mépriſes que notre ſavant Auteur relève. Il en échappe aux Savans du premier ordre, & quelquefois ils ne ſauroient preſque s'en défendre. M. *de Buffon*, par exemple, aſſure que " le 16. Juin 1628. il y eut une ſi „ horrible tempête dans l'Iſle de St. Mi„ chel (*l'une des Azores*), que proche de là „ la mer s'ouvrit, & fit ſortir de ſon ſein „ en un lieu où il y avoit plus de 150. „ toiſes d'eau une iſle, qui avoit plus „ d'une lieue & demi de long, & plus „ de 60. toiſes de haut" (3). Pour garant du fait, l'illuſtre Académicien cite les Voyages de *Mandelslo*, & véritablement cette anecdote ſe lit dans la Traduction Françoiſe que *Vicquefort* en publia en 1678. On la trouve auſſi dans la Traduction Angloiſe que *Harris* en a inſérée dans ſa Collection de Voyages publiée en 1705. Cependant il y a tout lieu de croire, que cette Anecdote eſt une interpolation fabuleuſe dans le texte de *Mandelslo*; On ne la trouve ni dans l'Edition Allemande de ſes Ouvrages, qui parut à *Sleswick* en 1658. avec les notes d'*Oléarius*, ni dans la Traduction Hollandoiſe qui en fut faite. Auſſi *Herbert* qui en 1628. avoit donné une deſcription des Azores, n'y diſoit-il pas le mot de cette iſle prétendue,

(3) Hiſt. Nat. *T. I. Art.* 16. *des preuves.*

due, ſoudainement ſortie des eaux dans leur voiſinage, cette même année.

Voici une mépriſe plus grave du célèbre Naturaliſte François. „ Pline, *dit-il*, „ rapporte qu'autrefois il y eut treize Iſ- „ les dans la Mer Méditerranée, qui ſor- „ tirent en même temps du fond des „ eaux, & que Rhodes & Délos ſont les „ principales de ces treize Iſles nouvel- „ les. Mais il paroit par ce qu'il en dit, „ & par ce qu'en diſent auſſi Ammian „ Marcellin, Philon &c. que ces treize „ Iſles n'ont pas été produites par un „ tremblement de terre, ni par une ex- „ ploſion ſouterreine. Elles étoient au- „ paravant cachées ſous les eaux, & la „ Mer en s'abaiſſant a laiſſé, diſent-ils, „ ces Iſles à découvert (4)". Ce langage de M. *de Buffon* eſt bien poſitif: cependant M. RASPE y fait plus d'une critique. 1. *Pline* ne dit, ni que les treize Iſles ſortirent en même temps du fond des eaux, ni que la Mer en s'abaiſſant les laiſſa à découvert (5). 2. *Ammian Marcellin* dit (6) préciſement le contraire de ce que M. *de Buffon* lui fait dire. 3. Pour ce qui eſt de *Philon*, tout ce qu'il affirme, c'eſt que cet abaiſſement des eaux de la

(4) Là même *art.* 17.
(5) *Plin. H. N. II. c.* 88. 89.
(6) *Am. Marcel.* XVI, c. 7.

la Mer, ou leur diminution ne paroiſſoit pas improbables à quelques anciens (7). Nous nous ſommes aſſurés de la vérité de ces remarques. Apparemment donc que comme l'hypothèſe de la diminution des Mers, eſt fort goûtée de M. *de Buffon*, cela même l'aura diſpoſé à en trouver des preuves dans une lecture rapide & ſuperficielle des paſſages qu'il rappelle, ou peut être (car on voit qu'il a une lecture immenſe) les aura-t-il cités de mémoire ſans les avoir ſous les yeux.

Le Naturaliſte François n'eſt pas le ſeul dont M. RASPE relève ici les mépriſes. Elles ſont inévitables dans les ouvrages où les citations abondent; on ne peut pas toujours remonter aux ſources; on peut encore moins ſe ſouvenir de tout exactement; & puis il n'eſt défendu à perſonne d'examiner avant que de croire. Notre Auteur l'a fait, & voici en deux mots le réſultat de ſes recherches & de ſes confrontations laborieuſes. Il s'enſuit. 1. Que diverſes Iſles ont été élevées du fond de la Mer. 2. Que la même choſe eſt arrivée ſur la terre à quelques montagnes. 3. Que ces iſles & ces montagnes ſont nées du fond ſoulevé de la Mer, & du continent, & non de quelques amas de cendres, de pierres, de mi-

(7) Philo *Oper. pag.* 959. *Edit. Gelezii.*

minéraux, &c. vomis & accumulés par des volcans; 4. Que presque partout la chose est arrivée, dans des lieux sujets à des embrasemens souterreins & à des tremblemens de terre.

III. Ces faits supposés, il ne s'agit plus que de savoir s'il y auroit moyen d'en faire usage, pour se former une juste idée de l'état présent de notre Globe, relativement à la composition de sa surface? Pour en juger solidement, notre Auteur consacre le IIIe. Chapitre de son Essai, à l'examen des principaux systêmes qui ont paru sur la formation de notre Globe.

Il commence par écarter toutes ces hypothèses imaginaires, qui ne tiennent au méchanisme de la terre que par des suppositions gratuites: les ames du monde, les natures plastiques, les générations équivoques, & autres semblables chimères.

Il se déclare de même contre toutes ces Théories de la terre, qui plus philosophiques dans la réalité, lui paroissent néanmoins trop recherchées, trop subtiles, trop composées pour être l'expression du systême de la nature; *Whiston*, *Burnet*, *Woodward*, le prétendu *Telliamed*, M. *Lulofs* même ne le satisfont pas.

Son premier guide c'est *Strabon*, qui d'après *Xanthus* Philosophe Lydien, soutenoit que le lit de la Mer très inégal, a

de

de temps en temps été abaiſſé ou ſoulevé par des tremblemens de terre, & que c'eſt à cette cauſe qu'on doit attribuer divers changemens remarquables dans la face de notre Globe, ſur-tout cette multitude immenſe de coquillages foſſiles qu'on y trouve, juſques au ſein des plus hautes montagnes (8).

Cette idée de *Strabon*, ou ſi l'on veut de *Xanthus*, ſi ſimple & ſi facile à juſtifier par des faits, n'ayant été que préſentée, ſans développement & ſans preuves, plutôt comme une conjecture hazardée, que comme l'ébauche d'un ſyſtême déduit de phénomènes avérés, étoit tombée & demeurée dans l'oubli, quand ſur la fin du ſiècle dernier le célèbre *Jean Kay* la fit revivre. Il avança, mais „ comme „ une hypothèſe de la façon, que peut-„ être les eaux dont la terre avoit été originairement couverte, ne ſe retirèrent „ que peu-à-peu; que le deſſechement com-„ mença tout à l'entour des lieux, où A-„ dam avec tous les animaux avoient „ été placés, qu'il ne s'etendit que ſucceſſivement & par degrés, qu'il s'écou-„ la beaucoup de temps avant que les „ eaux ſe trouvaſſent renfermées dans „ leur lits; que pendant tout ce temps-„ là, les coquillages nourris en abondance „ dans la mer, étoient de tous côtés répan-

(8) Strab. *pag.* 85. &c.

„ pandus avec elle, & que quand le
„ fond en fut soulevé (par les tremble-
„ mens de terre, qui selon le Philosophe
„ Anglois accompagnèrent le déluge &
„ formèrent les montagnes), des couches
„ entières de ces coquillages durent être
„ élevées avec lui &c. (9).

L'Abbé *Moro* a adopté, du moins en partie, l'hypothèse de *Ray*. C'est dans un Ouvrage publié à Venise, il y a vingt & trois ans. Selon lui la terre & ses montagnes sont sorties de dessous les eaux; elles ne contenoient originairement ni couches ni fossiles organisés, mais les feux souterreins, les volcans, les tremblemens de terre, en rompant & en soulevant avec violence la surface de notre Globe, élevèrent pêle-mêle des matières, qui successivement & ainsi par couches, ont formé sous les eaux de nouvelles montagnes & de nouveaux lits de pierres, de terres, de sables, de métaux & de minéraux en divers lieux, où en même temps ces éruptions ont entraîné des plantes, & des animaux marins de tout genre, qui s'y sont entassés par bancs & par lits, jusqu'à ce que de nouvelles secousses ont élevé le tout au dessus de la surface de la mer (10). De-

(9) Ray *Three physico-theological discours* &c. 2d. Edit. Lond. 1693. 8.

(10) Ant. Laz. Moro *De Crostacei & degli altri marini corpiche si trovano su monti. c.* 12. & 29 part. 2.

Depuis l'Abbé *Moro*, M. de *Buffon*, dont le génie & l'éloquence embelliſſent tous les ſujets qu'il traite, a donné à cette hypothèſe une différente tournure. En ſuppoſant que notre Globe, très long temps comme enſeveli ſous les eaux de la mer, y a pris ſon arrangement, ſes montagnes, ſes couches horizontales & parallèles, avec tous les foſſiles qu'on y trouve, il conjecture que les montagnes doivent leur origine, non à la violence des tremblemens de terre, & à l'action des feux ſouterreins, mais à celle des flots de la mer. Ces hautes montagnes qui dans l'ancien continent forment de longues chaînes d'occident en orient, & dans le nouveau continent du nord au ſud, il les regarde comme des ſédimens dépoſés à la longue, & accumulés peu à peu par le flux & reflux de la mer; mais il attribue aux mouvemens particuliers des vents, des courans & des autres agitations irrégulières de la mer, les autres montagnes dont la poſition eſt ſi diverſifiée. Que ſi l'on demande comment il eſt arrivé que notre terre, qui de temps immémorial eſt un continent ſec, ferme, éloigné des mers, ayant été autrefois un fond de mer, ſoit actuellement ſupérieure à toutes les eaux & en demeure ſi diſtinctement ſéparée, l'illuſtre Académicien ne ſe borne pas à répondre, que les faits étant certains la manière dont ils ſont arrivés peut demeurer

rer inconnue ſans préjudicier au jugement que nous devons en porter; il va plus loin: il conjecture que la choſe a pu ſe faire 1°. par l'affaiſſement de quelques vaſtes cavernes où la mer s'étant comme précipitée, a laiſſé à découvert la plus grande partie des terres qu'elle occupoit autrefois. 2°. parce que rompant les digues naturelles qui la retenoient, elle a inondé des terres qui étoient plus baſſes que ſon niveau (11).

C'eſt auſſi à peu près de la ſorte qu'un célèbre Académicien de Gottingue M. *Sam. Chriſt. Hollman* a expliqué l'origine des montagnes, & rendu raiſon des foſſiles organiſés qui ſe trouvent preſque partout ſous nos pas (12). Perſuadé que notre Globe a fait un très long ſéjour ſous les eaux, mais ne croyant pas avec *Ray* & *Moro* que ce ſoit en élevant ſa ſurface, que les feux & les tremblemens ſouterreins ont élevé les montagnes au deſſus du niveau de la mer, il penſe au contraire avec M. *de Buffon*, que c'eſt en ouvrant à la mer des gouffres immenſes par l'affaiſſement des cavernes ſouterreines, que les tremblemens l'ont abaiſſée, ce qui a laiſſé à ſec dans une élévation plus ou moins

(10) *Hiſt. Nat.* T. I.

(11) *Comment. Getting.* an. 1753. & *Sylloge Comment. indeab* anno 1756.

moins grandes les terreins & les montagnes qu'on voit au deſſus de ſon niveau.

Voilà donc ces Savans d'accord ſur divers articles. Ils conviennent, que la terre avec ſes couches eſt ſortie des eaux, que ces couches ſucceſſivement formées étoient molles & pénétrables dans leur origine, & qu'elles ne ſe ſont durcies qu'à la longue. Enfin que tous les corps marins & organiſés qu'on y trouve, ſont effectivement ce qu'ils paroiſſent être; & y ont été portés & arrangés comme tout le reſte. Mais voici ce dont nos habiles Naturaliſtes ne conviennent pas. Ils diſputent 1°. ſur la manière dont cette partie du fond de la mer que nous habitons, a été laiſſée à ſec & plus ou moins élevée. 2°. Sur la manière dont les montagnes, les collines, & les vallées ſe ſont formées; deux queſtions dont on ne ſauroit définir l'une, ſans que l'autre par cela même ſe trouve éclaircie.

Ces Cavernes qui ſelon MM. *de Buffon* & *Hollmann* auroient en partie englouti la Mer, ne paroiſſent pas admiſſibles à notre Auteur. Outre qu'il conteſte le fait d'un abaiſſement remarquable de la mer, qu'un judicieux Obſervateur croit au contraire plus élevée qu'elle ne l'étoit anciennement, du moins en quelques endroits (13), outre cela, quelles immenſes cavernes que celles

(12) Voyez *Donati Eſſai de l'hiſt. nat. de la Mer Adriat.* pag. 11. &c.

celles qui doivent avoir englouti assez d'eau, pour laisser à sec des montagnes hautes de 14000 pieds géométriques, comme il s'en trouve dans l'un & l'autre continent. D'ailleurs ni la conformation actuelle des montagnes & de leurs couches diversement inclinées, ni la régularité de la figure des collines, dont les angles sont par tout correspondans, ne s'expliquent qu'avec une peine extrême dans le système de M. *de Buffon*, quoiqu'il ait fait pour cela des efforts de génie dont très peu de gens seroient capables. Malgré ces efforts on ne comprend pas dans sa théorie, comment selon les loix du mouvement de l'équilibre & de la pesanteur, les flots de la mer après avoir élevé des sables, des terres, de petites pierres, des coquilles &c. les ont déposés par couches parallèles & horisontales, mais pourtant toujours plus inclinées d'un côté que de l'autre; moins encore peut-on concevoir l'existence & l'effort des torrens que M. *de Buffon* suppose agir au fond de la mer, pour percer les couches des montagnes qui s'y sont élevées, s'y ouvrir un passage & y former des collines & des vallées. Un Savant d'Italie soutient avec assez de vraisemblance que le fond de la mer en est l'endroit le plus calme (13).

L'Au-

(13) *Viaggi del Dottore* Giov. Targioni Tozetti, *Fiorenze* 1751-1754. in 8.

L'Auteur des Lettres à un Américain, a fait diverſes autres objections preſſantes contre toute cette théorie de M. *de Buffon*.

Mais ſi on l'abandonne, qu'y ſubſtituera-t-on? Faudra-t-il adopter ces terribles Volcans de l'Abbé *Moro*, & les regarder comme les ſources des montagnes par leurs abondantes éruptions? M. RASPE s'y oppoſe. 1. Les couches régulières que l'on trouve par toute la terre, avec cette multitude immenſe d'animaux marins qu'elles contiennent, ſe remarquent dans des lieux très éloignés des volcans, & où l'on n'apperçoit aucun veſtiges de leurs exploſions. 2. Les ſables, la terre, les pierres calcaires, les marbres, les ardoiſes &c. n'annoncent ni un ſol brûlé, ni des corps incendiés, mais des ſédimens dépoſés par l'agitation de la Mer. 3. Notre Auteur qui a beaucoup vu, ajoute qu'il n'a jamais vu des corps marins, ni dans des lits de cendre, ni dans des couches de pierres ponces, ou de pierres qui ont paſſé par le feu. Diſons le en un mot, on conçoit bien que des montagnes ont pu ſe former des éruptions des volcans, mais dès qu'il s'agit de montagnes à lits régulièrement élevés les uns ſur les autres, & entremêlés de couches compoſées de coquillages entaſſés comme ils le ſont, cette hypothèſe de l'Abbé *Moro* n'eſt plus re-

recevable, & avec elle tombe celle de *Ray*, qui regarde toutes les montagnes comme l'ouvrage des feux & des tremblemens ſouterrains.

Il faut ajouter néanmoins, que le ſyſtême de *Ray* a ſelon notre Philoſophe, pris ſous la plume de *Hooke* infiniment de vraiſemblance. On en trouve le détail dans un Traité de ce célèbre Phyſicien ſur les tremblemens de terre, qui fait partie de ſes Oeuvres poſthumes publiées *in fol.* à Londres en 1705. par *Richard Waller*. Dans ce ſyſtême les couches régulières de la terre, ſe ſont formées au fond de l'Océan, par l'agitation conſtante des eaux de la Mer, & par la production continuelle des plantes & des coquillages. Or ce fond de la Mer 1. les feux & les tremblemens ſouterreins, non ſeulement le rompent & forment les montagnes de ſes débris entaſſés, mais ils l'élèvent avec ſes couches & forment ainſi des montagnes & des iſles. 2. D'autrefois ce fond de la Mer s'affaiſſe & tombe dans des cavernes ſouterreines. 3. La force des feux & des tremblemens eſt ſi grande, que quelquefois ils tranſportent des montagnes d'un lieu à l'autre. 4. Quelquefois encore ces feux fondent, lient, convertiſſent en chaux & en pierres les parties terreſtres qu'ils atteignent. Telle eſt en ſubſtance l'hypothèſe de *Hooke*.

Mr. *de Buffon* & *Hollman* ont oppoſé en-

entr'autres deux difficultés principales. Premièrement, disent-ils, ces productions de nouvelles montagnes, & de nouvelles isles qu'on suppose l'effet du fond de la Mer soulevé, sont trop rares pour y appuyer une théorie générale. Mais M. RASPE a fait voir que ces productions ne sont pas aussi rares qu'on le croit. D'ailleurs où sont les hypothèses appuyées sur des observations aussi générales & aussi nombreuses qu'on le souhaiteroit? Que trouve-t-on à redire enfin au raisonnement que voici: Il est né de nouvelles isles du fond de la Mer soulevé; & le continent que nous habitons a fait anciennement partie de ce fond de la Mer; Donc il est probable qu'il en est sorti de la même manière que ces isles; Donc il sera raisonnable de le présumer, tant qu'on ne verra pas clairement, par des faits bien avérés, que notre continent est sorti de la Mer & a été élevé au point où il l'est par une autre cause, ou tant qu'on ne prouvera pas que les isles de nouvelle création, sont d'une structure toute différente de celle de nôtre continent.

C'est à cette dernière assertion que M. *de Buffon* a recours en second lieu. " Ces „ éminences (dit-il en parlant des „ isles & des montagnes nouvelles) ne „ sont pas composées de couches paral- „ lèles; les matières de ces éminences „ n'ont intérieurement aucune liaison,

„ aucune position régulière : enfin ces „ petites collines formées par des volcans, „ ne présentent aux yeux que le désor- „ dre d'un tas de matière rejettée confusé- „ ment. " A cela Mr. RASPE répond : 1. Qu'il souhaiteroit savoir quelle de ces isles, de ces montagnes, l'illustre Académicien de Paris a examinées par ses propres yeux ? 2°. Il affirme & sur de bons garands à ce qu'il nous semble, que quelques unes des isles modernes ont leurs couches & leurs montagnes, comme celles de notre continent. A Santorin par exemple, la montagne de S. Etienne est d'un beau marbre blanc, qui donne d'excellente chaux ; preuve certaine que cette partie de l'isle n'a jamais été exposée aux ardeurs des feux souterreins. On peut voir ce qu'en disent *Coronelli* & *Tournefort* ; mais il ne faut pas oublier la description du rocher ou de la nouvelle isle qui se forma en 1707. près de celle de Santorin. Les Mémoires de l'Acad. Royale de 1708. en contiennent la description, & d'autres Auteurs indiqués ici les ont confirmées. Délos a aussi des marbres & des granit. *Nenfio* de même ; *Spon* & *Tournefort* y sont exprès. Enfin ce n'est pas aux montagnes & aux isles formées par les explosions des volcans, que *Hooke* a recours pour expliquer la formation de notre continent ; c'est aux isles & aux mon-

ta-

tagnes qui soulevées du fond de la Mer, en ont fait autrefois partie.

§. IV. Mais afin de résoudre encore mieux toutes les objections qu'on oppose au système du Naturaliste Anglois, M. RASPE le développe, il le présente comme en un Tableau, où l'on voit une théorie générale de la formation de notre Globe, telle que *Hooke* l'auroit pu tracer, si aux observations faites de son temps il avoit pu joindre celles qu'on a faites du notre. On lira avec plaisir cette théorie de la terre, mais il faut la lire à la source en entier, & en ayant sous les yeux les figures, qui aident à en bien saisir toutes les particularités. Ce n'est peut-être qu'un Roman philosophique : en tout cas il en vaut bien d'autres, & si nous ne nous trompons pas, on trouvera que le système de *Hooke* étayé des preuves, accompagné des recherches, & étendu par les soins de notre Auteur, rend heureusement raison de l'origine des corps pétrifiés, de la nature des couches de notre Globe, & de l'élévation des montagnes du fond de la mer, jusqu'à la hauteur où on les voit au dessus de son niveau.

§ V. Du reste Mr. RASPE ne dissimule pas ce qu'il y a de défectueux, dans l'hypothèse qu'il a tâché de perfectionner. Au contraire, il convient que d'une part on y desireroit plus de preuves historiques, & de l'autre qu'on souhaiteroit d'y trouver plus de lumières, soit sur la cause qui a transporté

porté dans notre continent des pétrifications de tant d'animaux, & de tant de coquillages qui y ſont étrangers, inconnus mêmes, auſſi bien que dans les mers voiſines, ſoit ſur la ſtructure interne des iſles & des montagnes de nouvelle datte, qu'on a tout lieu de croire comme les anciennes, compoſées de couches & remplies de pétrifications, mais ſans pouvoir aſſez le démontrer. Il ſouhaiteroit donc deux choſes comme eſſentielles aux progrès de l'Hiſtoire naturelle, ſur-tout par rapport aux objets particuliers dont on vient de parler: la première que quelques uns des grands Phyſiciens de notre ſiècle, fuſſent chargés d'aller examiner de plus près les iſles que ce ſiècle a vu naître, ſoit dans l'Archipel en 1707., ſoit près des Azores en 1720; la ſeconde qu'on pouſſât ſans interruption les recherches des *Sloane*, des *Marſigli* & des *Donati* ſur le fond de la mer. Le célèbre M. *Zannotti* formoit déjà à peu près les mêmes voeux, dans le premier Tome de l'Inſtitut de Boulogne, ſur l'étude des nouvelles iſles; & il n'y a perſonne qui n'entrevoie à combien de découvertes auſſi curieuſes qu'importantes, pourroient conduire ces recherches ſi encouragées par les Souverains, elles étoient faites par des Philoſophes auſſi zélés & auſſi habiles que notre Auteur. Il y a tout apparence qu'on s'y convaincroit, entr'autres, de la vérité du ſoupçon de Sénèque

nèque: *Omnia ejusdem sortis esse, & si nondum mota, mobilia tamen; Omnes terras sub eadem jacere lege; nihil ita ut immobile esset naturam concepisse* (15).

(15) Senec. *Quæst. Nat. VI.* 1.

ARTICLE QUATRIEME.

SEND-SCHREIBEN *von der Ausrottung derer Kinder-Blattern. Von* FRIEDRICH CASIMIR, *Medicus Churfurstlich-Pfaltzischen Garnisons Physicus in Mannheim, Stadt-und Amts-Physicus von Franckenthal, und Frensheim, der Romisch Kaiserlichen Academie der Naturforscher, der Chur Baierischen Academie der Wissenschaften, und der Chur-Mainzischen Academie nutzlicher Wissenschaften Mit-Glieds:*

C'est-à-dire,

LETTRE sur l'extirpation de la Petite-Vérole, par Mr. FREDERIC CASIMIR, *Médecin à Manheim, & Membre*

bre de l'Académie des Curieux de la Nature, de celle de Bavière & de celle de Mayence. Principiis obſta, ſero medicina paratur. *Francfort & Leipſick.* 1763. *in* 8°. pp. 121.

TAndis que les Anti-Inoculateurs ont le chagrin, de voir presque tous les habiles Médecins de l'Europe ſe déclarer de plus en plus pour l'Inoculation, on leur prépare de nouveaux ſujets d'affliction & de ſcandale. On penſe à proſcrire totalement la petite-Vérole, tant naturelle qu'artificielle; & deux Médecins Allemands ont entrepris de prouver que l'extirpation en eſt très poſſible. Mr. *Krauſe*, célèbre Docteur en Médecine à Leipſick eſt le premier qui ait eu le courage d'avancer ce paradoxe. Dans une Diſſertation publiée l'année dernière, il n'a pas craint de ſoutenir que la petite Vérole, qui par laps de temps a acquis parmi nous le droit de bourgeoiſie, bien loin d'être un mal néceſſaire & que preſque tous les hommes doivent avoir une fois dans leur vie, pourroit fort bien être prévenue, ſi l'on employoit pour cela des moyens ſemblables à ceux dont on ſe ſert pour ſe garantir de la peſte (1). Mr. CASIMIR

(1) *Quod vero Europæ partes attinet, dubium non eſt quin eadem illa profutura ſint, quæ curioſiſſime*

SIMIR avoit déjà imaginé la possibilité de se préserver de la petite-Vérole ; mais il n'avoit pas osé publier ses pensées à ce sujet, & il s'étoit contenté de les communiquer à un Ami. Encouragé à présent par l'exemple de Mr. *Krause*, il entreprend d'établir deux choses dans la Lettre dont nous venons de transcrire le titre : 1°. qu'il est possible d'extirper la petite-Vérole, 2°. que l'on pourroit employer avec succès l'Inoculation, pour guérir des maladies souvent incurables par tout autre moyen.

I. Mr. CASIMIR est très éloigné de croire, que la petite-Vérole ait chez nous son origine dès la première conformation, & qu'elle provienne d'un germe, d'un venin que nous portions dans le sang en venant au monde. Selon lui la fièvre varioleuse est produite par les mêmes causes qui produisent toute autre fièvre inflammatoire ;

&

ssime Europæi facere solent, si id agunt, ut pestilentiæ morbum profligent, exstirpent, atque a moenibus suis avertant arceantque. Ergo Scriptores de peste consulendi & omnia, quæcunque illi invenere proficua, diligenter etiam atque etiam facienda sunt, hac quidem spe fore, ut variolæ, si forsan propter radices in Europa nimis alte jamjam actas, radicitus exstirpari primis annis nequeant, saltem ab initio minus frequenter saviant, deinceps vero eque raro populis Europæis molestæ sint quam pestilentiæ morbi. KRAUSE de Variolarum exstirpatione pag. 41.

& pour empêcher l'inflammation de dégénérer en pus, pour prévenir les boutons & les apoſtumes, tout ce qu'il y a à faire c'eſt de tâcher d'arrêter d'abord la fièvre & de la dompter. Si les puſtules ſe manifeſtent, c'eſt parce que bien loin d'y mettre obſtacle, on ne penſe qu'à en favoriſer l'éruption. Dès qu'un enfant, qui n'a pas encore eu la petite-Vérole ſe trouve incommodé, on s'allarme & l'on croit qu'il va avoir cette maladie. Dans cette penſée on ne fait rien pour remédier à une indiſpoſition, qui n'auroit été d'aucune conſéquence ſi on l'avoit d'abord combattue; & l'on perd un temps précieux à attendre, comme l'on dit, ce qui en arrivera. Le mal ainſi négligé gagne de jour en jour, s'enracine & devient d'autant plus violent, que d'ordinaire (2) on enferme les enfans dans des chambres bien chaudes, on les met au lit, on les accable de couvertures, on leur donne des cordiaux, des alexipharmaques, & je ne ſai combien de drogues pour expulſer le prétendu venin variolique. Au lieu donc de diminuer la fièvre, on la fortifie de gaieté de cœur, cela

(2) En Allemagne apparemment, car en Hollande comme en France & en Angleterre, on a aſſez généralement adopté dans la cure de la petite-Vérole, l'excellente méthode de *Sydenham* & de *Boerhaave*.

cela s'appelle jetter de l'huile dans le feu, & il n'eſt pas merveilleux que par de tels procédés, un mal très léger en lui même devienne une maladie ſérieuſe, & dont les conſéquences ſont ſouvent ſi terribles.

Pour prouver que la petite-Vérole n'eſt dans le fonds qu'une inflammation, Mr. CASIMIR en parcourt les divers ſymptomes, & il montre que ceux même qui paroiſſent les plus ſinguliers, la ſalivation par ex., les puſtules, la noirceur qui ſurvient quelquefois aux boutons, & qui eſt d'un ſi mauvais préſage &c, ne ſont pas produits par un venin particulier, mais ſont des effets tout naturels d'une fièvre inflammatoire, dont on a négligé d'arrêter les progrès.

Mais, dira-t-on, ſi la petite-Vérole n'eſt qu'une inflammation, on pourroit donc en être ſouvent attaqué comme de toute autre maladie inflammatoire? Auſſi le cas n'eſt-il pas rare, s'il faut en croire notre Auteur; bien des gens ont diverſes fois la petite-Vérole, & ce qu'il faut ſur-tout obſerver, ce mal reparoit aſſez fréquemment ſous un autre maſque, ſous celui de la rougeole par ex; de la petite-Vérole volante, de la fièvre ſcarlatine &c. L'Auteur montre l'analogie qu'il y a entre ces divers maux & la petite-Vérole; & au ſujet de la rougeole en particulier, il fait une obſervation qu'il croit nouvelle & qu'effectivement nous ne nous rappellons pas d'a-

voir vu ailleurs. C'eſt qu'on peut faire ſuppurer les rougeoles, enſorte qu'elles dégénerent en quelque ſorte en petites-Véroles. Il n'y a pour cela lorsque l'éruption eſt faite, & que les taches de la rougeole ſont toutes formées, qu'à donner au malade le Quina en petites doſes ; ſi la fièvre étoit trop forte, on pourroit le faire prendre avec des choſes rafraîchiſſantes ; & ſi au contraire elle étoit trop foible, y ſubſtituer un peu d'opium. Par ce moyen les taches au lieu de devenir rudes, de ſe deſſécher & de tomber en écailles, viendront à ſuppuration & repréſenteront parfaitement la petite-Vérole. La ſeconde fièvre qui accompagne toujours la rougeole, & qui eſt la plus dangereuſe, ſera la même que dans l'autre maladie.

Mais, pour en revenir à celle-ci, notre habile Auteur tire un grand avantage de ce qu'elle eſt une maladie nouvelle, & il fait obſerver que ſi c'étoit un mal néceſſaire, & dont nous portaſſions le levain en venant au monde, nos Ancêtres auroient du y être ſujets auſſi bien que nous. Or on n'en trouve aucune mention dans les Ecrits d'Hippocrate & de Galien, quoiqu'aſſurément ces deux grands Hommes aient été les meilleurs Obſervateurs de l'Antiquité, & qu'ils aient décrit toutes les maladies épidémiques avec la plus grande exactitude. Il eſt vrai que quelques Savans ont cru découvrir

vrit des traces de la petite-Vérole dans les Ouvrages d'Hippocrate & de Galien, & Mr. CASIMIR n'ignore pas ce qu'ont dit à ce ſujet l'Arabe *Rhazès* (3), Mr. *de Violante* (4), & ſurtout Mr. *de Habn* (5); mais il croit qu'ils ont été victorieuſement réfutés par l'illuſtre Mr. *de Werlhoff* (6), & s'il nous eſt permis d'en dire notre penſée, il faut en effet faire une étrange violence aux paſſages des Anciens que l'on cite, pour y trouver la petite-Vérole. Auſſi preſque tous les Savans conviennent-ils que cette maladie eſt aſſez nouvelle, & qu'elle nous vient des Egyptiens, & des Arabes, chez leſquels elle ſe manifeſta vers le commencement du ſeptième ſiècle (7). Ce n'eſt pas qu'on veuille ſoutenir que perſonne n'en ait été attaqué avant ce temps-là: notre Auteur convient qu'il peut y en avoir eu des exemples, mais il croit avec raiſon qu'ils doivent avoir été très rares puiſque les anciens Médecins n'en ont point parlé.

Après

(3) *Mead.* Op. pag. 357, 358.

(4) *de Violante* de Variolis §. 2-9.

(5) *de Habn* variolarum antiquitates, & carbo peſtilens a carbunculo, ſive variolis veterum diſtinctus.

(6) *Werlhoff* de variolis & anthracibus.

(7) *Mead* de variolis & morbillis C. 1. pag. 301. *Le Clerc* Hiſtoire de la Médecine &c. *Freind* Op. p. 330. *Werlhoff* Diſquiſitio de Variolis p. 14. &c.

Après tout il eſt inconteſtable que divers Peuples ne connoiſſent ce fléau que depuis très peu de temps. Le P. *Labat* nous apprend qu'il étoit totalement inconnu aux Caraïbes en Amérique, avant l'arrivée des Européens (8). Les Groenlandois l'ont reçu des Danois en 1734. & jamais ils n'en avoient oui parler auparavant (9). Ceux d'entre les Tartares qui ne ſe nourriſſent que de viande & de lait, n'y étoient point ſujets en 1734. & peut-être ne le ſont-ils pas encore. Les Calmouks ſont auſſi dans une heureuſe ignorance à cet égard (10), & le célèbre *Méad* aſſure que les habitans du Cap-Verd furent pour la première fois infectés de cette maladie en 1718, par les Européens qui leur firent alors ce funeſte préſent (11). Si donc les Caraïbes, les habitans du Cap-Verd, les Groenlandois, les Tartares & les Calmouks, ne connoiſſoient pas la petite-Vérole avant que nous la leur apportaſſions, il eſt évident qu'elle n'eſt pas un mal néceſſaire & dont le germe

(8) Voyage de l'Amerique P. 4. C. 17.

(9) Relation de l'Islande & du Détroit de Davis par Mr *Anderſon* p. 237. Deſcription de la Groenlande par *Hans Egede*. Chap. 6.

(10) Parerga Medica conſcripta a *Damiano Synopæo* Medico ordinario Noſocomii Cronſtadienſis Ann 1733. Petrop. 8. Cap. 6.

(11) *Méad.* Op. p. 237-305.

me naiſſe avec nous. Et puis que nos Ancêtres ne la connoiſſoient pas il y a mille ans, pourquoi ne pourroit-on pas ſe flatter de ramener ces jours heureux & d'être enfin totalement délivrés de cette funeſte maladie? C'eſt auſſi ce que divers habiles Médecins ont eſpéré: Mr. CASIMIR cite entr'autres le grand Boerhaave, qui croyoit qu'il ne ſeroit pas impoſſible de trouver un moyen de ſe garantir de la petite-Vérole, & qui ſouhaitoit fort qu'on le cherchât, vu la grande utilité qui en reviendroit au genre humain (12). Il conjecturoit que cet excellent effet pourroit-être produit par l'antimoine & le mercure, réduits par le ſecours de l'art à une grande pénétrabilité. Mais l'expérience n'a pas juſtifié cette penſée, & il s'eſt même trouvé, dit notre Auteur, que le mercure eſt très pernicieux dans la petite-Vérole. Il parle enſuite de quelques autres méthodes qu'on a imaginées, il déplore leur mauvais ſuccès, & lors que l'on s'attend qu'il va enfin indiquer la ſienne, on a le chagrin de le voir s'arrêter tout d'un coup, ſous prétexte que les bornes étroites d'une Lettre lui interdiſent tout détail, & que n'ayant eu deſſein que de montrer

(12) *Quale inveniri poſſe comparatio hiſtoriæ antidotorum, & indoles hujus mali, faciunt ſperare, ad indagandum impellit ſumma hinc futura humano generi utilitas* Boerhaave Aphor. §. 1391.

trer à préſent la poſſibilité de l'extirpation de la petite-Vérole, il ſe réſerve à en propoſer les moyens dans un plus grand Ouvrage auquel il travaille & qu'il publiera bientôt.

II. En attendant il s'explique dans la ſeconde Partie de ſa Lettre, ſur l'uſage qu'il croit qu'on pourroit faire de l'Inoculation. D'abord il fait les plus grands éloges de cette méthode, il reconnoit qu'elle fera toujours honneur à notre ſiècle, il célèbre, ceux qui l'ont introduite & répandue, il dit „ qu'il faut être bien aveugle ou étrange„ ment prévenu pour en méconnoître les „ avantages, & il déclare qu'il ne balan„ ceroit pas à la recommander de toutes „ ſes forces, n'étoit qu'après tout il vaut „ mieux encore n'avoir point la petite-Vé„ role que de l'avoir fuſt-ce même de la „ manière la plus favorable." Mais au moins, Mr. CASIMIR croit pouvoir conſeiller l'Inoculation, comme un moyen de guérir certaines maladies, qui réſiſtent à tout autre remède. Depuis les temps d'Hippocrate juſques aux nôtres, on a cru que la fièvre ſurvenant à propos pouvoit diſſiper des maux très ſérieux & très graves. *Sydenham*, Mr. *van Switten* & divers autres Médecins l'ont démontré, & *Boerhaave* a même été juſques à dire que diverſes maladies ſe guériroient ſi on pouvoit les convertir en fievre. Cette idée très ſage en elle même, a occaſionné

sionné quantité de folles tentatives que des Médecins ignorans & téméraires ont faites, pour donner la fièvre à des malades exténués par leurs maux, & qui se trouvoient dans un état presque désespéré. Tous ces essais n'ont fait qu'augmenter le mal, parce que la fièvre qu'on invoquoit a refusé de venir. Mais voici, dit notre Auteur, un moyen infaillible & très innocent de la procurer, c'est l'Inoculation. Avec une certaine quantité de pus, on sera toujours maître d'exciter dans quelque malade & dans quelque temps que ce soit, une fièvre salutaire qui justifiera les vues de l'immortel BOERHAAVE. Quelques expériences qui en ont déjà été faites, ne peuvent laisser aucun doute là dessus. Le célèbre Mr. *Lobb* est peut-être le premier à qui l'on doit cette observation. Il fait l'histoire d'un garçon de 12. ans, nommé *Greene*, qui, dans le mois de Septembre 1729. fut attaqué d'une fièvre irrégulière accompagnée d'imbécillité, de tressaillemens nocturnes, de sueurs froides &c. Se trouvant un peu soulagé en Octobre on trouva bon de l'inoculer parce que la petite Vérole d'une espèce très maligne, faisoit alors de grands ravages. L'inoculation reussit à souhait & produisit la guérison du malade (13). Autre exemple: Le célèbre Mr. *Roederer* Professeur à Göttingen, inocu-

(13) *Loob* de variolis Tom. II. Hist. 49.

inocula il y a quelques années un enfant, de trois ans & demi, dont la mère avoit été entièrement mélancolique, & qui lui même étoit hébété, ne donnoit aucun signe d'intelligence & étoit insensible à tout. On lui fit l'incision, & jusques à trois diverses fois on y mit des fils imbibés de virus varioleux. Il ne se fit à la vérité aucune éruption, aucune pustule ne parut, mais dans le temps que la fièvre auroit du se manifester, il étoit plus alerte que de coutume. Bientôt il parut attentif aux objets qui l'environnoient, ses mouvemens devinrent plus libres, & il ne tarda pas à jouer avec d'autres enfans (14). Mais voici un exemple tout autrement remarquable encore & qui paroit décisif. En 1754 on conduisit à l'Hôpital de Berlin un jeune homme de 28. ans, que des chagrins avoit plongé dans la plus profonde mélancolie. Il étoit maigre & pâle: rien ne l'affectoit: insensible à tout, les yeux stupidement fixés sur le plancher, ne parlant & ne répondant à personne, il étoit comme une bûche & dans une entière stupeur. Il n'avoit ni faim ni soif: son pouls étoit lent & foible. On le menaçoit, on le frappoit, on le piquoit: mais rien ne pouvoit le tirer de son insensibilité; & 25. grains de tartre émétique purent à peine lui procurer un vo-

(14) *Gazette Littéraire de Göttinguen*, Année 1757. pag. 1300.

vomiſſement. Mr. MUTZEL habile Médecin de Berlin, employa inutilement toutes les reſſources de ſon Art pendant deux ans entiers, juſques à ce qu'enfin il s'aviſa en 1756. d'inoculer la gale à cet infortuné jeune homme. Il ordonna qu'on lui fit aux mains & aux bras de profondes inciſions, & qu'on les remplit de pus. Le malade ne ſentit point l'opération, mais le ſurlendemain il lui ſurvint une fièvre violente, & le neuvième jour la raiſon lui revint tout d'un coup, & ſans qu'il eût le moindre ſouvenir de ce qui lui étoit arrivé depuis le commencement de ſa maladie. Au bout de *trois* ſemaines il quitta l'Hôpital entièrement rétabli (15).

On ſent aſſez les avantages que Mr. CASIMIR tire de ces hiſtoires, en faveur de l'Inoculation dans certaines maladies; mais nous ſommes ſurpris qu'il ne diſe pas qu'on pourroit ſe ſervir de l'Inoculation, pour ſavoir ce qu'il faut penſer de ſon ſyſtême ſur l'extirpation de la petite Vérole. Il croit que pour ſe garantir de cette maladie pour prévenir l'éruption des puſtules &c., il faut employer la même méthode dont on ſe ſert dans les autres maladies inflammatoires, ne point perdre de temps, tâcher d'abord d'arrêter la fièvre & de la dompter &c. Il n'y auroit donc qu'à inoculer un ſujet après

(15) *Excerpta totius Italiæ* Ao. 1761. Part. II p. 226.

après les préparations convenables, & qu'à voir enſuite ſi au moyen de la méthode de l'Auteur, on pourroit prévenir l'éruption, la ſuppuration, & les autres ſymptomes de la petite Vérole.

Quoiqu'il en ſoit de cette idée, que nous ſoumettons au jugement de notre ſavant Médecin, nous devons encore avertir que les maladies pour leſquelles il recommande l'Inoculation, ſont principalement les maladies des nerfs, la mélancolie, les convulſions, l'épilepſie, la paralyſie, l'aveuglement, la ſurdité &c.

Telles ſont en ſubſtance les idées que Mr. CASIMIR propoſe dans cette Lettre, & qu'il promet de développer davantage & de juſtifier dans le grand Ouvrage auquel il travaille. Il ne nous appartient pas de les apprécier, mais nous avons cru devoir les communiquer à nos Lecteurs, préciſément parce qu'elles ſont très ſingulières, & parce d'ailleurs que cette Brochure fait beaucoup de bruit en Allemagne, tant à cauſe des paradoxes qu'elle renferme, que par la manière intéreſſante dont elle eſt écrite.

ARTI-

ARTICLE CINQUIEME.

POETIQUE FRANÇOISE par M. MARMONTEL &c.

Second Extrait (1).

On ſe pique aſſez généralement aujourd'hui de bien écrire, & plus encore ſans doute de juger du ſtyle. Il eſt peu de Lecteurs qui ne ſe croient en droit de prononcer, & ne prononcent en effet très hardiment là deſſus. Les Auteurs n'en ſont peut-être pas plus à plaindre, on les juge avec plus de hardieſſe que de ſévérité, on loue plus qu'on ne cenſure. Mais cet éloge ſi commun *cela eſt bien ecrit*, eſt ſouvent, dit Mr. MARMONTEL, auſſi mal entendu qu'il eſt peu mérité. Ce n'eſt pas qu'on manque de bons Traités ſur l'art d'écrire, mais on croit n'avoir pas beſoin de les étudier, on ne ſent pas aſſez combien le ſtyle eſt important dans tout Ouvrage, combien il exige de ſoins & de connoiſſances. Racine étoit bien dans d'autres idées, *ce qui me diſtingue de Pra-*

(1) Voyez le Ier. dans la Part. préc. de cette *Bibl.* p. 453. & ſuiv.

Pradon, disoit il, *c'est que je sais écrire*. Notre Auteur veut de même qu'on regarde le stile comme une partie essentielle de la Poésie, & le talent de bien écrire comme le plus séduisant de tous; aussi donne-t-il assez d'étendue à cet article, dont il traite dans trois Chapitres consécutifs. Il n'est guère possible de dire quelque chose de nouveau sur ce sujet, mais ce qui même a déjà été dit, n'est rien moins qu'inutile à rappeller, & peut être présenté sous un nouveau point de vue.

Mr. MARMONTEL distingue dans le stile poétique ses qualités permanentes & ses modes accidentels. Les premières, communes à tous les genres, sont la clarté, la précision, la justesse, la correction, la facilité, la décence &c. Il appelle „ *modes* „ *ou accidens du stile* ce qui le varie & le „ distingue de lui même, comme ses tours „ & ses mouvemens, le ton que le sujet lui „ donne, le caractère que lui imprime la „ pensée; celui qu'il emprunte des mœurs, „ de la situation, de l'intention de celui „ qui parle. Tels sont l'énergie, la véhémence, la naïveté, la délicatesse, l'élévation, &c ". Les détails où l'on entre sur ces divers objets ne manquent assurément ni d'intérêt ni d'utilité: on nous permettra cependant de ne pas y suivre l'Auteur; nous ne saurions le faire sans nous jetter dans une longueur excessive. Tenons nous en à quelques observations détachées.

A

A propos de la préciſion, qualité ſi précieuſe, ſi néceſſaire du ſtyle, Mr. MARMONTEL demande, comment on peut l'accorder avec l'hyperbole ſi commune en Poéſie? C'eſt répond-il en l'employant de façon qu'on paroiſſe ne pas croire exagérer. *L'hyperbole*, ajoute-t-il, *ne doit être ſenſible que pour celui qui écoute, jamais pour celui qui parle:* voilà ſa règle. Mais qu'il nous ſoit permis de le demander, cette règle eſt elle bien claire? il nous ſemble qu'il n'eſt pas aiſé d'en bien ſaiſir le ſens. Que l'on parle d'après les fortes impreſſions d'un objet, ou d'après les mouvemens violens dont on eſt agité; ſi l'on fait paſſer ces mouvemens dans l'ame de l'auditeur, il n'apperçoit pas l'hyperbole, il ſent trop lui même pour douter que celui qui parle ne ſente pas auſſi ce qu'il exprime. S'il apperçoit l'hyperbole, l'illuſion doit ſe détruire & avec elle la confiance, car comme Mr. MARMONTEL le dit dans un autre endroit, *l'unique moyen pour perſuader eſt de paroître de bonne foi.* „ Toutes les „ fois, *ajoute-t-il ici*, que l'expreſſion dit „ plus qu'on ne doit penſer naturellement, „ elle eſt fauſſe; elle eſt juſte toutes les fois „ qu'elle n'excède pas l'idée qu'on a, ou „ qu'on peut avoir ". Ceci ne rend, à notre avis, la penſée de l'Auteur ni plus claire, ni plus exacte. Ce n'eſt pas que cette dernière propoſition ne ſoit vraie en général, mais l'application n'en paroit pas juſte. Mr. DE MARMONTEL ſemble y avoir

oublié, ce dont il ſe ſouvient fort bien ailleurs, que notre langage ordinaire eſt plein de figures, & que l'hyperbole même y domine, mais l'habitude nous empêche de l'appercevoir, & nous fait, ou adopter pour ſimples des expreſſions qui ne ſont rien moins que cela, ou réduire ſans peine à leur juſte valeur celles dont l'exagération eſt ſenſible. Nous aimons même aſſez que l'on nous ſurfaſſe les choſes, pourvu qu'on ne paroiſſe pas vouloir nous ôter la liberté d'en rabattre. Ainſi nous entendons dire tous les jours ſans en être choqués, pour exprimer la légéreté d'un coureur *qu'il va plus vîte que le vent*; n'eſt il pas certain néanmoins que l'exagération de cette expreſſion, ne peut pas plus échapper à celui qui parle, qu'à celui qui écoute. Quand Virgile a dit de Camille:

Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volaret
Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas
Vel mare per medium, fluctu ſuſpenſa tumenti
Ferret iter; celeres nec tingeret æquore plantas (2).

Le penſoit il? pouvoit-il le penſer? cependant cette hyperbole choque-t-elle perſonne?

(2) *Elle auroit pu voler ſur les jaunes ſillons,*
Sans courber les épics ſous ſes legers talons;
Elle auroit pu courir des mers la plaine humide,
Sans que le flot ſalé mouillât ſon pied rapide.
L'Abbé *Gedoyn* dans ſa *Traduction de Quintil.*

ne? Mr. MARMONTEL ne la cite-t-il pas lui même, comme une image charmante; comme une imitation auſſi rapide que l'action même (3). Nous diſons plus encore: l'hyperbole peut ne pas *être ſenſible pour celui qui parle*, & déplaire à *celui qui écoute*. Ainſi quand dans le Cid, Rodrigue animé par un mot de Chimène, s'ecrie;

Paroiſſez, Navarrois, Maures & Caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de Vaillans:
Uniſſez vous enſemble & formez une armée,
Pour combattre une main de la ſorte animée &c,

la plupart ne voient là, au lieu de la paſſion & de la noble ardeur que le Poëte a voulu peindre, qu'une bravade ridicule, qu'une rodomontade de capitan, l'amant & le héros diſparoiſſent. Qu'on y réfléchiſſe un moment cependant; qu'on ſe repréſente un de ces anciens Chevaliers Eſpagnols, auſſi fier que galant, auſſi vaillant guerrier qu'amant paſſionné, dans les circonſtances où Corneille place Rodrigue: l'on trouvera qu'il n'eſt rien moins qu'impoſſible, que ne conſultant que ſon ardeur, & le prix qui lui eſt propoſé, il ait pu tenir le langage qu'on lui met dans la bouche, & ſe croire aſſez fort pour vaincre tout ce qu'il défioit. Mais ces ſentimens ſont généralement trop viſs pour qu'on

(3) p. 40.

qu'on n'aît pas quelque peine à s'y élever; il en coûte moins de prononcer qu'ils ſont exagérés & hors de la nature. On en rit au lieu de les admirer. Au contraire une hyperbole comme celle de Virgile que nous venons de citer, préſentant une image agréable & légère, portant ſur des expreſſions que l'uſage a rendu communes, & fait paroître ſimples; nous plait, nous intéreſſe, nous attache au point de nous en dérober même l'exagération. Concluons donc que la règle de Mr. M. n'eſt ni auſſi générale, ni auſſi ſûre, qu'il l'a cru, & que l'on fera bien de s'en tenir ſur cette matière, à ce que Quintilien, qu'on cite trop froidement ici, en a dit tout à la fin de ſon VIIIe. Livre. Les anciens connoiſſoient l'homme auſſi bien que nous; l'éloquence leur étoit plus néceſſaire, ils avoient certainement étudié mieux que nous tout ce qui ponvoit y avoir rapport, & nous ne ſaurions mieux faire que de les ſuivre:

On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

Ce n'eſt certainement pas d'après eux, que „ Jules Scaliger compare les ornemens „ du ſtyle à l'armure d'un Soldat; à la „ robe d'un Sénateur & à un habit de fête ". On s'éloigne peut-être encore plus & de leur exemple, & de leurs préceptes, en diſant de cette comparaiſon, „ tout „ cela

„ cela eſt inutile lorſqu'on on veut peindre Hercule ou Vénus, j'entends par „ là, une penſée qui porte avec elle ſa „ force ou ſa grace ".

Pour donner une idée des qualités accidentelles du ſtyle que Mr. MARMONTEL appelle *modes*, il adopte la diſtinction ordinaire qui établit trois tons ou degrés dans le ſtyle: l'humble, le ſublime & le tempéré. Ces caractères dépendent moins des mots que des choſes: mais quoi qu'il y ait pluſieurs façons de parler communes aux trois genres, il y en a beaucoup auſſi qui conviennent mieux à l'un qu'à l'autre. En parcourant ces trois *modes*, c'eſt ſur le ſublime que l'Auteur s'arrête le plus. „ Il „ appartient, *dit-il*, aux grands objets, à „ l'eſſor le plus élevé des ſentimens & des „ idées ". Puis, après avoir expliqué cette penſée, il adopte celle-ci d'un Philoſophe de nos jours (4): *Il n'y a point de ſtyle ſublime, c'eſt la choſe qui doit l'être. Et comment le ſtyle pourroit il être ſublime ſans elle ou plus qu'elle?* „ En effet, *ajoute Mr.* „ M., de grands mots & de petites idées „ ne ſont jamais que de l'enflure. La for„ ce de l'expreſſion s'évanouit, ſi la penſée „ eſt trop foible ou trop légère pour y don„ ner priſe ". Si Despréaux & ſes Antagoniſtes euſſent bien medité cette idée, ils ſe ſeroient épargnés les longues & inutiles diſ-

(4) Mr. *d'Alembert.*

discussions, dans lesquelles l'abus de quelques passages de Longin les a jettés. On a voulu distinguer un sublime instatané, dont le propre est de frapper comme un éclair, à qui la rapidité est si naturelle qu'un mot de plus l'anéantiroit. De là les disputes sur le sublime du passage de la Genèse, *que la lumière soit*; du *moi* de Médée; du *qu'il mourut* du vieil Horace, & de quelques autres expressions pareilles. Ce ne sont-là, selon Mr. M., que des disputes de mots; tout ce, dit-il, (& à ce qu'il nous semble avec beaucoup de raison & de vérité), „ Tout ce qui porte nos idées „ au plus haut degré possible d'étendue & „ d'élévation; tout ce qui se saisit de notre ame, & l'affecte si vivement que sa „ sensibilité réunie en un point, laisse toutes ses facultés comme interdites & suspendues; tout cela, dis-je, soit qu'il „ opère successivement ou subitement, est „ sublime dans les idées; & le seul mérite du style est de ne pas les affoiblir, de „ ne pas nuire à l'effet qu'elles produiroient seules, si les ames se communiquoient sans l'entremise de la parole".

Qu'on juge sur ce principe du passage de la Genèse indiqué ci-dessus; & personne, si nous ne nous trompons fort, n'en disputera le sublime. Quoi de plus important pour nous que la lumière? quoi de plus grand que sa création? & quelle idée ne donnent point de la bonté & de la puissance

ce de celui qui l'a créée, ces paroles si simples, si naturelles: *Il dit que la lumière soit, & la lumière fut!* Qu'on essaye de les paraphraser, d'y substituer toutes les figures les plus animées, tous les tours de la plus noble éloquence, de les revêtir des couleurs les plus brillantes; jamais on ne rendra mieux l'idée, jamais on ne produira un effet ni plus prompt ni plus grand.

„ Le mot le plus simple, le plus familier, *dit* M. DE M., suffit quelquefois „ au sublime; souvent même il se passe „ de paroles, l'action seule peut l'exprimer". Il cite de l'un & de l'autre genre des exemples, dont on ne sera sans doute pas fâché de trouver quelques uns ici.

„ La Fontaine ayant perdu Madame de „ la Sablière, rencontre Mr. d'Hervart „ son ami. *Mon cher La Fontaine* (lui dit „ cet honnête homme), *j'ai su le malheur „ qui vous est arrivé: vous étiez logé chez „ Madame de la Sablière; elle n'est plus; j'allois vous proposer de venir loger chez moi.* „ J'Y ALLOIS", répondit la Fontaine.

„ De vieux Soldats qu'on envoyoit à la „ mort pour une faute contre la Discipline, „ en passant devant Mr. de Turenne, lui „ découvrent leur sein criblé de coups: ce„ la vaut bien une harangue. Mr. L. après „ une bataille, trouve un Grenadier assis „ au pied d'un arbre, enveloppé dans son „ manteau, lequel lui dit tranquillement:

„ Mon

„ Mon Général, faites enlever & ſecou-
„ rir ces bleſſés à qui l'on peut ſauver la
„ vie. Et vous, mon ami, lui demanda
„ l'Officier, vous ne penſez pas à vous
„ même? Le Grenadier pour réponſe, lè-
„ ve ſon manteau & lui fait voir qu'il a
„ les deux cuiſſes emportées d'un boulet
„ de canon ".

„ Deux Soldats vont viſiter le Tom-
„ beau du Maréchal de Saxe; là dans le
„ ſilence du reſpect & de la conſternation,
„ ils tirent leur ſabre, le paſſent ſur la
„ pierre qui couvre les reſtes de ce grand
„ homme, & ſe retirent ſans parler.
„ Qu'on tâche d'exprimer plus haute-
„ ment avec des paroles, la confiance
„ qu'ils avoient en lui ".

De tout cela l'on conclut, que le ſublime n'eſt pas dans les mots, que l'expreſſion y peut nuire, mais qu'elle n'y ajoute jamais. Il eſt vrai que plus elle eſt ſerrée, plus elle eſt frappante; & cela prouve que la préciſion eſt eſſentielle au ſtyle ſublime; mais la préciſion n'exclud pas les gradations & les développemens, qui font eux mêmes quelquefois le ſublime. Le *qu'il mourut*, du vieil Horace, eſt aſſurément très ſublime, mais qu'on liſe toute la ſcène où ces mots ſont placés, on ſe convaincra ſans peine qu'ils doivent leur force à ce qui les précède, Mr. DE M. le fait très bien voir.

Nous avons mis l'énergie au rang des qua-

qualités accidentelles du ſtyle: elle conſiſte, „à preſſer en peu de mots le ſentiment ou la penſée, pour l'exprimer avec „ plus de force, & lui donner plus de reſſort". Quelquefois elle ſacrifie l'exactitude à la préciſion, comme dans ce vers de Racine:

Je t'aimois inconſtant, qu'aurois-je fait fidèle!

mais elle ne peut jamais négliger de même, la clarté & la juſteſſe. Il faut cependant prendre garde que cette dernière qualité, n'exige pas toujours la vérité abſolue, à laquelle, dit très bien Mr. DE M. „ ce „ n'eſt rien de manquer en Poéſie, pourvu „ qu'on obſerve la vérité relative . . . La „ juſteſſe de l'expreſſion dépend du caractère, de la ſituation, de la manière de „ concevoir & de ſentir de celui qui parle; „ en changeant de place ou de bouche elle perd ſouvent toute ſa vérité".

Les images, devenues un ornement de luxe dans le langage, y furent d'abord introduites par le beſoin. On conçoit aiſément que les hommes, dès qu'ils ont commencé à ſe communiquer leurs idées, ont du tirer leurs dénominations des objets qui leur étoient connus par le rapport des ſens, & dont les impreſſions doivent néceſſairement avoir précédé la réflexion ſur nous mêmes. L'homme eſt fait de ſorte, que

que naturellement il ne croit bien concevoir que ce qu'il peut ſe repréſenter, ce n'eſt qu'à la longue & avec peine qu'il ſe fait aux idées abſtraites, leurs *ſignes* doivent être revêtus de quelque choſe de ſenſible & de corporel, ou du moins en être tirés & y avoir quelque rapport. Des termes abſtraits qui ne peignent rien à l'imagination, qui ne rappellent à l'ame aucune des impreſſions qu'elle a pu recevoir du dehors, forment, pour la plus grande partie des hommes, un langage inintelligible. Comment donc auroient-ils commencé à inventer ces mots, dans le temps où le cercle de leurs idées étoit certainement très petit ? Auſſi trouve-t-on en remontant par le ſecours de l'étymologie aux *racines*, ou mots primitifs des langues anciennes, qu'ils ont preſque toujours un ſens purement phyſique & naturel. Mais à meſure qu'on a formé des abſtractions, on a tâché de les rendre ſenſibles pour les communiquer; on les a revêtues d'images qui euſſent quelque rapport avec elles, & l'on a transporté peu à peu, les termes du ſens naturel au figuré.

On nous a donné depuis quelques années des Poéſies des anciens Islandois, & des anciens Ecoſſois; les images qu'on y trouve ne ſont ni en moins grand nombre, ni moins hardies que dans les Ecrits des Perſans & des Arabes : on en dit autant des ha-

harangues des Sauvages du Canada. Que conclure de-là? ce qu'en conclut Mr. DE M. „ Moins les peuples ſont civiliſés, plus „ leur langage eſt figuré, ſenſible. C'eſt „ à meſure qu'ils s'éloignent de la Nature, „ & non pas à meſure qu'ils s'éloignent du „ ſoleil, que leurs idées ſe dépouillent de „ cette écorce dont elles étoient revêtues, „ comme pour tomber ſous les ſens. Les „ images ſont par-tout le langage de la Na- „ ture, mais l'art de les employer a ſes „ règles ". En voici quelques-unes que nous ne ferons qu'indiquer: il nous eſt impoſſible de ſuivre l'Auteur dans leur développement & leur application, à divers exemples, quelque utiles, intéreſſans & agréables que ces détails puiſſent être.

„ 1. Les objets dont le Poëte emprun- „ te ſes métaphores, doivent être préſens „ aux eſprits cultivés.

„ 2. S'il adopte un ſyſtême, comme il „ y eſt ſouvent obligé. . . . . il ſe borne „ lui même dans le choix des images, & „ s'interdit tout ce qui n'eſt pas analogue „ au ſyſtême qu'il a ſuivi.

„ 3. Les images doivent être du ton „ général de la choſe; élevées dans le no- „ ble, ſimples dans le familier, ſublimes „ dans l'enthouſiaſme, & toujours plus „ frappantes que la peinture de l'objet „ même.

„ 4. Si le Poëte adopte un perſonnage, „ un caractère, ... il ne doit ſe ſervir

„ pour

„ pour peindre ſes ſentimens, & ſes idées, „ que des images qui ſont préſentes au „ perſonnage qu'il a pris.

„ 5. Les images ſont d'autant plus frap- „ pantes, que les objets en ſont plus fami- „ liers; & comme on écrit ſur tout pour „ ſon pays, le ſtyle poétique doit avoir „ naturellement une couleur natale. Ce- „ pendant il y a des images transplantées „ que l'habirude rend naturelles; on a „ remarqué que chez les Peuples Proteſ- „ tans, qui liſent les Livres Saints en lan- „ gue vulgaire, la Poéſie a pris le ſtyle O- „ riental.

„ Mais une règle plus délicate, & plus „ difficile à preſcrire, (c'eſt toujours Mr. „ DE M. qui parle) c'eſt l'oeconomie & „ la ſobriété dans la diſtribution des ima- „ ges. " Pour bien obſerver cette règle, il faut avoir attention à ne jamais revêtir l'idée que pour l'embellir, & à ne jamais embellir que ce qui le mérite; ainſi l'on évitera la profuſion des images, & l'on ne les employera qu'à propos.

L'abus des images fait donner dans les jeux de mots, l'un des vices les plus oppoſés au naturel qui fait le charme du ſtyle poétique.

On a cru pendant longtemps, bien des gens croient encor aujourd'hui, que la Langue Françoiſe n'eſt pas ſuſceptible d'harmonie, qu'au moins cette harmonie, ſi elle exiſte, n'a ni règles ni principes fixes.

N'y

N'y trouvant pas des *longues* & des *brèves*, auſſi marquées & diſtinctes que dans les Langues Grecque & Latine, on s'eſt hâté de conclure qu'elle n'avoit ni ne pouvoit avoir de Proſodie, & dès lors on ne s'eſt pas donné la peine d'en chercher & d'en établir les règles; la ſeule à laquelle on s'eſt tenu c'eſt de conſulter l'oreille. Quelques Littérateurs du 16e. ſiècle, Paſquier, Ramus, Henri Etienne, & d'autres réclamèrent à la vérité contre ce préjugé; mais ils le combattirent mal. Pleins des idées & des principes qu'ils avoient puiſés dans les Grammairiens Grecs & Latins, ils voulurent les tranſporter dans la Langue Françoiſe, ſans faire attention qu'elle eſt d'une nature toute différente. Ils allèrent juſqu'à ſe donner la peine de faire des vers meſurés ſelon cette proſodie, ils trouvèrent même ces vers admirables. Pasquier en a inſéré pluſieurs pièces dans *ſes Recherches de la France*, & a cru rendre un grand ſervice à ſa langue & à ſa nation. Quelque peu formé que le goût fût encore alors, il l'étoit pourtant aſſez pour ſentir le ridicule d'une pareille entrepriſe: elle échoua pleinement, & ne méritoit aſſurément pas d'autres ſuccès, Mais il en eſt réſulté un mal, parce que ces premiers eſſais ne réuſſirent pas, on a cru inutile d'en tenter d'autres, & à force d'entendre répéter que la Langue Françoiſe n'avoit pas de Proſodie, on s'eſt perſuadé qu'elle n'en

pouvoit avoir; que ce qu'on apelloit harmonie dans le diſcours, étoit à peu près purement arbitraire, ne dépendoit que de l'oreille, & qu'il ne ſauroit être aſſujetti à aucune règle. Les exemples que de grands Poëtes, & d'illuſtres Orateurs avoient donnés ſe faiſoient lire avec plaiſir; on les admiroit, mais ils n'ouvroient les yeux à perſonne. Enfin Mr. l'Abbé d'Olivet eut le courage de combattre ce préjugé; il fit voir dans ſon excellent *Traité de la Proſodie Françoiſe*, que cette Langue, ayant des ſyllabes eſſentiellement *longues* ou *brèves* étoit ſuſceptible de cadence, d'harmonie, & de meſure; qu'elle pouvoit avoir une proſodie établie ſur des règles ſûres, & non équivoques, quoique différentes de celle des Grecs & des Romains. Mr. DE M. adopte ſes principes & y en joint d'autres, qu'il développe aſſez au long en deux Chapitres de cette Poétique. Ceux que cette matière a droit d'intéreſſer, aimeront ſans doute à recourir à l'Ouvrage même, ils y trouveront de quoi ſe ſatisfaire; les autres nous ſauront vraiſemblablement gré de leur épargner des diſcuſſions, dont nous ne viendrions peut-être pas à bout de dérober la ſéchereſſe, comme le fait Mr. DE M. & par la manière de dire les choſes, & par les exemples qu'il cite. On les lit toujours avec un nouveau plaiſir, mais nous ne ſaurions les tranſporter ici.

Laiſſant donc-là ces détails, nous revenons

nons avec l'Auteur à la théorie générale de l'Art. Il va nous parler de *l'invention*; rien de plus grand & de plus magnifique que ce qu'il en dit, rien de plus propre à juſtifier cette penſée de Scaliger parlant de la Poéſie: elle ſemble diſpoſer des choſes avec le plein pouvoir d'un Dieu, *Videtur ſane res ipſas velut alter Deus condere.* Ecoutons-le; " S'emparer des cauſes ſecon-
„ des, *dit-il*; les faire agir dans ſa penſée
„ ſelon les loix de leur harmonie; réali-
„ ſer ainſi les poſſibles; raſſembler les dé-
„ bris du paſſé; hâter la fécondité de l'a-
„ venir; donner une exiſtence apparente
„ & ſenſible à ce qui n'eſt encore & ne
„ ſera peut-être jamais que dans l'eſſence
„ idéale des choſes, c'eſt ce qu'on appelle
„ inventer, " Cela ſans doute eſt très beau, mais où eſt l'homme capable d'inventer ainſi? où ſont ceux pour leſquels il inventeroit? " Le génie poétique ne fut-
„ il pas limité par ſa propre foibleſſe, &
„ par le cercle étroit de ſes moyens, il le
„ ſeroit par notre manière de concevoir
„ & de ſentir. Le ſpectacle qu'il donne eſt
„ fait pour nous, il doit pour nous plaire
„ ſe meſurer à la portée de notre vue.
On n'imagineroit pas que ceci pût être employé à juſtifier Homère, du reproche qu'on lui fait d'avoir fait des hommes de ſes Dieux, il l'eſt pourtant par Mr. DE M.
„ Et que vouloit-on qu'il en fit, *demande-*
„ *t-il*, ayant à les peindre à des hommes"?

Nous demandons à notre tour, ſi Mr. DE M. a pu croire qu'on prendroit cette queſtion pour un bon argument? Quoi! parce qu'on peignoit à des hommes, on n'a pu leur préſenter pour Dieux, que des êtres qui euſſent, avec toutes leurs petiteſſes, très peu de leurs vertus! il en a fallu néceſſairement faire des hommes foibles & méchans! car voilà ce que ſont preſque toujours les Dieux d'Homère. Voyez encore pag. 414. Mr. DE M. ſemble un peu s'y rapprocher de ce que nous diſons ici. Inventer, continue-t-il „ ce n'eſt „ donc pas ſe jetter dans des poſſibles auxquels nos ſens ne peuvent atteindre; „ c'eſt combiner diverſement nos perceptions, nos affections, ce qui ſe paſſe au „ milieu de nous, autour de nous, & en „ nous mêmes." On ſe tromperoit ſi l'on croyoit que ce ſoit-là copier. Découvrir, développer dans les objets ce que n'y voit pas le commun des hommes, compoſer un tout idéal & nouveau d'un aſſemblage de choſes connues, ou donner à un tout exiſtant une grace, une beauté nouvelle: c'eſt inventer, c'eſt créer en quelque ſorte; c'eſt être Poëte, ou Homère & Corneille ne le ſont pas; c'eſt l'explication & la déciſion de notre Auteur. Comment en diſpoſant, en arrangeant un ſujet connu, on peut cependant encore avoir la gloire d'inventer, dans le ſens qu'on vient de dire, Mr. DE M. le montre au long par quelques exem-

exemples, & sur tout par une très belle exposition du plan de l'Héraclius du grand Corneille, la pièce la plus compliquée, & peut être la mieux combinée, & la mieux conduite qui soit au Théatre François.

La Poésie est un art d'imitation; mais que doit-elle imiter? Mr. M. ne paroit pas content de ce que l'on a dit jusques ici sur ce sujet. Nous ne voyons pas cependant qu'il y substitue rien de nouveau: il combat les systêmes & les réflexions de ceux qui l'ont précédé, puis il y revient pourtant en d'autres termes, & singulièrement, au moins à ce qu'il nous semble, au principe de Mr. l'Abbé Batteux, qu'il ne traite cependant pas avec plus de ménagement qu'un autre. „ On ne cesse, *dit-il*, de dire aux Artistes: imi- „ tez la belle nature (on sent que c'est le „ principe de l'Abbé Batteux). Mais qu'est- „ ce que la belle nature ". Cette question est-elle une réfutation? Nous ne le pensons pas; mais elle pourroit faire croire, ou que l'ingénieux Auteur *des Beaux Arts réduits à un même Principe*, n'a ni développé ni expliqué sa pensée, ou que Mr. M. n'y a pas fait assez d'attention. *La qualité de l'objet n'y fait rien*, dit Mr. B, *que ce soit une hydre, un avare, un faux dévot, un Néron, dès qu'on les a présentés avec tous les traits qui peuvent leur convenir, on a peint la belle nature.* „ Je veux le croire, *c'est Mr.* „ *M. qui parle*, & sans examiner si l'a- „ me d'un Néron est ce qu'on entend &

„ ce qu'on doit entendre par la belle na-
„ ture, je demande seulement quels sont
„ les traits qui conviennent à un bel ar-
„ bre. . . Pourquoi un vieux chêne brisé,
„ frappé de la foudre.... pourquoi l'arbre
„ déraciné qui couvre la terre de ses débris,
„ est plus précieux au Peintre & au Poëte,
„ que l'arbre qui dans sa vigueur fait l'or-
„ nement des bords qui l'ont vu naître ".
Il est étonnant que Mr. M. n'ait pas vu dans l'Ouvrage de M. B. en quel sens il prend les mots *de belle Nature*, lorsqu'il dit qu'on la peint même en peignant l'ame d'un Néron, ou ne l'ait pas réfuté s'il jugeoit qu'il dût l'être. Quoiqu'il en soit, sans nous engager sur cette matière dans des discussions qui nous meneroient trop loin, sans renvoyer même nos Lecteurs à l'Ouvrage de Mr. B., nous leur fournirons la réponse à la critique & aux questions de Mr. M. & dans ses propres termes. „ Il n'est
„ pas besoin qu'une chose soit belle dans
„ la Nature, pour qu'elle soit belle en Poé-
„ sie; il faut qu'elle soit telle que l'exige
„ l'effet qu'on veut opérer. La Nature,
„ soit dans le physique, soit dans le moral,
„ est pour le Poëte comme la palette du
„ Peintre, sur laquelle il n'y a point de
„ laides couleurs. *Le rapport des objets avec*
„ *nous mêmes*, voilà le principe de la Poésie.
„ *L'intention du Poëte*, voilà sa règle & l'a-
„ brégé de toutes les règles". Un peu plus loin dans ce même Chapitre, il demande pour-

pourquoi ſoit en Poéſie, ſoit en peinture, un palais magnifique quelque bien repréſenté qu'il ſoit, ne nous frappe, ne nous émeut & par conſéquent ne nous intéreſſe que foiblement, pendant qu'à la vue des ruines d'un vieux édifice, nous ſommes ſaiſis d'un ſentiment confus que nous chériſſons, ſans même en démêler la cauſe. C'eſt répond-il „ c'eſt que l'un de ces tableaux „ eſt pathétique & que l'autre ne l'eſt pas; „ que celui-ci ne réveille en vous aucune „ idée qui vous émeuve, & que celui-là „ tient à des choſes qui vous donnent à ré„ fléchir. Des générations qui ont diſparu „ de la terre, les ravages du temps auquel „ rien n'echappe, les monumens de l'or„ gueil qu'il a ruinés, la vieilleſſe, la de„ ſtruction, tout cela vous ramène à vous „ même". Subſtituez les arbres aux palais, la réponſe reſte la même. Nous voulons être émus, nous recevons avec plaiſir des impreſſions aſſez fortes pour tirer notre ame d'une langueur toujours déſagréable & qui enfin l'accableroit, car elle a rarement l'art de s'en délivrer par elle même. L'imitation en rendant bien les objets capables de produire ces impreſſions, adoucit ce que la vue des objets mêmes auroit de trop fort, & qui cauſeroit des ſecouſſes trop violentes; & c'eſt par là que cette imitation nous plait, nous attache, nous intéreſſe, Mr l'Abbé Batteux l'a dit, & d'autres auſſi tant avant qu'après

lui, & nous ne trouvons pas que Mr. M. dise rien de plus.

Un mot peut quelquefois produire seul les impressions dont nous venons de parler, parce qu'il peint très vivement: tel est celui de Marius au Licteur de Sextilius: *Rapporte à ton maître que tu as vu C. Marius assis sur les ruines de Carthage.* Telle est peut-être encore, cette réponse d'un Voyageur qui avoit parcouru la Grèce & à qui notre Auteur demandoit si ces lieux etoient fréquentés: *nous n'y avons trouvé que le temps qui démolissoit en silence.* C'est principalement, il est vrai, par le moral que ces mots nous frappent, mais qu'on y prenne garde, dans l'imitation même physique c'est presque toujours par un rapport moral, par un subit & presque involontaire retour sur nous mêmes, que l'émotion est rendue plus vive, & pour ainsi dire complette. Eclaircissons notre pensée par un exemple que Mr. M. nous fournit lui même, nous le transcrivons d'autant plus volontiers ici, quoi qu'un peu long, qu'il nous paroit donner en même temps & le modèle & le précepte d'une belle imitation. „ Qu'un Poëte „ décrive un incendie, l'image des flam„ mes & des débris nous affectera plus ou „ moins, selon que nous avons l'imagina„ tion plus ou moins vive, & le plus grand „ nombre même en sera foiblement ému. „ Mais qu'il nous présente simplement sur

„ un

„ un balcon de la maiſon qui brûle, une mè-
„ re tenant ſon enfant dans ſes bras, &
„ luttant contre la nature, pour ſe réſou-
„ dre à le jetter, plutôt que de le voir con-
„ ſumé avec elle par les flammes qui l'en-
„ vironnent, qu'il la préſente meſurant
„ tour à tour avec des yeux égarés, l'ef-
„ frayante hauteur de la chûte, & le peu
„ d'eſpace, plus effrayant encore, qui la
„ ſépare des feux dévorans; tantôt élevant
„ ſon enfant vers le Ciel avec les regards
„ de l'ardente prière; tantôt prenant avec
„ violence la réſolution de le laiſſer tom-
„ ber, & le retenant tout à coup avec le
„ cri du deſeſpoir & des entrailles mater-
„ nelles; alors le preſſant dans ſon ſein &
„ le baignant dans ſes larmes; & dans
„ l'inſtant même ſe refuſant à ſes inno-
„ centes careſſes qui lui déchirent le cœur:
„ ah! qui ne ſent l'effet que ce tableau
„ doit faire, s'il eſt peint avec vérité! "

Le grand Poëte eſt très éloigné du Copiſte ſervile; il imite, mais il ne craint point d'ajouter à la vérité réelle, pour faire un plus grand & plus fûr effet. Il y eſt même quelquefois obligé; il appelle alors la fiction à ſon ſecours, & non ſeulement on le lui permet, mais on lui en tient compte, pourvu qu'il ne ſacrifie pas la vraiſemblance au merveilleux par lequel il veut nous frapper. Il peut ſans doute peindre *plus grand que nature*, mais on ne lui pardonne pas d'aller au delà de ce que

nous concevons qu'elle peut faire. Le merveilleux même a ſes bornes, & tout Poëte doit les reſpecter. C'eſt à preſcrire les règles qu'on doit ſuivre dans cette matière, & à indiquer les écueils qu'il y faut éviter, que Mr. DE M. s'occupe dans le Chapitre qui a pour titre, *de la vraiſemblance & du merveilleux dans la fiction.* Les bornes dans lesquelles nous ſommes obligés de nous renfermer, ne nous permettent pas d'en dire davantage.

ARTICLE SIXIEME.

NATUURLYKE HISTORIE, *of uitvoerige Beſchryving der Dieren, Planten en Mineraalen, volgens het Samenſtel van den Heer* Linnæus, *met naaukeurige afbeeldingen. Eerſte Deels Vierde Stuk, De Vogelen: En Vyfde Stuk, vervolg der Vogelen:*

C'eſt à dire,

HISTOIRE NATURELLE, ou Deſcription détaillée des Animaux, des Plantes, & des Minéraux ſuivant le Syſtême

me de Mr. *Linnæus*. Avec Figures. *Tome premier*, *Quatrième Partie:* Des Oiſeaux, grand 8°. de 452. *pp.* Et *Cinquième Partie*, ſuite des Oiſeaux de 618. pages ſans la Table pour les deux Volumes. *Amſterdam*, chez *F. Houttuyn* 1762. & 1763.

ON ne ſera pas ſurpris de voir deux ſi gros Volumes de cet Ouvrage deſtinés à l'Hiſtoire ſeule des Oiſeaux, puiſqu'ils forment non ſeulement une Claſſe générale, qui, jointe à celle des Animaux à mammelles décrits dans les trois précédens Volumes, compoſent tout le premier Genre du Règne Animal, ſuivant le ſyſtême de Mr. *Linnæus*; mais une Claſſe encore non moins diverſifiée & bien plus nombreuſe que la première: les huit Ordres d'Animaux à mammelles ne contenant que 39 Claſſes particulières, tandis que nous trouvons ici 63 Claſſes d'Oiſeaux rangées ſous ſix Ordres, dont les deux premiers font la matière du premier Volume, les quatre derniers du ſecond.

Des deux Chapitres qui ſervent comme d'Introduction à cette Hiſtoire des Oiſeaux, le premier traite de leurs propriétés en général, & de l'uſage de leurs différentes parties. On y trouve des détails ana-

natomiques curieux & intéreſſans, ſur-tout au ſujet des organes qui forment le ſon ou le cri dans les Oiſeaux.

Peut-être trouvera-t-on déplacée dans ce même Chapitre une deſcription fort étendue d'une chaſſe très périlleuſe d'une certaine eſpèce d'Oiſeaux de rivage (*Strandvogelen*), qui ſe trouvent en Norwège & dans quelques Isles Septentrionales & Occidentales de l'Ecoſſe: naturellement ce détail devoit être renvoyé à un des premiers Chapitres du ſecond Volume, qui traite de ces Oiſeaux en particulier.

Une autre digreſſion, qui cependant paroîtra ici mieux à ſa place, c'eſt celle que l'Auteur emploie à détruire l'étrange opinion de feu Mr. *Klein*. On ſait que ce Naturaliſte de Dantzick, ayant vu en hiver ou à l'entrée du printemps, que des Hirondelles & une Cicogne retirées à demi noyées d'un marais ou d'un étang, avoient répris vie pour quelque temps à la chaleur d'un poële, en avoit précipitamment conclu, que ces Oiſeaux ne ſe retiroient pas à l'approche de l'hiver en d'autres climats, mais qu'enfoncés dans la terre ou dans le limon des marais, ils y paſſoient l'hiver dans un état d'engourdiſſement, juſqu'à ce que la chaleur du Printemps vint leur rendre le mouvement & comme une nouvelle vie. Il étendoit même cette conjecture à tous les Oiſeaux connus pour Oiſeaux de paſſage, pré-

prétendant qu'il n'étoit pas vraiſemblable qu'aucune ſorte d'Oiſeaux quittât ſon pays natal pour ſe tranſporter ailleurs. Notre habile Auteur montre combien ce ſentiment eſt abſurde & contraire à l'expérience; il y oppoſe entr'autres des obſervations de Mrs. *Adanſon*, *Collinſon*, *Godeheu de Riville*, & *Haſſelquiſt*: obſervations qui ou confirment ſimplement, ou auſſi déterminent les voyages ou transmigrations des Hirondelles & de pluſieurs autres Oiſeaux de paſſage.

Dans le ſecond Chapitre, l'Auteur après avoir nommé & caractériſé les Ecrivains qui ont traité des Oiſeaux, paſſe à l'arrangement des Oiſeaux ſuivant Mrs. *Briſſon* & *Linnæus*, en donnant les caractères des Ordres & des Claſſes dans leſquels ils les ont partagés.

Belon fut le premier qui apporta quelque ordre à cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, en mettant enſemble les Oiſeaux qui avoient entr'eux quelque rapport, ſoit dans la manière de vivre, ſoit dans leur figure. Son Ouvrage, excellent dans un temps qui n'étoit à bien dire que l'enfance de l'Hiſtoire Naturelle, ne peut plus être regardé que comme très imparfait. Outre que ſes figures ſont très mauvaiſes, le petit nombre de deſcriptions exactes qu'il donne de certains Oiſeaux, n'approche pas de celui des eſpèces qu'il ne décrit point du tout, quoiqu'il aſſure

les

les avoir vus par milliers. On doit cependant lui ſavoir gré d'avoir frayé la route à ſes Succeſſeurs.

Gesner, qui le ſuivit de près, s'eſt à la vérité un peu plus étendu, mais ſes figures ne valent pas mieux. Un autre défaut de ſon Ouvrage, c'eſt que les Oiſeaux y ſont rangés par ordre alphabétique, ce qui fait qu'on ne ſauroit y trouver un Oiſeau à moins qu'on ne ſache déjà ſon nom.

Aldrovande, qui vint après lui ſur la ſcène, ajouta quantité de nouvelles eſpèces à celles qui avoient déjà été décrites, & ſes deſcriptions ſont aſſez exactes ; mais au lieu de s'être contenté de donner ſes propres obſervations, il en a ajouté un grand nombre fondées uniquement ſur le rapport d'autrui, ſans s'embarraſſer de la vérité des faits. Ses deſſeins ſont auſſi mauvais que ceux de Gesner.

Dans le même temps parut l'Hiſtoire des Animaux de Siléſie par *Schwenkfeld*. Les Oiſeaux qui forment le IVe Livre de cet Ouvrage, ſont aſſez exactement décrits, mais d'ordinaire d'une manière ſi abrégée qu'on a peine à les bien reconnoître.

Johnſton, qui publia enſuite ſon Hiſtoire Univerſelle des Animaux, a ſu lire & copier. Son Ouvrage n'eſt proprement qu'une nouvelle Edition des Auteurs qui l'ont précédé dans ce genre ; il faut ajouter qu'en copiant les figures, il les a altérées

au

au point de les rendre ſouvent méconnoiſſables.

Enfin parut le célèbre *Ray*, qu'on peut regarder comme le premier fondateur d'un ſyſtême méthodique d'Ornithologie. C'eſt à lui que l'on doit la publication de l'Ouvrage de *Willougby*. Il a ſu ranger les Oiſeaux en un nouvel ordre, & fixer des caractères qui ſervent à les diſtinguer. Auſſi décrit-il fort en détail les Oiſeaux qu'il a vus lui même, mais les deſſeins de ſa Synopſe Méthodique des Oiſeaux, preſque tous empruntés des Anciens, ne répondent pas à l'exactitude de ſes deſcriptions.

Au lieu d'avancer dans une ſi belle carrière ſur les traces d'un ſi bon guide, Mr. *Barrère* a prouvé par ſon Ornithologie, publiée en 1745, qu'on pouvoit aller, ſi on peut le dire, à reculons en fait de Science, ſon Ouvrage étant ſouverainement mauvais; la plupart de ſes Obſervations fauſſes, & ſes arrangemens ridicules. Par ex. l'Outarde s'y trouve placée entre l'Hirondelle & un autre petit Oiſeau: l'Oiſeau de Paradis entre le Caſuel & l'Autruche &c.

Le célèbre Mr. *Linnæus*, avoit donné quelques années auparavant ſon Syſtême de la Nature, dont il a été parlé au long dans le premier Tome de cette Hiſtoire Naturelle. En 1752. parut l'Ornithologie de Mr. *Moebring*, qui au jugement de Mr. Briſſon, eſt très inexacte dans ce qui regarde

garde les caractères des différentes Classes, tirés des descriptions imparfaites de divers Auteurs On doit cependant porter un jugement plus favorable des observations, qu'il a eu occasion de faire lui même.

Deux ans avant que cet Ouvrage de Mr. *Moehring* parut, Mr *Klein* avoit publié son Introduction à l'Histoire des Oiseaux, où il les distribuoit en Familles, comme il avoit fait les Quadrupèdes; mais la trop grande simplicité de ses caractères jette beaucoup de confusion dans cet Ouvrage. Tout s'y trouve en quelque façon pêle-mêle, sans aucun égard à la ressemblance des espèces ou du genre de vie. Par ex. les Aigles, Faucons & autres Oiseaux de proie, sont rangés aussi bien que les Hérons, Cicognes & autres dans une même Famille (qui est sa quatrième) avec les Poules, Pigeons, Alouettes, Moineaux, Pinsons, Mésanges, jusqu'avec les Colibri, les Oiseaux-mouches & les plus petits Oiseaux; & cela par cette seule raison qu'ils ont tous trois doigts au devant du pied & un derrière. D'ailleurs ce même Mr. Klein, comme le remarque Mr. Brisson, n'est pas plus exact dans le détail de ses descriptions, plaçant quelquefois une même espèce dans des Classes différentes. On trouve ici le précis de son Système en huit Familles, dont il fait consister le caractère distinc-

distinctif dans la différente structure ou position des doigts.

Après avoir parlé de ceux qui ont écrit des Oiseaux en général, l'Auteur parcourt rapidement ceux qui ont traité avec plus ou moins d'exactitude des oiseaux particuliers à certains pays, ou à certaines rivières. Il nomme *Nieremberg* & *Hernandez* qui ont décrit les Oiseaux du Mexique, *Marcgraaf* ceux du Brésil; *Rzaczynski*, ceux de Pologne, de Lithuanie & des contrées voisines. Il parle surtout avec distinction de *Sloane*, qui a décrit avec la dernière exactitude les Oiseaux de la Jamaïque; du Comte *Marsigli* qui a fait connoître les Oiseaux du Danube, comme *Catesby* ceux de la Caroline, de la Virginie, de la Floride & des Isles de Bahama. Il n'oublie pas non plus le Cabinet de *Séba*, dont il fait remarquer cependant que la plupart des Oiseaux sont mal décrits & encore plus mal représentés.

Notre Auteur ne pouvoit se dispenser de citer ici trois habiles gens, qui ont exposé cette partie de l'Histoire Naturelle sous son plus beau jour: Mrs *Frisch*, *Albin*, & *Edwards*, qui ont donné des figures d'Oiseaux avec leurs couleurs naturelles. Il fait un éloge complet de l'Ouvrage du premier. Il observe que le second, qui a emprunté toutes ses descriptions de *Willougby*, a donné des couleurs si peu naturelles à ses Oiseaux, qu'ils sont la plupart méconnoissa-

bles. La seule chose qu'il trouve à reprendre dans le dernier, c'est que les Oiseaux y sont placés sans ordre ; outre qu'ils sont trop hauts en couleur.

Parvenu enfin à l'Ornithologie de Mr. *Brisson*, qui parut en 1760. en 6 vol. *in* 4°., notre judicieux Auteur donne à cet incomparable Ouvrage, dont nous avons eu occasion de parler (1), tous les éloges, qui lui sont dus. Et le plus grand grand éloge que nous croyons pouvoir faire du sien, quoique beaucoup inférieur pour le nombre d'Oiseaux qu'il décrit & qu'il représente, c'est de le juger très digne d'être associé à celui du célèbre Académicien François. Au moins tous ceux qui cherchent à s'instruire & à juger par eux mêmes, se feront-ils une occupation également utile & agréable de les comparer ensemble. Aussi notre Auteur leur en facilite le moyen, ou pour mieux dire il leur en épargne le plus souvent la peine. Ne s'étant pas contenté de faire précéder ici, comme il l'avoit fait à l'égard des Quadrupèdes & des Cétacées, aux caractères des ordres & des Classes de Mr. *Linnæus*, les caractères des 26. Ordres d'Oiseaux de Mr. Brisson, divisés chacun en leurs différentes Classes; il a de plus soin dans le corps même de l'Ouvrage, & à mesure qu'il entre dans le détail, de rapporter les espèces individuelles de l'un à

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XX. Part. I. p. 190.

à celles de l'autre, en indiquant l'Ordre, la Classe, ou la moindre division à laquelle chacune appartient. Cette combinaison procure, comme on le voit, à un Lecteur attentif la double satisfaction, de pouvoir non-seulement admirer & suivre, pour ainsi dire, d'un coup d'œil la marche de deux excellens Naturalistes, qui par des routes différentes atteignent le même but; mais (puisqu'il n'y a rien de parfait dans les Sciences, & que toutes ces divisions, comme nous l'avons déjà fait sentir (2), sont plus ou moins arbitraires) de pouvoir encore corriger, simplifier, perfectionner la méthode de l'un & de l'autre, ou même, s'il en a le goût, la capacité & le loisir, leur en substituer une meilleure, soit pour son propre usage, soit pour celui du Public.

Qu'on ne croie pas cependant que l'estimable Auteur Hollandois, s'aveugle sur les défauts du Système qu'il prend pour guide, ni sur le mérite de celui de Mr. *Brisson*. Toujours impartial & vrai, & aussi courageux que modeste, voici ce qu'il dit après avoir rapporté l'arrangement des Oiseaux par Mr. *Brisson*: " Je „ ne veux pas entreprendre de m'ériger „ en Critique sur l'excellence de l'Ouvra„ ge de Mr. *Brisson*, ni d'en faire la com„ paraison avec celui de Mr. *Linnæus*. Il „ est

(2) *Biblioth. des Sc.* Tom XVI. Part. II. p. 329.

„ eſt aiſé de concevoir, que Mr. *Briſſon* „ ayant eu tant d'occaſions de traiter dans „ le plus grand détail cette partie du Règne animal, a pu auſſi dans ce qui regarde les Claſſes & les Eſpèces, y apporter plus de diſtinctions & de corrections que Mr. *Linnæus*. Mais je ne ſaurois diſſimuler que pour ce qui eſt de „ l'arrangement, les diviſions du dernier „ ne me paroiſſent plus ſimples & pour „ le moins auſſi naturelles. D'autant plus „ qu'à parler en général, cet Auteur commence par les plus grands Oiſeaux, & „ finit par les plus petits, tant dans la diviſion des Ordres, que dans celles des „ Claſſes & des Eſpèces ".

Quoiqu'il en ſoit notre Auteur fait connoître à ſes Compatriotes 555 eſpèces d'Oiſeaux décrits par Mr. *Linnæus*. Dans un ſi grand détail nous devons nous contenter de donner les caractères des ſix Ordres qui forment ce Syſtême, avec la ſimple nomenclature de leurs différentes Claſſes.

I. Le premier Ordre eſt de ceux que l'illuſtre Suédois nomme *Accipitres*, & notre Auteur *Roof-Vogelen*, c'eſt-à-dire Oiſeaux de proie. Les caractères diſtinctifs de cet Ordre ſont, d'avoir le *bec* courbé en en bas, en forme de crochet pour tirer à ſoi, la machoire ſupéricure, derrière la pointe du bec, armée à chaque côté d'une dent; les narines ouvertes. Leurs *pieds*,

pieds, dont ils ſe ſervent principalement pour ſe poſer ou s'aſſeoir, plutôt que pour marcher, ſont courts & forts, ayant les doigts, qui ſont pleins de verrues dans le creux de la courbure, garnis de ſerres crochues & fort tranchantes. Ils ont la tête & le cou fortement muſclés: leur peau eſt coriace. Ils déchirent pour ſe nourrir des animaux vivans ou des charognes, d'où leur vient le nom d'Oiſeaux de proie. Ils poſent leurs nids ſur des hauteurs, pondant quatre œufs, plus ou moins. La femelle eſt plus gracieuſe de corſage que le mâle, qui ſe tient attaché à une ſeule femelle.

Cet Ordre renferme quatre Claſſes, qui ſont 1°. le Vautour, dont on trouve ici décrites 6 eſpèces. 2. Le Faucon, 26 eſpèces, parmi leſquelles ſont rangées toutes les différentes ſortes d'Aigles & de Faucons, auſſi bien que le Milan &c. 3. Le Hibou, ou Chat-huant (*Strix*), 11 eſpèces. 4. La Pigrièche ou l'Ecorcheur (*Lanius*), 10 eſpèces. Si nous ne diſons rien de ces Oiſeaux ſi remarquables, ſur-tout dans les deux premières Claſſes, c'eſt qu'il y auroit trop à en dire.

II. Les Oiſeaux du ſecond Ordre, déſignés ſous le nom de Pies (*Picæ*), ont pour marques caractériſtiques, le *bec*, qui leur ſert de coin pour briſer, en forme de couteau avec un dos relevé en boſſe. Leurs

pieds, qui leur ſervent à marcher, ſont courts & aſſez forts. Ils cherchent leur nourriture dans les immondices, & parmi toutes ſortes d'ordures. C'eſt dans les arbres qu'ils font leurs nids. Le mâle qui ſe tient à une ſeule femelle, la nourrit pendant qu'elle couve.

Dix-ſept Claſſes compoſent cet Ordre. 1. Le Perroquet diviſé en 37 eſpèces. 2. Le Toucan, 4 eſpèces. 3. Le Coucou, 8 eſpèces. 4. Le Torcol, une ſeule eſpèce. 5. Le Pic, 13 eſpèces. 6. Le Corbeau, 12 eſpèces, parmi leſquelles ſe trouve la Pie proprement ainſi nommée. Nous ne connoiſſons point de terme François pour déſigner la 7e. Claſſe, dont le nom Latin, ou plutôt Grec, eſt *Coracias*, & le Hollandois *Scharlaar*, à moins que de lui donner le nom de Rollier ou de Troupiale, qui eſt celui que Mr. *Briſſon*, donne à deux différentes eſpèces de cette Claſſe, qui en contient ſix dans notre Ouvrage. 8. Le Torchepot, ainſi nommé par Mr. *Briſſon*, une eſpèce. 9. Le Guêpier, 4 eſpèces. 10. Le Colibri ou l'Oiſeau mouche, 18 eſpèces. 11. Le Colao, 2 eſpèces. 12. Le Bout de Petun, une eſpèce. 13. Le Choucas, 6 eſpèces. 14. L'Oiſeau de Paradis, 2 eſpèces. 15. L'Oiſeau nommé Martin-pêcheur, 7 eſpèces. 16. La Hupe, 4 eſpèces. 17. Le Grimpereau, 5 eſpèces.

Après

Après avoir décrit toutes les espèces de Perroquets, l'Auteur rapporte un trait d'un de ces Oiseaux qui nous a surpris, & dont nous ne voudrions pas garantir la vérité. Tout le monde sait que le Perroquet imite le langage de l'homme, mais nous ignorions jusqu'ici qu'il en imitât les mœurs. Un Perroquet de Henri VIII. Roi d'Angleterre, étant tombé dans la Tamise, cria au secours & promit vingt livres sterling; mais retiré il ordonna qu'on donnât dix sols à son libérateur. On trouvera un autre fait tout aussi incroyable cité à la fin de ce Chapitre. Pour prouver que les Perroquets étoient autrefois fort communs à Rome, il y est dit qu'Héliogabale ne se contentoit pas d'en faire servir des têtes pour en manger les langues, mais qu'il en nourrissoit encore ses Lions & ses Léopards.

Ce que l'Auteur dit dans le Chapitre des Corbeaux, qu'ils enlèvent souvent des agneaux & des chevreaux, rencontrera peut-être aussi des incrédules. Quoi qu'il en soit il observe que si ces Oiseaux sont nuisibles à quelques égards, ils ne laissent pas d'avoir leur utilité. Avides de charognes, de poissons morts, d'insectes, & d'autres petits animaux qu'ils se plaisent à détruire, ils nettoyent les terres & les rivages en les préservant d'infection. C'est sans doute pour cette raison, qu'il est défendu sous des peines rigoureuses de tuer les

Corbeaux en Angleterre, de même qu'en Suède, où ils ſont tenus pour auſſi ſacrés, que les Cicognes dans notre pays. C'étoit au contraire un ancien uſage dans l'Iſle de Faro ou Féro, qui eſt riche en bêtes à laine, que chaque Payſan apportât un certain jour de l'année une tête de Corbeau au Magiſtrat, ſans quoi il étoit condamné à une amende de quatre eſcalins.

Au ſujet de la longue vie des Corbeaux, on ſait qu'Héſiode leur attribuoit neuf âges d'homme, ce que perſonne ſans doute ne voudroit croire aujourd'hui ; mais notre Auteur fait diſparoître l'exagération de ce récit, en adoptant l'explication de ceux qui prennent le terme de γενεα pour une année, au lieu d'une génération, ou d'un âge. Selon ce calcul la Corneille, au rapport du Poëte vivroit neuf ans & le Corbeau cent-huit. On ne ſauroit douter qu'ils ne vivent très longtemps, ce qui eſt aſſez commun aux Oiſeaux en général; mais il nous manque des preuves claires pour déterminer préciſément la durée de leur vie. La rareté d'un Corbeau blanc a paſſé en proverbe depuis, & peut-être dès avant Juvenal (3). Cependant ils ne ſont pas ſans exemple. Aldrovande dit que la Reine d'Angleterre en envoya un à Henri III. Roi de France. Ce Corbeau blanc parloit

(3) *Corvo quoque rarior albo.*

loit & étoit dreſſé à la chaſſe des Oiſeaux. Pour ce qui eſt du Corbeau envoyé par feu Mr. Thurot au Marquis de Marigny, & décrit par Mr. Briſſon dans ſon Supplément d'Ornithologie, ſous le nom de Corbeau blanc du Nord, il paroit que le nom de Corbeau blanc tacheté ou marqueté, lui conviendroit autant que celui de blanc, puiſqu'il ne l'eſt qu'en partie.

On ſera peut-être bien aiſe d'apprendre dans ce Chapitre à l'Article des Pies, que les Etats de Hollande & de Weſtfriſe ordonnent de détruire tous les nids où ſe trouvent de jeunes Pies, ſous peine de 6. florins d'amende pour le maître de l'endroit. Le Placart de 1656. promet de plus une prime de 2 ſols, pour chaque vieille Pie apportée au Bailli du lieu. Les Etats de Zeelande ont des ordonnances pareilles, qui s'étendent juſques aux Corbeaux, Feue S. A. R. en 1756. mit auſſi un prix de 3 ſols par Pie &c. pour la Province de Friſe.

En parlant du Coucou, qu'on ſait avoir ceci de particulier, qu'il pond ſes œufs dans les nids d'Oiſeaux beaucoup plus petits que lui, auxquels il les laiſſe couver, notre habile Naturaliſte rapporte deux faits remarquables. Le premier qu'il marque dans une note (4), eſt une expérience qu'il avoit faite

(4) *Part.* IV. pag. 356.

faite lui même dix-huit auparavant. Ayant ôté les œufs d'un nid de Corneille, il y mit à la place quatre œufs de poule. La Corneille les couva, & dans le temps ordinaire les œufs furent éclos, excepté un. Malgré sa voracité la Corneille ne fit aucun mal aux poulets, qui par leurs cris se découvrirent un à un du haut de l'arbre. L'Auteur en eut deux poules & un coq qu'il garda plusieurs années, & qui ne différoient en rien des autres. Voici l'autre fait où il s'agit d'un Coucou même. Un jeune Garçon ayant trouvé un gros œuf dans le nid d'une Fauvette, son père qui soupçonnoit que c'étoit un œuf de Coucou, lui défendit de l'en tirer. En effet au bout de quelque temps, il en sortit un Coucou, que le garçon plaça avec le nid dans une Cage qu'il laissa suspendue dans le jardin. Quelques jours après il trouva la Fauvette prise par le cou entre les treillis de la cage, & le Coucou ayant sa tête dans son bec. La cage fut portée dans cet état au Collège de Physique Expérimentale de Mr. le Professeur Gottsched, qui remarqua que la Fauvette ayant coutume de nourrir ses petits de chenilles, le Coucou affamé avoit tâché de dévorer sa nourrice. Au reste puisqu'il s'agit ici de Coucou, nous devons avertir que les belles observations de Mr. Hériſſant sur ce singulier Oiseau, n'ont pas échappé à notre Auteur. Passons à l'Ordre suivant.

Le

Le troisième Ordre est désigné par le nom général d'Oies (*Anseres*). Voici leurs caractères : un *bec*, fabriqué en tamis ou en couloir, uni, revêtu de peau & s'élargissant vers le bout. Des *pieds* appropriés à nager, ayant les doigts joints par une membrane : les jambes plattes & courtes. Le *corps* gras, revêtu d'une peau coriace, couverte de plumes, qui sont les meilleures pour l'usage. Ils cherchent dans l'eau leur nourriture, qui consiste en plantes, en poissons &c. Ils font la plupart leurs nids sur terre. La mère ne donne pas la nourriture à ses petits. Les mâles de cet ordre sont presque tous polygames.

Cet Ordre renferme onze Classes. I. Celle des Canards forme la première, divisée en 39. espèces, auxquelles appartiennent des Cygnes & les Oies, aussi bien que les Macreuses & toute sorte de Canards. 2. Le Harle, 5 espèces. 3. Le Pétrel, 3 espèces. 4. *Diomedea*, ou Oiseau de Diomède, 2 espèces ; Mr. Brisson donne le nom de Manchot à la seconde. 5. Le Pélican, 6. espèces, parmi lesquelles se trouvent le Cormoran, le Fou, la Fregatte dont le vol pour la rapidité, la durée & la hauteur l'emporte sur celui de tous les autres Oiseaux connus ; ses ailes déployées forment une longueur d'environ 14. pieds, quoique le corps ne soit que de la grandeur d'un Canard ou d'une Poule. 6. L'Oiseau des Tropiques (*Keer-Kring-Vogel*), *Phaëthon* dans le

le Latin de Mr. Linnæus, 2 eſpèces. Mr. Briſſon donne à la 1e. le nom un peu moins relevé de Paille-en-cul, qui eſt fort bien aſſorti à la figure de ſa queue. 7. Alca, 6. eſpèces, auxquelles appartiennent le Guillemot, le Macareux, & le Pengoin, qui forment les 3. Claſſes du 20e. Ordre de Mr. Briſſon. 8. Le Plongeon, 4. eſpèces. 9. Le Goiland ou la Mouette, 6. eſpèces. 10. Sterna (*de Stern*) 3 eſpèces; Mr. Briſſon nomme la 1e. la Mouette brune, & la 3e. l'Epouvantail. 11. L'Oiſeau auquel Mr. Briſſon donne le nom de Bec en ciſeaux, 2 eſpèces qui n'en font qu'une dans le Naturaliſte François.

En faiſant mention des Cygnes, notre Auteur obſerve qu'il s'en trouve une race de privés dans nos Provinces, que certaines Villes & Seigneuries ont droit d'avoir, de même que quelques particuliers qui en ont obtenu le privilège. Il eſt accordé en Zeelande à tous ceux qui poſſèdent 50. arpens de terre dans une paroiſſe. En Hollande il faut avoir pour cela permiſſion des Etats.

Les Cygnes y ſont commis au ſoin d'un Directeur à titre d'office, qui a le nom de *Pluimgraaf*. Cet Officier lève les amendes auxquelles ſont condamnés ceux qui auroient emporté ces Oiſeaux. Il n'eſt pas permis d'enlever des oeufs de Cygne. Il y a dix livres d'amende pour toute perſonne dont le chien auroit tué un de ces animaux; outre cela le chien doit perdre

dre une patte, à peine de ſix autres livres d'amende (5). Pour ce qui eſt de la longue vie des Cygnes, l'Auteur croit que s'il y a de l'exagération à leur donner 300 ans de vie, comme a fait Willougby, ou même 200 comme Ælien, il ne faut cependant point douter qu'ils ne vivent juſqu'à cent ans. Il cite l'exemple d'un Cygne qui mourut en 1672 à Alkmaar, & ſur le colier duquel étoit la datte de 1573. Quant au chant mélodieux du Cygne mourant, ſi vanté par les Poëtes, notre Naturaliſte ſemble avoir peine à le rejetter comme fabuleux.

Les Oies ſont auſſi de longue vie. Willougby rapporte que ſon père avoit vu une Oie de 80 ans, qui avoit conſervé toute ſa vigueur, & qu'on fut obligé de tuer pour l'empêcher de faire du mal aux Oiſons. Si cela eſt, il n'y a donc rien de merveilleux dans cet autre exemple que l'Auteur cite, d'après le Dr. Schultz, d'une Oie mâle de vingt ans, pleine d'agilité & de force, qui commandoit toujours la troupe, couvroit les femelles & promettoit encore pluſieurs années de vie.

IV. On pourroit donner en François au 4e. Ordre le nom d'Oiſeaux échaſſés, pour rendre celui de *Grallæ* (*Steltloopers*), qui lui eſt donné dans cet Ouvrage. Ils ont le *bec*, fait en baguette pour ſonder, long & droit

(5) van Zurk *Codex Batavus* p. 1100.

& à peu près cylindrique. Leurs *pieds* faits pour traverser les eaux à gué, sont dégarnis de plumes jusqu'à mi-cuisse. Leur *corps* est applatti, revêtu d'une peau fort mince, & terminé par une courte queue. La chair en est agréable au goût. Ils vont chercher dans les marais leur nourriture, qui consiste en petits animaux de diverse sorte. Ils font le plus souvent leurs nids sur terre. Ils diffèrent entr'eux dans la manière de s'accoupler.

Cet ordre comprend 15 Classes. 1. Le Flamingo, une seule espèce. C'est un des plus beaux Oiseaux qui soient connus, tant pour sa taille que pour son plumage. Il se trouve en Afrique & en Amérique. 2. La Spatule, 3. espèces. 3. Le Héron du Brésil, une espèce. 4. Le grand Courly d'Amérique, une espèce. 5. Le Héron 19 espèces. Cette Classe outre les Hérons proprement ainsi nommés, renferme les Grues, les Cicognes, les Butors, les Crabiers &c. 6. *Recurvirostra* (*De Kluyt*), Oiseau ainsi nommé de la forme de son bec, qui se recourbe vers le haut, une espèce. 7. La Becasse, 14 espèces. 8. Le Becasseau, 13 espèces; le combattant ou Paon de mer (*Kemphaan*) en forme la première, & le Vanneau la seconde. 9. La Poule d'eau, 4 espèces. 10. Le Râle, 5 espèces. 11. Une seule espèce que Mr. Briffon nomme grande Perdrix du Brésil. 12. L'Huîtrier de Mr. Briffon, une espèce. 13. Le Pluvier,

vier, 11 espèces. 14. L'Outarde, 4 espèces. 15. L'Autruche qui donne le nom à la Classe, & en fait la première espèce; à laquelle sont ajoutées trois autres, qui sont le Casoar ou Casuel, le Thoujou & le Solitaire.

On ne doit plus, selon notre Auteur, regarder comme une fable les combats des Grues contre les Pygmées, si fameux dans les anciennes fictions, puisque les observations modernes confirment qu'il se trouve au cœur de l'Afrique, où le Nil doit prendre sa source, un peuple de petite stature qui pour garantir ses champs du dégât qu'y font ces Oiseaux, est continuellement aux prises avec eux.

C'est un sot Oiseau que le Guignard, espèce de Pluvier. Il imite tout ce que fait l'Oiseleur. S'il étend le bras, il étend une aile; s'il avance un pied, il en fait autant: tout cela sans songer à sa sûreté jusqu'à ce qu'il soit pris au filet. S'ils sont en troupe, & qu'un d'eux vienne à être tué d'un coup de fusil, les autres s'assemblent autour du mort, & fournissent ainsi au chasseur la plus belle occasion de faire une bonne décharge sur eux.

Les Solitaires, qui appartiennent à la Classe des Autruches, sont ainsi nommés parce qu'on les voit rarement en troupes quoiqu'il y en ait beaucoup. C'est un bel Oiseau, mais les femelles sur-tout sont d'une beau-

beauté admirable. Elles ont une espèce de bandeau comme un bandeau de veuves au haut du bec, qui est de couleur tanée. Une plume ne passe pas l'autre sur tout leur corps, parcequ'elles ont grand soin de les ajuster & de se polir avec le bec. Les plumes qui accompagnent les cuisses, sont arrondies par le bout en coquilles; & comme elles sont fort épaisses en cet endroit, cela produit un agréable effet. Elles ont deux élévations sur le jabot, d'un plumage plus blanc que le reste, & qui représente merveilleusement un beau sein de femme. Elles marchent avec tant de fierté & de bonne grace tout ensemble qu'on ne peut s'empêcher de les admirer & de les aimer; desorte que souvent leur bonne mine leur a sauvé la vie. *François Léguat*, de qui cette description est empruntée, ajoute que quoique ces Oiseaux s'approchent quelquefois assez familièrement, quand on ne court pas après eux, on ne peut jamais les apprivoiser. Sitôt qu'on les a arrêtés, ils jettent des larmes sans crier, & refusent opiniâtrement toute sorte de nourriture, jusqu'à ce qu'ils meurent enfin. On leur trouve toujours dans le gésier, aussi bien qu'aux mâles, une pierre brune de la grosseur d'un œuf de poule, elle est un peu raboteuse, platte d'un côté & arrondie de l'autre, fort pesante & fort dure. Il semble que cette pierre

pierre naiſſe avec eux, puiſque quelques jeunes qu'ils ſoient, ils en ont toujours, & n'en ont jamais qu'une ; & qu'outre cela le canal qui va du jabot au géſier, eſt trop étroit de moitié pour donner paſſage à une pareille maſſe. On pourroit donc les appeller des *Oiſeaux à Bézoard*. Depuis le mois de Mars juſqu'en Septembre ils ſont extraordinairement gros, & le goût en eſt excellent ſur-tout quand ils ſont jeunes. On trouve des mâles qui pèſent juſques à 45. livres. Ces Oiſeaux ne font qu'un œuf, qui eſt beaucoup plus gros que celui d'une Oie. Le mâle & la femelle le couvent tour à tour, & il n'éclot qu'après ſept ſemaines. Pendant tout le temps qu'ils couvent, ou qu'ils élèvent leur petit, qui n'eſt capable de pourvoir ſeul à ſes beſoins qu'après pluſieurs mois, ils ne ſouffrent aucun Oiſeau de leur eſpèce à plus de 200. pas à la ronde, & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le mâle ne chaſſe jamais les femelles: il avertit ſeulement la ſienne, qui vient auſſitôt donner la chaſſe à l'étrangère & qui ne la quitte que lors qu'elle l'a conduite hors de ſes limites. La femelle en fait de même & laiſſe chaſſer les mâles par le ſien. Après que ces Oiſeaux ont élevé leur petit, ils ne ſe déparient pas, mais ils demeurent toujours unis & compagnons, quoiqu'ils aillent quelquefois ſe mêler parmi d'autres de leur eſpèce.

V. Notre Auteur, d'après Mr. Linnæus, comprend dans un cinquième Ordre, ſous le nom de Poules, les Oiſeaux qui ont pour caractères diſtinctifs, le *bec* convexe & fait pour ramaſſer, ayant la machoire ſupérieure auſſi bien que l'inférieure & les narines revêtues d'une membrane cartilagineuſe. Leurs *pieds* faits pour marcher, ont les doigts raboteux par deſſous. Leur *corps* bien fourni de graiſſe eſt muſculeux. Ils ſe nourriſſent de grain qui ſe détrempe dans leur jabot. Ces Oiſeaux avalent de la chaux & de petites pierres, qui leur ſervent pour la digeſtion. Ils font leur *nid* à terre ſans y mettre beaucoup de façon; ils pondent beaucoup d'œufs; ils élèvent leurs pouſſins en leur apprenant à manger, & vivent dans la polygamie.

Cet Ordre renferme 5. Claſſes: 1. Le Paon, 2. eſpèces 2. Le Dindon, ou Coq d'Inde, 3. eſpéces. 3. Le Hocco, 2. eſpèces. 4. Le Faiſan, 5 eſpèces ſç. le Coq ou la Poule avec toutes ſes diverſités, la Poule pintade, le Faiſan ordinaire, le Faiſan rouge de la Chine, & le Faiſan blanc de la Chine. 5. La dernière Claſſe de cet Ordre, ſous le nom de Poules des champs ou de montagne (*Berg of Veld-hoenderen*), contient 13. eſpèces, parmi leſquelles ſont rangées les Perdrix rouges & griſes, les Gélinotes, la Caille &c.

Diſons ici un mot du Faiſan. L'Auteur re-

remarque d'après Longolius qu'il cite, que le Faiſan nouvellement pris eſt fort méchant, qu'il mord les Poules & même le Paon juſqu'à les tuer & les mettre en pièces; mais qu'apprivoiſé il couvre les Poules. De cet accouplement proviennent des œufs tachetés de noir, qui produiſent des petits fort ſemblables aux Faiſans. Enſorte que des Poules venues de ces œufs, formeroient à la ſeconde ou troiſième génération des Faiſans parfaits. Ainſi un ſeul Faiſan ſeroit en état de fournir toute une volière de Faiſans. Reſte à ſavoir ſi l'expérience juſtifie cette conjecture. Au reſte notre Naturaliſte croit que le Faiſan s'accouple avec d'autres Oiſeaux encore que la Poule, & il en donne pour preuve cet Oiſeau ſingulier tué en 1759, dans un bois d'Angleterre, qui a été deſſiné par Mr. Edwards, & qui porte les caractères mixtes du Coq d'Inde & du Faiſan.

VI. Enfin les Oiſeaux du ſixième & dernier Ordre, ſous le nom général de Moineaux, ſe diſtinguent par un *bec* conique finiſſant en pointe. Leurs *pieds* faits pour ſauter ſont grêles & ont les doigts écartés. Ils ont le *corps* mince. Ils conſtruiſent leurs nids avec beaucoup d'art. Ils donnent la béchée à leurs petits. Le mâle s'attache à une ſeule femelle.

Cet Ordre contient 11. Claſſes, dont les ſix premières ſe nourriſſent de grain & les cinq autres d'inſectes. 1. Le Pigeon,

22. espèces. 2. L'Alouette, 9 espèces. 3. La Grive, 16 espèces, auxquelles appartiennent outre les Grives proprement dites, toutes les differentes sortes de Merles. 4. *Loxia*, en Hollandois *Kernbyter*, ou *Croquenoyau*, ainsi nommé parce que de son bec, qui est gros & extrêmement fort, il casse les coques de certains fruits pour s'en nourrir. Il y en a 32. espèces entre lesquelles se trouvent le Gros-bec, la Pivoine, le Verdier, le Coliou &c. 5. Le Bruant 14. espèces, dont l'Ortolan fait la troisième. 6. Le Pinson, 31. espèces, sous lesquelles sont rangées, outre les différentes sortes de Pinsons, le Chardonneret, le Serin de Canarie, le Tarin, la Linotte, le Moineau &c. 7. L'Etourneau, 4. espèces. 8. Le Hochequeue 34 espèces, parmi lesquelles se trouvent le Rossignol, la Fauvette, le Becasique, le Roitelet &c. 9. Le Mésange, 12. espèces. 10. L'Hirondelle, 8. espèces. 11. Enfin le Tette-chèvre, ou Fresaie, 2 espèces. On appelle cet Oiseau Tette-chèvre, en Latin *Caprimulgus*, parceque s'il faut en croire les Anciens, il entre de nuit & furtivement dans les étables, & s'y attache aux mammelles des chèvres pour les tetter ou sucer, ce qu'il fait quelquefois si cruellement que les mammelles se sèchent pour toujours & que les chèvres deviennent aveugles. Mais tout cela a bien l'air d'une fable, & les Naturalistes modernes ne disent rien qui puisse constater l'étrange propriété qu'on at-

attribuoit autrefois à ces Oiſeaux.

Il y a dans ces Provinces deux ſortes de Placarts concernant les Pigeons. Les uns portent défenſe d'en tuer, ce qui au reſte doit s'entendre des Pigeons privés; les autres limitent la permiſſion d'avoir des Colombiers à la campagne (6). Ces Oiſeaux multiplient prodigieuſement. Mr. Linnæus compte par un calcul que notre Auteur détaille dans une note, que d'un ſeul couple de Pigeons il en peut venir dix-huit mille dans l'eſpace de quatre ans. Un amateur d'Oiſeaux, dont parle Aldrovande avoit gardé 22. ans un couple de Pigeons, qui pendant tout ce temps n'avoient ceſſé de faire des petits, excepté dans les 6. derniers mois que le mâle ceſſa de travailler à la propagation de l'eſpèce, & abandonna ſa femelle. En ſuppoſant qu'ils euſſent eu vingt petits par an, le nombre de Pigeons qui auroient pu en réſulter, étonne l'imagination.

On verra encore avec plaiſir dans le Chapitre qui traite des Hirondelles, une expérience de Mr. Friſch, qui établit invinciblement la migration de ces Oiſeaux. Nous y renvoyons nos Lecteurs, car il eſt bien temps de finir, & nous nous conten-

(5) *Gr. Plakkaatb. IV. D. p.* 526. *Nederl. Jaarb.* van 1752. p. 1298, & 1405. *van Zwk Codex Batavus.* II. D. p. 1170.

tentons d'ajouter que les deux Volumes dont nous venons de rendre compte, ne le cèdent en rien aux précédens, & ne peuvent qu'exciter l'avidité du Public à en recevoir la ſuite, & ſes voeux à voir ce grand Ouvrage conduit à ſa fin. Ce qui orne principalement ces deux Volumes, ſont huit Planches dans le premier, & treize dans le ſecond, où ſe trouvent 117. figures d'Oiſeaux très bien gravées.

ARTICLE SEPTIEME.

LETTRES A UN SEIGNEUR ANGLOIS, où l'on donne une juſte idée de l'Etat Politique de l'Europe, depuis l'année 1648 juſqu'à l'année 1713, en Réponſe à la dernière Partie des *Lettres de Milord Bollingbroke ſur l'Etude de l'Hiſtoire*, par HORACE WALPOLE, Lord WOOLTERTON, en deux Parties. *Traduit de l'Anglois. A la Haye*, chez *Goſſe* & *Pinet* M. D. CC. LXIV. grand 8vo. pag. 298. ſans l'Avertiſſement.

DIre que cet Ouvrage eſt ſorti de la plume de Milord HORACE WALPOLE

POLE peu d'années avant ſa mort, c'eſt donner en deux mots les plus fortes preuves de la vérité des choſes qui y ſont contenues, & de la ſolidité des réflexions qui les accompagnent. Si pour diſſiper les ténèbres que le Lord *Bollingbroke* avoit oſé répandre ſur les évenemens & ſur les reſſorts qui acheminèrent la paix d'Utrecht, il falloit oppoſer aux preſtiges de ſon éloquence le langage reſpectable d'une expérience conſommée & d'une probité ſoutenue: ſi pour ramener ceux qui ſe ſont laiſſé ſurprendre aux artifices d'un Ecrivain, qui plus qu'aucun autre poſſédoit l'art dangereux d'éblouir, en prêtant des graces & un air de vraiſemblance aux paradoxes les plus inſoutenables, il falloit détruire ſes fictions par l'autorité d'un témoin (1), que ſes lumières, ſa candeur, & ſes dignités rendirent également recommandable, on ne craint pas d'aſſurer que tous ces avantages ſe trouvent réunis dans l'illuſtre Auteur de ces Lettres ".

Tel eſt le jugement porté de Milord WALPOLE

(1) Milord WALPOLE peut bien être cité comme témoin, puiſqu'en 1709, il accompagna Milord *Townshend* à la Haye en qualité de Secretaire d'Ambaſſade, y ſuivit tout le fil des Négociations pour la Paix, vit dreſſer les fameux Préliminaires, les porta à Londres & en revint chargé de la ratification de la Reine.

POLE dans un *Avertiſſement* très bien compoſé, dont on eſt redevable, ſans doute, au Traducteur François puisqu'il ne ſe trouve pas dans l'Original Anglois; & ce jugement ſera confirmé par une multitude de témoins, car non ſeulement en Angleterre, mais auſſi en France & ſur-tout en Hollande, on ſe ſouvient encore de la droiture & de la capacité de cet habile Miniſtre. L'Auteur de l'Avertiſſement porte enſuite un jugement de ces Lettres, conſidérées du côté du ſtyle & du ton qui y règne. „Elles ſont écrites, *dit-il*, avec une noble „ ſimplicité, ſans étude, ſans affectation, „ ſans art, avec la gravité de ſtyle qui „ convenoit à l'âge & à l'état de l'illuſtre „ Auteur. Quelquefois l'amour de la vérité, l'interêt d'une juſte défenſe & le „ zèle du bien public, y donnent au reſpectable Vieillard la vivacité & le feu d'un „ jeune homme; mais s'il s'y permet quelques éclats d'indignation, c'eſt toujours „ ſans ſortir de la décence de ſon caractère.

Voilà un de ces portraits heureuſement touchés, où la reſſemblance eſt en même tems exacte & avantageuſe, & où les défauts légers qu'on peut cacher ſans bleſſer la vérité, ſont adroitement jettés ſous des ombres bien ménagées. Un cenſeur ſévère trouveroit le ſtyle de Milord WALPOLE ſouvent diffus, & quelquefois chargé de répétitions; mais quand même il y auroit

du

du vrai dans cette cenſure, il eſt certain qu'elle ne peut tomber avec juſtice, que ſur la première des X Lettres que renferme cet Ouvrage.

Cette Lettre n'eſt qu'une eſpèce d'Introduction aux ſuivantes. Notre illuſtre Auteur y fait ſentir en général, le mauvais tour d'eſprit qui règne dans cette *Ebauche Hiſtorique de l'Etat de l Europe depuis l'année* 1688 *juſques à la concluſion de la Paix d'Utrecht*, qu'a donné le Lord Bolingbroke dans ſes *Lettres ſur l'Hiſtoire*; & la ſcène d'iniquité qu'offrent les quatre dernières années du Gouvernement de la Reine Anne. Il parle enſuite de la raiſon qui l'a engagé à prendre la plume. Le Seigneur à qui ces Lettres ſont adreſſées, craignant l'illuſion que feroient à pluſieurs le ton affirmatif, & le ſtyle ſéduiſant de *Bolingbroke*, avoit ſouhaité que quelque perſonne intelligente, qui ayant vu de près les négociations de cette fameuſe conjoncture, ſe feroit inſtruite de la vérité des choſes aux ſources mêmes, prit la plume pour démasquer ce Sophiſte. Notre Auteur remarque que cette tâche eſt déjà remplie, & qu'il ſuffit de voir le Recueil nommé le *Medley*, les divers Ecrits politiques du *Dr. Hare*, le *Traité de Barrière défendu*, l'Hiſtoire de *Burnet*, & les *Mémoires de Lamberti*, en y ajoutant les *Négociations pour les Préliminaires de la Paix*, à la Haye en 1709 & à Gertruydenberg

en 1710 avec le *Rapport du Comité en* 1715, fondé ſur les Mémoires de Milord Bolingbroke lui même, pour être perſuadé que *l'Ebauche* en queſtion n'eſt qu'un Roman. Cependant pour répondre aux deſirs réitérés de ſon ami, & pour inſtruire un grand nombre de perſonnes, qui aimeroient à voir les vérités répandues dans ces différentes productions raſſemblées ſous leurs yeux; enfin pour défendre les Miniſtres qui pendant les huit premières années du gouvernement de la Reine Anne, rétablirent l'équilibre de l'Europe, & portèrent au plus haut point la gloire & le crédit de la Nation Britannique, notre eſtimable Auteur a entrepris l'Ouvrage que nous avons ſous les yeux.

Le plan de cet Ouvrage eſt tracé dans la IIde. Lettre. Il commence par un tableau raccourci des progrès étonnans, que le pouvoir de la France avoit faits par la plume & par l'épée, depuis le Traité de Munſter en 1648, juſqu'a la Révolution arrivée en Angleterre & aux premiers commencemens de la Grande Alliance en 1689. — Delà notre Auteur doit paſſer à la conſidération des divers engagemens que les Puiſſances Maritimes prirent avec d'autres Souverains, relativement à la Succeſſion d'Eſpagne, & pour leur ſûreté commune contre la Maiſon de Bourbon, depuis l'année 1689 juſqu'à l'année 1703.

— Ar-

— Arrivé à cette Epoque, il eſt queſtion de rappeller les principales opérations de la Guerre, & leurs conſéquences depuis 1703. juſques à la fin de 1706, & en marquant les progrés qu'on fit vers la Paix pendant ce temps là, de faire obſerver le tour malin que *Bolingbroke* a donné aux Articles de la grande Alliance de 1701, & la fauſſe concluſion qu'il en tire, qu'en 1706. la France offrit aux Alliés une Paix ſûre & honorable, conformément à l'eſprit de ces Articles. — Ce Point éclairci, il s'agit de reprendre le fil des évenemens de la Guerre depuis 1706. juſques en 1709 & 1710, de mettre dans leur vrai jour les négociations qu'on fit pour la Paix, pendant ces deux dernières années, & de montrer que ſi les rênes du gouvernement de la Grande Bretagne, n'avoient pas été arrachées en 1710 d'entre les mains de ceux qui les tenoient alors, rien n'auroit pu empêcher les Alliés de conquérir l'Eſpagne & l'Amérique ſur la Maiſon de Bourbon, pour en mettre la Maiſon d'Autriche en poſſeſſion. — Il reſte enfin à examiner la conduite du nouveau Miniſtère Britannique, depuis l'année 1710. juſqu'à la concluſion de la Paix, arrêtée, de concert avec la France, par le Traité d'Utrecht en 1713.

Nous ne ferons pas une Analyſe ſuivie de ces Lettres. Les faits qu'elles renferment ſont pour la plupart bien connus, & les rai-

raiſonnemens de notre illuſtre Auteur, ſont ſolides & juſtes ſans avoir le mérite de la nouveauté. Les trois grands points qu'il veut établir ſont 1°. Que les ouvertures de pacification faites par la France en 1706, & communiquées dans les Lettres de l'Electeur de Bavière au Duc de Marlborough & aux Députés des Etats Generaux, ne contenoient aucune propoſition qui pût ſervir de baſe à des conférences, ni d'ébauche même d'un Traité de Paix, & que quand même elles auroient renfermé les propoſitions éblouiſſantes dont quelques Auteurs parlent ſans fondement, il n'auroit été ni juſte, ni ſûr, ni honorable pour la Grande Bretagne de ſe prêter à une Paix faite ſur ce plan. 2°. Que dans les Conférences de l'année 1709. à la Haye, qui aboutirent à un Traité Préliminaire, auquel les Miniſtres de France conſentirent, qui fut ratifié par la Reine d'Angleterre, & rejetté après par *Louis* XIV., la France n'agit ni ſérieuſement ni de bonne foi, & n'eut d'autre objet que de ſemer la diſcorde entre les Alliés. 3°. Que la rupture des Conférences à Gertruydenberg dans l'année 1710, ne vint abſolument que des tergiverſations des Plénipotentiaires François. Sur tout cela l'Auteur juſtifie pleinement le Miniſtère Anglois contre les imputations de *Bolingbroke*, & le Miniſtère Hollandois des reproches outrés, qui lui ont été faits par des Au-

Auteurs intéreſſés à groſſir les objets. Il répand auſſi beaucoup de jour ſur ce qui s'eſt paſſé aux Conférences de Gertruydenberg. C'eſt à ces Conférences & au changement du Miniſtère en Angleterre que ces Lettres finiſſent, la mort ayant empêché le reſpectable Auteur d'achever ſon plan.

ARTICLE HUITIEME.

OEUVRES Diverſes de Mr. de JONCOURT, Docteur & Profeſſeur en Philoſophie. *La Haye*, chez *M. Huſſon.* 1764. petit *in*-12. Deux Vol. dont le Ir. eſt de 166. *pp.* & le IId. de 151.

LE premier Volume de ces *Oeuvres diverſes* de M. le Profeſſeur de JONCOURT, ne renferme que des morceaux des Oeuvres de pluſieurs Auteurs Anglois, traduits en François. On y voit d'abord *le Bonheur*, *Dialogue de M. Harris*, réduit à moins d'un tiers dans la traduction de notre Auteur. Car l'Original qui occupe 139 pages grand 8°. eſt ici reſſerré en 62, de petit *in*-12. Enſorte que M. de JONCOURT, s'eſt fait illuſion quand il a dit dans

dans une Note, qu'il n'a retranché que le préambule de ce Dialogue; il l'a abrégé par-tout, & cet incomparable morceau, étant du genre rigoureuſement démonſtratif, n'a pu que ſouffrir conſidérablement par cette liberté.

Notre Auteur aime beaucoup les abrégés; il a réduit le beau Poëme de *Thompſon* ſur les *Saiſons*, qui dans la dernière Edition occupe 200. pages grand *in* 4. à 36. pages de ſon petit Volume *d'Oeuvres Diverſes*. Pour nous, nous aimerions à voir *Thompſon* en entier, & Madame de *Bontems* a donné au Public cette ſatisfaction, par ſon admirable Traduction des Saiſons, laquelle, ſoit que nous conſidérions la difficulté preſqu'inſurmontable de l'entrepriſe, ſoit que nous faſſions attention au ſuccès qui l'a couronnée, lui mérite un nom immortel ſur le Parnaſſe François. Du reſte, il y a des Lecteurs de différens goûts; & comme la lecture eſt une occupation qui devient de jour en jour plus pénible à nos jeunes gens, on trouvera, ſans doute, des perſonnes qui aimeroient un abrégé des Eclogues de Virgile, un précis des Odes d'Horace, & Homère en miniature.

Ces morceaux tirés des Saiſons de Thompſon, ſont ſuivis d'une *Morale Algébraïque*, qui renferme quatre ou cinq pages traduites d'un Ouvrage du célèbre Hutcheſon; & pour délaſſer le lecteur l'Hiſtoire *d'Almamoulin* fils de *Nouradin*, ſe trouve à la ſuite de ces calculs

culs profonds. Ce *Nouradin* étoit un Marchand de *Samarcande*, ſi riche „ que les „ rues étoient embarraſſées de ſes chariots „ & la mer couverte de ſes navires, cha„ que *baleine* de vent amenoit des richeſ„ ſes dans ſa maiſon" & puis il mourut, laiſſant ſes biens à *Almamoulin*, qui n'y trouva que de l'ennui, juſqu'à ce que ſe rendant aux conſeils d'un grand Philoſophe il en donna une partie aux pauvres.

Cette Hiſtoire eſt ſuivie d'une *viſion étrange* tirée d'une feuille périodique, & qui fait place à un excellente Romance intitulée *Thyrſis & Chloé*, dont le ſujet & la tractation font verſer des larmes. Les *effets du Deſpotiſme* dans le Gouvernement de *Muley Ismaël, Empereur de Maroc*, & la *Fête d'Alexandre* ou le pouvoir de la Muſique, traduite de l'Anglois de *Dryden* terminent ce Volume.

Le IIᵈ. renferme des Pièces originales de notre ſavant Profeſſeur, & s'ouvre par *Deux Livres de Maximes Philoſophiques & Morales, dans le goût des Réflexions de l'Empereur Marc Antonin.* Pour aller au ſublime moral, M. DE JONCOURT ne pouvoit prendre un plus admirable modèle que ce grand Philoſophe; mais s'il eſt ſage de ſe propoſer un pareil modèle, il faut avoir bien du courage pour l'avouer. Quoiqu'il en ſoit, les maximes ſuivantes que nous citons ſans choix, mettront le Lecteur éclairé en état de juger juſqu'où l'eſprit de Marc

Au-

Aurele a animé notre Auteur.

Vois tu cet Epi de blé, que la faulx du Moiſſonneur vient d'abbattre ? les grains en ſont comptés, & chacun d'eux a quelque choſe qui le diſtingue des autres: le partage même en eſt fait. Les uns ſont deſtinés aux Oiſeaux des Cieux, qui ne ſément, ni ne moiſſonnent; d'autres aux inſectes, que les hommes mépriſent parce qu'ils en ignorent l'uſage, mais que Dieu aime parce qu'il les a créés, d'autres à la terre pour conſerver l'eſpèce.

Pour chaque évenement tout eſt déterminé, les acteurs, le temps, le lieu & les ſpectateurs.

Le ton déciſif & l'ignorance forment l'emblême de deux amans fortunés: ils s'aiment & ſont toujours enſemble.

Dieu nous accorderoit, dès à préſent, divers avantages ſi nous étions capables de les ſupporter. Mais le fardeau eſt trop peſant pour nous. Il eſt ce qu'une lumière vive eſt pour des yeux malades, & ce que des alimens trop forts ſont pour des enfans ou pour des vieillards.

Il y a un effet horrible que la fureur ne ſauroit produire qu'à l'aide d'une extrême groſſièreté. Le Tigre grince des dents; mais il n'appartient qu'à L'OURS DE BLASPHEMER

Les *maximes* de notre Auteur, ſont aſſez nombreuſes &, comme on le voit, fort mêlées. S'il nous étoit permis d'y en ajouter une nous hazarderions la ſuivante:

Tout

Tout Ecrivain qui compoſe dans ce genre doit ſe tenir pour averti, que les idées rebattues qui méritent de l'indulgence dans des diſcours ſuivis ou dans des ouvrages de longue haleine, ne ſont pas admiſſibles dans des *Maximes* ou dans des *Penſées*, où tout doit être ſaillant, & où par conſéquent le médiocre tient du mauvais.

Ces *Maximes* ſont ſuivies de pluſieurs petites pièces dont voici les titres; *Le ſonge d'Hercule imité du Grec de Xénophon & traduit du Hollandois — De l'Infini — Paradoxe Arithmétique — Calcul des Rectangles à l'aide de Trigonaux — De la Progreſſion Harmonique — Préface de la Traduction des Dialogues des morts* (car c'eſt ici un Recueil complet) — *De quelques Maxima & Minima qui ont lieu dans le commerce de la Vie — de l'Eloquence du Beau Sexe.*

Nous nous arrêterons un peu à ce dernier morceau qui renferme des traits fort animés. Notre ingénieux Profeſſeur ſe plaint *d'Ariſtote*, & de tous ceux qui après lui ont compoſé des Rhétoriques, de ce qu'ils ont paſſé ſous ſilence une excellente Règle que voici dans ſes propres paroles: *Pour apprendre à bien parler, écoutez avec attention, les diſcours du Beau-Sexe & tâchez de les retenir.* Pour appuyer cette Règle, qui a d'autant moins beſoin d'appui, qu'elle ſera univerſellement goûtée de nos jeunes gens qui étudient l'Eloquence, M. DE JONCOURT ſe ſert de trois argumens, que nous

donnerons en entier de peur de les affoiblir. „ 1°. Qui oseroit nier que les Dames „ n'aient la même délicatesse dans l'esprit „ que dans les organes du corps? Elles „ surpassent les hommes en finesse de sen- „ timent & les égalent en intelligence. Il „ n'y a ni qualité brillante, ni vertu diffi- „ cile, ni généreux effort dont elles ne „ soient aussi capables qu'eux. Où résident „ les agrémens? d'après qui ont été tracées „ les riantes images des Nymphes, des Syl- „ phides, de Vénus & des Graces?" (non, sans doute d'après Vulcain & les Cyclopes). „ Le talent de persuader, est insé- „ parable de tant de charmes ".

Ce premier argument suppose si nous ne nous trompons pas, que l'éloquence des Dames ne réside pas uniquement dans leurs discours, mais dans les charmes & les graces dont la nature les a embellies. Alors il faut changer quelque chose à la Règle ci dessus mentionnée. Nous sommes confirmés dans cette idée par ce que notre Auteur dit vers la fin de cette pièce. „ Si les „ *discours* des Dames sont éloquens, leurs „ *regards* le sont davantage encore. La fou- „ dre est moins terrible & moins prompte, „ que les éclairs qui partent de leurs yeux, „ pour réprimer l'audace d'un adorateur „ téméraire. Quelquefois ces yeux annon- „ cent de la clémence & ne sont point dé- „ mentis. Mais toute la perfection de leur „ éloquence paroît, quand ils se rempliſſent

„ de

„ de pleurs & qu'ils brillent du même éclat „ que les rayons du soleil réfléchis par des „ ondes. Que doit-on alors le plus admirer, leur habileté ou leur puissance?

Le second argument de notre Auteur en faveur de l'éloquence du Beau Sexe, c'est que ce talent est en lui l'ouvrage de la seule nature. „ L'art n'a pas l'occasion de le „ corrompre, ni la mode le pouvoir de l'altérer". Si on conteste ce fait, en voici la preuve „ Telle que la voix du Rossignol „ (autre merveille de la Nature), leur éloquence est toujours ravissante, toujours „ la même ".

Le troisième argument est tiré de *l'Esprit des Loix* (Liv: 23. Chap. 9); il nous paroit profond, par conséquent nous ne ferons que copier. Le grand Montesquieu dit dans ce Chapitre ce qui suit: „ Les „ Filles que l'on ne conduit que par le „ mariage aux plaisirs & à la liberté; qui „ ont un esprit qui n'ose penser, un cœur „ qui n'ose sentir, des yeux qui n'osent „ voir, des oreilles qui n'osent entendre; „ qui ne se présentent que pour se montrer „ stupides, condamnées sans relâche à des „ bagatelles & à des préceptes, sont assez „ portées au mariage: ce sont les garçons „ qui doivent être encouragés ". Voilà le passage de Montesquieu, & voici la conséquence que notre Auteur en tire en faveur de *l'Eloquence de beau Sexe*: „ Ils le

„ ſont en effet (dit M. DE JONCOURT), &
„ leur courage ſemble tenir quelquefois de
„ la témérité. Comme une éloquence mé-
„ diocre de la part du Sexe, ne ſuffit
„ point pour cela, il faut qu'elle ſoit plus
„ grande qu'on ne penſe. En général, les
„ Dames étant deſtinées à exécuter d'im-
„ portantes entrepriſes, à l'aide d'une puiſ-
„ ſance ſujette aux accidens, les intérêts du
„ monde demandent qu'elles aient des ar-
„ mes plus durables que celles de la Beau-
„ té ".

Après cette démonſtration notre Auteur donne pluſieurs exemples de l'Eloquence du Beau Sexe, ou plutôt des Ecrivains qui ont fait parler les Dames. Celui qu'il tire des paroles de *Panthée* femme *d'Abradate*, eſt des plus touchans. *Cyrus* la trouve aſſiſe contre terre auprès du corps mort de ſon époux, qui avoit été tué par les Egyptiens, après avoir pouſſé ſon chariot à travers leurs bataillons. Le Prince veut prendre le défunt par la main droite, mais cette main lui demeure entre les ſiennes, ayant été coupée d'un coup de cimeterre dans la mêlée. „ Cet accident redoubla ſon afflic-
„ tion, & *Panthée* après avoir jetté un grand
„ cri, reprit la main de ſon mari, la bai-
„ ſa, & la rejoignit au poignet le mieux
„ qu'elle pût. Puis ſe tournant vers Cyrus,
„ *Le reſte*, lui dit-elle, *n'eſt pas en meilleur*
„ *état; mais que ſerviroit-il de te le montrer*"?
&c.

&c. la ſuite de ce beau diſcours eſt aſſez connue. C'eſt Xénophon qui le compoſa pour l'éloquente *Panthée*.

Un petit Diſcours ſur *l'Eſperance*, qui vient à la ſuite de *l'Eloquence du Beau Sexe*, nous paroit très bon; une ſaine Philoſophie en fait le fond, & le tour en eſt élégant & heureux. La Pièce qui a pour titre: *De ceux qui ſe croient déplacés dans le monde*, renferme auſſi de fort bonnes choſes; elle eſt ſuivie de cinq pages *ſur l'Autorité de Dieu*, de quatre ſur *l'Obligation morale*, d'une & demi ſur *l'Art de bien mourir*. Toutes ces pièces ont, au moins, le mérite d'une extrême briéveté. *La Cité de Dieu*, Poëme en trois chants qui n'occupe que quatorze pages fait la clôture de ce Recueil. Il faut beaucoup d'attention pour en deviner le ſujet, ou pour en pénétrer le but, & l'on ſeroit preſque tenté de croire que c'eſt un nouveau Recueil de *Maximes*, auquel on a affiché par mépriſe un titre général.

On y trouvera cependant, quelques tableaux heureuſement deſſinés & d'un bon effet. On y lira avec attendriſſement les adieux qu'Euphranor fait à la Campagne, & ſa belle & touchante apoſtrophe à la *Foi* & à l'*Eſpérance*, qui termine ce morceau. On ſouſcrira avec plaiſir aux juſtes éloges dont l'Auteur a couronné les noms de FAGEL & de 's GRAVESANDE, noms à jamais reſpectables, que les Vertus & les Sciences

ont déjà gravés en caractères ineffacables au Temple de Mémoire.

ARTICLE NEUVIEME.

LETTRE de M. DE MONCHY Médecin de la Ville de Rotterdam, & Membre de la Société des Sciences de Hollande, au ſujet d'un Extrait du *Journal Encyclopédique* (1).

AU commencement de cette année, j'ai trouvé dans le *Journal Encyclopédique* du mois de *Novembre* 1762., un Extrait de la traduction Angloiſe de mon Mémoire, en réponſe à cette queſtion propoſé par la Société des Sciences à Haarlem en 1758 & 1759: *Quelles ſont les cauſes des maladies ordinaires ſur les vaiſſeaux, dans les voyages des Indes Occidentales? & quels ſont les moyens de les guérir, & de les prévenir?* Mémoire qui a été couronné au mois de Mai 1760. Quoique fort maltraité dans l'Extrait, j'étois cependant dans le deſſein de n'y pas répondre, & je l'avois déjà mis au

(1) L'habile Médecin qui a écrit cette Lettre nous ayant prié de l'inſérer dans notre Journal, nous n'avons pas cru devoir le refuſer, & nous la donnons telle que nous l'avons reçue.

au rebut. J'aurois certainement perſiſté dans cette réſolution, ſi quelques perſonnes de cette Ville, l'un par intérêt, l'autre par malice, n'avoient pris à tâche de répandre & de nourrir les imputations du Journaliſte, & ne continuoient encore ſans pudeur à leur donner cours ſans entrer là-deſſus dans aucun examen.

C'eſt afin de ne pas paroître acquieſcer aux injuſtes reproches du Journaliſte, & pour fermer en même temps la bouche à des gens de ce caractère, que je me vois obligé d'entreprendre la défenſe de ma cauſe. Elle peut ſoutenir la recherche la plus exacte, & je me flatte de répondre de façon à ne laiſſer aucun doute à des perſonnes raiſonnables.

Voici comme s'exprime le Journaliſte p. 81 & 82. *L'Obſervateur le plus ſavant de notre ſiècle ſe chargea du ſoin de découvrir la cauſe du Scorbut. Perſonne ne fut ſurpris d'apprendre, que M. du Hamel, accoutumé à interroger la Nature, & à développer ſes opérations les plus ſecrettes, eût été le premier à connoître quel eſt le véritable germe des maux funeſtes qu'on éprouve ordinairement ſur mer dans les voyages des Indes Occidentales. A peine le Mémoire de ce célèbre Phyſicien eût-il été rendu public, qu'il fut adopté par tous les Savans de l'Europe, & traduit en toutes les Langues. Il eſt bien vrai qu'on avoit juſqu'alors regardé la corruption de l'air comme le principe des maladies épidémiques,*

mais cette corruption n'étant elle même qu'un effet dépendant d'une première cauſe, il étoit néceſſaire de ſavoir ce qui corrompoit l'air, avant que de pouvoir indiquer les moyens de prévenir ou de guérir les maux produits par cet air corrompu. Les obſervations lumineuſes de M. du Hamel, ſes réflexions, ſes recherches & ſes expériences ne laiſſoient à cet égard rien de plus à deſirer. Mais ſoit que la Société des Sciences de Hollande, ait cru qu'on pouvoit faire encore quelques nouvelles découvertes ſur cette matière, ſoit qu'elle n'eût point de connoiſſance des ouvrages de M. du Hamel, elle propoſa pour ſujet de diſcours cette même queſtion. Mais ſi la Société de Hollande n'a point connu le Mémoire de l'Ecrivain François, il n'en a point été de même de Mr. de Monchy, Nous ne voyons dans ſon Eſſai, que les principes, les preuves & les conſéquences employés par M. du Hamel. La reſſemblance des deux Ouvrages eſt ſi frapante, que ce ſeroit rendre compte de la Diſſertation de l'Académicien des Sciences de Paris, que de faire l'analyſe du Mémoire de M. de Monchy.

Ce n'eſt pas tout: le Journaliſte ajoute p. 86 & 87. comme une choſe indubitable: *Puiſque la corruption de l'air eſt la cauſe du Scorbut, il ne reſte donc plus (ajoute M de Monchy) qu'à indiquer les moyens de prévenir ce vice, ou du moins de le corriger. Ces moyens étant à peu près ceux qui ſont indiqués dans l'excellent Mémoire de M. du Hamel*

mel, nous avons cru pouvoir nous dispenser de les rapporter ici.

L'Auteur de cet Essai méritoit la couronne qu'il a reçue. Son Ouvrage est utile & ses observations judicieuses. Ce seroit être injuste que de lui reprocher de n'avoir fait, pour ainsi dire, que suivre pas à pas M. du Hamel. C'étoit un sûr moyen pour ne pas s'égarer. A quel Physicien plus savant, & plus lumineux eût il pu donner la préférence? Mr. de Moncby cite sans cesse dans son Essai M. Pringle & M. Lind. Il ne dit rien de M. du Hamel: il a bien fait: Quel besoin avoit il de nommer ce Savant? n'est-ce pas l'avoir cité que d'avoir fondu son Mémoire dans le nouvel Essai?

Les imputations du Journaliste reviennent à ceci: premièrement, que j'ai commis un plagiat impardonnable & qui va même au point d'avoir transcrit, si non, mot à mot, du moins quand au fond, le Mémoire de M. du Hamel, imprimé à Paris en 1759. sous ce titre: *Moyens de conserver la santé aux Equipages des Vaisseaux, avec la manière de purifier l'air des Salles des Hôpitaux.*

En second lieu, que c'est de propos délibéré, & pour cacher mon plagiat, qu'en citant continuellement M. Pringle & quelques autres Auteurs, je n'ai jamais fait mention de M. du Hamel.

Pour répondre à ces imputations, je

prie tout Lecteur non prévenu, de se donner la peine de comparer le Mémoire de M. du Hamel avec le mien, & je suis persuadé qu'on me rendra justice, car il est impossible qu'on ne se convainque par ce moyen, que l'ordre & l'arrangement des deux Mémoires est non seulement tout à fait différent, mais que la manière même de traiter nôtre sujet n'a rien qui se ressemble. M. du Hamel en premier lieu parle également des maladies, qui surviennent dans les pays chauds, & dans les pays froids. Secondement il a traité sa matière en Physicien. Enfin il n'a eu pour but que de prévenir les maladies.

La preuve de ce que j'avance, c'est le titre de l'Ouvrage même. C'est la manière dont lui même s'exprime dans son Epitre dédicatoire p. 9. *Vous pourrez*, dit-il, *remarquer, Monsieur, en lisant le petit Ouvrage que j'ai l'honneur de vous addresser, qu'il n'y est question que des précautions qu'on doit prendre pour prévenir les maladies, & nullement de ce qui regarde leur curation. Outre que ce dernier objet est tout à fait étranger à mon état, j'ai cru ne devoir vous entretenir que de la partie qui vous regarde directement. Je parle à un Officier; & la curation est du ressort des Chirurgiens des Vaisseaux, qui après avoir consulté les Ouvrages de MM. Pringle, Huxham & Lind recevront les Instructions dont ils croiront avoir*

voir beſoin des habiles Médecins &c. & p. 203. de ſon Mémoire il répète à peu près la même choſe: *Je ne parle point du traitement des maladies; cela ne convient point à mon état; & d'ailleurs les habiles Médecins, qui ſont à la tête des Ecoles de Chirurgie de la Marine, ont une attention particulière à donner à leurs élèves les meilleurs principes de curation: je me contenterai de recommander aux Chirurgiens des Vaiſſeaux, ſur-tout à ceux qui n'ont pas été élevés dans les Ecoles de la Marine, de lire avec attention, & très fréquemment les excellens Ouvrages de MM. Pringle, Huxham & Lind: ils doivent ſe pourvoir de ces Ouvrages & en faire le ſujet de leurs méditations.*

Pour moi je me ſuis uniquement occupé, des maladies qui ſurviennent ſous la Zone torride. En ſecond lieu j'ai écrit en Médecin. Comme tel j'ai donné les définitions des maladies ordinaires dans les pays chauds: comme tel j'en ai expoſé la cauſe prochaine, les cauſes prédiſponentes ou les ſemences, ainſi que les cauſes occaſionnelles, ou les facultés nuiſibles. Enfin je n'ai pas ſeulement indiqué les moyens de prévenir, mais auſſi ceux de guérir ces maladies.

En ſecond lieu pour démontrer la différence eſſentielle, qui ſe trouve entre la manière de penſer de M. du Hamel & la mienne, je ne veux que cette ſeule preuve,

ve: M. du Hamel p. 60. & 61. veut que les chaleurs de la Zone torride, occaſionnant des tranſpirations trop abondantes, deſſèchent le ſang, & lui donnent une diſpoſition inflammatoire; j'ai ſoutenu au contraire que les maladies des pays chauds ne ſont pas inflammatoires; que ces maladies ſurviennent plutôt en hyver & dans les pays froids; & que leurs accidens ſont des ſuites d'une trop grande rigidité & elaſticité des fibres, & d'un ſang trop condenſé: j'ai tâché d'ailleurs de prouver dans tout mon Eſſai, que la putréfaction, qui conſiſte dans un relâchement des fibres & dans une diſſolution ou dégénération des humeurs, eſt la cauſe prochaine des maladies ordinaires aux pays chauds. On n'a pas droit d'exiger d'un Phyſicien, qu'il diſtingue ſi préciſément entre maladies inflammatoires & maladies putrides. Mais dans ma qualité de Médecin, j'aurois été inexcuſable en ne faiſant pas cette diſtinction, parce que nos Chirurgiens entraînés dans une erreur pareille & ſuivant la methode ordinaire des Médecins François, auroient pu tuer grand nombre de nos gens de mer par des ſaignées ſurabondantes.

En troiſième lieu, je proteſte hautement & avec toute la ſincérité poſſible, que je n'avois vu ni lu l'Ouvrage de M. du Hamel, avant que la Traduction Hollandoiſe en eût paru à Leiden dans l'année 1760.

Or

Or ç'a été longtemps après avoir envoyé mon Mémoire à la Société des Sciences, & après avoir remporté le prix. Et c'eſt ce qui paroît par la Préface que le célèbre Profeſſeur Lulofs a miſe à la tête de cette Traduction, & dans laquelle il dit: *Je ne doute pas que des Médecins experimentés ne puſſent ajouter ici bien des choſes. Il ſeroit même à ſouhaiter qu'on imprimât ſéparément le Mémoire de Mr. S. de Monchy, en réponſe à la queſtion propoſée par la Société Hollandoiſe des Sciences de Haarlem, & qui a remporté le prix depuis peu.*

J'avoue, que le Mémoire de M. du Hamel a paru en France l'année 1759, & que le mien n'a été envoyé que vers le mois de Mars 1760; mais tout le monde ſait, combien de temps il ſe paſſe avant qu'on trouve chez nos Libraires les Livres qui viennent de l'étranger, ſur-tout quand ces livres ſe débitent en France avec ſuccès & en toute liberté.

N'eſt-il donc pas étrange d'avancer que j'ai pillé M. du Hamel, uniquement parce que lui & moi nous avons écrit ſur la même matière?

En quatrième lieu, ſuppoſé que l'Ouvrage de M. du Hamel eût été connu en Hollande, j'aurois pu m'en paſſer facilement, & n'aurois pas même été obligé de le citer; car enfin qu'a produit M. du Hamel, qui n'eût été déjà dit avant lui par quelques

que autre, ou obſervé par moi-même? Ce que j'en dis n'eſt pas pour rabaiſſer l'ouvrage de cet homme illuſtre, qui mérite des louanges pour avoir raſſemblé ſur ce ſujet tant de choſes utiles. Mais n'eſt-il pas conſtant, que *la corruption de l'air par le défaut du renouvellement* ſe trouve chez M. Pringle, de même que *la néceſſité de la Ventilation*? Et pour ce qui eſt *de la nature des maladies qui proviennent de l'air corrompu*, perſonne n'en a mieux écrit que le même M. Pringle d'après ſes propres obſervations.

D'ailleurs un Ecrivain n'eſt pas obligé de faire honneur à un ſecond ou troiſième Auteur, de ce qu'il a puiſé à la ſource même. Au contraire cela lui feroit honte. J'ai donc allégué fidèlement les premieres ſources, & pour montrer que je ne voulois pas m'approprier l'honneur ni le travail d'autrui, j'ai dit ouvertement dans la Préface de mon Eſſai, que faute d'expérience à l'egard des maladies de mer, je me ſuis abſtenu la premiere année de diſputer le prix; que bien qu'on puiſſe conſidérer les maladies de la Zone torride, comme étant peu différentes de nos maladies d'Eté & d'Automne, j'ai été obligé de joindre aux ſecours que j'avois déjà les obſervations d'autrui; que la lecture réïterée de quelques Auteurs nommés, m'a été d'une grande utilité, & que j'aurois néceſſairement ennuyé le Lecteur,

teur, ſi je les avois cités plus ſouvent pour confirmer mes propres obſervations, ou celles que j'avois priſes chez d'autres.

En cinquième lieu, ſuppoſé que nous nous ſoyons rencontrés ſur quelques articles, qui ne ſe trouvent pas chez d'autres, & qu'on peut conſidérer par conſéquent comme nouveaux; pourquoi m'accuſer d'abord de plagiat? Ces découvertes ſont-elles ſi merveilleuſes, que je ne les eûſſe pu faire auſſi bien que M. du Hamel? N'arrive t-il pas ſouvent que deux perſonnes qui penſent & écrivent ſur la même matière, trouvent ou inventent la même choſe? M. du Hamel n'en donne t-il pas un exemple, quand il dit p. 122. &c. qu'il lui étoit venu dans l'idée en France de purifier l'air par le moyen du feu des cuiſines, avant qu'il eût appris que M. *Samuel Sutton* en avoit fait l'expérience en Angleterre? Eſt-il plus vraiſemblable que ces découvertes ſoient faites par un Phyſicien plutôt que par un Médecin, ſur-tout ſi vous ajoutez, que ce dernier dans le temps qu'il écrivit avoit exercé la Médecine depuis plus de vingt ans; que dans les campagnes, qu'il a faites, il a eu occaſion de voir par lui même nombre de choſes relatives à la matière en queſtion, & de profiter des entretiens & des lumières de M. Pringle.

Ajouterai-je que ce Médecin a fait ſes études dans l'Univerſité de Leiden, renommée en France, ainſi que dans toute l'Europe;

tope; qu'il a jetté les premiers fondemens de ſon Art ſous les yeux du grand Boerhaave, d'un Oofterdyk Schacht, d'un Albinus, d'un van Royen, d'un Gaubius & d'un s'Graveſande, & qu'il peut fort bien par conſéquent écrire ſur une matière de Médecine, ſans la direction & l'inſtruction de M. du Hamel, & ſans qu'il aît beſoin de lui dérober & de s'approprier ſes idées.

En Sixième lieu enfin, rien ne prouve que la Société de Haarlem, en propoſant la queſtion, aît ſouhaité qu'on produiſit quelque choſe de nouveau ſur ce ſujet; mais plutôt qu'on lui donnât en raccourci ce qu'il y avoit de plus connu, & de plus utile à dire là-deſſus. Il n'étoit point queſtion par conſéquent de me faire paſſer pour inventeur de quelque nouveauté, afin d'obtenir le prix. Et puiſque j'ai cité tous les autres Auteurs, dont j'ai tiré quelque lumières; qu'eſt-ce qui m'auroit engagé à taire le nom de M. du Hamel? ſur-tout puiſque ſon nom eſt ſi célèbre, ſon mérite ſi grand & ſes Ouvrages ſi univerſellement connus & eſtimés. Je me ſerois donc fait un honneur de l'alléguer, & on m'auroit blâmé à juſte titre, ſi j'y avois manqué volontairement & de propos déliberé.

Après ce que je viens de dire, j'oſe me perſuader d'avoir mis ma réputation à couvert chez toute perſonne raiſonnable. Il paroît avec combien d'injuſtice le Journaliſte m'a accuſé: qu'il montre, s'il le peut, quel-

quelque chose que j'aie pillé de M. du Hamel, que ce dernier n'ait pas pris lui même chez les Auteurs que j'ai cités.

Je passe sous silence la manière dont le Journaliste a proposé, ce qui se trouve suivant lui, dans mon Mémoire, & que je n'ai pas pris de M. du Hamel. Où trouvera t-on dans mon Essai, rien de pareil à ceci? *L'Air humide & rempli d'exhalaisons grossières interrompt ou suspend la liberté de la circulation du sang: de là les fièvres putrides, les dissenteries, le scorbut plus funeste cent fois que la fièvre, & la dissenterie.*

Où trouve-t-on chez moi? *puisque la corruption de l'air est la cause du scorbut, il ne reste donc plus qu'à indiquer les moyens de prévenir ce vice ou du moins de le corriger.*

En verité, quand on lit l'Extrait du Journaliste on voit qu'il s'est moins proposé de rendre compte de mon Mémoire, qu'il n'a voulu par de basses flatteries faire sa cour à M. du Hamel, qui n'a pas besoin de ses louanges; à moins qu'on n'aime mieux conclure qu'il n'a pas compris le Mémoire, ou qu'il n'a fait que le parcourir pour voir si M. du Hamel y étoit cité ou non.

Avant que de finir j'ajouterai ce seul exemple de l'inexactitude un Journaliste. Il dit p. 82. pour piquer vraisemblablement la Société Hollandoise des Sciences: *Mais soit que la Société des Sciences de Hollande ait cru, qu'on pouvoit faire encore quelques nouvelles découvertes sur cette matière, soit qu'el-*

le n'eût point connoissance des Ouvrages de M. du Hamel, elle proposa pour sujet du discours cette même question. Or il est connu que cette question a été proposée pour la première fois en 1758, & que le Mémoire de M. du Hamel n'a été imprimé qu'en 1759.

à Rotterdam
le 19. Decembre
1763.

SALOMON DE MONCHY.

ARTICLE DIXIEME.

HENRICI CANNEGIETER DE GEMMA BENTINCKIANA.

item

De Iside ad Turnacum inventa, nec non de Dea Burorina ad amplissimum Virum Wilhelmum Pauw, *Supremæ Hollandorum, Zelandorum & Frisiorum Curiæ Senatorem.* Trajecti ad Rhenum, *apud* Guilielm. Henr. KROON, *Bibliopolam* MDCCLXIV.

C'est-

C'eſt-à-dire,

DISSERTATION ſur une pierre gravée, du Cabinet de Mr. le Comte *de Bentinck*, ſur une Statue d'Iſis trouvée à Tournai, & ſur la Déeſſe *Burorina*, dédiée à Mr. *Pauw*, Conſeiller au haut Conſeil de Hollande, Zélande & Friſe; par Mr. CANNEGIETER; à *Utrecht* 8°. de *pp.* 69. ſans l'Epître Dédicatoire.

LA pierre qui fait le premier objet de cette Diſſertation, eſt une Chalcédoine de Saphir, que poſſede Mr. le Comte de Bentinck, Seigneur non moins diſtingué par ſon amour éclairé pour les Arts & les Sciences, & par la protection dont il honore ceux qui les cultivent avec quelque ſuccès, que par l'éclat de ſa naiſſance & des dignités dont il eſt revêtu dans cette République. Mr. Natter très habile *graveur en pierres fines*, mort depuis peu à Pétersbourg, donna une gravure & une courte explication de cette pierre, dans ſon *Traité de la Méthode Antique de graver en pierres fines*, publié à Londres en 1754. C'eſt d'après cet excellent Artiſte, que Mr. CANNEGIETER a travaillé ſur ce ſujet, qu'il conſidère en ſavant Littérateur & en Antiquai-

re profond, au lieu que le premier ne l'avoit examiné que relativement à l'Art de la gravure. Tous deux conviennent que la pierre en queſtion repréſente Jupiter, mais Mr. CANNEGIETER faiſant attention à tous les Symboles qui lui ſont donnés, conclut & prouve avec beaucoup d'érudition, qu'il eſt ici queſtion du Dieu ſuprême, maître des cieux, de la terre & des enfers, en un mot de toute la nature, de ce Jupiter que les Anciens Egyptiens adoroient ſous le nom de Sérapis. Il eſt aſſis de front ſur un tronc, il a Cerbère, & l'Aigle à ſes pieds, ſur la tête le *modius* rempli de fruits de la terre. La foudre qu'il tient dans ſa main droite, & l'aigle qui eſt à ſes pieds déſignent bien clairement le Maître du Ciel; le Cerbère, celui des Enfers, & les fruits l'empire ſur notre Terre. Nous ajouterions que l'air de grandeur & de majeſté que l'Artiſte a ſu donner au viſage, annoncent le ſouverain Maître des Dieux, ſi l'on avoit un peu mieux rendu cet air dans les deſſeins ſur leſquels on a gravé les eſtampes de l'ouvrage de Mr. Natter, & de celui du Savant d'Arnhem. Mais les Egyptiens ont-ils effectivement eu de ſi magnifiques idées de leur Sérapis? l'ont ils regardé comme le Dieu par excellence, comme le ſeul Dieu? Mr. CANNEGIETER le croit: il fait plus, il le prouve, par pluſieurs paſſages des Anciens, par divers monumens, par des inſcrip-

ſcriptions qu'il diſcute & explique très ſavamment. Il cite entr'autres un ancien Oracle d'Apollon rapporté par Julien dans une de ſes harangues, qui ſeroit ſeul déciſif, le voici,

Εἷς Ζεὺς εἷς Ἀϊδὴς εἷς Ἥλιος ἔστι Σάραπις,

Il n'y a d'autre Jupiter, d'autre Pluton, d'autre Soleil, que Sérapis.

Et cette inſcription,

IOVI
SOLI
SERAPI.

Ce qui perſuade à Mr. CANNEGIETER, que la figure qu'il explique eſt celle du Jupiter Sérapis d'Egypte, c'eſt que les fruits du *Modius* (1) lui paroiſſent être le *lotus*, la lentille, une ſorte de fève ronde, productions ſi-non particulières à l'Egypte, du moins plus communes en ce Royaume, qu'en d'autres contrées, qui peut-être les en avoient originairement tirées, comme on

(1) L'Auteur remarque que quoique le *Modius* ſoit un des attributs ordinaires de Sérapis, on ne le voit preſque jamais rempli de fruits comme ici, ce qui l'a fait prendre par quelques uns pour un ſeau ou une urne ſymbole du Nil.

on pourroit le recueillir de pluſieurs expreſſions des Anciens, de l'autorité deſquels Mr. CANNEGIETER ſait très bien faire uſage. Il remarque en finiſſant, d'après Pline le Naturaliſte, que ce fut du temps de ce Philoſophe que l'on commença de porter en bagues des pierres gravées repréſentant ou Harpocrate, ou quelqu'autre Divinité d'Egypte.

On trouvera dans le ſecond Article de cette Diſſertation, raſſemblé ou indiqué en peu de mots, ce que divers Anciens ont dit d'Iſis, de ſon culte, de ſes attributs. Les Romains ne furent pas favorables au culte d'Iſis, il ne put s'établir chez eux ſous la Republique; mais on l'adopta ſous les Empereurs, & ce fut peut-être alors qu'il paſſa aux Germains, quoique Tacite avoue qu'il ne ſait ni quand, ni de qui ils l'avoient reçu. Il n'en eſt pas moins certains qu'Iſis étoit une de leurs Divinités, elle avoit auſſi des temples chez les Gaulois, pluſieurs monumens & les noms de quelques lieux en ſont foi. Mr. CANNEGIETER touche tous ces articles, mais il s'y étend ſi peu qu'il n'eſt pas poſſible de l'abréger; il vaut mieux renvoyer à ſon Ouvrage ceux de nos Lecteurs dont ces matières peuvent exciter la curioſité, ils y trouveront dans un très petit eſpace de quoi ſe ſatisfaire, tant par ce que l'Auteur y dit en très bons termes, que par les four-

ſources qu'il indique où l'on peut puiſer plus abondamment.

Le troiſième objet dont Mr. CANNEGIETER s'occupe dans l'Ouvrage que nous avons ſous les yeux, eſt une inſcription trouvée depuis quelques années à Domburg dans la Province de Zélande, qui lui a été communiquée par feu Mr. Oudendorp Profeſſeur en Hiſtoire & en Belles Lettres de l'Univerſité de Leyde. Voici cette Inſcription

DEAE
BURORI
NA QUOD
VOTVM
ESITMAL
US PROS
E SUIS QUE.

que Mr. CANNEGIETER lit ainſi, *Deæ Burorinæ quod votum eſt Malius votum ſolvit pro ſe ſuisque.* Il faut voir dans l'Ouvrage même, les raiſons ſur leſquelles il fonde cette façon de lire. Nous nous bornons ici à rendre compte en très peu de mots des conjectures de Mr. CANNEGIETER ſur cette Déeſſe *Burorina*. C'étoit dit-il, une Déeſſe *Locale* (2). On ſait qu'elles

(2) *Deæ Topicæ*, on appelloit ainſi les Divinités Tutélaires de certains Lieux.

les étoient en grand nombre, chaque lieu presque avoit sa Divinité protectrice ou Tutélaire. Les Grecs & les Romains les nommoient *Nymphes*. Les Gaulois, les Germains, & d'après eux les Bataves les désignoient par les noms Latins de *Matres* ou *Matronæ*, ou dans leur langue par celui de *Maires* qu'on voit aisément avoir été corrompu des premiers. On a plusieurs exemples de ces dénominations; Mr. CANNEGIETER en a donné lui même dans sa Dissertation de *Brittenburgo* C. 3. p. 21, 31 & 38. Il ne connoit à la verité point de lieu, dont le nom indique qu'il ait pu être sous la protection de *Burorina*; peut-être cependant y en a-t-il en Zélande, singulièrement dans les environs de Domburg, & qui ne seront pas inconnus aux habitans de ces quartiers de la Province. En attendant qu'on les lui indique, notre Savant a recours à l'Etymologie. *Buur* signifie en Hollandois, *voisin*; *buren*, verbe actif être voisin, visiter, fréquenter ses voisins, ou simplement visiter en general (3), delà *burer* ou en latin corrompu *buror*, *visiteur*, d'où en ajoutant la terminaison *ine*, fort commune dans les noms féminins Hollandois, on a fait *Burorina*. A ce compte cette Déesse auroit été la *Patrone* d'un cer-

(3) Ce mot n'est cependant plus aujourd'hui de l'usage ordinaire en ce sens.

certain quartier ou voiſinage; Mr. CANNEGIETER produit des exemples de vœux adreſſés, ou d'autels conſacrés à de telles Divinités (4).

Cet Article au reſte, contient plus qu'il n'annonce, car outre l'inſcription qu'on vient de voir Mr. CANNEGIETER, y en explique encore deux, dont l'une eſt fort peu connue, & l'autre n'avoit pas encore été publiée. Ce n'eſt point une digreſſion inutile, car elles ont quelque rapport avec le ſujet de cet article. Et quand elles n'en auroient point du tout, le goût & le ſavoir que l'Auteur répand dans leur explication non ſeulement font ſon apologie, mais lui donnent droit à la reconnoiſſance de ſes Lecteurs. En général cette petite Diſſertation eſt curieuſe, remplie de recherches & d'érudition, très bien faite, élégamment écrite, digne de l'Auteur & du ſavant Magiſtrat auquel il la dédie. Si les Gens de Lettres euſſent toujours été auſſi judicieux dans le choix de leurs Mécènes, auſſi ſages & auſſi juſtes dans les louanges qu'ils leur donnent, les Dédicaces ne ſeroient jamais tombées dans le diſcrédit où nous les voyons.

(4) p. 41.

ARTICLE ONZIEME.

TRAITE' SUR LA TOLE'RANCE, à l'occaſion de la mort de Jean Calas. M. DCC. LXIII grand 8°. de 211. *pp.*

QUoique cet Ouvrage ſoit anonyme, nous ne croyons pas que perſonne en méconnoiſſe l'Auteur. Le ſtyle de Mr. DE VOLTAIRE, & ſa façon de penſer ont quelque choſe de ſi caractériſtique qu'il eſt impoſſible de s'y méprendre, & toute ſa maniere, ſon eſprit, ſes principes, la magie de ſon coloris ſe retrouvent ſi bien dans cette nouvelle production, qu'il auroit été très ſuperflu d'y mettre ſon nom. Pourquoi faut-il qu'en y reconnoiſſant la beauté du génie & les talens ſupérieurs de cet Homme illuſtre, qui depuis près d'un demi ſiecle tient d'une main toujours également ferme le ſceptre de la Littérature Françoiſe, on y reconnoiſſe auſſi l'abus qu'il n'a que trop ſouvent fait de ſon génie & de ſes talens, ſes préjugés contre la Révélation & ſon indécente affectation à jetter, s'il étoit poſſible, du ridicule ſur nos Sts. Livres & particulièrement ſur ceux de l'Ancien Teſtament! Nous ne diſſi-

diſſimulerons pas les ſentimens douloureux que nous avons éprouvés, en liſant divers morceaux de ce *Traité ſur la Tolérance*, morceaux choquans, qui déparent ce bel Ouvrage, qui le feront peut-être défendre dans les Pays où il importeroit le plus qu'il fut lu, & qui détruiront ainſi les excellens fruits qu'on en auroit pu attendre.

Que Mr. DE VOLTAIRE eût ſeulement ſupprimé trois ou quatre Chapitres de ſon Livre, il auroit fait un bien infini; & ce Livre ſeul, quand il n'en auroit jamais fait d'autres, auroit ſuffi pour l'immortaliſer de la manière la plus honorable.

Dans le compte que nous allons rendre de ce Traité, nous omettrons tous les paſſages où la Religion n'eſt pas aſſez reſpectée. Il faudra même vu le peu d'eſpace qui nous reſte, que nous paſſions quantité d'excellens morceaux; mais pour que nos Lecteurs perdent le moins qu'il ſera poſſible, nous laiſſerons parler Mr. DE V. lui même, & déſormais nous ne ferons preſque que tranſcrire.

CHAPITRE I. *Hiſtoire abrégée de la mort de Jean Calas.* „ Le meurtre de Calas, commis dans Toulouſe avec le glaive de la Juſtice, le 9. Mars 1762, eſt un des plus ſinguliers évenemens qui méritent l'attention de notre âge, & de la poſtérité. On oublie bientôt cette foule de morts qui a péri dans des batailles ſans nombre; non

ſeulement parce que c'eſt la fatalité inévitable de la guerre, mais parce que ceux qui meurent par le ſort des armes, pouvoient auſſi donner la mort à leurs ennemis, & n'ont point péri ſans ſe défendre. Là où le danger & l'avantage ſont égaux, l'étonnement ceſſe, & la pitié même s'affoiblit; mais ſi un père de famille innocent eſt livré aux mains de l'erreur, ou de la paſſion, ou du fanatiſme; ſi l'accuſé n'a de défenſe que ſa vertu; ſi les arbitres de ſa vie n'ont à riſquer en l'égorgeant que de ſe tromper, s'ils peuvent tuer impunément par un arrêt; alors le cri public s'élève, chacun craint pour ſoi-même, on voit que perſonne n'eſt en ſûreté de ſa vie devant un Tribunal érigé pour veiller ſur la vie des citoyens, & toutes les voix ſe réuniſſent pour demander vengeance. Il s'agiſſoit, dans cette étrange affaire de Religion, de ſuicide, de parricide: il s'agiſſoit de ſavoir ſi un père & une mère avoient étranglé leur fils pour plaire à Dieu, ſi un frère avoit étranglé ſon frère, ſi un ami avoit étranglé ſon ami, & ſi les juges avoient à ſe reprocher d'avoir fait mourir ſur la roue un père innocent, ou d'avoir épargné une mère, un frère, un ami coupables ".

Vient enſuite un précis ſupérieurement fait de cette funeſte hiſtoire. Il faut lire ce morceau, même après avoir lu les excellens

lens Ecrits de Mrs. *de Beaumont*, *Loiſeau* & *Mariette*, ces trois généreux défenſeurs des Loix & de l'innocence. Mr. DE VOLTAIRE a eu l'art de raſſembler en moins de vingt pages toutes les circonſtances eſſentielles de cet horrible procès, & toutes les preuves qui établiſſent invinciblement l'innocence de l'infortuné Calas. Il eſt impoſſible & de lire ce morceau ſans la plus grande émotion, & de conſerver après l'avoir lu le moindre doute ſur l'injuſtice de l'arrêt de Toulouſe. Notre illuſtre Auteur eſpère, avec toute l'Europe, que cet affreux arrêt ſera caſſé par le Conſeil du Roi. Il avoue cependant que quelques perſonnes ont dit „ qu'il valoit mieux laiſſer rouer un vieux Calviniſte innocent, que d'expoſer huit Conſeillers de Languedoc à convenir qu'ils s'étoient trompés. On ſe ſervit même de cette expreſſion: *il y a plus de Magiſtrats que de Calas*: & on inféroit de là, que la famille de Calas devoit être immolée à l'honneur de la Magiſtrature. On ne ſongeoit pas que l'honneur des Juges conſiſte, comme celui des autres hommes, à réparer leurs fautes. On ne croit pas en France que le Pape aſſiſté de ſes Cardinaux ſoit infaillible: on pourroit croire de même que huit Juges de Toulouſe ne le ſont pas. Tout le reſte des gens ſenſés & déſintéreſſés diſoient, que l'arrêt de Toulouſe ſeroit caſſé dans toute l'Europe, quand même des conſidé-

ſidérations particulières empêcheroient qu'il fut caſſé dans le Conſeil ".

CHAPITRE II. *Conſéquences du ſupplice de Jean Calas.* Dans le Chapitre précédent on avoit obſervé, que le ſervice ſolemnel que les Pénitens blancs de Toulouſe firent à *Marc Antoine Calas* comme à un Martyr (1), contribua beaucoup à émouvoir les eſprits, à aveugler les Juges, à exciter la fureur du peuple contre les accuſés. A cette occaſion Mr. DE V. montre ici l'abus de ces ſortes de Confréries de Penitens „Si, *dit il*, les Pénitens blancs furent la cauſe du ſupplice d'un innocent, de la ruine totale d'une famille, de ſa diſperſion, & de l'opprobre qui ne devroit être attaché qu'à l'injuſtice, mais qui l'eſt au ſupplice; ſi cette précipitation des Pénitens blancs à célébrer comme

(1) Tout le peuple vint à regarder *Marc Antoine Calas* comme un Saint. „ Quelques uns l'invoquoient, d'autres alloient prier ſur ſa tombe, d'autres lui demandoient des miracles, d'autres racontoient ceux qu'il avoit faits. Un Moine lui arracha quelques dents pour avoir des reliques durables. Une dévote un peu ſourde, dit qu'elle avoit entendu le ſon des cloches. Un Prêtre apoplectique fut guéri après avoir pris de l'émétique. On dreſſa des verbaux de ces prodiges. Celui qui écrit cette relation, poſſède une atteſtation qu'un jeune homme de Toulouſe, eſt devenu fou pour avoir prié pluſieurs nuits ſur le tombeau du nouveau Saint, & pour n'avoir pu obtenir un miracle qu'il imploroit ".

me un Saint, celui qu'on auroit du traîner sur la claie, a fait rouer un père de famille vertueux ; ce malheur doit sans doute les rendre Pénitens en effet pour le reste de leur vie : eux & les Juges doivent pleurer, mais non pas avec un long habit blanc, & un masque sur le visage qui cacheroit leurs larmes. — Ces sortes de Confréries semblent être instituées par le zèle qui anime en Languedoc les Catholiques contre ceux que nous nommons Huguenots. On diroit qu'on a fait voeu de haïr ses frères, car nous avons assez de Religion pour haïr & persécuter, nous n'en avons pas assez pour aimer & pour secourir —. Il y a eu des temps, on ne le sait que trop, où des Confréries ont été dangereuses. Les Frérots, les Flagellans ont causé des troubles. La Ligue commença par de telles associations. Pourquoi se distinguer ainsi des autres citoyens ? s'en croyoit-on plus parfait ! cela même est une insulte au reste de la Nation — Cet habit est un uniforme de controversistes, qui avertit les adversaires de se mettre sous les armes ; il peut exciter une espèce de guerre civile dans les esprits, & elle finiroit peut-être par de funestes excès, si le Roi & ses Ministres n'étoient aussi sages que les fanatiques sont insensés. On sait assez ce qu'il en a coûté depuis que les Chrétiens disputent sur le dogme ; le sang a coulé, soit sur les échaffauts, soit dans les batailles, dès le quatrième

siècle

ſiècle juſqu'à nos jours. Bornons nous ici aux guerres & aux horreurs, que les querelles de la Réforme ont excitées, & voyons quelle en a été la ſource en France. Peut être un tableau raccourci & fidèle de tant de calamités, ouvrira les yeux de quelques perſonnes peu inſtruites, & touchera des cœurs bien faits".

CHAPITRE III. *Idée de la Réforme du ſeizième Siècle.* „Lorſqu'à la renaiſſance des Lettres, les eſprits commencèrent à s'éclairer, on ſe plaignit généralement des abus; tout le monde avoue que cette plainte étoit légitime —— Leon X. pour payer ſes plaiſirs, trafiqua des indulgences comme on vend des denrées dans un marché public. Ceux qui s'élevèrent contre tant de brigandages, n'avoient du moins aucun tort dans la morale; voyons s'ils en avoient dans la politique".

„Ils diſoient que J. C. n'ayant jamais exigé d'annates ni de réſerves, ni vendu des diſpenſes pour ce monde, & des indulgences pour l'autre, on pouvoit ſe diſpenſer de payer à un Prince étranger le prix de toutes ces choſes. Quand les annates, les procès en Cour de Rome, & les diſpenſes qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, ne nous coûteroient que 500000. francs par an, il eſt clair que nous avons payé depuis François I. en 250. années 120. millions; & en évaluant les différens prix du marc d'argent, cette ſomme en compoſe une d'en-

d'environ 250. millions d'aujourd'hui. On peut donc convenir ſans blaſphême, que les hérétiques en propoſant l'abolition de ces impôts ſinguliers, dont la poſtérité s'étonnera, ne faiſoient pas en cela un grand mal au Royaume, & qu'ils étoient plutôt bons calculateurs que mauvais ſujets. Ajoutons qu'ils étoient les ſeuls qui ſuſſent la Langue Grecque, & qui connuſſent l'antiquité. Ne diſſimulons point, que malgré leurs erreurs, nous leur devons le développement de l'eſprit humain, longtemps enſeveli dans la plus épaiſſe barbarie".

„ Mais comme ils nioient le Purgatoire, dont on ne doit pas douter, & qui d'ailleurs rapportoit beaucoup aux Moines; comme ils ne révéroient pas des reliques qu'on doit révérer, mais qui rapportoient encore davantage; enfin comme ils attaquoient des dogmes très reſpectés (2), on ne

(2) „ Ils renouvelloient le ſentiment de *Bérenger* ſur l'Euchariſtie; ils nioient qu'un corps pût être en cent mille endroits différens, même par la Toute-puiſſance Divine; ils nioient que les attributs puſſent ſubſiſter ſans ſujet, ils croyoient qu'il étoit abſolument impoſſible que ce qui eſt pain & vin aux yeux, au goût, à l'eſtomac fût anéanti dans le moment même qu'il exiſte; ils ſoutenoient toutes ces erreurs condamnées autrefois dans Bérenger. Ils ſe fondoient ſur pluſieurs paſſages des premiers Pères de l'Egliſe, & ſur-tout de *St. Juſtin*, qui dit expreſſément dans ſon Dialogue

ne leur répondit d'abord, qu'en les faisant brûler. Le Roi, qui les protégeoit & qui les soudoyoit en Allemagne, marcha dans Paris à la tête d'une procession, après laquelle on exécuta plusieurs de ces malheureux; & voici quelle fut cette exécution. On les suspendoit au bout d'une longue poutre qui jouoit en bascule sur un arbre debout; un grand feu étoit allumé sous eux, on les y plongeoit, & on les relevoit alternativement, ils éprouvoient les tourmens & la mort par degrés, jusqu'à ce qu'ils expirassent par le plus long & le plus affreux supplice que jamais ait inventé la barbarie". — Massacre de Mérindol & de Cabrière — Supplice du Conseiller *Dubourg* — Massacre de Vassy — Guerres Civiles — Horreurs de la St. Barthelemy. „ La Ligue assassina Henri III. & Hen-

contre Tryphon: *L'oblation de fine farine est la figure de l'Eucharistie, que J. C. nous ordonne de faire en mémoire de sa passion.* — Ils rappelloient tout ce qu'on avoit dit dans les premiers siècles contre le culte des reliques; ils citoient ces paroles de *Vigilantius: Est-il nécessaire que vous respectiez, ou même que vous adoriez une vile poussière? Les ames des Martyrs aiment-elles encore leurs cendres! Les coutumes des idolâtres se sont introduites dans l'Eglise; on commence à allumer des flambeaux en plein midi; nous pouvons pendant notre vie prier les uns pour les autres, mais après la mort à quoi servent ces prières"?*

Henri IV. par les mains d'un Jacobin, & d'un monſtre qui avoit été Frère Feuillant. Il y a des gens qui prétendent que l'humanité, l'indulgence, & la liberté de conſcience ſont des choſes horribles; mais en bonne foi, auroient-elles produit des calamités comparables? ".

CHAPITRE IV. *Si la Tolérance eſt dangereuſe, & chez quels peuples elle eſt pratiquée.* „ Quelques uns ont dit que ſi l'on uſoit d'une indulgence paternelle envers nos frères errans, ce ſeroit leur mettre les armes à la main, qu'on verroit de nouvelles batailles de Jarnac, de Montcontour, de Coutras, de Dreux, de St. Denis &c. C'eſt ce que j'ignore, parce que je ne ſuis pas Prophète; mais il me ſemble que ce n'eſt pas raiſonner conſéquemment que de dire: *Ces hommes ſe ſont ſoulevés quand je leur ai fait du mal, donc ils ſe ſouleveront quand je leur ferai du bien* —— D'autres temps, d'autres ſoins. Il ſeroit abſurde de décimer aujourd'hui la Sorbonne, parce qu'elle préſenta requête autrefois pour faire brûler la Pucelle d'Orléans; parce qu'elle déclara Henri III. déchu du droit de regner, qu'elle l'excommunia, qu'elle proſcrivit le grand Henri IV. On ne recherchera pas, ſans doute, les autres corps du Royaume qui commirent les mêmes excès dans ces temps de frénéſie; cela ſeroit non ſeulement injuſte, mais il y auroit autant de folie qu'à purger tous les habitans de Marſeille, parce qu'ils

ont eu la peſte en 1720. Irons nous ſaccager Rome, comme firent les Troupes de Charles Quint, parce que Sixte-Quint en 1585. accorda neuf ans d'indulgence à tous les François qui prendroient les armes contre leur Souverain? & n'eſt-ce pas aſſez d'empêcher Rome de ſe porter jamais à des excès ſemblables ".

„ La fureur qu'inſpirent l'eſprit dogmatique, & l'abus de la Religion Chrétienne mal entendue, a répandu autant de ſang, a produit autant de déſaſtres en Allemagne, en Angleterre, & même en Hollande, qu'en France: cependant aujourd'hui la différence des Religions ne cauſe aucun trouble dans ces Etats: le Juif, le Catholique, le Grec, le Luthérien, le Calviniſte, l'Anabaptiſte, le Socinien, le Memnonite, le Morave & tant d'autres, vivent en frères dans ces contrées, & contribuent également au bien de la Société (3). —— Nous

(3) „ Un déclamateur dans l'Apologie de la Révocation de l'Edit de Nantes, dit en parlant de l'Angleterre: *Une fauſſe Religion devoit produire néceſſairement de tels fruits; il en reſtoit un ſeul à mûrir, ces Inſulaires le recueillent, c'eſt le mépris des nations.* —— C'eſt dans un Chapitre ſur l'intolérance, qu'on trouve ce ſingulier paſſage. Ceux qui prêchent l'intolérance méritent d'écrire ainſi. Cet abominable Livre, qui ſemble fait par le fou de *Verberies*, eſt d'un homme ſans miſſion, car quel Paſteur écriroit ainſi? La fureur eſt pouſſée dans ce Livre juſqu'à juſtifier la S. Barthélemy. On croiroit

Nous mêmes, nous avons en France une Province opulente, où le Luthéraniſme l'emporte ſur le Catholiciſme. L'Univerſité d'Alſace eſt entre les mains des Luthériens: ils occupent une partie des charges municipales; jamais la moindre querelle religieuſe n'a dérangé le repos de cette Province depuis qu'elle appartient à nos Rois. Pourquoi? c'eſt qu'on n'y a perſécuté perſonne. Ne cherchez point à gêner les cœurs, & tous les cœurs ſeront à vous".

„ Je ne dis pas que tous ceux qui ne ſont point de la Religion du Prince, doivent partager les places & les honneurs de ceux qui ſont de la Religion dominante. En Angleterre les Catholiques ne peuvent parvenir aux emplois, ils payent même double taxe; mais ils jouiſſent d'ailleurs de tous les droits des citoyens. On a ſoupçonné quelques Evêques François de penſer qu'il n'eſt ni de leur honneur, ni de leur intérêt, d'avoir dans leur Diocèſe des Calviniſtes; & que c'eſt-là le plus grand obſtacle à la tolérance; je ne le puis croire. Le corps des Evêques en France eſt compoſé de gens de qualité, qui penſent & qui

roit qu'un tel Ouvrage, rempli de ſi affreux paradoxes, devroit être entre les mains de tout le monde, au moins par ſa ſingularité, cependant à peine eſt-il connu".

qui agiſſent avec une nobleſſe digne de leur naiſſance; ils ſont charitables & généreux, c'eſt une juſtice qu'on doit leur rendre: ils doivent penſer que certainement leurs diocéſains fugitifs ne ſe convertiront pas dans les pays étrangers, & que retournés auprès de leurs Paſteurs, ils pourroient être éclairés par leurs inſtructions, & touchés par leurs exemples; il y auroit de l'honneur à les convertir, le temporel n'y perdroit pas, & plus il y auroit de citoyens, plus les terres des Prélats rapporteroient. Un Evêque de Varmie en Pologne, avoit un Anabaptiſte pour fermier, & un Socinien pour receveur; on lui propoſa de chaſſer & de pourſuivre l'un parce qu'il ne croyoit pas la conſubſtantialité, & l'autre parce qu'il ne baptiſoit ſon fils qu'à 15 ans; il répondit qu'ils ſeroient éternellement damnés dans l'autre monde, mais que dans ce monde-ci ils lui étoient très néceſſaires" — Avantages de la Tolérance en Turquie. — En Perſe. — En Ruſſie. — Dans la Caroline. — Dans la Penſylvanie. — Maux que l'intolérance a faits en France. — „ Mr. *de la Bourdonnaie*, Intendant de Rouen, dit que la manufacture de chapeaux eſt tombée à Caudebec & à Neufchâtel par la fuite des Réfugiés. Mr. *Foucaut*, Intendant de Caen, dit que le commerce eſt tombé de moitié dans la Généralité. Mr. *de Meaupeou*, Intendant de Poitiers, dit que la manufacture de droguet

guet eſt anéantie. Mr. *de Bezons*, Intendant de Bourdeaux, ſe plaint que le commerce de Clérac & de Nérac ne ſubſiſte preſque plus. Mr. *de Miroménil*, Intendant de Touraine, dit que le commerce de Tours eſt diminué de dix millions par année, & tout cela par la perſécution. Voyez les Mémoires des Intendans en 1698. Comptez ſur-tout le nombre des Officiers de terre & de mer, & de matelots, qui ont été obligés d'aller ſervir contre la France, & ſouvent avec un funeſte avantage; & voyez ſi l'intolérance n'a pas cauſé quelque mal à l'Etat. On n'a pas ici la témérité de propoſer des vues à des Miniſtres, dont on connoit le génie & les grands ſentimens, & dont le cœur eſt auſſi noble que la naiſſance: ils verront aſſez que le rétabliſſement de la marine demande quelque indulgence pour les habitans de nos côtes".

CHAPITRE V. *Comment la Tolérance peut-être admiſe.* „ J'oſe ſuppoſer qu'un Miniſtre éclairé & magnanime, un Prélat humain & ſage, un Prince qui ſait que ſon intérêt conſiſte dans le grand nombre de ſes ſujets, & ſa gloire dans leur bonheur, daigne jetter les yeux ſur cet Ecrit informe & défectueux; il y ſupplée par ſes propres lumières; il ſe dit à lui même: Que riſquerai-je à voir la terre cultivée & ornée par plus de mains laborieuſes, les tri-

buts augmentés, l'Etat plus floriſſant? L'Allemagne ſeroit un déſert couvert des oſſemens des Catholiques, Evangéliques, Réformés, Anabaptiſtes, égorgés les uns par les autres, ſi la Paix de Weſtphalie n'avoit pas procuré enfin la liberté de conſcience. Nous avons des Juifs à Bordeaux, à Metz, en Alſace; nous avons des Luthériens, des Moliniſtes, des Janſéniſtes; ne pouvons nous pas ſouffrir & contenir des Calviniſtes à peu près aux mêmes conditions que les Catholiques ſont tolérés à Londres? Plus il y a de Sectes, moins chacune eſt dangereuſe; la multiplicité les affoiblit; toutes ſont réprimées par de juſtes loix, qui défendent les aſſemblées tumultueuſes, les injures, les ſéditions, & qui ſont toujours en vigueur par la force coactive. Nous ſavons que pluſieurs chefs de famille, qui ont élevé de grandes fortunes dans les pays étrangers, ſont prêts à retourner dans leur patrie; ils ne demandent que la protection de la loi naturelle, la validité de leurs mariages, la certitude de l'état de leurs enfans, le droit d'hériter de leurs pères, la franchiſe de leurs perſonnes. — Il ne s'agit plus de donner des privilèges immenſes, des places de ſûreté à une faction; mais de laiſſer vivre un peuple paiſible, d'adoucir des édits, autrefois peut-être néceſſaires, & qui ne le ſont plus; ce n'eſt pas à nous d'in-

d'indiquer au Miniſtère ce qu'il peut faire; il ſuffit de l'implorer pour des infortunés. Que de moyens de les rendre utiles, & d'empêcher qu'ils ne ſoient jamais dangereux! La prudence du Miniſtère & du Conſeil, appuyée de la force, trouvera bien aiſément ces moyens, que tant d'autres Nations employent ſi heureuſement —— L'intérêt de l'Etat eſt que des fils expatriés reviennent avec modeſtie dans la maiſon de leur père, l'humanité le demande, la raiſon le conſeille, & la politique ne peut s'en effrayer ".

CHAPITRE VI. *Si l'intolérance eſt de droit naturel & de droit humain.* „ Le droit naturel eſt celui que la nature indique à tous les hommes. Vous avez élevé votre enfant; il vous doit du reſpect comme à ſon père, de la reconnoiſſance comme à ſon bienfaiteur. Vous avez droit aux productions de la terre que vous avez cultivée par vos mains; vous avez donné & reçu une promeſſe, elle doit être tenue".

„ Le droit humain ne peut-être fondé en aucun cas que ſur ce droit de nature; & le grand principe, le principe univerſel de l'un & de l'autre, eſt dans toute la terre: *Ne fais pas ce que tu ne voudrois pas qu'on te fit.* Or on ne voit pas comment ſuivant ce principe, un homme pourroit dire à un autre: *Crois ce que je crois & ce que tu ne peux croire, ou tu périras;* C'eſt ce qu'on dit en Portugal, en Eſpagne, à Goa.

On ſe contente à préſent dans quelques autres pays de dire: *Crois, ou je t'abhorre; crois, ou je te ferai tout le mal que je pourrai; monſtre, tu n'as pas ma Religion, tu n'as donc point de Religion, il faut que tu ſois en horreur à tes voiſins, à ta ville, à ta province.* S'il étoit de droit humain de ſe conduire ainſi, il faudroit donc que le Japonois déteſtât le Chinois, qui auroit en exécration le Siamois; celui-ci pourſuivroit les Gangarides &c. — & tous enſemble ſe jetteroient ſur les Chrétiens, qui ſe ſont ſi longtemps dévorés les uns les autres. Le droit de l'intolérance eſt donc abſurde & barbare; c'eſt le droit des tigres; & il eſt bien plus horrible, car les tigres ne déchirent que pour manger, & nous nous ſommes exterminés pour des paragraphes".

CHAPITRE VII. *Si l'intolérance a été connue des Grecs.* Mr. DE VOLTAIRE montre fort bien que non, & il répond ſurtout très ingénieuſement à l'objection tirée de la mort de Socrate. „ Socrate, *dit-il*, qui approcha le plus près de la connoiſſance du Créateur, en porta, dit-on, la peine, & mourut martyr de la Divinité; c'eſt le ſeul que les Grecs aient fait mourir pour ſes opinions. Si ce fut en effet la cauſe de ſa condamnation, cela n'eſt pas à l'honneur de l'intolérance, puiſqu'on ne punit que celui qui ſeul rendit gloire à Dieu, & qu'on honora tous ceux qui donnoient de la Divinité les notions les plus in-

di-

dignes. Les ennemis de la tolérance ne doivent pas à mon avis, ſe prévaloir de l'exemple odieux des Juges de Socrate. Il eſt évident d'ailleurs, qu'il fut la victime d'un parti furieux animé contre lui. Il s'étoit fait des ennemis irréconciliables des Sophiſtes, des Orateurs, des Poëtes, qui enſeignoient dans les écoles, & même de tous les précepteurs qui avoient ſoin de tous les enfans de diſtinction. Il avoue lui même dans ſon diſcours rapporté par Platon, qu'il alloit de maiſon en maiſon, prouver à ces précepteurs qu'ils n'etoient que des ignorans: cette conduite n'étoit pas digne de celui qu'un Oracle avoit déclaré le plus ſage des hommes. On déchaîna contre lui un Prêtre, & un Conſeiller des cinq cent qui l'accuſerent, j'avoue, que je ne ſais pas préciſément de quoi, je ne vois que du vague dans ſon Apologie; on lui fait dire en général qu'on lui imputoit d'inſpirer aux jeunes gens des maximes contre la Religion & le Gouvernement. C'eſt ainſi qu'en uſent tous les jours les calomniateurs dans le monde: mais il faut dans un Tribunal des faits avérés, des chefs d'accuſation précis & circonſtanciés; c'eſt ce que le procès de Socrate ne nous fournit point; nous ſavons ſeulement qu'il eut d'abord 220 voix pour lui. Le Tribunal des 500 poſſédoit donc 220. Philoſophes; c'eſt beaucoup, je doute qu'on les trouvât ailleurs. Enfin la pluralité fut pour la ciguë; mais

mais auſſi ſongeons que les Athéniens revenus à eux mêmes eurent les accuſateurs & les Juges en horreur; que Mélitus, le principal Auteur de cet arrêt, fut condamné à mort pour cette injuſtice; que les autres furent bannis, & qu'on éleva un Temple à Socrate. Jamais la Philoſophie ne fut ſi bien vengée, ni tant honorée. L'exemple de Socrate eſt au fonds le plus terrible argument qu'on puiſſe alléguer contre l'intolérance ". —

CHAPITRE VIII. *Si les Romains ont été tolérans?* „ Chez les anciens Romains, depuis Romulus juſqu'aux temps des Chrétiens, vous ne voyez pas un ſeul homme perſécuté pour ſes ſentimens —— Les Romains ne profeſſoient pas tous les cultes, ils ne donnoient pas à tous la ſanction publique, mais ils les permirent tous —— La Loi des douze tables: *Deos peregrinos ne colunto*, ſe réduiſit à n'accorder le culte public qu'aux Divinités ſupérieures ou inférieures approuvées par le Sénat. Iſis eut un Temple à Rome —— Les Juifs y commerçoient dès le temps de la Guerre Punique; ils y avoient des Synagogues du temps d'Auguſte, & ils les conſervèrent preſque toujours, ainſi que dans Rome moderne". Pour ce qui eſt des Chrétiens, Mr. DE V. ne croit pas qu'ils aient été perſécutés ſous les premiers Céſars, pour cauſe de Religion. C'eſt démentir & tous les Hiſtoriens Chrétiens, & divers Ecrivains Payens,

yens, entr'autres Tacite. Mais toutes ces autorités n'étonnent point notre Auteur, il fait des grands raiſonnemens pour prouver que les faits qu'on rapporte ne ſont pas vraiſemblables, & il en conclut qu'ils ne ſont pas vrais.

CHAPITRE IX. *Des Martyrs.* On connoit le ſentiment de *Dodwel* ſur le petit nombre des Martyrs: Mr. DE V. enchérit encore ſur le ſavant Anglois. Il avoue cependant qu'il y a eu des perſécutions & des martyrs, mais il les réduit à un très petit nombre, & à dire le vrai tout ce Chapitre eſt un de ceux qui auroient du être ſupprimés.

CHAPITRE X. *Du danger des fauſſes Légendes, & de la perſécution.* C'eſt une ſuite du Chapitre précédent. Mr. DE V. rapporte divers *Actes* des anciens Martyrs, & il en montre fort plaiſamment l'abſurdité. Mais prévoyant enſuite qu'on lui dira peut-être: *Pourquoi venez vous développer nos erreurs & nos fautes? pourquoi détruire nos faux miracles & nos fauſſes légendes? elles ſont l'aliment de la piété de pluſieurs perſonnes &c*; voici ce qu'il repond: „ Tous ces faux miracles par leſquels vous ébranlez la foi qu'on doit aux véritables, toutes ces légendes abſurdes que vous ajoutez aux vérités de l'Evangile, éteignent la Religion dans les cœurs; trop de perſonnes qui veulent s'inſtruire, & qui n'ont pas le temps de s'inſtruire aſſez, diſent: Les maîtres de ma

ma Religion m'ont trompé, il n'y a donc point de Religion; il vaut mieux se jetter dans les bras de la nature que dans ceux de l'erreur; j'aime mieux dépendre de la loi naturelle que des inventions des hommes. D'autres ont le malheur d'aller encore plus loin; ils voient que l'impoſture leur a mis un frein, & ils ne veulent pas même du frein de la vérité, ils penchent vers l'athéiſme; on devient dépravé parce que d'autres ont été fourbes & cruels. Voilà certainement les conſéquences de toutes les fraudes pieuſes, & de toutes les ſuperſtitions. Les hommes d'ordinaire ne raiſonnent qu'à demi; c'eſt un très mauvais argument que de dire: *Voragine* l'Auteur de la Légende dorée, & le Jéſuite *Ribadeneira* compilateur de la *Fleur des Saints*, n'ont dit que des ſottiſes, donc il n'y a point de Dieu; les Catholiques ont égorgé un certain nombre d'Huguenots, & les Huguenots à leur tour ont aſſaſſiné un certain nombre de Catholiques, donc il n'y a point de Dieu; on s'eſt ſervi de la confeſſion, de la communion, & de tous les Sacremens, pour commettre les crimes les plus horribles, donc il n'y a point de Dieu. Je conclurois au contraire, donc il y a un Dieu, qui après cette vie paſſagère, dans laquelle nous l'avons tant méconnu, & tant commis de crimes en ſon nom, daignera nous conſoler, de tant d'horribles malheurs; car à conſidérer les guerres de

Religion, les quarante Schismes des Papes, qui ont preſque tous été ſanglans, les impoſtures qui ont preſque toutes été funeſtes, les haines irréconciliables allumées par les différentes opinions, à voir tous les maux qu'a produits le faux zèle, les hommes ont eu long-temps leur enfer dans cette vie".

Ce morceau nous paroit d'une grande beauté, & ſingulièrement remarquable dans la bouche de Mr. DE V.: en voici un autre qui ne mérite pas moins d'attention & qui ſe trouve dans ce même Chapitre. „ Y a-t-il dans les relations avérées des perſécutions anciennes, un ſeul trait qui approche de la St. Barthelemy & des maſſacres d'Irlande? Y en a-t-il un ſeul qui reſſemble à la fête annuelle qu'on célèbre encore dans Toulouſe, fête cruelle, fête aboliſſable à jamais, dans laquelle un Peuple entier remercie Dieu en proceſſion, & ſe félicite d'avoir égorgé il y a deux cent ans, quatre mille de ſes concitoyens. Je le dis avec horreur, mais avec vérité, c'eſt nous Chrétiens, c'eſt nous qui avons été perſécuteurs, bourreaux, aſſaſſins! & de qui? de nos frères. C'eſt nous qui avons détruit cent villes le Crucifix, ou la Bible à la main, & qui n'avons ceſſé de répandre le ſang, & d'allumer des buchers, depuis le Règne de Conſtantin juſqu'aux fureurs des cannibales qui habitoient les Cévennes;

nes; fureurs, qui graces au Ciel ne subsistent plus aujourd'hui.

Nous envoyons encore quelquefois à la potence, de pauvres gens du Poitou, du Vivarais, de Valence, de Montauban. Nous avons pendu depuis 1745. huit personnages de ceux qu'on appelle Prédicans, ou Ministres de l'Evangile —— On ne sait rien de cela à Paris, où le plaisir est la seule chose importante, où l'on ignore tout ce qui se passe en Province & chez les étrangers. Ces procès se font en une heure, & plus vîte qu'on ne juge un déserteur. Si le Roi en étoit instruit, il feroit grace. On ne traite ainsi les Prêtres Catholiques en aucun Pays Protestant. Il y a plus de 100. (il manque ici, sans doute, un *zéro*) Prêtres Catholiques en Angleterre en Irlande, on les connoit, ou les a laissé vivre très paisiblement dans la dernière guerre. Serons nous toujours les derniers à embrasser les opinions saines des autres nations? Elles se sont corrigées, quand nous corrigerons nous? Il a fallu 60. ans pour nous faire adopter ce que Newton avoit démontré; nous commençons à peine à oser sauver la vie à nos enfans par l'Inoculation; nous ne pratiquons que depuis très peu de temps les vrais principes de l'agriculture; quand commencerons nous à pratiquer les vrais principes de l'humanité? & de quel front pouvons nous reprocher aux Payens d'a-

d'avoir fait des martyrs, tandis que nous avons été coupables de la même cruauté dans les mêmes circonſtances? Accordons que les Romains ont fait mourir une multitude de Chrétiens pour leur ſeule Religion; en ce cas les Romains ont été très condamnables. Voudrions nous commettre la même injuſtice? & quand nous leur reprochons d'avoir perſécuté, voudrions nous être perſécuteurs"?.

CHAPITRE XI. *Abus de l'Intolérance* —— Elle ne produit que des hypocrites, ou des rebelles —— Abominables déciſions des intolérans ſur la dépoſition, & l'aſſaſſinat des Souverains hérétiques —— Affreuſes conſéquences du principe de l'intolérance ——, Si la perſécution contre ceux avec qui nous diſputons étoit une action ſainte, il faut avouer que celui qui auroit fait tuer le plus d'hérétiques, ſeroit le plus grand Saint du Paradis. Quelle figure y feroit un homme qui ſe ſeroit contenté de dépouiller ſes frères, & de les plonger dans des cachots, auprès d'un zélé qui en auroit maſſacré des centaines le jour de la St. Barthelemi? En voici la preuve. Le Succeſſeur de S. Pierre & ſon Conſiſtoire, ne peuvent errer; ils approuvèrent, célébrèrent, conſacrèrent l'action de la St. Barthelemy; donc cette action étoit très ſainte, donc de deux aſſaſſins égaux en piété, celui qui auroit éventré vingt quatre femmes groſſes Huguenottes, doit être élevé en

gloire du double de celui qui n'en aura éventré que douze: par la même raiſon les fanatiques des Cévennes devoient croire qu'ils ſeroient élevés en gloire à proportion du nombre des Prêtres, des Religieux, & des femmes Catholiques qu'ils auroient égorgés. Ce ſont-là d'étranges titres pour la Gloire éternelle".

CHAPITRE XII. *Si l'Intolérance fut de Droit Divin dans le Judaiſme, & ſi elle fut toujours miſe en pratique?*

CHAPITRE XIII. *Extrême Tolérance des Juifs.*

CHAPITRE XIV. *Si l'Intolérance a été enſeignée par Jeſus-Chriſt?* MR. DE VOLTAIRE montre fort bien que non, que N. S. n'a prêché que la douceur, la patience, l'indulgence, que toute ſa vie fut un modèle de charité, & un tiſſu d'actions bienfaiſantes, qu'il étoit fort ſupérieur à Socrate, & que ſi l'on veut reſſembler à J. C. il faut être martyr & non bourreau.

CHAPITRE XV. *Témoignages contre l'Intolérance.* Ces témoignages ſont tirés des Pères, des Conciles, de divers Théologiens, & des meilleurs Ecrivains modernes. „ On pourroit, *conclut notre Auteur*, faire un Livre énorme, tout compoſé de pareils paſſages. Nos hiſtoires, nos diſcours, nos Sermons, nos Ouvrages de morale, nos catéchiſmes reſpirent tous, enſeignent tous aujourd'hui ce devoir ſacré de l'indulgence. Par quelle fatalité,

par

par quelle inconſéquence démentirions nous dans la pratique, une théorie que nous annonçons tous les jours? Quand nos actions démentent notre morale, c'eſt que nous croyons qu'il y a quelque avantage pour nous à faire le contraire de ce que nous enſeignons; mais certainement il n'y a aucun avantage à perſécuter ceux qui ne ſont pas de notre avis, & à nous en faire haïr. Il y a donc de l'abſurdité dans l'intolérance. Mais, dira-t-on, ceux qui ont intérêt à gêner les conſciences ne ſont point abſurdes. C'eſt à eux que s'adreſſe le petit Chapitre ſuivant".

CHAPITRE XVI. *Dialogue entre un mourant & un homme qui ſe porte de bien.* L'homme qui ſe porte bien eſt un Eccléſiaſtique Catholique Romain, qui dans l'eſpérance d'obtenir un bon Canonicat, veut obliger un moribond à ſigner l'abjuration de quelques prétendues héréſies. Il lui parle & le perſécute de la manière la plus odieuſe & la plus inhumaine, le mourant réſiſte, ſe défend avec douceur, meurt en priant Dieu de convertir ce barbare, & l'Eccléſiaſtique au déſeſpoir de ce qu'il lui échappe s'écrie: *Au Diable ſoit l'impertinent qui n'a point ſigné! Je vais ſigner pour lui & contrefaire ſon écriture.*

CHAPITRE XVII. *Lettre écrite au Jéſuite* Le Tellier, *par un Bénéficier, le 6. Mai* 1714. Cette Lettre eſt viſiblement ſuppoſée. Le Bénéficier y propoſe tout

doucement au Confeſſeur du Roi, de faire ſauter en l'air, d'égorger & d'empoiſonner environ ſix millions de Huguenots & de Janſéniſtes qu'il ſuppoſe en France, & il en indique les moyens. Il y a peut-être un peu trop de charge dans cette Lettre, auſſi bien que dans le Dialogue précédent; mais notre Auteur s'excuſe très ingénieuſement dans un *Poſtſcript*, où il prend la peine d'écraſer le très furieux & très mépriſable Auteur d'un Livre, qui a paru depuis peu en France ſous le titre de *l'Accord de la Religion & de l'humanité*. „ J'avoue, *dit Mr.* DE V., que j'ai cru aller un trop loin, quand j'ai rendu publique la Lettre du correſpondant du P. le Tellier, dans laquelle le Congréganiſte propoſe des tonneaux de poudre. Je me diſois à moi-même, on ne m'en croira pas; on regardera cette Lettre comme une pièce ſuppoſée: mes ſcrupules heureuſement ont été levés, quand j'ai lu dans *l'Accord de la Religion & de l'inhumanité* pag. 149. ces douces paroles : *L'extinction totale des Proteſtans de France n'affoibliroit pas plus la France, qu'une ſaignée n'affoiblit un malade bien conſtitué.* Ce Chrétien compatiſſant, qui a dit que les Proteſtans compoſent le vingtième de la Nation, veut donc qu'on répande le ſang de cette vingtième partie, & ne regarde cette opération que comme une ſaignée d'une palette! Dieu nous préſerve avec lui des trois vingtièmes! Si donc cet hon-

honnête homme propoſe de tuer le vingtième de la Nation, pourquoi l'ami du P. Le Tellier n'auroit-il pas propoſé d'en exterminer le tiers? Il eſt donc très vraiſemblable que la Lettre au P. Le Tellier a été réellement écrite".

CHAPITRE XVIII. *Seuls cas où l'Intolérance eſt de droit humain.* „ Pour qu'un Gouvernement ne ſoit pas en droit de punir les erreurs des hommes, il eſt néceſſaire que ces erreurs ne ſoient pas des crimes; elles ne ſont des crimes que quand elles troublent la Société; elles troublent cette Société, dès qu'elles inſpirent le fanatisme; il faut donc que les hommes commencent par n'être pas fanatiques, pour mériter la tolérance". —

CHAPITRE XIX. *Relation d'une diſpute de controverſe à la Chine.* Un Aumônier de la Compagnie Danoiſe, un Chapelain de Batavia, & un Jéſuite, diſputent de Religion en préſence d'un ſage Mandarin, le ſcandaliſent par leurs animoſités, & l'obligent à leur dire: *Si vous voulez qu'on tolère ici votre doctrine, commencez pas n'être ni intolérans, ni intolérables.* Au ſortir de l'audience le Jéſuite rencontre un Miſſionnaire Jacobin, celui ci le taxe de menſonge & d'idolâtrie, la querelle s'échauffe, ils ſe prennent aux cheveux, & le Mandarin informé du ſcandale les envoie tous deux en priſon.

CHAPITRE XX. *S'il eſt utile d'entretenir*

le Peuple dans la Superſtition? „ Telle eſt la foibleſſe du genre humain, & telle ſa perverſité, qu'il vaut mieux ſans doute pour lui d'être ſubjugué par toutes les ſuperſtitions poſſibles, pourvu qu'elles ne ſoient point meurtrières, que de vivre ſans Religion. L'homme a toujours eu beſoin d'un frein, & quoiqu'il fut ridicule de ſacrifier aux Faunes, aux Sylvains, aux Nayades, il étoit bien plus raiſonnable & plus utile d'adorer ces images fantaſtiques de la Divinité, que de ſe livrer à l'Athéiſme. Un Athée qui ſeroit raiſonneur, violent & puiſſant, ſeroit un fléau auſſi funeſte qu'un ſuperſtitieux ſanguinaire. Quand les hommes n'ont pas de notions ſaines de la Divinité, les idées fauſſes y ſuppléent, comme dans les temps malheureux on trafique avec de la fauſſe monnoie, quand on n'en a pas de bonne. Le Payen craignoit de commettre un crime de peur d'être puni par les faux Dieux. Le Malabare craint d'être puni par ſa Pagode. Par-tout où il y a une Société établie, une Religion eſt néceſſaire; les Loix veillent ſur les crimes commis, & la Religion ſur les crimes ſecrets. Mais lorſqu'une fois les hommes ſont parvenus à embraſſer une Religion pure & ſainte, la ſuperſtition devient non ſeulement inutile, mais très dangereuſe. On ne doit pas chercher à nourrir de gland ceux que Dieu daigne nourrir de pain. La ſuperſtition eſt à la Religion, ce que l'Aſtro-

ſtrologie eſt à l'Aſtronomie, la fille très folle d'une mère très ſage. Ces deux filles ont long-temps ſubjugué toute la terre". —

CHAPITRE XXI. *Vertu vaut mieux que Science.* „ La Religion eſt inſtituée pour nous rendre heureux dans cette vie & dans l'autre. Que faut-il pour être heureux dans la vie à venir? Etre juſte. Pour être heureux dans celle-ci, autant que le permet la miſère de notre nature, que faut-il être? Etre indulgent ". —

CHAPITRE XXII. *De la Tolérance univerſelle.* „ Il ne faut pas un grand art, une éloquence bien recherchée, pour prouver que des Chrétiens doivent ſe tolérer les uns les autres. Je vais plus loin; je vous dis qu'il faut regarder tous les hommes comme nos frères. Quoi! mon frère le Turc? mon frère le Chinois? le Juif? le Siamois? Oui, ſans doute; ne ſommes nous pas enfans du même père, & créatures du même Dieu? — Non ſeulement il eſt bien cruel de perſécuter dans cette courte vie, ceux qui ne penſent pas comme nous; mais je ne ſais s'il n'eſt pas bien hardi de prononcer leur damnation éternelle. Il me ſemble qu'il n'appartient guère à des atomes d'un moment tels que nous ſommes, de prévenir ainſi les arrêts du Créateur. Je ſuis bien loin de combattre cette ſentence: *hors de l'Egliſe point de Salut*, je la reſpecte, ainſi que tout ce qu'elle enſeigne; mais en vérité, connoiſſons nous

toutes les voies de Dieu, & toute l'étendue de ſes miſéricordes? n'eſt-il pas permis d'eſpérer en lui autant que de le craindre? N'eſt-ce pas aſſez d'être fidèles à l'Egliſe? faudra-t-il que chaque particulier uſurpe les droits de la Divinité, & décide avant elle du ſort éternel de tous les hommes? Quand nous portons le deuil d'un Roi de Suède, ou de Dannemarc, ou d'Angleterre, ou de Pruſſe, diſons-nous que nous portons le deuil d'un réprouvé qui brûle éternellement en Enfer? Il y a dans l'Europe quarante millions d'habitans qui ne ſont pas de l'Egliſe de Rome: dirons nous à chacun d'eux: Monſieur, attendu que vous êtes infailliblement damné, je ne veux ni manger, ni contracter, ni converſer avec vous? O Sectateurs d'un Dieu clément! ſi vous aviez un cœur cruel, ſi en adorant celui dont toute la Loi conſiſtoit en ces paroles: *Aimez Dieu & votre prochain*, vous aviez ſurchargé cette Loi pure & ſainte, de ſophiſmes & de diſputes incompréhenſibles; ſi vous aviez allumé la diſcorde, tantôt pour un mot nouveau, tantôt pour une ſeule lettre de l'alphabet; ſi vous aviez attaché des peines éternelles à l'omiſſion de quelques cérémonies, que d'autres Peuples ne pouvoient connoître; je vous dirois en répandant des larmes ſur le Genre humain: Tranſportez vous avec moi au jour où tous les hommes ſeront jugés, & où Dieu rendra à

chacun

chacun ſelon ſes œuvres. Je vois tous les morts des ſiècles paſſés & du notre comparoître en ſa préſence. Etes vous bien ſûrs que notre Créateur & notre Père dira, au ſage & vertueux *Confucius*, au Légiſlateur *Solon*, à *Pythagore*, à *Zaleucus*, à *Socrate*, à *Platon*, aux divins *Antonins*, au bon *Trajan*, à *Titus* les délices du genre humain, à *Epictète*, à tant d'autres hommes, les modèles des hommes : *Allez, monſtres! allez ſubir des châtimens infinis en intenſité & en durée; que votre ſupplice ſoit éternel comme moi. Et vous, mes bien-aimés, Jean Châtel, Ravaillac, Damiens, Cartouche &c. qui êtes morts avec les formules preſcrites, partagez à jamais à ma droite mon Empire & ma félicité.* Vous reculez d'horreur à ces paroles, & après qu'elles me ſont échappées, je n'ai plus rien à vous dire ".

CHAPITRE XXIII. „ Ce n'eſt donc plus aux hommes que je m'addreſſe, (*ainſi commence une* Prière à Dieu, *dont nous ne rapportons que l'eſſentiel*) c'eſt à toi Dieu de tous les êtres, de tous les mondes, & de tous les temps, s'il eſt permis à de foibles créatures perdues dans l'immenſité, & imperceptibles au reſte de l'Univers, d'oſer te demander quelque choſe, à toi qui as tout donné, à toi dont les Décrets ſont immuables comme éternels. Daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature! que ces erreurs ne faſſent point nos cala-

mités ! Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, & des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à ſupporter le fardeau d'une vie pénible & paſſagère ! que les petites différences qu'il y a — entre nos opinions, entre nos cérémonies, entre nos loix, entre toutes nos conditions ſi diſproportionnées à nos yeux & ſi égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui diſtinguent les hommes ne ſoient pas des ſignaux de haine & de perſécution ! — Que les grands & les riches jouiſſent ſans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur & richeſſe, & que les autres les voient ſans envie ; car tu ſais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir. Puiſſent tous les hommes ſe ſouvenir qu'ils ſont freres ! qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée ſur les ames, comme ils ont en exécration le brigandage, qui ravit par la force le fruit du travail & de l'induſtrie paiſible ! Si les fléaux de la guerre ſont inévitables, ne nous haïſſons, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le ſein de la paix, & employons l'inſtant de notre exiſtence, à benir également en mille langages divers —— ta Bonté qui nous a donné cet inſtant " !

CHAPITRE XXIV. *Poſtſcriptum.* „ Tandis qu'on travailloit à cet Ouvrage, dans l'unique deſſein de rendre les hommes plus com-

compatiſſans & plus doux, un autre homme écrivoit dans un deſſein tout contraire; car chacun a ſon opinion. Cet homme faiſoit imprimer un petit Code de perſécution, intitulé: *L'Accord de la Religion & de l'humanité*: (c'eſt une faute de l'Imprimeur, liſez *de l'inhumanité*). L'Auteur de ce ſaint Libelle dit —— *S'il y a chez vous beaucoup d'hétérodoxes, ménagez les, perſuadez les; s'il n'y en a qu'un petit nombre, mettez en uſage la potence & les galères, & vous vous en trouverez fort bien.* C'eſt ce qu'il conſeille à la page 89. & 90. Dieu merci, je ſuis bon Catholique; je n'ai point à craindre ce que les Huguenots appellent le martyre: mais ſi cet homme eſt jamais Premier Miniſtre, comme il paroit s'en flatter dans ſon Libelle, je l'avertis que je pars pour l'Angleterre, le jour qu'il aura ſes lettres patentes".

„ Preſque tout ſon Livre eſt une imitation de l'Apologie de la *S. Barthelemy*. C'eſt cet Apologiſte ou ſon écho (4); Dans l'un

(4) On ſait que l'Apologiſte de la S. Barthelemy eſt l'Abbé *de Caveyrac*. Nous apprenons pas les Nouvelles publiques, que ce galant homme ayant été reconnu pour l'Auteur de *l'Appel à la Raiſon*, à été condamné par le Parlement de Paris à être fouetté, marqué & envoyé aux galères. Il s'eſt enfui, mais la premiére partie de la Sentence a été exécutée en effigie le 1r. Mars de cette Année. On dit que *Caveyrac* s'eſt retiré à Rome; il pourra bien n'y pas être fouetté, mais à coup ſûr il y ſera mépriſé de tous les honnêtes gens.

l'un ou dans l'autre cas, il faut eſpérer que ni le maître, ni le diſciple ne gouverneront l'Etat. Mais s'il arrive qu'ils en ſoient les maîtres, je leur préſente de loin cette requête au ſujet de deux lignes de la page 93 du ſaint Libelle: *Faut il ſacrifier au bonheur du vingtième de la Nation, le bonheur de la Nation entière?* Suppoſé qu'en effet il y aît vingt Catholiques Romains en France contre un Huguenot, je ne prétens point que le Huguenot mange les vingt Catholiques; mais auſſi pourquoi ces vingt Catholiques mangeroient ils ce Huguenot? & pourquoi empêcher ce Huguenot de ſe marier? N'y a-t-il pas des Evêques, des Abbés, des Moines qui ont des terres en Dauphiné, dans le Gévaudan, devers Agde, devers Carcaſſonne? Ces Evêques, ces Abbés, ces Moines, n'ont-ils pas des fermiers qui ont le malheur de ne pas croire à la Tranſſubſtantiation? N'eſt-il pas de l'intérêt des Evêques, des Abbés, des Moines & du public, que ces fermiers aient de nombreuſes familles? N'y aura-t-il que ceux qui communieront ſous une ſeule eſpèce, à qui il ſera permis de faire des enfans? En vérité, cela n'eſt ni juſte, ni honnête".

CHAPITRE XXV. *Suite & Concluſion.* „ Nous apprenons que le 7. Mars 1763. tout le Conſeil d'Etat aſſemblé à Verſailles, les Miniſtres d'Etat y aſſiſtant, le Chancelier y préſidant, Mr. *de Crosne* Maître des Requê-

quêtes, rapporta l'affaire des Calas avec l'impartialité d'un Juge, l'exactitude d'un homme parfaitement inſtruit, & l'éloquence ſimple & vraie d'un Orateur homme d'Etat, la ſeule qui convienne dans une telle aſſemblée. Une foule prodigieuſe de perſonnes de tout rang, attendoit dans la galerie du Château la déciſion du Conſeil. On annonça bientôt au Roi que toutes les voix, ſans en excepter une, avoient ordonné que le Parlement de Toulouſe enverroit au Conſeil les pièces du procès, & les motifs de ſon Arrêt, qui avoit fait expirer Jean Calas ſur la roue; S. M. approuva le jugement du Conſeil. Il y a donc de l'humanité & de la juſtice chez les hommes; & principalement dans le Conſeil d'un Roi aimé & digne de l'être. L'affaire d'une malheureuſe famille de citoyens obſcurs a occupé Sa Majeſté, ſes Miniſtres, le Chancelier, & tout le Conſeil; & a été diſcutée avec un examen auſſi réfléchi que les plus grands objets de la guerre & de la paix peuvent l'être. L'amour de l'équité, l'intérêt du genre humain ont conduit tous les Juges. Graces en ſoient rendues à ce Dieu de clémence, qui ſeul inſpire l'équité & toutes les vertus".

„ Nous l'atteſtons que nous n'avons jamais connu, ni cet infortuné *Calas* que les huit Juges de Toulouſe firent périr ſur les indices les plus foibles, contre les ordonnances de nos Rois, & contre les loix de

de toutes les nations; ni ſon fils *Marc Antoine*, dont la mort étrange a jetté ces huit Juges dans l'erreur; ni la mère auſſi reſpectable que malheureuſe; ni ſes innocentes filles, qui ſont venues avec elle de 200. lieues mettre leur déſaſtre & leur vertu au pied du Trône. Ce Dieu ſait que nous n'avons été animés que d'un eſprit de juſtice, de vérité, & de paix, quand nous avons écrit ce que nous penſions de la Tolérance, à l'occaſion de *Jean Calas*, que l'eſprit d'intolérance a fait mourir".

„ Nous n'avons pas cru offenſer les huit Juges de Toulouſe, en diſant qu'ils ſe ſont trompés, ainſi que tout le Conſeil l'a préſumé: au contraire nous leur avons ouvert une voie de ſe juſtifier devant l'Europe entière: cette voie eſt d'avouer que des indices équivoques, & les cris d'une multitude inſenſée, ont ſurpris leur juſtice; de demander pardon à la veuve, & de réparer autant qu'il eſt en eux la ruine entière d'une famille innocente, en ſe joignant à ceux qui la ſecourent dans ſon affliction. Ils ont fait mourir le père injuſtement, c'eſt à eux de tenir lieu de père aux enfans, ſuppoſé que ces orphelins veuillent bien recevoir d'eux une foible marque d'un très juſte repentir. Il ſera beau aux Juges de l'offrir, & à la famille de le refuſer".

„ C'eſt ſur-tout au Sieur *David* Capitoul de Toulouſe, s'il a été le premier perſécuteur de l'innocence, à donner l'exem-

xemple de remords. Il insulta un père de famille mourant sur l'échaffaut. Cette cruauté est bien inouie ; mais puisque Dieu pardonne, les hommes doivent aussi pardonner à qui répare ses injustices".

ARTICLE DOUZIEME.

JACOBI PHILIPPI D'ORVILLE Sicula, *quibus Siciliæ veteris rudera, additis Antiquitatum tabulis illustrantur. Edidit & Commentarium ad Numismata Sicula XX. Tabulis æneis incisa, & ad tres Inscriptiones majores Geloam, Tauromenitanam, & Reghinam, nec non minorum Inscriptionum Syllogen, Orationem in Auctoris obitum & Præfationem adjecit* PETRUS BURMANNUS SECUNDUS. Amstelaedami CIↃIↃCCLXIV. *Apud* Gerardum Tielenburg. *fol.* Pars I. & II. *pagg.* 675.

C'est-à-dire,

VOYAGE DE SICILE (1), avec la Descrip-

(1) C'est le titre que M. D'ORVILLE se proposoit de mettre à la tête de son Ouvrage. Nous n'en trouvons point qui approche davantage du terme énergique que Mr. BURMAN y a substitué.

cription & des Figures en tailles douces, de divers monumens antiques qui s'y trouvent encore. Par feu Mr. JAQUES PHILIPPE D'ORVILLE; Ouvrage publié par les soins de M. PIERRE BURMAN, qui y a ajouté l'explication de quantité de Médailles Siciliennes gravées en XX Planches, de trois longues Inscriptions autrefois placées à Gela, à Tauromenium & à Rhegium, avec un Recueil de quelques autres Inscriptions moins étendues, l'Oraison funèbre de l'Auteur & une Préface. A *Amsterdam* MDCCLXIV. Chez *Gerard Tielenburg*, en II. Tomes *in fol.* faisant ensemble un Volume de 675 pages; sans compter la Préface, les Epitres Dédicatoires, quelques pièces de Poésie, des Tables, des Indices, & un beau Portrait de M. D'ORVILLE gravé par *Hoebrake*.

EN donnant il y a quinze mois le *Prospectus* de cet Ouvrage de M. D'ORVILLE (2), nous l'annonçâmes comme

(2) Bib. des Sc. *Tom. XVI. Part. I. Art. X.*

me la production d'un des premiers Littérateurs de notre siècle, qui après avoir parcouru la Sicile en homme docte, s'étoit proposé de faire connoître l'état ancien de cette Isle, mieux qu'on ne le connoit malgré toutes les lumières qu'on croit avoir pour s'en instruire, & tous les secours qu'on trouve pour cela dans la belle & docte description de *Cluvier*. Telle est en effet l'idée qu'on doit se faire de ce Voyage. C'est un trésor d'érudition, un Itinéraire écrit pour les Savans dans leur langue, par un Savant, qui consommé dans l'étude des anciens Auteurs Grecs & Latins, a eu la curiosité d'aller examiner de ses propres yeux, la vérité des Relations qu'ils nous ont laissées d'un pays plein de merveilles, & d'y comparer ce que les plus judicieux d'entre les modernes en ont successivement écrit. On ne sauroit arrêter ses regards sur une page de ce Livre sans y trouver, ou des Etymologies examinées, ou des positions de lieux rectifiées, ou des passages des Anciens confrontés, corrigés rétablis, ou des méprises des modernes indiquées & relevées, ici des médailles expliquées, là des monumens de l'antiquités décrits, par-tout une Critique ou fine, ou profonde, & toujours accompagnée de goût & de discernement.

Mais cela même nous met dans l'impossibilité d'entreprendre une analyse exactes de cet Ouvrage. La plupart de nos

Lecteurs ne retireroient aucun fruit de ce qu'on y trouve de plus travaillé. Nous n'aurions ni l'avantage de les instruire, ni le plaisir de les amuser; & nous croyons pouvoir aspirer à l'un & à l'autre, en nous en tenant à un notice générale, mais suivie des endroits les plus propres à les intéresser dans le Voyage de Mr. D'ORVILLE. C'est la tâche que nous nous imposons actuellement. Mr. le Professeur BURMAN nous occupera le Trimestre prochain. Il n'y auroit par moyen de rendre compte de tant de richesses, en une seule fois.

(3) Ce fut vers la fin d'Avril de l'année 1727, qu'après avoir admiré à loisir les magnificences & les antiquités de *Rome*, M. D'ORVILLE brûlant du desir de voir la Sicile, dit adieu à cette Capitale, en partit pour *Naples*, dans la résolution de traverser la Calabre, de gagner *Régio* &, de s'y embarquer pour l'Isle fameuse qui enflammoit ses desirs. Des amis éclairés lui représentèrent qu'il n'y avoit pas de sûreté dans cette route. Il ordonna donc au patron d'une félouque d'aller l'attendre à *Vietri*, où il se rendit à cheval en passant le long du *Vésuve*, à *Nocera*, à *Cava*, & où il s'embarqua le 8e. Mai. Le cinquième jour de son départ de *Naples*, il se trouva déjà à l'entrée de la mer de Toscane, entre les fameux écueils de *Scylla* &

(3) *Cap.* I.

& de *Charibde*, découvrant de loin les vapeurs enflammées de *Strongyle*, l'une des *Isles Eoliennes*, & à la vue du Promontoire de *Pélore*, c'eſt-à-dire du Cap de *Faro*. Bientôt enſuite il toucha à *Meſſine*, dont le Port & les Edifices extérieurs le ravirent en admiration.

Mais avant que de pénétrer plus loin, M. D'ORVILLE voulut profiter de l'occaſion pour voir *Régio*. Il ſe rembarqua dans ce deſſein & le trajet ne fut pas long. Le détroit n'eſt guère en cet endroit que de quinze mille pas. En moins de deux heures notre Voyageur ſe retrouva heureuſement en Italie. Il ſoupçonne néanmoins que c'eſt-là proprement qu'il faut placer les gouffres du *Charybde*, parce qu'en effet les écueils, les vents & les marées, rendent trop ſouvent ce paſſage funeſte aux Navigateurs. *Régio* n'eſt pas grand' choſe; après y avoir vu quelques antiquités & quelques manuſcripts, M. D'ORVILLE ne s'y arrêta pas long temps. Il vouloit prévenir l'approche des grandes chaleurs. Il ſe hâta de retourner à *Meſſine*, & ſuivant les conſeils de quelques marchands Anglois, ainſi que du Conſul de cette nation, il ſe mit en chemin pour faire le tour de l'Isle, en commençant du côté du Nord; mais au lieu de ſuivre la grande route (anciennement *Via Valeria*), alors infeſtée par des troupes de voleurs, il prit le parti, tantôt de s'embarquer ſur de petits bâtimens le

long de la côte, & tantôt de monter à cheval pour aller d'un lieu à l'autre; de cette manière le voyage fut tout à la fois & plus agréable & plus sûr

(4) Sorti du port de Messine le 20 Mai, M. D'ORVILLE, traversa le détroit de même nom, doubla le Cap *Faro*, & vint prendre terre à *Melazzo* (*Mylæ*), petite Ville fort délabrée au pied d'un Rocher. Notre Voyageur y trouva pourtant une auberge assez commode, chose rare en Sicile, car dans toute l'Isle on n'en trouve que trois, celle-ci, une à *Termini*, & un autre à *Trapano*. Par-tout ailleurs, sans en excepter *Palerme* & *Messine*, les hôtelleries sont à peine logeables pour des chevaux. Ce qui soutient *Melazzo*, c'est la pêche des Thons qu'on y prend en grande quantité, & dont on trouve ici une description très élégante.

(5) De *Melazzo*, l'Auteur voulut faire le trajet aux Isles Eoliennes Dans moins de sept heures, il arriva à *Lipare*. Le lendemain de grand matin tantôt sur des mules, tantôt sur des ânes, il se mit à parcourir une bonne partie de cette Isle, & il trouva que *Diodore de Sicile* qui célèbre sa fertilité, lui rend plus de justice que *Ciceron* qui l'accuse du contraire. En poussant

(4) *Cap.* II.
(5) *Cap.* III.

ſant juſqu'au Sud de *Lipari* par de très mauvais chemins, il eut le plaiſir de voir de loin, trois autres des Isles Eoliennes, qu'on aſſure entièrement dépeuplées, *Didymæ*, *Phoenicuſæ*, *Ericuſæ*. De retour à *Lipari*, il y paſſa la nuit; mais preſque ſans pouvoir repoſer, tant étoit continuel & éclatant le bruit des Volcans de l'Isle de *Vulcano* (*Vulcania*). Elle n'eſt qu'à mille pas de la précédente, & fait corps avec une autre Isle plus petite, qui n'en eſt ſéparée, que par une langue de terre; on l'appelle *Vulcanello*, & il paſſe pour certain qu'elle eſt ſoudainement née du ſein des ondes.

Deux Volcans vomiſſent continuellement des flammes, des pierres & des matières combuſtibles à *Vulcano*. Le plus élevé eſt du côté du Midi. Sa bouche peut avoir quinze cent pas de circuit. M. D'ORVILLE n'y grimpa qu'avec une peine infinie, ſur un ſol de cendres ſulphureuſes dont la chaleur puante étoit aggravée par l'ardeur du Soleil. Pendant que d'un oeil curieux il tâchoit de pénétrer dans les profondeurs de cet abyme, un bruit affreux l'avertit ſoudainement de s'en éloigner. Une fumée noire commença à ſortir du gouffre; bientôt du ſein d'une vapeur enflammée, le Volcan lança des pierres brûlantes, au milieu d'un fracas qui tout à la fois imitoit les éclats du

tonnerre & l'émotion orageuſe des groſſes eaux. Le Philoſophe ne ſe fit pas dire de fuir, & ſans doute qu'il deſcendit de ce lieu terrible plus vîte qu'il n'y étoit monté. Cependant l'autre Volcan ſitué dans la partie Septentrionale de l'Isle, eſt encore plus formidable dans ſes éruptions, parce qu'il eſt beaucoup moins élevé que le premier. Il vomit preſque ſans relâche de la fumée, des flammes, des cendres, du ſoufre, & des pierres. Il n'eſt pas rare de l'entendre mugir & tonner juſqu'à ſix fois dans une heure. L'eau de la Mer voiſine ſe reſſent de l'ardeur de ſes feux. Quoique froide au rivage, on la trouve tiède quand on y avance de deux ou trois pas; plus loin elle eſt plus chaude & ſi l'on avance encore davantage, cette chaleur devient inſupportable; parce, apparemment, qu'une partie des eaux qui coulent ſous ces énormes chaudières, vont y décharger leurs flots bouillonnans.

Si-tôt que le Soleil eût commencé à baiſſer, notre Voyageur ſe hâta de regagner la Sicile. Le vent ſouffloit avec force, mais d'un point contraire à ſa route. Il étoit plus de minuit quand M. D'ORVILLE débarqua au Cap *Orlando*; & l'on comprend aſſez ſans que nous le diſions qu'un pareil trajet, fait à la lueur des Volcans, parmi les éclats de leurs tonnerres, en dépit des vents, ne ſauroit paſſer pour une partie de plaiſir.

Non

Non loin du Cap que nous venons de nommer, & peut-être dans le lieu où eſt aujourd'hui la petite Ville de *S. Marco*, étoit anciennement *Agathyrne*. Delà en rangeant la côte de fort près, parce qu'on y vogue ſans crainte de donner ſur aucun écueil, ce qui fit que les Grecs appellèrent cet endroit la belle côte (Καλὴ ἀκτη), l'Auteur ſe trouva le lendemain après midi vis-à-vis de *Tuſa*, pauvre petite Ville dont le Seigneur prétend être de la maiſon des Princes de Tour & Taxis. A un peu de diſtance étoit *Haleſa*, où l'on chargeoit tout le froment que les Romains achetoient dans les campagnes voiſines de la Sicile Septentrionale. Auſſi y trouve-t-on fréquemment des monnoies Romaines. M. D'ORVILLE y alla chercher des inſcriptions qu'il ne trouva pas.

(6). Après s'être rembarqué il paſſa devant l'ancien *Cephalædium*, à préſent *Cefalu*, & arriva ſur le ſoir a *Termini* autrefois *Himère*. C'eſt une des bonnes villes de l'Iſle. On y montre des ſtatues dont notre ſavant Littérateur ne paroit pas révérer l'antiquité, ſurtout de celle du Poëte *Stéſichore*, que les Himériens modernes penſent avoir reçue de *Scipion*. *Ciceron* en parle de maniere à faire croire qu'elle étoit de bronze, mais ſi c'eſt la même ſtatue, comme elle eſt aujourd'hui de marbre, il faut qu'elle

(6) *Cap.* IV.

qu'elle se soit pétrifiée. Au reste c'étoit sur les bords d'un fleuve de même nom qu'*Himère* étoit située. Ce fleuve l'arrosoit du côté du Nord, & c'est-là que Mr. D'ORVILLE place la scène des avantures infortunées du Berger Daphnis, dont il explique la fable avec beaucoup de vraisemblance & encore plus d'érudition.

Dès qu'on a passé *Termini*, la côte change de face & n'offre plus qu'un terrein stérile. Delà peut-être le nom donné au Cap *Mont Gerbino*, car *Geribum* signifie en Arabe un lieu inculte. A quelque distance de ce Cap étoit *Solus* ou *Solunte*, ainsi appellée d'un mot grec qui représentoit sa forme, qui étoit celle d'un disque ou palet à jouer. *Bochart*, que notre Auteur respecte toujours & critique souvent, dérivoit *Solus* d'un mot Hébreu ou Phénicien, qui signifie un rocher; mais à dire vrai il est plus naturel de présumer que ce furent les Grecs, qui baptisèrent cette ville, comme ils firent *Panorme*, *Drepanum* & quelques autres.

(7) Le Cap de *Mont Gerbino* franchi, on recommence à voir des arbres & peu à peu des campagnes fertiles, à mesure qu'on approche de *Palerme* autrefois *Panorme*. De loin cette Capitale n'a pas grande apparence, parce qu'elle est située dans un fond; mais plus on s'avance & plus

(7) *Cap.* V.

plus l'aſpect en eſt impoſant, ſur-tout du côté de la Mer. Une large rue qui commence dès le rivage, traverſe au cordeau toute la ville. Cette rue eſt coupée au centre par une autre; cela même y forme une place à quatre côtés, qu'on appelle *i quatre Cantoni*, & que de magnifiques fontaines, avec de belles ſtatues ornent ſuperbement. En général *Palerme* eſt décorée d'une multitude d'Egliſes, de Couvens, & d'autres Edifices qui l'élèvent au deſſus de toutes les villes de la Sicile, & à l'egal des villes les plus admirées en Italie: mais le moderne y a englouti l'antique. Aux Inſcriptions près, il ne s'y trouve preſque plus d'anciens monumens.

L'Auteur décrit néanmoins une pierre ſépulcrale, ſur laquelle on voit la figure d'une femme, qui a tout l'air d'une Egyptienne, ſans qu'on puiſſe dire qu'elle en étoit une; car il paroit inconteſtable que les *Panormitains* & leurs voiſins avoient adopté les uſages funèbres qu'on obſervoit en Egypte pour la ſépulture. Il n'y avoit que peu de temps qu'on avoit découvert une grotte ſépulcrale dans le territoire de *Solunte*, d'où l'on avoit tiré parmi quantité de vaſes & d'utenciles, diverſes idoles tout à fait dans le goût Egyptien. M. D'ORVILLE donne de tout cela des figures exactes.

Un ſpectacle qui le frappa extrême-

ment, ce fut le ſouterrain voûté des Capucins hors de la porte de *Palerme*. En y entrant il vit d'un coup d'oeil, avec horreur, plus de mille cadavres deſſéchés & attachés ſoit aux murailles, ſoit dans des niches de cet affreux cimetière. Tous ces ſquelettes ſont habillés de gris, comme les Pères du Couvent, quoiqu'on y admette des morts de tout ordre, tant ceux qui ont ambitionné cet honneur, que ceux pour qui il devient une flétriſſure. Les attitudes de ces derniers ſont variées, comme les ſupplices dont ils s'étoient rendus dignes. Ici c'eſt un ſpectre qui couronné d'épines paroit en être déchiré. Là un autre qui plie ſous le poids d'une croix énorme. D'autres ont la corde au cou; on croiroit lire ſur leurs viſages les tourmens dont ils ont été déchirés. Mais ce qui fait ſouhaiter d'entrer après la mort dans cette affreuſe ſociété, c'eſt la réputation de ſainteté des bons Pères; c'eſt leur habileté à faire des guériſons miraculeuſes, dont notre Auteur eut le plaiſir de voir le jeu. D'ailleurs divers de ces ſpectres deviennent des êtres à prodiges; & ſur le tout on a grand ſoin de laiſſer croire à la dévote multitude, que la conſervation de ces cadavres eſt elle même un miracle bien ſupérieur aux forces de la nature & de l'art. Il eſt néanmoins très connu que dans pluſieurs ſouterrains, la nature du ſol opè-

opère ſeule moyennant quelques précautions ce prodige prétendu ; témoin les ſouterrains de *Toulouſe* & de *Cremone* ; témoin ſpécialement ceux des Capucins de *St. Ephrem* à *Naples*. M. D'ORVILLE y avoit été, & il nous apprend qu'au lieu que ceux-ci deſſéchoient & préparoient leurs ſquélettes avec de la chaux, les Capucins de *Palerme* ſe contentoient de tenir pendant un an dans des petites caves inacceſſibles à l'air, les corps de ceux qu'ils deſtinoient à l'honneur de figurer dans la grande aſſemblée qui repréſente l'empire des ombres & de la mort.

Après avoir ſucceſſivement viſité divers endroits de *Palerme*, auſſi agréables que celui que nous venons de decrire eſt affreux, Mr. D'ORVILLE ſe remit en mer. Les vents lui furent contraires. Il ne put gagner *Ségeſte* comme il ſe l'étoit propoſé : il doubla le Cap de *San Vito* & arriva à *Trépano*, autrefois *Drépanum*, ville aſſez peuplée, très propre, ornée d'un grand & bon port ; mais dans un terrein ſablonneux, où l'on ne connoit ni la riante verdure des campagnes, ni l'ombre rafraîchiſſante des arbres touffus. D'ailleurs la curioſité du ſavant Voyageur n'y trouvoit rien de digne d'elle, point de ces précieux reſtes de l'antiquité dont les beautés inſtructives pouvoient ſeules le dédommager des peines d'un voyage ſi long & ſi fatiguant. Il falloit pour les voir quitter la côte & pénétrer dans l'intérieur du

pays

pays, mais il y avoit tout à craindre des voleurs & des brigands. A la fin le Conſul Anglois à *Trépano*, engagea M. D'ORVILLE à ſe faire accompagner d'un Soldat. Avec cette eſcorte il commença par aller voir le mont *Eryx*, où étoit anciennement une ville du même nom dont il ne reſte plus de trace, & encore moins du fameux Temple qui y étoit conſacré à Vénus. Chemin faiſant notre profond Littérateur trouve de nouveau ſous ſa main les Etymologies de *Bochart*, & s'il l'appeſantit avec raiſon ce n'eſt pas ſans complaiſance. Du mont *Eryx* il alla viſiter les reſtes de *Ségeſte*, & du Temple qui y étoit, dit-on, conſacré à Cérès. Deux belles planches les repréſentent, & l'Auteur les décrit admirablement. Contraint de diner en plein air, il s'endormit de fatigue à l'ombre des colonnes du monument ſacré, mais la chaleur étoit ſi brûlante qu'en ſe réveillant il fut prêt à s'évanouir. Il fallut néanmoins remonter à cheval & faire ſix ou ſept milles pour gagner *Calatafimi*; de ce côté-là rien de plus beau, rien de plus propre à réjouir la vue & à récréer l'eſprit, que le ſpectacle riant des campagnes verdoyantes, & parées de toutes ſortes d'arbres & d'arbuſtes, particuliérement d'Aloès, qui, ſur des troncs quelques fois de quinze pieds de haut, étoient tout couverts de fleurs, bordoient les chemins & ſéparoient les champs comme autant de hayes. M. D'ORVILLE coucha dans

dans un Couvent de Franciſcains Le lendemain il retourna à *Trepano* par une autre route à travers les champs & les vignobles. En paſſant il fit la méridienne à la campagne d'un Baron, dont la maiſon étoit, dit-il, à peine comparable aux chaumières des payſans Hollandois les plus pauvres.

Le 27. de Juin l'Auteur partit de *Trepano*. Il y avoit fait connoiſſance avec un jeune homme très verſé dans l'Architecture. C'étoit M. *François Nicoletti*. Il le prit avec lui, s'en ſervit pour lever les plans & les deſſeins de tous les monumens antiques de la Sicile, & ne le laiſſa à Rome qu'après l'y avoir vu faire des progrès conſidérables dans ſon Art.

De *Trepano* au promontoire de *Lilybée*, aujourd'hui le Cap *Boco*, on compte près de 18. milles. Nos Voyageurs firent ce chemin à cheval en quatre heures. La ville porte à preſent le nom Arabe de *Marſala*, qui ſignifie *Port de Dieu*, c'eſt à dire ſans doute excellent On montre quelques antiquités vraies ou imaginaires dans cette petite ville, & juſqu'à la maiſon de *Ciceron* qui y réſida en qualité de Queſteur. Ce qui y a le plus exercé la curioſité de l'Auteur, c'eſt une caverne voiſine dont la ſuperſtition fait aujourd'hui grand uſage. Il y a un puits d'eau douce qui croit & décroit comme les marées. Les femmes qui en boivent dans de certains jours de fête, en acquièrent la fa-

faculté de découvrir sûrement si leurs maris leur sont fidèles. On ne nous dit pas si les maris ont l'imprudence de boire de cette eau. La caverne est aujourd'hui consacrée à St. *Jean Baptiste*. Mr. D'ORVILLE présume qu'anciennement elle servit de bain ou de sépulcre à la *Sybille Cumée*, qui au rapport *d'Isidore*, de *Solin* &c. alla mourir en Sicile. Au reste il est d'accord cette fois avec *Bochart*, & croit comme lui que le promontoire de *Lilybée* fut ainsi nommé par les Phéniciens, à cause de sa position, qui est vis à vis de la Libye, ou de l'Afrique. Si *Bochart* va plus loin Mr. D'ORVILLE se dispense de le suivre.

De *Lilybée* notre Savant vint à *Castel Vetrano* par *Mazara*, que le P. *Hardouin* a sans raison confondue avec l'ancienne *Selinonte*. Cette dernière placée entre l'*Hypsa* & le *Selinus* qui lui donna son nom, étoit une des villes les plus considérables & les plus peuplées de la Sicile. Elle avoit un bon port que l'art lui avoit procuré, & que les flots de la mer ont apparemment peu à peu comblé. On croit que le *Selinus* est aujourd'hui le *Modione* & que l'endroit qu'occupoit *Selinunte* est le même que les Siciliens apellent *Terra delle Pulci*; sans qu'on sache trop par quelle raison.

M. D'ORVILLE peu content d'avoir recueilli les traits les plus marqués de l'Antiquité, sur la position & l'Histoire de cette ville, en décrit les monumens avec beaucoup

coup d'exactitude. Dans la partie occidentale des ruines de *Selinunte*, ſe découvrent des veſtiges aſſez ſenſibles d'une forteresſe. Du côté de l'Occident ſe voient les reſtes admirables de trois Temples magnifiques conſacrés à des Dieux, qu'après bien de ſavantes diſcuſſions, notre Auteur avoue lui être inconnus. En jettant les yeux ſur les deux Planches qui repréſentent ici ces reſtes accumulés, avec la deſcription qui en accompagne le tableau, on ne ſait qu'admirer le plus ou la grandeur de l'objet, ou l'extrême témérité du P. *Hardouin*, qui n'a pas craint d'affirmer qu'il n'y a plus de *Selinunte* que de mépriſables veſtiges; ou enfin l'érudition de l'excellente plume qui en immortaliſe les beautés. Noublions pas de dire que M. D'ORVILLE chercha en vain de l'Ache ou du Perſil ſur les bords du *Sélinus*. On ſait que ſelon les anciens ce fleuve tiroit ſon nom de la grande quantité de Perſil (en Grec *Selinon*), qui croiſſoit ſur ſes rives; mais il n'y en trouva pas plus que de Palmiers, dont, à en croire Virgile, il avoit été autrefois bordé.

Nos Voyageurs retournèrent à *Caſtel Vetrano*, & de là ſur le ſoir à *Sciacca*, autrefois *Thermæ Selinuntiæ*. Cette petite ville eſt le lieu de la naiſſance de *Thomas Fazelli*, celui de tous les Auteurs Siciliens qui depuis la renaiſſance des Lettres a le mieux mérité de ſa patrie, celui que notre habile Profeſ-

feſſeur cite, loue & critique le plus ſouvent dans cet Ouvrage. D'ailleurs *Sciacca* n'a rien de digne d'attention.

Nous ne nous arrêterons pas non plus aux autres lieux que traverſa M. D'ORVILLE avant d'arriver à *Gregenti*, ancien *Agrigente*, ville autrefois très puiſſante & auſſi fameuſe que Syracuſe même par ſes bâtimens. Il faut pourtant remarquer que *Gregenti* eſt ſituée plus haut qu'*Agrigente* ne l'étoit, & que les plus conſidérables ruines de cette dernière, ſe trouvent aujourd'hui à environ trois milles de la première du côté de la mer. On ne voit nulle part en Sicile tant de reſtes des grands édifices de l'antiquité. L'Auteur conſacre ſix Planches à en repréſenter quelques uns & dans plus de vingt pages qu'il emploie à les décrire, il répand une érudition également profonde & judicieuſe qui ſervira tout à la fois à rectifier les deſcriptions de *Fazelli* & à corriger les incroyables bévues du P. *Hardouin*. Il n'eſt pas avantageux aux Auteurs inexacts de paſſer comme en revue ſous les yeux d'un Critique tel que M. D'ORVILLE, dont la mémoire s'etend à tout & aux obſervations duquel rien n'echappe. Les principaux monumens d'*Agrigente* qu'il viſita ſont, les ruines d'un Temple dédié à Jupiter Olympien, celles d'un Temple conſacré à Eſculape; d'un troiſième élevé à la gloire d'Hercule; des Catacombes; un beau mo-

nu-

nument ſépulcral, les magnifiques reſtes d'un quatrième Temple à trente quatre colonnes canelées, qu'une inſcription ſuſpecte à notre Auteur donne pour un Temple de la Concorde, mais qui aujourd'hui enlaidi par les bâtimens qu'on a ajouté à ſes ruines, eſt en quelque ſorte devenu ridicule depuis qu'on l'a dédié à St. *Gregoire des Raves* (*S. Gregorius à Rapis*), Evêque d'Agrigente vers l'an DLX., & ainſi ſurnommé, de la récolte miraculeuſe qu'il fit des Navets, qu'il avoit ſemé la veille dans ſon jardin. Heureux cultivateur! mais très mal ſervi, car rarement le peuple de *Gregenti* s'aſſemble dans cette Egliſe. Non loin de cet édifice, on en rencontre un tout ſemblable quand on va vers le côté oriental de la ville. *Fazelli* prétend qu'il étoit conſacré à la *Pudicité*. Aujourd'hui on l'appelle la *Tour des Pucelles*. Bien des raiſons peuvent lui avoir mérité cette ſingulière dénomination dans le moyen âge; mais M. D'ORVILLE doute fort que jamais les Grecs aient honoré la Pudeur d'un culte divin & lui aient érigé des autels. Outre les cinq Temples dont nous venons de parler, il y en avoit encore quelques autres à *Agrigente*. *Fazelli* en indique quatre, mais les paſſages des Anciens qu'il cite en preuve ſont auſſi légers que le vent, à la balance redoutable de notre Critique. Il fait toucher au doigt que ce ſont des Temples d'imagination bâtis

en l'air par le ſavant Sicilien, ſur des paſſages mal entendus. Ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt que *Fazelli* a oublié un de ces édifices ſacrés dont l'exiſtence eſt la mieux conſtatée; c'eſt celui que *Pindare* célèbre. Il étoit bâti ſur le mont *Acragas*, & conſacré en commun à *Minerve* & à *Jupiter Atabyrius*; titre dont on trouvera l'origine dans notre ſavant Auteur. Ce ſont des Rhodiens de la ville de *Lyndus*, qui donnoient ce nom à Jupiter à cauſe d'un temple, qu'ils lui avoient bâti ſur la montagne d'*Atabyre* qui étoit voiſine de leur ville; ayant fait une expédition en Sicile, ils s'y établirent, y bâtirent une nouvelle *Lynde* & y portèrent le culte de leur *Jupiter Atabyrien*.

(8) Mais c'eſt trop s'arrêter à *Agrigente*. M. D'ORVILLE n'en eût pas plutôt parcouru les autres monumens antiques, que par *Alicate*, & *Camaſtra* le long d'une chaîne de collines il ſe rendit à *Géla*, la même que *Lyndus*. Pour en fixer la vraie poſition au milieu d'une multitude de conjectures différentes, il entre dans de grands détails; compare, corrige, réfute & anciens & modernes, mais il faut voir tout cela dans ſa ſource. Nous nous bornons en paſſant à une ſeule remarque; c'eſt que M. D'ORVILLE prouve ſans replique, qu'en bien des cas il n'y a aucun fond à faire, pour

(8) *Cap.* VI.

pour déterminer les anciens noms, & les anciennes positions des Villes, sur les inscriptions qu'on y trouve. Quelquefois elles y ont été apportées d'ailleurs, & les plus habiles gens y ont été trompés. Le résultat de ses recherches sur la situation de *Géla* est, que *Cluvier* s'est fait illusion en la plaçant décisivement là où est aujourd'hui *Terra Nova*. Elle en étoit selon notre Auteur à quelque distance, & peut-être aussi étoit elle beaucoup moins grande qu'on ne l'a cru sur un mot de Virgile mal entendu. Mais au moins ses campagnes si fameuses par l'abondance des bleds qu'on y recueilloit, étoient-elles des plus vastes. *Cluvier* en donne les dimensions, comme s'il les avoit prises à la perche & au cordeau.

(9) A *Géla* M. D'ORVILLE changea de route. On l'assura que si au lieu de continuer son voyage le long de la côte, il s'avançoit dans l'intérieur du pays, rarement visité par les étrangers, il y trouveroit beaucoup plus d'objets dignes de sa curiosité & de ses peines. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer. Il quitta le Sud de l'Isle & s'achemina en droiture vers le Nord à travers les campagnes de *Géla*, qui s'étendent au moins à sept milles de ce côté-là. Il vit entr'autres *Calata Gérone*, dont on lui avoit fort vanté la Bi-

blio-

(9) *Cap.* VII.

bliothèque appartenant aux Capucins: mais n'y trouvant rien de curieux, il en augura mal pour la suite, & il ne se trompa pas. Peu de monumens remarquables, aucun manuscrit, à peine de bons livres, mais un beau pays & des points de vue ravissans, voilà ce qui s'offrit à lui dans l'intérieur de la Sicile.

De *Calata Gerone*, il vint à *Piazza*, anciennement *Plutia* & delà, en passant le long du Lac *Pergus* un des beaux endroits du monde, il arriva à *Enna* aujourd'hui *Castro Giovani*. C'étoit une ville forte, spacieuse & bâtie au centre de l'Isle sur une hauteur, d'où elle dominoit sur un territoire des plus rians & des plus fertiles. C'est-là que *Gélon* érigea à Céres, ce grand & superbe Temple dont les Anciens ont tant parlé, mais qui probablement ne fut jamais achevé. Du lieu où il étoit on découvre un pays immense & jusqu'à la citadelle de *Montreal*, qui n'est qu'à quatre milles de *Palerme*. Au couchant d'*Enna*, est un lieu appellé par excellence *il Monte*, ou la *Montagne*; les habitans y vont adorer je ne sai quel Saint, avec une dévotion si fervente que quand nos Voyageurs y arrivèrent, ils durent jeûner ne trouvant personne au logis. Aussi dans son indignation M. D'ORVILLE a-t-il oublié le nom du Saint, trop fêté pour le bien être de son estomac; oubli fatal, car on seroit charmé de savoir sous quels auspi-

ſpices eſt aujourd'hui un des endroits les plus fameux dans la fable, l'endroit d'où le Dominateur du Tartare ſortit, enleva Proſerpine, & l'emporta dans ſon affreux empire: C'eſt apparemment aux Franciſcains, chez qui M. D'ORVILLE paſſa la nuit qu'il faut l'imputer. S'ils l'euſſent mieux accueilli, il n'auroit pas oublié leur Dieu tutélaire.

(10) C'eſt dans cet accès de mauvaiſe humeur que l'illuſtre Critique parle des Géans. On ſait que dans l'opinion générale des Siciliens, leur Isle fut originairement habitée par des Géans. Ils croient le démontrer par des faits. Toutes leurs hiſtoires font foi, que dans l'intérieur du pays, on a découvert de tous côtés en fouillant la terre des os humains d'une grandeur énorme. *Walguarnera* en parle en témoin oculaire. Avant lui *Fazelli* faiſoit mention entr'autres d'un Cadavre de XX. coudées, trouvé de ſon temps près de *Mazara*, & d'un autre de XXII coudées, ou 33 pieds déterré à Calatraſis; mais que *Fazelli*, & *Walguarnera* ſont tombés entre des mains redoutables! Comme M. D'ORVILLE ſe divertit de ces hommes de trente à trente trois pieds! Comme il relève la honteuſe crédulité, qui s'eſt peinte pour ainſi dire dans chaque mot des deſcriptions fabuleuſes de ces Géans! Là où on a cru voir des

(10) *Cap.* VIII.

des Coloſſes humains, il n'a trouvé que des os de baleines, ou d'autres monſtres cétacés, ou d'autres animaux, tels qu'on en déterre par-tout, & que par-tout il s'en trouve, qu'il eſt permis au vulgaire de prendre pour ce qu'il veut, mais que des gens éclairés ne doivent prendre que pour ce qu'ils ſont. On objecte à la vérité que les grottes ſépulcrales d'où quelques uns de ces os ont été tirés en Sicile, ſurpaſſent de beaucoup en grandeur des ſépulcres deſtinés à des cadavres humains de la taille ordinaire; mais ſans dire que la vanité des grands ou leur magnificence ne ſe règle pas ſur les meſures communes, on ſait que très ſouvent on enterroit avec eux dans un même ſépulcre quantité de choſes différentes, qui ne pouvoient être contenues que dans des monumens ſpacieux. Notre Auteur aſſure qu'en remuant en 1555. les tombes du temple de la Vierge Marie à Utrecht, on y trouva le ſépulcre de *Gisbert de Goye*, enterré ſelon toutes apparences avec ſon cheval & ſes armes; les os du premier & les reſtes des ſecondes ne permirent pas d'en douter. L'Hiſtoire du moyen âge fournit quantité d'exemples pareils.

(11) En laiſſant *Enna*. M. D'ORVILLE prit du côté du Levant & vint à *Aidone*; d'où tournant vers le Nord, il alla viſiter à

(11) *Cap.* IX.

à *Citadella* les ruines d'une ancienne ville, qu'il croit avoir été *Herbita* quoique *Cluvier* en diſe. Outre les reſtes d'une Moſaïque, on y trouve quantité de ſiéges de pierre, diſpoſés de manière à faire croire qu'il y avoit là, ou une place deſtinée pour les courſes, ou un *forum*, ou quelque autre édifice ſemblable. Notre Auteur ſoupçonné que l'ancienne Ville de *Trinacia* étoit auſſi placée dans ces Cantons, & à cette occaſion il s'engage dans des recherches, que nous ne devons pas entièrement paſſer ſous ſilence. En même temps qu'il montre contre *Bochart*, que les *Sicules* établis dans la partie Septentrionale de l'Isle étoient des barbares, & les *Sicanes*, poſſeſſeurs de la partie méridionale, des Grecs, il s'attache à faire voir que cette ancienne *Trinacia*, dont on ignore la ſituation, étoit la capitale des Sicules, & qu'elle donna ſon nom à toute l'Isle long-temps avant qu'on l'appellât *Trinacria*. Tout cela eſt confondu dans la plupart des Auteurs, & il faut avouer que ces origines ſont très embrouillées. On n'a pour s'en convaincre qu'à jetter les yeux ſur ce qu'en ont dit les ſavans Auteurs de l'*Hiſtoire Univerſelle*, Tome V. pag. 200 & ſuiv.

De *Citadella* notre Voyageur paſſa dans les lieux où étoit autrefois *Eryce*, près d'un fleuve de même nom qui arroſe les belles campagnes des *Catanéens*, ces plaines ſi célebres par leurs riches moiſſons & ſi

connues ſous le nom de campagnes *Léontiniennes*. M. D'ORVILLE coucha à *la Gabella*, lieu ſolitaire avec une ſorte de château, & ainſi appellé de ce que les collecteurs y reçoivent les dixmes & les autres impoſitions ſur les bleds. Il laiſſa à ſa droite l'ancien Bourg *Menas* avec le Lac *Palicore*, *Melitello* & *Francofonte*. Enſuite reprenant à la gauche, il fit preſque le tour du *Lac de Léonte*, aujourd'hui le *Lac Beveſio*. Tout prés de là couloit le *Liſſus*. Quoique Léonte ne ſoit plus qu'un petit village, on voit encore dans ſa ſituation & à ſon état préſent des preuves parlantes de la vérité de qu'en a dit *Polybe*, dans la deſcription exacte & détaillée qu'il en a laiſſée. C'eſt au reſte dans ces quartiers là, que la foule des Auteurs place les *Leſtrigons*, premiers habitans à ce qu'ils aſſurent de toute la Sicile ; mais il eſt fort incertain ſelon *Cuvier* qu'ils ſoient ſortis d'Italie. Il ſe pourroit néanmoins qu'ils ſe fuſſent établis en pluſieurs contrées. Le ſavant M. *Weſſeling* conjecture dans ſes excellentes notes ſur l'Itinéraire d'Antonin, qu'il y avoit des *Leſtrigons* dans l'*Iſaurie*.

(12) Après avoir quitté *Léontini*, M. D'ORVILLE ſe rapprocha de la mer, paſſa à *Carlentini*, & près du bourg S. *Coſmano* vit des campagnes dans les lieux voiſins de

(12) *Cap.* X.

de l'ancien mont *Hybla*, remplies de cannes à ſucre, dont on tire en effet un ſucre excellent. Il ſemble que *Théocrite* fut aſſis quelque part dans ces admirables campagnes, où pendant que de tous côtés s'offrent aux yeux les plus raviſſantes ſcènes, on reſpire à la fraîcheur de l'ombre des arbres un air embaumé des parfums de toutes ſortes de plantes odoriférantes, lors qu'il écrivoit dans ſa VIII. Idylle les vers 53-56. Une des trois villes qui portèrent le nom d'*Hybla*, étoit ſituée dans ces heureux cantons: c'eſt celle qui porta auſſi le nom de *Mégare*. On n'en trouve aucun, ou preſque aucun veſtige. L'Auteur pouſſa juſqu'à *Auguſta* dans l'ancienne preſqu'île de *Thapſus*, aujourdhui *Magneſi*, pour ſe rendre enſuite delà à *Syracuſe*,

(13) Cette magnifique & fameuſe ville, qui en renfermoit quatre dans ſon enceinte, a tellement été détruite par les Sarrazins dans le IX. ſiècle, qu'il ne reſte que peu de traces de ſon antique grandeur. La peinture que notre ſavant Voyageur en fait, n'eſt pas l'endroit le moins curieux ni le moins travaillé de ſon Livre. S'il nous étoit permis de nous étendre comme nous le ſouhaiterions, nous nous ferions un plaiſir de conduire ſur ſes pas nos Lecteurs, d'abord dans ces vaſtes carrières, qui ſemblables à celles de la montagne de St. Pierre près

(13) *Cap.* XI.

près de Maeſtricht, occupoient preſque tout le terrain ſous la ville *Acradine*; enſuite dans ces autres magnifiques & terribles carrières que la cruauté de *Denys* le Tyran a immortaliſées; & par *Tichè* ſecond quartier à la montagne eſcarpée d'*Epipoles*, où ce Prince barbare avoit fait conſtruire la fameuſe priſon des *Latomies*. On entendroit après cela l'habile Critique diſſertant ſur l'*Hexapyle* de Syracuſe, montrer que c'étoit un long bâtiment pratiqué dans la jettée qui joignoit *Acradine* à l'Iſle d'*Ortygie*, & où par ſix portes conſécutives on paſſoit d'une de ces parties de la ville dans l'autre; on le verroit placer le château d'*Euryale* au haut du rocher qui eſt aujourd'hui appellé le *Belvédere*. Delà en deſcendant avec lui d'Euryale dans la plaine du côté du midi, on trouveroit la ſource du *Cyane*, le marais *Temenite*, le fleuve *Anapus*; & non loin de là les ruines du beau temple de Jupiter Olympien. Revenant enſuite dans le quartier de *Syracuſe* qu'on appelloit *Naples* ou la nouvelle ville, l'Auteur y feroit remarquer entr'autres les reſtes d'un Théatre & d'un Amphithéatre voiſins l'un de l'autre, avec des carrières, qui comme les précédentes après avoir fourni des matériaux pour les édifices, avoient été converties en ſépulcres, ou appropriées à d'autres uſages. C'eſt-là qu'on voyoit la fameuſe priſon, qui encore aujourd'hui conſerve le nom d'*O-*

d'*Oreille de Denys*, parce, dit-on, que le Tyran y avoit pratiqué des tuyaux secrets, au moyen desquels en plaçant son oreille à un trou, il entendoit tout ce que les prisonniers disoient de lui; fable populaire dont on ne soupçonneroit pas l'origine: la carrière en question étoit ouverte en forme d'oreille, voilà tout le mystère. Le quatrième quartier de Syracuse c'étoit l'Isle d'*Ortygie*, qu'un édifice à cinq portes séparoit de l'*Acradine*. Là se voyoient deux superbes temples, celui de Minerve & celui de Diane. Ce qui s'est conservé du premier est aujourd'hui consacré sous le nom de Ste. Marie de la Colonne. Il ne faut pas que nous oublions qu'*Ortygie* avoit deux ports. Le plus grand du côté du Levant avoit presque douze mille pas de circuit. Tout près de ce port à la gauche coule la fameuse fontaine d'*Aréthuse*, autrefois plus voisine du petit port, ainsi que le docte *Cluvier* l'a fait voir; elle est presque réduite à rien aujourd'hui.

(14) Nous sortons avec notre Auteur de *Syracuse*; les vents & la chaleur l'ayant empêché d'aller faire un tour à *Malthe*, il prit une petite barque pour regagner *Augusta*, où il rentra en trois heures de temps. C'est tout près de la plus au Sud que *Cluvier* place assez probablement *Xiphonia*. Au Nord

(14) *Cap.* XII.

Nord eſt le Cap *S. Croce*, autrefois le Promontoire *Taurus*. Mr. D'ORVILLE vouloit le doubler, mais la violence des vents & la hauteur des lames, l'obligèrent de relâcher à *Bruca* où le Golphe de *Catane* commence.

(15) Le lendemain matin il entra dans le port de cette Ville, & bientôt il vit de ſes yeux des preuves parlantes des affreux bouleverſemens que les éruptions de l'*Etna* y ont tant de fois cauſé, ſur-tout en 1692. où presque toutes ſes maiſons furent entièrement renverſées & environ quarante mille perſonnes enſevelies ſous leurs ruines. La beauté & la fertilité des environs ont engagé les habitans à la rebâtir, les laves même du Volcan leur en ont facilité le moyen. Il faut tout dire: de l'*Etna* à *Catane* la diſtance eſt aſſez grande, pour que l'on aît le temps de ſe ſauver avant que le torrent enflammé y arrive. Dans une des dernières éruptions du ſiècle paſſé, il n'y périt qu'une pauvre vieille qui n'eut pas la force de fuir.

Malgré ces horribles cataſtrophes, il ſubſiſte encore à *Catane* des reſtes précieux de quelques monumens antiques; non qu'il faille croire ce qu'un *Carrera* ou un *de Groſſis* en ont écrit, mais notre Auteur atteſte qu'on peut faire fond & ſur l'infatigable *Cluvier*, preſque toujours auſſi exact que ſavant, &

(15) *Cap.* XIII.

& ſur *Gualthieri* dont il fait pareillement de très grands éloges. Actuellement on voit à *Catane* de beaux reſtes d'une *Rotonde*, plus petite quoique dans le même goût que le Panthéon de Rome ; d'une ſeconde Rotonde mais moins conſervée, & de deux Obéliſques Egyptiens trop négligés, que M. D'ORVILLE auroit fait relever à ſes propres fraix, ſi on eût voulu le lui permettre. Les autres antiquités qu'on montre à *Catane*, ſont ou peu conſidérables, ou par deſſus cela très ſuſpectes.

(16) M. D'ORVILLE étoit trop à portée de l'*Etna*, pour négliger l'occaſion d'aller contempler d'un œil curieux les bouches, les environs, & tout ce qu'il y a de plus remarquable dans ce fameux Volcan. Il le fit avec toute l'attention d'un obſervateur judicieux & exact, il s'y porta avec tout le courage d'un Philoſophe ; & ſi nous pouvions rendre compte à nos Lecteurs des détails pleins d'érudition qu'il a recueillis dans vingt cinq pages, en décrivant ce qu'il vit dans ce pénible voyage, nous ſommes perſuadés qu'il n'y auroit perſonne qui ne convint que c'eſt ici un des morceaux les plus précieux de ce ſavant Itinéraire.

Ce fut le 18e. Juillet de grand matin qu'il partit de *Catane*. Il alla dîner dans un Couvent de Bénédictins à environ quatorze milles de cette Ville. Ces Pères faiſoient leurs moiſ-

(16) *Cap.* XIV.

moiſſons. Juſqu'à leur Monaſtère tout eſt cultivé & très fertile. C'eſt là qu'à ce qu'on croit étoit anciennement ſituée la petite Ville d'*Etna* ou *Ineſſa*. Plus haut le terrein s'élève, il faut traverſer une vaſte forêt où notre Voyageur vit les plus grands arbres qu'il aît jamais obſervé, & eut à franchir les chemins les plus difficiles pendant trois ou quatre milles de route. Après avoir grimpé encore environ trois mille pas, il ſe trouva dans une vallée, où à peine il y avoit encore du gazon ſur lequel il ſoupa frugalement avec ſon compagnon de voyage, leurs voituriers & ſes domeſtiques. Deux guides habitans de la montagne vinrent leur prêter leur ſecours. On fit encore deux milles en litière, mais ce ne fut pas ſans beaucoup de péril juſqu'à ce qu'on arriva à un lieu qu'on nomme *Caſtellucci*, où toute la troupe s'arrêta pour repoſer dans une des Cavernes que les laves du Volcan ont formées, car paſſé les Bénédictins on ne trouve plus de maiſons, & dès qu'on eſt monté juſques à *Caſtellucci*, on ne voit plus ni arbres, ni plantes, ni verdure, mais uniquement des cendres & des pierres ponces, que la neige ne tarde pas à couvrir. Il faiſoit froid: nos Voyageurs le ſentirent, quoi qu'ils ſe fuſſent munis à double de bons manteaux; & que des fagots qu'ils avoient recueillis dans la route, ils euſſent allumé un grand feu à l'entrée de la Caverne, où l'on com-

comprend bien au reſte qu'ils ne repoſèrent pas fort long-temps.

Il en partirent deux heures avant jour, montés ſur leurs mulets, dont leurs mains tremblantes de froid tenoient avec peine les brides. Si l'on veut voir les choſes diſtinctement, il faut abſolument arriver au ſommet de la montagne avant que le ſoleil aît fait élever les vapeurs. Ce qui s'offrit d'abord de ſingulier aux yeux de M. D'ORVILLE, au pied de la croupe de la montagne où ſont les bouches du Volcan, ce fut une groſſe maſſe de marbre, quarrée, oblongue, de 8. à 10. pieds de hauteur ſur trois ou quatre de large; il eſt inconcevable d'où elle y eſt venue; car quand ce que *Deſpréaux* a fait dire trop poétiquement à *Longin* que l'Etna, jette *du profond de ſes abymes*

Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes, choſe impoſſible à cauſe de la grandeur de ſes ouvertures & de la réſiſtance immenſe que l'air oppoſe à ce qui en ſort, quand cela ſeroit vrai, comment le Volcan auroit-il vomi ce quartier de marbre tout travaillé? Il faut de toute néceſſité qu'il y aît eu là anciennement quelque édifice. Le Temple de Vulcain étoit de l'autre côté de la montagne.

Bientôt notre Voyageur ſe trouva à la hauteur de la première bouche de l'*Etna*, d'où ſans s'arrêter il paſſa dans une plaine de ſouffre & de cendre (telle à peu près que la *Salfatara* près de Naples), qui ſe con-

conduisit à la seconde & principale des deux ouvertures, & quoique au 19e. de Juillet, par-tout en approchant de ce gouffre, il trouva de la neige sous ces cendres & ce souffre qu'il foulloit aux pieds, pendant qu'à deux pas de là, il se voyoit environné d'exhalaisons enflammées, qui s'élevoient de place en place, particularité déjà décrite, par *Silius*, *Claudien*, *Sévère*, *Sénèque* & quelques modernes.

La grande bouche de l'Etna peut avoir trois ou quatre mille de circuit. M. D'ORVILLE & son Compagnon de voyage, attachés à des cordes que deux ou trois hommes tenoient à quelque distance de peur d'accident, descendirent le plus près qu'il fut possible sur les bords du gouffre; mais les petites flammes & la fumée qui de tout côté, sortoient intérieurement de ses lèvres couvertes d'un souffre verdâtre & de pierres ponces toutes noires, ne leur permirent ni de se trop avancer ni de pénétrer de leurs regards jusqu'au fond de cet abyme. Seulement virent-ils distinctement au milieu une masse de matière, qui s'élevoit en forme de cône jusqu'à la hauteur de quelques soixante pieds, & qui pouvoit vers le bas, autant que la vue portoit en avoir fix à huit cent. C'étoit une masse de lave usée & qui ne brûloit plus.

Pendant que nos Voyageurs avoient les yeux fixés sur cette matière, ils s'apperçurent de quelque mouvement dans le côté *Sep-*

ten-

tentrional opposé à celui où ils étoient. Bientôt la montagne commença à pousser de la fumée & à jetter des cendres; cette éruption fut précédée d'un accroissement sensible dans ses mugissemens intérieurs, de beaucoup moins forts néanmoins que ceux de *Vulcanello*; M. D'ORVILLE n'en fut pas effrayé. Il savoit que *l'Etna* vomit rarement des flammes & des pierres comme cet autre Volcan qui ne cesse d'en jetter. D'ailleurs le tout retombe ordinairement dans sa vaste bouche. Enfin le mouvement ne dura pas; après un moment de dilatation comme pour se donner de l'air, le Volcan reprit sa tranquillité. Mais le phénomène pouvoit recommencer & le vent qui chassoit les vapeurs au Nord, les ramener en tournant, au Sud, auquel cas nos curieux auroient couru risque d'être suffoqués. Ils remontèrent donc vers leurs gens, & tout de suite ils gagnèrent la cime des amas énormes de lave & de pierres, de cendres & de souffre, qui depuis tant de siecles accumulés ont élevé l'Etna au dessus de toute la Sicile.

Quoique peu de gens fussent capables de décrire aussi bien que M. D'ORVILLE, la scène immense & ravissante, qui de-là s'offrit à leurs regards au moment que le soleil eût franchi l'horison, il est aisé de se former quelque idée de ce grand spectacle. Notre Auteur ne pouvoit pas s'en arracher: *Verum*, dit-il, *mihi tot regionum, urbium, vicorum,*

collium, camporum, insularum, littorum & marium situm uno quasi intuitu contemplanti mora nulla fuisset longa, nisi comites ex itinere fatigati & ipsum lassum de descensu monuissent. Une ou deux fois encore il y promena délicieusement des regards pleins d'admiration, comme pour en remplir son ame & n'en oublier jamais les inexprimables beautés : *Semel iterumque igitur ejusmodi spectaculi voluptatem incomparabilem nec unquam resumendam cepi, oculosque & animum in perpetuum explevi.* Mais enfin il partit & bientôt descendu à l'endroit où étoit le quartier de marbre dont nous avons parlé, il y reprit sa monture en se félicitant de l'heureux succès dont sa curiosité avoit été payée. C'est à regret que nous ne pouvons pas le suivre dans la route, qui de l'autre côté de la montagne le conduisit jusqu'à *Aci* aujourd'hui *Jagi*, & lui fournit tant de nouveaux sujets d'observations de tout genre.

Nous ne doutons pas que du moins les Lexicographes n'aillent puiser dans cette source, de quoi suppléer aux maigres articles qu'on trouve jusqu'ici sur *l'Etna* ou *Mont Gibel*, dans les Dictionnaires les mieux travaillés. Ils renvoient à *Carréra*, mais ils apprendront de M. D'ORVILLE à ne le pas faire sans restriction. En examinant les spéculations & les calculs de cet Auteur, notre savant Voyageur démontre que le terrible Volcan étoit connu par ses éruptions, déjà près de cent ans avant le Siège de Troye,

&

& que ſi *Homère* n'en fait aucune mention, c'eſt apparemment parce que de ſon temps il y avoit déjà bien des années qu'il étoit demeuré tranquille.

(17) A *Jagi* notre curieux Voyageur s'embarqua pour *Tauromenium* ou *Tuormina*, après avoir vu les trois anciens *Ecueils des Cyclopes*. On eſt ſouvent obligé dans cette route, de faire tirer les barques le long de la côte comme dans nos canaux, mais au lieu d'y employer des chevaux, ce ſont des vaches qui ont cette peine. Toute la côte eſt bordée de pierres brûlées qui atteſtent la force & les fureurs du Volcan dont nous venons de parler. L'Auteur qui ne comptoit ci-deſſus dans toute la Sicile que trois bonnes auberges, en trouva une excellente à *Tuormina*. Il s'amuſa aux pieds du mont Taurus à voir les pauvres pêcheurs qui y habitent, attirer de nuit dans leurs filets à la lueur des feux qu'ils allument dans leurs bâteaux, les *Sardines* qui font leur nourriture & leur commerce. *Tuormina* n'eſt rien moins que conſidérable, cependant ſa ſituation l'ayant mis à couvert plus que bien d'autre villes des incurſions des barbares, on y trouve quelques beaux monumens que les deſſeins & les deſcriptions de notre Voyageur font connoître. Tel eſt entr'autres le magnifique Théatre que le temps y a pref-

(17) *Cap* XV.

preſque entièrement épargné, théatre dont *Brevall* a donné de ſi fauſſés idées, mais que M. D'ORVILLE décrit avec tant de détail, d'exactitude, & de vrai ſavoir, que ſi on prend la peine d'étudier ce morceau en le comparant comme l'Auteur y invite avec ce que *Montfaucon*, *Marti*, & *Maffei* ont écrit ſur les Théatres des Anciens, on ne ſauroit manquer d'en remporter une connoiſſance très approfondie des monumens de ce genre. Outre ce Théatre, on voit à *Tuormina* les reſtes admirables d'un édifice que la plupart des Amateurs de l'Antiquité ont pris pour une *Naumachie*, mais que notre habile Voyageur croit avoir été un Hippodrome. Les habitans d'une Ville élevée au bord de la mer ſur une montagne, pouvoient aiſément ſe paſſer d'un Spectacle deſtiné à repréſenter un combat naval, au lieu que dans cette poſition une vaſte enceinte conſacrée à des courſes de chevaux, ne pouvoit qu'offrir aux Tauroméniens un divertiſſement plus rare & plus ſingulier à leurs yeux. Des raiſons tirées de la ſtructure de l'édifice, dont au reſte le temps n'a épargné que le côté occidental, confirment cette réflexion générale. Il ſe pourroit néanmoins à ce qu'il nous ſemble, que des aqueducs ménagés en cet endroit pour donner de l'eau à la ville, euſſent occaſionné dans le même lieu la conſtruction d'une Naumachie. Au reſte il n'y a preſque pas de maiſon ni de place à *Tuormina*, où l'on ne découvre quelques reſtes plus

plus ou moins remarquables des Ouvrages de ſes anciens habitans; M. D'ORVILLE va juſqu'à aſſurer, qu'en aucune ville il n'en a vu en auſſi grand nombre, qui fuſſent entiers & auſſi bien conſervés que dans celle la.

Il fit le chemin de *Tuormina* à *Meſſine* par terre, mauvaiſe route juſqu'à ce qu'on aît paſſé la petite ville d'*Ali*, où ſe trouvent des mines d'or apparemment peu abondantes, le village d'*Italia* renommé par ſes vins, & le *Cap Groſſo*. Delà à *Meſſine* on va de villages en villages, tous biens bâtis & opulens. Notre Voyageur y arriva le 26e. Juillet au lever de l'aurore très fatigué, il s'en venge ſur les mulets abominables qui cauſerent ſes peines, en leur appliquant une épigramme Grecque d'Automedon qui n'avoit jamais été publiée. Pendant une quinzaine de jours que M. D'ORVILLE fut obligé d'attendre à *Meſſine* pour repaſſer en Italie, il eut le plaiſir de voir la pêche du *Xiphias*, qui ſe fait au harpon dans cette ſaiſon ſur les côtes de Sicile, & qu'il ne décrit pas ſans y aſſocier à l'élégance de ſon pinceau, des traits de cette érudition immenſe qu'il ſavoit répandre à propos ſur les matières les plus ſèches.

Enfin le 9e. d'Août il s'embarqua ſur un Vaiſſeau qui mettoit à la voile pour Gallipoli, où il arriva heureuſement le 16e. & d'où ayant pris la poſte dès le lendemain, il alla terminer à Naples au bout de quatre jours, un Voyage dont la deſcription

couvrira ſon nom de gloire, tant qu'il ſe conſervera dans le monde ſavant quelque goût pour la ſolide érudition, & une juſte admiration pour les grands hommes qui y ont excellé.

NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. Le Libraire *Johnſton* vient de publier le IIIe. Volume d'un Ouvrage, dont les deux premiers ont vu le jour il y a long-temps (1), & qui a pour titre: *Revelation examined with candour*, &c. C'eſt-à-dire, *Examen déſintereſſé de la Révélation, ou recherches impartiales ſur le ſens & l'uſage des diverſes Révélations, qui ont été données au genre humain depuis la Création du monde, ſelon qu'on les trouve dans la Bible, ſoit expreſſément, ſoit par des conſéquences légitimes. Par un Partiſan d'une honnête liberté de penſer en matière de Religion.* On ſait depuis long-temps que c'eſt au Docteur DELANY, qu'on eſt redevable de ce ſavant Ouvrage. Le Volume que ce Docteur, pour le moins

oc.

(1) Le I. & II. Volumes parurent dans les années 1732 & 1733. on en trouve des Extraits dans les Tomes II. & III. de la *Bibliothèque Britannique*.

octogénaire, vient de donner au public, eſt compoſé de XII. Diſſertations, dans leſquelles on trouvera de l'érudition, du raiſonnement & du babil. Elles roulent ſur une aſſez grande variété de ſujets & reſſemblent plus à des oeuvres mêlées qu'au ſupplément d'un Ouvrage ſuivi.

On trouve chez *Whiſton*: *The Life of Dr.* NICHOLAS RIDLEY, *ſometime Biſhop of London &c.* C'eſt-à dire, *Vie de l'Evêque* RIDLEY, *dans laquelle on trace le plan, & on marque les progrès de la bienheureuſe Réformation, dont ce Prélat fut un des inſtrumens les plus diſtingués, l'ayant ſcellée de ſon ſang ſous le Règne de Marie*, par GLOUCESTER RIDLEY, *Bachelier en Droit.* in 4. C'eſt la première fois qu'on a compoſé la vie de ce grand & pieux Réformateur, qui par ſes connoiſſances étendues, ſa vie exemplaire & ſa mort cruelle a mérité une place diſtinguée parmi les martyrs les plus illuſtres. On ne peut donc que ſavoir gré à notre habile Biographe d'avoir fait connoître plus particulièrement les vertus & les ſouffrances de ce vénérable Prélat, & d'avoir contribué par là à nourrir l'indignation, qu'on commence à ſentir aſſez univerſellement, à l'idée d'une dévotion intolérante & ſanguinaire. Il ſeroit à ſouhaiter que ce bon Ouvrage fut moins volumineux. Car tout intéreſſant que puiſſe être le détail dans lequel notre ſavant Auteur entre ſur le pouvoir que les Papes ont eu jadis en Angleterre, ſur leurs revenus & ceux du Clergé, ſur la Religion de Rome, & le ſavoir de ſes Miniſtres, ſur la néceſſité de la Réformation & les obſtacles qu'elle a rencontrés, ſur les Loix Eccléſiaſti-

ſiaſtiques & leur influence ſur l'Etat politique de la Grande Bretagne, ce détail a trop groſſi l'Ouvrage que nous annonçons, pour qu'on oſe eſpérer qu'il ſe répande parmi le peuple.

Les Libraires *Tonſon*, *Millar* &c. viennent de mettre au jour en deux Volumes *in Folio*, un Ouvrage bien important dont voici le titre: *An Hiſtorical and Chronological Deduction of the origin of Commerce from the earlieſt account to the preſent time* &c. C'eſt-à-dire, *Hiſtoire Chronologique du Commerce depuis ſon origine jusqu'au temps préſent, renfermant un expoſé des grands intérêts de commerce de l'Empire Britannique, & précédée d'une Introduction, dans laquelle l'Auteur préſente un tableau de l'Europe ancienne & moderne, fait ſentir l'importance des colonies, du commerce, de la marine, des manufactures & de la pêche de la Grande Bretagne & de l'Irlande, &c. par* ADAM ANDERSON *Ecuyer.* Ce titre n'eſt ni clair ni précis; il ne fait pas ſentir aſſez nettement l'étendue & l'importance de cet excellent Ouvrage, qui renferme un tréſor immenſe de choſes curieuſes & de faits intéreſſans. Il ne faut pas croire qu'il y ſoit principalement queſtion du commerce de la Grande Bretagne; car quoique ce Commerce y ſoit traité avec un grand détail, il n'occupe que l'Introduction dont il eſt parlé dans le titre, & qui ne fait que la première des IV. Parties qui compoſent cet Ouvrage. La IIe. roule ſur les découvertes des anciens dans l'agriculture, dans les arts domeſtiques & manuels, dans le Commerce & la Navigation; ſur l'origine, les révolutions & la décadence des

des Nations commerçantes dans les temps anciens; sur les émigrations & les Colonies; & se termine à la fin du 5e Siècle. La IIIe. reprend ce récit historique depuis le commencement du 6e. Siècle, jusqu'au temps présent: & la IVe. nous présente un tableau du commerce, des productions, des manufactures, de la population, & du pouvoir des Royaumes & Etats Européens. Le tout est enrichi de Tables des Matières abondantes & bien faites.

Voici les Ouvrages en Histoire & en Belles Lettres, qui nous sont parvenus depuis le commencement de cette année:

The Roman History &c *L'Histoire Romaine depuis la fondation de Rome, jusqu'à la ruine de la République, enrichie de cartes & de tailles douces*, par N. HOOKE. Vol. IIIe. *in* 4. Ce Volume a paru après la mort de l'Auteur, mais non sans qu'il y ait mis la dernière main. On connoit par les deux Volumes précédens les talens de M. HOOKE dans ce genre. Son savoir étoit très étendu, & accompagné d'une connoissance approfondie des principes politiques du gouvernement Romain. Mais ce même M. HOOKE étoit un critique âpre & un peintre atrabilaire. Il a fait dans ce IIIe Volume un mauvais parti aux Auteurs qui ont eu le malheur de se trouver en son chemin, & spécialement au Docteur *Middleton*, dont il a relevé les fautes, & renversé l'idole (Ciceron) avec assez de succès pour nous affliger quelquefois. On peut juger de sa passion de peindre en noir par ce qu'il dit de Brutus, qu'il représente comme un vil usurier, qui prêtoit de l'argent aux Romains à

48. pour cent, & faiſoit des villenies qu'un Courtier de Londres ne pourroit commettre ſans perdre les oreilles. Au reſte ce III. Volume roule ſur la partie la plus intéreſſante de l'Hiſtoire. Il commence à l'année de Rome 632. & finit avec la République, & par conſéquent on y voit ſur la ſcène les plus grands hommes, & les évenemens les plus mémorables que Rome ait vu naître dans ſon ſein.

The Hiſtory of Kamtſchatka and the Kurilski Iſlands &c. C'eſt-à-dire, *Hiſtoire du Kamtſchatka, des Iles Kurilski & des pays circonvoiſins, publiée à Petersbourg en langue Ruſſe par ordre de Sa Majeſté Impériale & traduite en Anglois par* JAQUES GRIEVE Dr. en Médecine. 4°. Cette Hiſtoire d'un peuple juſqu'ici inconnu, d'un peuple qui n'a preſque de la nature humaine que la forme extérieure & que le Gouvernement de Petersbourg a tâché de civiliſer, eſt fort intéreſſante. Elle eſt la production d'ETIENNE KRASHENINIKOFF, Moſcovite de naiſſance, qui accompagnoit en 1733. les trois Savans de l'Académie Impériale des Sciences, envoyés par l'Impératrice Anne pour faire des découvertes ſur les côtes de la Mer du Nord, & ſur tout à Kamtſchatka.

ITALIE.

Voici un Article remarquable relatif à l'Italie, que nous prenons la liberté de copier mot pour mot de la Gazette Littéraire de l'Europe qui ſe publie à Paris.

Tre Conſulti fatti in diffeſa dell' inneſto del Vai-

Vaivolo dà tre dottiſſimi Theologi Toſcani, c'eſt-à-dire, *Trois Avis donnés en faveur de l'Inoculation de la petite-Vérole, par trois Savans Théologiens de Toſcane.* A *Milan*, chez *Joſeph Galuzzi* in 4. de 132 pages. Les trois Théologiens Auteurs de ces trois avis, dont le dernier avoit déjà été imprimé dans le Journal des Savans de Piſe en 1758 ſont le Père *Berti* de Florence, Religieux Auguſtin, Profeſſeur d'Hiſtoire Eccléſiaſtique en l'Univerſité de Piſe & Théologien de Sa Majeſté Impériale en Toſcane; M. *Vernea*, Docteur en Théologie & Prieur de San Miniato à Florence; & le Père *Adami*, de Piſtoye, Prieur du Monaſtère de l'Annonciade & Profeſſeur de Théologie en l'Univerſité de Piſe. L'Editeur (M. *Calvi*, de Crémone, Profeſſeur de Médecine en la même Univerſité,) les a dédiés au Cardinal Crivelli, partiſan & protecteur de l'Inoculation. Ce Livre, imprimé avec ſoin, eſt enrichi d'une ſavante Preface, où l'Editeur a rapporté les témoignages d'un grand nombre de Théologiens d'Italie qui viennent à l'appui de ces trois Docteurs. Le frontiſpiece eſt orné du type de la belle Médaille frappée à Stockholm en l'honneur de l'Inoculation. Il repréſente un autel d'Eſculape, autour duquel eſt entortillé un ſerpent avec ces mots: *ſublato jure nocendi.*

L'humanité, la raiſon & l'expérience (ajoute le Journaliſte de Paris), ont prononcé ſur l'utilité de l'Inoculation en Angleterre, en Dannemarck, en Suède, en Italie &c. Il ſeroit difficile de croire qu'il y eût un Pays

où

où les mêmes motifs duſſent la faire proſcrire.

NAPLES. Nous nous propoſons de faire part à nos Lecteurs dans quelque autre occaſion, des détails curieux qu'on trouve dans un Ouvrage imprimé chez *Simoni* il y a déjà quelque temps, ſous le titre de *Ragionamento biſtorico* &c. c'eſt à-dire, *Relation Hiſtorique des nouveaux Volcans qui ſe ſont formés vers la fin de l'année* 1760. *dans le Territoire de la Tour du Grec.* 4. pagg 68. avec deux belles Planches. Ce Territoire eſt au pied du Véſuve du côté du Midi.

FRANCE.

PARIS. Il y a quelque temps qu'on a vu ici une petite Brochure de 40. pages *in* 12. imprimée à *Lyon*, & écrite par un Médecin de cette ville nommé RAST, ſous ce titre: *Réflexions ſur l'Inoculation de la Petite Vérole & ſur les moyens qu'on pourroit employer pour délivrer l'Europe de cette maladie &c.* Cette Brochure purement écrite, a fait beaucoup d'impreſſion contre l'Inoculation dans l'eſprit de tous ceux qui la haïſſent, mais n'en a fait aucune ſur les perſonnes impartiales. L'Auteur recourt à deux moyens pour décrier cette pratique. Premièrement il en appelle au Nécrologe de Londres, par lequel il prétend prouver que de calcul fait, il meurt plus de gens de la petite Vérole dans cette Capitale, depuis qu'on y inocule, qu'il n'y en mouroit auparavant. Mais M. RAST ne dit pas d'où il a pris ce Nécrologe, ni quelles preu-

preuves il a de ſon authenticité, &, ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il prend la peine de remarquer qu'à Genève où l'on inocule, la proportion des morts de la petite Vérole avec la totalité des autres morts eſt allée, au contraire de Londres, en diminuant. Ainſi ſon ſyſtême ſeroit faux en grand, vrai en petit; & conſéquemment, ſi les faits ſont certains, un peu contradictoire. Ce qu'il ajoute eſt quelque choſe de plus; il aſſure que les Inoculateurs *les plus éclairés conviennent que la préparation qu'on fait ſubir à ceux qu'on veut inoculer eſt inutile.* Choſe étrange que l'intempérance du zèle puiſſe être portée juſqu'à de pareilles aſſertions! Le Médecin de Lyon ne s'appuie nommément que ſur l'autorité d'un ſeul Auteur; mais pourquoi ne pas citer ſes paroles? La ſeconde preuve qu'il emploie pour rendre la pratique de l'Inoculation odieuſe, c'eſt l'effet qu'elle a produit à Lyon & dont il parle, dit-il, *d'après les obſervations qu'il a faites, ou que la voix publique lui a fait connoître.* Il n'y a point de mère timide qui n'ait frémi quand on lui a lu ces terribles paroles de M. RAST, (pag. 17.) *Depuis neuf ans on a inoculé à Lyon environ cent trente perſonnes. Tous les genres de malheurs qui* PEUVENT *être* la ſuite de cette opération *ſont arrivés*; mais nos ſages Médecins après avoir ri de l'hyperbole, ont été bien ſurpris de ne trouver dans les preuves du fait, preuves que l'Auteur a compriſes en deux pages, pas un mot qui diſtingue nettement les obſervations qu'il a faites, de celles que la voix publique lui a fait connoître; nul détail préſenté ſelon les règles de l'art, point de fait conſtaté ou

ſeu-

seulement exprimé avec les symptomes du mal & les procédés de la cure. Tantôt M. RAST parle des *personnes saines* qui ont été inoculées, & le plus souvent apparemment des personnes mal saines qu'on a eu l'imprudence d'inoculer. Dans un endroit il compte parmi *tous les genres de malheurs* dont l'Inoculation a été la source à Lyon, que deux jeunes filles à qui l'Inoculation ne donna pas la petite vérole *parurent la reprendre* naturellement, l'une deux années l'autre un an après l'opération. Ailleurs il met sur le compte de cette pratique le *tein plombé & la maigreur*. Quand il avoue qu'elle a bien réussi, il se dédommage de la peine que cet aveu lui coûte, en attribuant cet effet à l'heureux écoulement des plaies des inoculés, comme si cet écoulement n'appartenoit pas à l'opération & à ses suites naturelles. Et puis il finit par ces admirables paroles. " Je pourrois „ sans doute, entrer dans beaucoup d'autres „ détails désavantageux à l'Inoculation, *si* j'a„ vois fait des perquisitions à ce sujet; *je les* „ *ai méprisées*; j'ai *raconté* uniquement des „ faits dont j'ai été témoin, ou que la voix „ publique m'a appris "; ainsi M. RAST évalue lui-même ses preuves. Il *raconte* sans décrire. Il atteste *sans* avoir fait des *perquisitions*, & après les avoir *méprisées*. Il parle ou comme *témoin*, sans se donner pour avoir présidé en Médecin au traitement d'aucun des malades dont il fait mention: ou *sur la voix publique*, sans aucun éclaircissement sur la vérité des bruits de l'infidèle renommée. Sur le tout il faut bénir le Ciel de ce qu'entre ces 130. inoculés à Lyon auxquels *tous les*

genres

genres de malheurs ſont arrivés, il n'y eſt mort, à ce qu'il prétend ſans dire comment il le ſait, qu'un enfant d'un abcès au foie. Auſſi M. RAST aſſure-t-il de bonne foi (pag. 16) malgré tant de malheurs & même en dépit du Nécrologe de Londres, qu'on *ne peut nier qu'il meurt moins d'Inoculés que d'autres malades de la petite Vérole.* Il faut que nous ajoutions avant de finir, que dans une autre Brochure qui s'eſt répandue ici ſous ce titre: *Réponſe à une des principales objections qu'on oppoſe maintenant aux partiſans de l'Inoculation de la petite Vérole*, les Nécrologes de Londres parlent tout autrement que dans le Mémoire de M. RAST. Ils atteſtent que le nombre des morts de la petite Vérole a diminué de 270. à Londres, par années communes depuis 1748. à 1756. que l'inoculation y a été plus généralement pratiquée. Le temps, il faut l'eſpérer, décidera du vrai ou du faux dans ces aſſertions contradictoires ſur une matière ſi intéreſſante.

Le ſavant M. PLUCHE, qui a enrichi la Littérature Françoiſe de tant de bons Ouvrages, a laiſſé en mourant une réputation trop diſtinguée pour que ſes productions poſthumes ne ſoient pas recherchées avec avidité. En voici une qui a pour titre: *Harmonie des Pſeaumes & de l'Evangile, ou Traduction des Pſeaumes & des Cantiques de l'Egliſe, avec des Notes relatives à la Vulgate, aux Septante & au Texte Hébreu*, chez les *Frères Eſtienne* in 12. La Clef dont le célèbre Auteur s'eſt ſervi ici pour l'explication de ces ſaints Cantiques, eſt généralement parlant aſſez ſimple; ſa traduction eſt élégante & littérale, & ſes remarques, où l'on

l'on voit les différences qui se trouvent entre le Texte Hébreu & les Versions, annoncent une érudition fort étendue.

On trouve chez *Nyon*: *La Vie du Cardinal de Bérulle, Fondateur de la Congrégation de l'Oratoire de France* in-12. On a déjà l'Histoire de ce grand homme, considéré comme Politique, aussi bien que comme homme d'Eglise; mais ce n'est que sa Vie sacerdotale qu'on présente au public dans cet Ouvrage.

Hérissant débite le Tome Second, ou la Seconde Partie du Tome I. de *l'Abrégé Chronologique de l'Histoire Générale de l'Italie depuis l'an 476. jusqu'au Traité d'Aix la Chapelle en* 1748. Ce Tome II. commence par l'année 840. & finit par 1027, le troisième qui achevera cet excellent Ouvrage, doit paroître incessamment.

Voici encore un Ouvrage posthume de M. PLUCHE, qui a pour titre: *Concorde de la Géographie des différens âges*, & qui paroit *in* 12. chez les Frères *Estienne*. Cet Ouvrage, dans lequel M. *Pluche* instruit agréablement son Lecteur, en le faisant voyager, est divisé en II. Livres. Dans le premier il parcourt les quatre parties du monde, & écartant l'ennuyeuses énumération de lieux, de villes, dont on ne sait absolument que les noms, il s'arrête aux endroits principaux, & communique avec habileté les connoissances Géographiques, Physiques & Historiques qui suffisent pour donner une idée nette quoique générale du Globe que nous habitons. Le Second Livre roule sur la Géographie ancienne ou l'histoire des Colonies & des Etablissemens célèbres. Le tout est enrichi de 12. Cartes bien dessinées & gravées.

On

On trouve chez *Briaſſon*, in 8°. petit format: *Eſſai Politique ſur la Pologne*, Ouvrage qui ne laiſſe pas d'être intéreſſant dans les circonſtances préſentes, puiſqu'il donne une idée nette de la conſtitution Civile, Eccléſiaſtique, & Militaire de cette République, auſſi bien que des mœurs & du caractère de la Nation.

Bure débite: *La Vie de Michel de l'Hôpital, Chancelier de France*, in 12. Le caractère de ce grand homme & les temps orageux dans leſquels il a vécu, ne peuvent que rendre cet Ouvrage, qui eſt très bien compoſé, intéreſſant à un grand nombre de Lecteurs.

M. Le DREUX DE RADIER, diſtingué par ſes connoiſſances étendues dans l'Hiſtoire & dans les Antiquités Françoiſes, a publié chez *Robuſtel* en 4. Volumes *in* 12. *Mémoires Hiſtoriques, Critiques, & Anecdotes de France.* Le titre ne le dit pas, mais il eſt ici queſtion uniquement des Reines & Régentes de France, y compriſes les Favorites, qui ont eu en tout temps trop de part dans les révolutions de la Politique, pour qu'il ſoit permis de négliger leur hiſtoire.

ALLEMAGNE.

VIENNE. *H. J. Krüchten*, a imprimé ſur la fin de l'Année dernière: ANTONII DE HAEN *S. C. R. A. Majeſtatis Conſiliarii & Archiatri, nec non Medicinæ in hac alma & antiquiſſima Univerſitate Profeſſoris Primarii, Societatis Scientiarum Haarlemenſis & Phyſico Botanicæ Florentinæ ſocii*, Pars Octava *Rationis Medendi in Noſocomio Practico; quod in gratiam & emolumentum Medicinæ Studioſorum*

forum condidit Maria Theresia, Augustissima Romanorum Imperatrix, Hung. Bohem. &c. Regina &c. &c 1763 vol. *in* 8. de 270. *pp.*

Lettre de Mr. de HAEN *à un de ses Amis, au sujet de la Lettre de Mr. Tyssot à Mr. Hirzel* 1763 8. *pp.* 100.

BERLIN. Dans cette multitude immense d'Ouvrages, & souvent de déclamations, qui ont été faites contre les Passions, on s'est d'ordinaire borné à montrer le mal qu'elles font à l'ame; & si le célèbre Mr. *Gaubius*, & un petit nombre d'autres Auteurs, ont aussi représenté les funestes influences que les passions ont sur le corps, il n'y avoit au moins jusques ici aucun Livre en Langue Allemande, où ce sujet fut traité avec les détails convenables. On accueillira donc sans doute avec empressement un Ouvrage très bien pensé & très bien écrit, qu'un de nos Savans, aussi bon Philosophe, qu'habile Médecin, vient de publier chez *Mylius* sous ce titre: JOHANN FRIDERICH ZÜCKERTS *der Arzneygelahrtheit Doctors, Medicinische und Moralische Abhandlung von den Leidenschaften*, c. à d. *Traité de Médecine & de Morale sur les Passions, par Mr.* ZUCKERT, *Docteur en Médecine* 1764. *in* 8. pp 102.

HALLE. L'excellente Relation, que l'illustre Chevalier LINNÆUS a publiée en Suédois, du Voyage qu'il fit en 1741. dans les Isles d'*Oeland* & de *Gothland*, vient d'être très bien traduite en Allemand, & forme un Volume de 364 *pp.* grand 8. imprimé chez *J. J. Curt* 1764.

Il paroit ici chez le Libraire *Hemmerde* un Traité Allemand *sur le Bonheur de l'Homme*, 1764.

1764. grand 8. de 192. *pp.* Pour donner une haute idée de cet Ouvrage il suffit d'en nommer l'Auteur : c'est le célèbre Mr. G. F. MEIER.

GÖTTINGUEN. Il y a beaucoup d'esprit, de goût & de vraie éloquence dans deux Pièces Académiques que Mr. le Professeur HEYNE a publiées depuis peu, & qui annoncent en lui un digne Successeur de l'illustre *Cesner* : *De morum vi ad sensum pulchritudinis, quam artes sectantur, Prolusio*, CHR. GOTTL. HEYNE 1763. *Bonarum artium litterarumque incrementa ex libertate publica. Oratio Professionis Rhetoricæ atque Poeticæ adeundæ caussa in Academia Georgia Augusta A. D.* 23. *Julii* 1763. *dicta a* C. G. HEYNE.

FRANCFORT sur le Mein. *J. C. Gebhard* a imprimé & débite avec beaucoup de succès : *Daniel in der Löwen-Grube &c.* c. à d. *Daniel dans la Fosse des Lions, Poëme en six Chants par Mr.* F. C. DE MOSER 1763. Ce Poëme en prose fait beaucoup d'honneur aux talens, & surtout aux sentimens, à la vertu, à la piété du célèbre Auteur.

Une des plus agréables lectures qu'on puisse faire est celle des *Lettres de Mademoiselle de Fussy à Mademoiselle De* ***. Ce Roman plein d'esprit, de délicatesse & d'intérêt, vient d'être réimprimé ici chez *Knoch* & *Eslinger*, & forme un vol. *in* 8. de 221 *pp.*

PROVINCES UNIES.

UTRECHT. L'ingénieuse Harangue que Mr. HENNERT prononça ici le 6. Février de cette année, en prenant possession de la Chaire de

Philosophie, de Mathématique & d'Astronomie, vient d'être imprimée chez *Broedelet*, sous ce titre: JOHANNIS FREDERICI HENNERT *Oratio Inauguralis* de Ingenio Mathematici, *dicta publice A. D. VI. Febr.* CIↃIↃCCLXIV. *Quum extraordinariam Philosophiæ, Matheseos, & Astronomiæ Professionem, in illustri Trajectina Academia auspicaretur* in 4. pp. 40.

G. T. *van Pandenburg* a publié depuis peu de jours: *De Kwynende Ziektens der Nederlanders spruitende uit hunne Lands Gesteltheid en Levenswyzen. Beschreven tot dienst der Landgenooten in 't algemeen en tot heil der Lyders in 't byzonder: Als mede tot nut voor de zwangere en zoogende Vrouwen, en tot opkweeking der Jonge Kinderen*, door LEONARDUS STOCKE, Med. Doctor, c. à d. *Traité des maladies de langueur auxquelles les Hollandois sont sujets, tant par la nature du Pays qu'ils habitent, que par leur manière de vivre &c. Avec quelques directions pour les Femmes enceintes & pour celles qui nourrissent, aussi bien que pour l'éducation physique des Enfans*: *Par Mr.* STOCKE, *Docteur en Médecine à Rotterdam.* 1764. grand 8. de 282. *pp.* Cet Ouvrage ne fait que de nous parvenir, & à peine avons nous pu en parcourir quelques pages. Il nous paroit qu'il s'y agit principalement du Scorbut *de terre*, que Mr. STOCKE croit être une maladie entièrement différente du Scorbut *de mer*. Divers modernes soutiennent que ces deux Scorbuts ne sont qu'une seule & même espèce. Notre Auteur les réfute, & il attaque sur tout très vivement le Dr. *J. Lind*, dont le *Traité du Scorbut* a été traduit il y a quelques années de l'Anglois en François.

On

On trouve encore chez *Paddenburg* quelques exemplaires de divers autres Ouvrages que le laborieux Médecin de Rotterdam a publiés; en voici les titres: *Zelfs-Kennis of Redenkundige Beſpiegelingen over den Menſch*, *door* LEONARDUS STOCKE, c. à d. *La Connoiſſance de ſoi même*, *ou Conſidérations philoſophiques ſur l'Homme*; grand 8. de 343 *pp.* ſans l'Introduction qui en a 46. *Berichten wegens de Keelziekten, en Scorbut of Blauwſchuit dienende tot bewys der ontdekkingen van veele heilzaame Genees-middelen ter uitroeijing der meeſte en zwaarwichtigſte gevallen dezer Gebreeken*; c. à d. *Avis touchant les maux de Gorge & le Scorbut* &c. grand 8. de 118. *pp. Twee Redevoeringen over de Heerlykheid der Natuur* c. à d. *Deux Diſcours ſur la Gloire de la Nature.*

AMSTERDAM. Les Libraires *J. Schreuder* & *P. Mortier*, ont imprimé & débitent les Tomes VII, VIII, & IXe de leur *Seconde Centurie* de l'*Hiſtoire* & des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris.* Ces 3 vol. forment 1084. *pp. in* 12.

Faſciculus Diſſertationum Anatomico Medicarum Cum tabulis Æneis. Apud *J. Schreuder* 1764. grand 8. *pp.* 173. Les Diſſertations qui compoſent ce bon Recueil, dont on nous fait eſpérer la ſuite, ſont: I. CAROLI AUGUSTI MADAI *Anatome Ovi Humani foecundati, ſed deformis, trimeſtri abortu eliſi.* 2. PHILIPPI ADOLPHI BOEHMER *de Uracho Humano.* 3. NICOLAI THEUNE *de Confluxu trium cavarum in dextro Cordis atrio.* 4. JOANNIS CHRISTIANI THEMELII *Commentatio qua Nutritionem foetus*

in utero per vasa umbilicalia solum fieri, occasione Monstri ovilli sine ore & faucibus nati ostenditur.

LEYDE. Le Sieur *Elie Luzac* distribue le IIe. Tome de sa belle Edition *in 8.* des *Fables choisies mises en vers par* J. DE LA FONTAINE 1764. On sait que c'est ici une réduction de la superbe Edition que Mr. *de Montenault* a donnée en 4 Vol. *in folio*, & qui est un des plus beaux monumens de ce Siècle. Dans l'Edition de Leyde on a suivi celle de Paris, dont elle est une exacte copie en petit; les estampes en taille douce sont du célèbre *Punt* & c'est assez en faire l'éloge. Les vignettes & autres ornemens qui sont gravés en bois, ne sont en rien inférieurs à ceux de Paris & le papier aussi bien que le caractère nous paroissent beaucoup plus beaux. Ce second Tome sera suivi de quatre autres, ensorte qu'il y en aura six en tout. Ils ne coûteront aux Souscripteurs que 8 Ducats, au lieu que l'Edition de Paris coûte 300 livres en papier ordinaire, & 400 livres en grand papier.

La Dissertation que Mrs. les Administrateurs du Legs de feu Mr. *Stolp*, ont couronnée le 13. Octobre 1763, vient d'être imprimée chez les *Luchtmans*. On y recherche *quels sont les Attributs qui résultent nécessairement de l'Existence d'un Etre nécessaire.* A cette Pièce victorieuse, qui a pour Auteur Mr. FREDERIC WITTEVEEN, Ministre du S. Evangile à *Haskerhorne & Oldebasschel* (1), on

(1) Il est mort peu de semaines après avoir remporté le prix.

on a joint trois autres Dissertations sur le même sujet, qui ont été jugées dignes d'être publiées. Ce Recueil dont nous nous proposons de rendre compte, forme un vol. *in* 4. de 196. *pp.*

Voici la nouvelle question que Mrs. les Administrateurs proposent: *Quodnam est fundamentum protestatis legislatoriæ qua Deus, in Revelatione præsertim, exigit, ut homines suas actiones morales ad ipsius præscriptum componant?* c. à d. *Quel est le fondement du pouvoir législatif par lequel Dieu exige sur-tout dans la Révélation, que les hommes se règlent dans leurs actions morales suivant les Loix qu'il leur a prescrites.* Ceux qui voudront travailler à éclaircir un sujet aussi important, sont priés d'écrire leurs Dissertations en Latin, ou en Langue Hollandoise & de les faire parvenir *franco* avant le 1r. Juillet 1765. à Mr. *Jean Luiofs* Professeur en Philosophie & Secretaire actuel de l'Institut de Stolp à Leyde. Le prix qui consiste en une Médaille d'or de la valeur de 250 florins argent d'Hollande, sera adjugé le 13e Octobre 1765.

LA HAYE. *Collection curieuse de Lettres écrites par Mr.* Luiofs *Professeur en Physique & Astronomie à Leyde, & par* Meindert Semeins, *Echevin de la Ville d'Enkhuizen; concernant une découverte que le dernier a fait pour déterminer la déclinaison de la Boussole dans tous les lieux & temps, & la démonstration de l'utilité que ceci pourroit apporter à déterminer la vraie Longitude sur Mer. Dédié à tout Lecteur judicieux, impartial, & amateur de la Navigation,* par MEINDERT SEMEINS, *Echevin de la Ville*

d'Enkhuizen. Chez. *E. Boucquet & Comp.* 1764. grand 8°. de 91. *pp.* Mr. SEMEYNS ayant cru avoir trouvé une règle générale avec laquelle, connoiſſant la Latitude, on ſeroit en état de déterminer en tout lieu & en tout temps la déclinaiſon de la Bouſſole, s'addreſſa en 1757. au Souverain par une Requête où il expoſoit combien ſa découverte contribuoit à déterminer la Longitude ſur Mer. LL. NN. & GG. PP. rendirent cette affaire commiſſoriale, & joignirent à la Commiſſion Mr. LULOFS comme éxaminateur. Mr. SEMEYNS vint à La Haye où il paſſa pluſieurs années à travailler ſans relâche, ſoit à la compoſition des Tables qui ont rapport à ſon Ouvrage, ſoit à repondre aux objections qu'on lui faiſoit. Mais lorſqu'il eſpéroit de recevoir une récompenſe proportionnée à l'importance de ſa découverte, à ſon travail prodigieux, & aux grandes dépenſes qu'il avoit été obligé de faire, toutes ſes eſpérances furent renverſées par le rapport très défavorable que Mr. LULOFS fit du nouveau ſyſtême. Notre Auteur ſe plaint amèrement dans l'Ecrit que nous annonçons des procédés du Profeſſeur, il tâche d'établir de plus en plus la réalité de ſa découverte, & il demande que l'on confronte ſes Tables ſoit avec les journaux faits à bord des Bâtimens de la Compagnie, ſoit avec les déclinaiſons expérimentées de Mylord ANSON dans ſon Voyage autour de la Terre.

Daniel Aillaud a tout nouvellement imprimé les deux Ouvrages ſuivans:

L'*Ecolier en vacance, ou Voyage de la Haye à Bruxelles; avec l'Hiſtoire de Mademoiſelle van*

van Gur, & plusieurs autres Anecdotes curieuses. Prima frons decipit multos. 1764; petit 8°. de 254. *pp.* C'eſt une eſpèce de Roman, mais où l'on trouve de la morale, de la controverſe, des traits d'hiſtoire, des vues ſur l'éducation des enfans, des obſervations ſur diverſes Villes de la Hollande & du Brabant, particuliérement ſur la Haye &c.

Manuel Moral, ou Maximes pour ſe conduire ſagement dans le Monde, accompagnées de Réflexions. Ouvrage utile à la Jeuneſſe. Par J. M. D. V. Heureux celui, que dès ſes jeunes ans, s'eſt tenu loin du conſeil des méchans *Pſeaume* I. petit 8o. de 77. *pp.* 1764. Les Maximes en vers qui ſervent de texte à cet Ouvrage, ſont très connues dans ce Pays. Ce ſont celles qui commencent par: *Rendez au Créateur ce que l'on doit lui rendre* &c. Elles reparoiſſent ici revues, corrigées & accompagnées chacune de deux réflexions utiles, qui en ſont le commentaire. Ce *Manuel* & *l'Ecolier en vacance* ſont vraiſemblablement du même Auteur: il a bien l'air d'être un Maître de Penſion, ou du moins il paroît avoir toutes les qualités néceſſaires pour cet emploi.

On trouve ici chez le Libraire de ce Journal: *Oeuvres du Philoſophe Bienfaiſant.* Quatre Tomes, grand *in* 12, Amſterdam 1764. Les Ouvrages qui compoſent ce Recueil ſont *connus* depuis aſſez long-temps du Public; mais il ne ſe plaindra pas qu'on les lui donne de nouveau raſſemblés en un corps. L'Editeur peut compter ſur ſa reconnoiſſance; & quant à l'auguſte Auteur, où ſont les cœurs dans leſquels le nom de STANISLAS n'excite pas les plus vifs ſentimens

mens d'admiration & de reſpect? On ne pouvoit faire reparoître ſes Ouvrages ſous un titre mieux aſſorti à leur nature, & au caractère de ce grand Prince. Nous nous ferons un devoir de juſtifier ce jugement dans la Partie ſuivante de cette *Bibliothèque*. Nous en dirions même davantage dès à préſent, ſi faute de place nous n'étions obligés d'abréger nos Nouvelles Littéraires, & même d'en donner beaucoup moins que nous ne ſommes accoutumés de faire.

FIN.

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS.
POUR LES MOIS
DE
AVRIL, MAI, JUIN.
MDCCLXIV.
TOME VINGT ET UNIEME.
SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET.
Libraires de S. A. S.
M. D. CC. LXIV.

TABLE DES ARTICLES.

ART. I. HISTOIRE & MEMOIRES *de l'Académie Royale des Sciences*, Année MDCCLXI. . . . . *pag.* 267

II. POE'TIQUE FRANÇOISE *par Mr.* DE MARMONTEL, Troisième Extrait. . . . 296

III. VOYAGE *de* SICILE *par Mr.* D'ORVILLE &c. *publié par Mr.* PIERRE BURMAN IId. Extrait 321

IV. ESSAI SUR LE BUT DE LA TRAGEDIE, *selon Aristote*, *par Mr.* MOOR. . . 344

V. RE'FLEXIONS PHILOSOPHIQUES *sur la Religion Chrétienne par Mr.* MEIER IId. Extrait 350

VI. Dialogues *sur l'utilité des Voyages par Mr.* Hurde. . 375

VII. Oeuvres *du* Philosophe Bienfaisant. . . 385

VIII. Relation Historique *de quelques nouveaux* Volcans &c. . . . 407

IX. Histoire de l'Irlande *par Mr. l'Abbé* Mac-Geoghegan Tome IIe. . . 419

X. Lettre *de Mr.* Formey *aux Auteurs de la Bibliothèque des Sciences, &c. & Mémoire de Mr.* des Vignoles *touchant la* Mer Rouge. 441

XI. l'Homme de Lettres *par Mr.* Garnier. . 455

XII. Nouvelles Litteraires. 479

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
AVRIL, MAI, JUIN,
MDCCLXIV.

ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES, Année MDCCLXI, avec les Mémoires de Mathématique & de Physique pour la même année &c.

A *Paris* de l'Imprimerie Royale MDCCLXIII. 1 vol. *in* 4. de 188. *pages* pour l'Hiſtoire, & de 504 *pages* pour les Mémoires.

NOus avons rendu compte à la tête du Tome XX. de cette Bibliothèque, de l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences pour l'Année 1757. Si aujourdhui nous donnons l'Extrait de l'année 1761, c'eſt une ſuite d'un arrangement dont nous avons averti le public. M. DE FOUCHY Secrétaire perpétuel de l'illuſtre Compagnie a publié le préſent Volume; mais les trois années intermédiaires 1758, 1759 & 1760. qui ont été confiées aux ſoins de quatre Académiciens, ſuivront inceſſamment. Déjà le Volume de l'année 1758 a vu le jour, & nous nous promettons d'y puiſer la matière d'un Extrait intéreſſant pour le Trimeſtre prochain. Voyons ſans plus de délai ce que contient dans ſes différentes claſſes, le Volume que nous avons ſous les yeux.

PHYSIQUE GENERALE.

Il n'entre dans cette premiere claſſe que quatre Mémoires. Nous les indiquons en ſuivant l'ordre où M. DE FOUCHY les a mis

mis dans les savantes Analyses qu'il en donne.

Le I. contient des *Observations sur les nouvelles méthodes d'aimanter & sur la déclinaison de l'Aimant, par Mr.* DE LA LANDE. Que l'Aimant ait la propriété d'attirer le fer & l'acier, c'est ce que les Anciens n'ont pas ignoré ; mais ce qui n'étoit pour eux qu'un objet de curiosité & d'étonnement, est devenu depuis le douzième Siècle par l'invention de la Boussole, & depuis par celle des Aimans artificiels, un des objets les plus intéressans. Aussi les plus habiles Physiciens, dans notre siècle & dans le précédent, n'ont ils rien négligé soit pour recueillir avec exactitude les phénomènes du magnétisme, soit pour en découvrir les loix, soit pour en deviner les causes, & de degrés en degrés ils ont fait dans cette étude des progrès, qui, en les instruisant de plus en plus sur l'espèce d'analogie qui se trouve entre l'aimant & le fer, les ont mis en état de composer des aimans artificiels dont la force surpasse de beaucoup celle des aimans naturels.

On appelle aimant artificiel toute pièce de fer ou d'acier à qui l'on a donné, ou qui a pris la vertu magnétique sans toucher à l'aimant. Il y a environ 200 ans que le P. *Grimaldi* Jésuite, observa qu'une barre de fer, tenue pendant quelque temps dans une situation verticale, s'aimantoit assez pour attirer par son extrêmité d'en

bas la pointe Sud d'une Aiguille de bouſſole, & pour la repouſſer par ſon extrêmité d'en haut. En 1634 *Gaſſendi* en fit l'épreuve ſur la tige de la croix du clocher de S. Jean d'Aix en Provence. La même choſe fut vérifiée à la fin du ſiècle, ſur des morceaux de la croix d'un clocher à Chartres. M. *de la Hire* frappé de ce phénomène, voulut eſſayer de le renouveller par ſon induſtrie. Il plaça entre deux pierres des fils de fer élevés d'environ 60 degrés dans le plan du Méridien, & il ſe trouva qu'en effet ces fers avoient acquis au bout de dix ans, une vertu magnétique très ſenſible.

D'un autre côté *Robault* avoit trouvé, qu'un fil d'acier rougi au feu & trempé, en le tenant verticalement acquéroit aſſez de vertu magnétique pour attirer juſqu'à des grains de limaille de fer. MM. de *Réaumur* & *du Fay*, allèrent plus loin. Ils s'aſſurèrent qu'en frappant une tringle de fer par une de ſes extrêmités, elle acquéroit un degré de magnétiſme aſſez conſidérable, & qu'on étoit maître de changer les poles de cette eſpèce d'aimant en frappant la tringle de l'autre bout. Enfin MM. *Michel* & *Canton* trouvèrent il y a quelques années le moyen de frotter des barreaux d'acier les uns contre les autres, de manière que par ce ſimple frottement ils acquéroient un commencement de vertu magnétique.

Mais M. *Antheaume* a fait plus que tout cela.

cela. Il a ſu découvrir que deux barres de fer, même de fer brut & ſans préparation, miſes bout à bout, mais ſéparées par un petit intervalle, donnent dans presque toutes les poſitions des marques de magnétisme, avec ceci de ſingulier, que ſi on les élève ſous un angle d'environ 70 degrés au deſſus de l'horiſon du côte du Midi, leur magnétiſme eſt beaucoup plus conſidérable qu'en les tournant du côté du Nord.

C'eſt dans une Diſſertation couronnée à Pétersbourg en 1760 & imprimée la même année à Paris, que M. *Antheaume* a communiqué cette découverte; mais comme il n'avoit pas inſiſté ſur la théorie qui l'y avoit conduit, M. DE LA LANDE y ſupplée dans le préſent Mémoire. D'abord il rappelle les expériences dont il a été témoin chez M. *Antheaume*; enſuite il en eſſaye l'explication.

Quant aux expériences, voici ce qu'il y a de plus eſſentiel à ajouter à ce qu'on vient d'en dire? „Aux deux extrêmités des barres par leſquelles elles s'approchent, on applique une eſpèce d'armure compoſée d'un morceau d'acier mince, qui ſurpaſſe un peu l'épaiſſeur de la barre, & ces deux talons ſont retenus par un petit morceau de bois, qui les force de s'appliquer chacun au bout de ſa barre. Le tout étant dans cet état, on applique le milieu de l'aiguille ou du barreau qu'on veut aimanter, ſur la ſé-

paration de ces deux barres, & on la fait aller & venir suivant sa longueur & celle de ces barres, à plusieurs repriſes, obſervant toujours, que ni l'une ni l'autre de ſes extrêmités ne paſſe au delà de la ſéparation des barres. Par ce moyen on lui communique une vertu plus grande, que celle qu'on auroit pu lui donner avec la meilleure pierre d'aimant ".

Il eſt remarquable que pendant que M. *Antheaume* faiſoit cette expérience, Mr. *Trullard* Académicien de Dijon en faiſoit une fort analogue & avec le même ſuccès. En dirigeant à peu près vers le nord un barreau d'acier, il trouvoit une poſition dans laquelle ce barreau attiroit la limaille de fer; alors pour fixer & augmenter cette vertu, il frappoit contre ce barreau ſans le changer de poſition, & il ſe trouvoit dès ce moment aimanté d'une manière forte & durable. Enfin il promenoit verticalement, & toujours du même ſens, un faiſceau de ces barreaux ainſi aimantés, ſur un aſſemblage de deux pièces d'acier courbées & réunies en forme de fer à cheval, & ces deux pièces devenoient de très bons aimans artificiels, aimantés comme on voit ſans le ſecours d'aucun aimant naturel.

Pour expliquer ces phénomènes remarquables, M. DE LA LANDE adopte la conjecture que M. *du Fay* avoit empruntée de *Deſcartes* & ſimplifiée. Suppoſant avec tous

tous les Phyſiciens, qu'il y a autour de la terre un tourbillon de matière magnétique, que ce tourbillon ſortant d'un des poles va, en enveloppant le globe, rentrer par le pole oppoſé, mais que néanmoins ces poles different de ceux de la rotation de la Terre, & en ſont éloignés tantôt de plus tantôt de moins de degrés, ſuppoſant, dis-je, ce principe comme univerſellement reconnu, il conçoit que les pores du fer offrent au mouvement de cette matière une route plus facile que l'air, que probablement ces canaux du fer, ſont garnis comme de poils métalliques, qu'on peut coucher ſuivant différentes directions par divers moyens, & que lorſqu'ils ont été couchés dans un certain ſens, la matière magnétique entrant enfile ces canaux avec bien plus de liberté ".

„ Il n'eſt donc pas étonnant qu'en plaçant des barres de fer parallelement à l'axe, qui joint les poles magnétiques de la terre, le courant qui agit de toute ſa force ſuivant cette direction, en enfile les poles & y couche les poils métalliques. Sur tout ſi cette opération naturelle eſt aidée du ſecours de la percuſſion, les barreaux ont du être aimantés, c'eſt-à-dire recevoir cette texture intérieure qui les rend ſi propres au paſſage de la matière magnétique en un certain ſens. Et comme en même temps que la matière qui ſuit le courant du grand tourbillon les a pénétrés, une

partie de cette matière qui a trouvé en ſortant du barreau plus de difficulté à ſe mouvoir dans l'air que dans le fer, a rebrouſſé ſon chemin, il s'eſt établi autour de ce barreau un tourbillon allongé dont les extrêmités ſont les poles".

Avant de finir M. DE LA LANDE fait une remarque ſur la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, que nous ne devons pas paſſer ſous ſilence. Cette remarque eſt le réſultat de pluſieurs obſervations, par leſquelles il conſte que depuis l'année 1580. la déclinaiſon de l'aimant a augmenté aſſez régulièrement à Paris 9 à 10 minutes chaque année, en allant toujours vers le couchant. Si le fait ſe confirme d'ailleurs, on ne pourra pas ſe défendre de l'attribuer à une cauſe générale, car les cauſes particulières n'agiſſent pas ordinairement d'une manière ſi uniforme.

Le II *Mémoire* pour la Phyſique générale roule *ſur les paillettes & les grains d'or de l'Arriège*. Il a été *fait d'après des lettres & des remarques de Mr.* PAILHE'S *par M.* GUETTARD. Quoique les richeſſes du nouveau monde aient presque fait oublier celles de l'ancien, il eſt connu qu'on trouve en divers endroits de l'or dans les rivières, qu'on l'y trouve mêlé avec le ſable ſous la forme de petites paillettes ou de petits grains & qu'on l'en ſépare par des lotions réitérées. Mr. *de Réaumur* donna en 1718, le détail de cet art, dans un Mémoire que l'A-

l'Académie publia cette même année. A préſent les recherches de Mr. PAILHE's & les remarques de M. GUETTARD, ouvrent une nouvelle carrière aux Naturaliſtes, & préſentent peut être un objet de recherches avantageuſes. Le premier a découvert que l'or qu'on ramaſſe dans l'Ariège vient du terrein même qui compoſe ſes rives, qu'on en rencontre les plus groſſes paillettes approchant le plus des montagnes; que de même en pluſieurs autres Cantons du Languedoc & du pays de Foix beaucoup de terres ſont aurifères, & qu'en particulier tout le terrein ſur lequel la ville de Pamiers eſt bâtie, a cette qualité, enſorte qu'on ne peut y creuſer ſans rencontrer des paillettes d'or mêlées avec la terre. Sur tout cela M. PAILHE's fait diverſes conjectures. Les unes ſont un peu recherchées, les autres ont été detruites par l'expérience: on peut ce ſemble les laiſſer ignorer au public ſans inquiétude.

III. Nous voudrions au contraire pouvoir placer en cet endroit ſans en rien omettre, de *Nouvelles expériences d'Electricité, faites à l'occaſion d'un ouvrage publié depuis peu en Angleterre par Mr.* ROBERT SYMMER *de la Société Royale de Londres*, & communiquées à l'Académie par M. l'Abbé NOLLET; ou du moins l'excellente Analyſe que l'Hiſtorien de l'illuſtre Corps a faite de ce Mémoire curieux. Il eſt le fruit d'un ouvrage imprimé en Angleterre

ſous le titre d'*Obſervations nouvelles concernant l'Electricité*, ouvrage plein de découvertes réellement neuves, d'expériences ingénieuſes, de faits intéreſſans & qui paroiſſent devoir mettre quelques reſtrictions à des principes qu'on avoit juſqu'ici regardés comme généraux. Nous en aurons bientôt une traduction fidèle de la main de M. *la Tour* correſpondant de l'Académie à Riom en Auvergne. C'eſt alors qu'on ſentira toute l'importance des remarques que M. l'Abbé NOLLET y a faites, à la requiſition du Savant Anglois qui lui avoit envoyé lui même cet Ecrit. Tâchons d'en donner en attendant quelque idée.

M. SYMMER avoit remarqué comme bien d'autres avant lui, que dans une ſaiſon froide & par un temps ſec, des bas tirés nouvellement de ſes jambes dans l'obſcurité, faiſoient entendre une ſorte de pétillement & jettoient des étincelles très brillantes. Il lui prit envie de ſuivre ce phénomène, & il reconnut bientôt qu'il étoit du nombre de ceux qui appartiennent à l'électricité. Après avoir éprouvé des bas de toutes ſortes de matières & de couleurs différentes, il obſerva conſtamment:

„ 1. Que lorſqu'il mettoit l'un ſur l'autre, à la même jambe, ou ſur l'un de ſes bras nuds, deux bas de ſoie, l'un blanc & l'autre noir & qu'après les avoir échauffés & frottés un peu de temps, il les retiroit ſans les ſéparer l'un de l'autre, ces

bas

bas joints enſemble, ſoit qu'ils tinſſent encore à la jambe, ſoit qu'ils en fuſſent totalement ſéparés, ne donnoient que de très légères marques d'électricité.

2. Que ſi-tôt qu'on les ſéparoit l'un de l'autre & qu'on les tenoit ſuſpendus en l'air & iſolés, chacun d'eux ſe trouvoit animé d'une vertu électrique très-ſenſible; qu'ils attiroient alors tous les corps légers qu'on leur préſentoit, qu'ils s'attiroient eux-mêmes réciproquement, & de fort loin; qu'ils paroiſſoient enflés & arrondis, comme s'ils euſſent été pleins; qu'on ſentoit autour d'eux les mêmes émanations électriques, qu'on ſent autour des conducteurs, & qu'enfin ils étinceloient avec bruit dans l'obſcurité.

3. Que les feux qu'on tire du bas blanc diffèrent de ceux qu'on obtient avec le bas noir, comme ceux qu'on tire du verre électriſé diffèrent de ceux qu'on tire du ſouffre.

4. Qu'on peut charger la bouteille de Leyde avec un de ces bas, & la décharger ſans exploſion avec l'autre.

5. Que ſi on met les deux bas ainſi électriſés à portée de ſe joindre, ils ſe précipitent l'un ſur l'autre, ſe déſenflent à l'inſtant qu'ils ſe touchent, s'applatiſſent & ſe collent enſemble, & qu'alors ils paroiſſent avoir perdu toute leur vertu.

6. Mais que ſi au bout d'un quart d'heure, & quelquefois bien plus long-temps après,

après, on les ſépare de nouveau, ils reprennent leur électricité & reproduiſent tous les effets dont on vient de faire mention.

7. Qu'enfin en ſéparant ces bas devenus électriques, ſoit immédiatement après les avoir tirés de deſſus la jambe, ſoit après qu'ils ſe ſont unis, on éprouve une réſiſtance qui n'a pu être vaincue, ſelon les expériences de Mr. SYMMER, dans le premier cas, que par un poids 92. fois plus lourd que le bas qu'on vouloit ſéparer, & dans le ſecond, que par une force de pluſieurs onces. "

Telles ſont les principales expériences de M. SYMMER, nous allons entendre à préſent M. l'Abbé NOLLET y faire ſes réflexions.

D'abord on peut demander ſi dans ces expériences la chaleur agit ſimplement comme chaleur, ou comme chaleur animale? Le Phyſicien Anglois croit le dernier; mais M. NOLLET s'eſt convaincu du premier. En étendant les deux bas l'un dans l'autre ſur une chaiſe de canne, ſous laquelle il avoit mis un réchaut, & les frottant dans cet état avec un papier gris, ou un morceau d'étoffe replié pluſieurs fois ſur lui même, il y a excité les mêmes ſymptomes d'électricité que M. SYMMER en avoit tirés dans ſa méthode.

Mais d'où vient la différence d'électricité dans des bas qui ne different que par la cou-

couleur? Vient-elle de la couleur comme couleur; ou de la différence des ingrédiens qui entrent dans la teinture noire? Mr. SYMMER tient pour le premier: mais Mr. NOLLET lui oppose les expériences de M. *du Fay*, consignées dans l'Histoire & dans les Mémoires de l'Académie pour l'année 1733; expériences par lesquelles il conste, que des rubans de soie blanche, quand on les teint de différentes couleurs au moyen d'un prisme, ne donnent pas d'autres marques d'électricité qu'auparavant. Il fait plus, il nous apprend qu'ayant trempé séparément deux bas de soie, l'un dans une solution de vitriol, l'autre dans une forte décoction de noix de galle, les deux ingrédiens de la teinture noire, il a trouvé que le bas trempé dans la décoction de noix de galle, qui n'avoit presque rien perdu de sa blancheur, avoit cessé de s'électriser comme le verre, au lieu que l'autre bas n'avoit paru recevoir aucun changement.

Seroit-ce donc à la texture des bas qu'on devroit attribuer les symptomes électriques des expériences de l'ingénieux Anglois? Non. L'Académicien de Paris a vu les mêmes effets dans des fourreaux d'étoffes de soie de différentes couleurs. Il s'est assuré que tout l'essentiel de cette opération consiste à unir ensemble deux corps électriques, l'un à la manière du verre, l'autre à la manière des résines, à les frotter tous deux

deux en même temps, & à aider leur électrisation par quelques degrés de chaleur. Il n'est pas même nécessaire que les deux corps soient tissus de soie. Avec un tube de verre habillé pour ainsi dire d'un fourreau d'etoffe de soie noire, Mr. l'Abbé NOLLET a fait les expériences les plus décisives pour justifier le contraire.

Mais voici qui est tout autrement singulier. En répétant les expériences de Mr. SYMMER, M. l'Abbé NOLLET a trouvé que des rubans & des écheveaux de soie blanche, animés de la même électricité que le Tube se précipitent sur lui, & y demeurent attachés. Il a trouvé que ce même ruban, ce même écheveau si constamment attiré par le Tube, quand ils ont été frottés ensemble, s'en écarte avec la même constance quand il n'a été électrisé que par communication. Bien plus: deux écheveaux de soie électrisés ensemble sur le même Tube, & qui tendent tous deux à s'en approcher, se repoussent mutuellement avec la même vivacité. On s'est donc trompé en croyant comme certain, que les corps qui ont la même électricité se repoussent toujours, & que l'attraction réciproque de deux corps électrisés prouve que leurs électricités sont de nature différente. Les expériences de nos deux Physiciens prouvent, qu'il y a des cas où il arrive tout le contraire.

Si l'on prend la peine de recourir au Mé-

Mémoire de M. l'Abbé NOLLET, on verra encore que les corps qui ſe peuvent électriſer à la manière du verre, n'ont pas beſoin comme on l'a cru d'être actuellement électriſés, pour contracter une adhérence marquée avec les corps électriſés à la manière des réſines.

M. SYMMER conclut de ſes expériences, qu'il exiſte dans la nature deux électricités eſſentiellement différentes. Le ſavant Abbé en conclut au contraire qu'il n'y en a qu'une, " & en effet remarque l'Hiſtorien „ de l'Académie, comment concevoir „ que deux électricités, qui par l'hypo„ thèſe doivent ſe détruire, ſubſiſtent en„ ſemble, & ſe fortifient mutuellement?"

IV. *Mémoire ſur les Tourbières de Villeroy, dans lequel on fait voir qu'il ſeroit très utile à la Beauce qu'on en ouvrit dans les environs d'Etampes*, par M. GUETTARD. Ce Mémoire eſt l'écrit d'un Phyſicien bon patriote, en qui le zèle du bien public anime une étude induſtrieuſe & infatigable des richeſſes de la nature. On ſe plaint par tout que le bois de chauffage devient rare & enchérit. La Tourbe y ſupplée. Ce n'eſt qu'un débris d'herbes & de plantes pourries, & converties par cette putréfaction en une maſſe noire & combuſtible. On en trouveroit en une infinité d'endroits ſi l'on ſe donnoit la peine d'y fouiller. De ſimples feuilles accumulées, pourries & laiſſées dans cet état pendant quelques années, ſuffiſent

ſent pour donner d'excellentes tourbes. M. GUETTARD a conjecturé, que les prairies voiſines d'Etampes étant continues à la vallée de Villeroy, où un Avocat nommé de *Lamberville* ouvrit avec ſuccès des tourbières en 1616, il étoit très probable qu'on y trouveroit les mêmes productions. Il a plus fait: il a cherché; le ſuccès a répondu à ſon attente, & comme Etampes eſt ſur la grande route de Paris à Orléans qui traverſe toute la Beauce, il n'eſt pas beſoin de beaucoup de diſcours, pour faire ſentir combien cette Province ſi fertile en bleds, & ſi entièrement dépourvue de bois, gagneroit à cette découverte ſi l'on vouloit en profiter.

Les quatre Mémoires dont nous venons de donner quelque idée, ſont accompagnés dans l'Analyſe que M. DE FOUCHY en a faite de VIII. Obſervations de Phyſique générale. On les lira avec plaiſir, en les cherchant à la ſource.

ANATOMIE.

I. *Deſcription des plans muſculeux dont la tunique charnue de l'Eſtomac humain eſt compoſée.* Ce Mémoire eſt de M. BERTIN. Des quatre tuniques dont l'eſtomac eſt compoſé, la membraneuſe, la muſculeuſe, la nerveuſe & la veloutée, ce n'eſt qu'à la ſeconde que l'Auteur s'attache, parce qu'il n'a pas trouvé exactes les deſcriptions qu'on

qu'on en donne. On croyoit cette tunique compoſée ſeulement de deux plans de fibres obliques, les unes longitudinales les autres circulaires, entre leſquels pourtant la plupart des Anatomiſtes admettent des fibres obliques qui formeroient un plan intermédiaire; mais au lieu de ce plan qui n'exiſte point, M. BERTIN en découvrit en 1746. un troiſième ſous celui des fibres circulaires dont nous venons de parler, & ſa modeſtie l'ayant empêché alors d'expoſer cette découverte dans tous ſes détails, il ſe contenta de l'indiquer dans un Mémoire, qu'il préſenta cette même année à l'Académie, ſur la cauſe qui empêche les chevaux de vomir, & prit date de ſa découverte au Secretariat de l'Académie. Depuis ce temps-là M. HALLER, dans ſa Phyſiologie imprimée à Gottingue en 1751, a trouvé la même choſe, & fait de la tunique charnue de l'Eſtomac une deſcription eſſentiellement ſemblable à celle de M. BERTIN. Ce n'eſt pas la première fois que d'habiles Phyſiciens ſe ſont rencontrés, mais M. BERTIN n'eſt pas fâché que l'on ſache à qui eſt du dans le cas préſent l'honneur de la découverte.

II. *Mémoire ſur quelques vices des voies urinaires & des parties de la génération dans trois ſujets du ſexe maſculin, par M.* TENON. Les obſervations que préſente ce Mémoire ſont très intéreſſantes. Elles confirment un petit nombre de faits déjà connus & peu-

peuvent être d'une utilité ſenſible dans la pratique. L'Auteur y fait voir par trois exemples, comment la nature eſt induſtrieuſe & combien elle a de reſſources pour lever les obſtacles qui s'oppoſent à ſes opérations. Un enfant nait-il ſans veſſie ou ſans verge, ou avec une verge imperforée? peu-à-peu les urines s'écoulent par quelque autre route, & la nature leur ouvre quelque autre orifice. En conſidérant ce ſpectacle dans un homme d'une conformation ſingulière, M. TENON a eu l'avantage d'apprendre de la Nature elle même, la ſolution d'une queſtion qui avoit toujours embarraſſé les Médecins. Tous conviennent que l'urine eſt une liqueur qui ſe ſépare du ſang dans les reins & eſt conduite de là dans la veſſie par les urétères; mais comment expliquer par ce moyen pluſieurs phénomènes qu'on obſerve journellement; pourquoi on rend avec tant de promptitude certaines eaux minérales; pourquoi les premières urines qu'on rend après avoir bu beaucoup ſont très peu colorées, tandis que celles qu'on rend enſuite le ſont beaucoup; pourquoi diverſes ſubſtances comme la térébentine, les aſperges, le caffé, les betteraves &c. donnent de l'odeur ou de la couleur très promptement aux premières urines & n'agiſſent que peu ou point du tout ſur les ſecondes? Ces faits avoient paru ſi difficiles à expliquer, en ne ſuppoſant que la ſeule route des urétè-

res par laquelle les urines ſe puſſent rendre dans la veſſie, que *Willis*, feu M. *Morin* de l'Académie des Sciences avoient cru devoir ſuppoſer, l'un des tuyaux inconnus allant directement de la veſſie à l'eſtomac, l'autre des pores dans l'eſtomac & dans la veſſie, par leſquels les premières eaux paſſeroient d'abord de la veſſie dans l'eſtomac. Pour décider la queſtion il falloit voir dans la veſſie d'une perſonne vivante & y obſerver ſoit la quantité d'urines que les urétères y verſent pendant un certain temps, ſoit la qualité qu'elles y ont : & le moyen ? Les obſervations de M. TENON ont ſuppléé à tout cela. On a confié à ſes ſoins un homme de 37 ans, très ſain, mais en qui par la ſuite d'une conformation monſtrueuſe dont on peut voir la deſcription dans ſon Mémoire, les embouchures des urétères étant abſolument à découvert, on pouvoit obſerver à loiſir ce qui s'y paſſe & tenter des expériences qui ſeroient impraticables en toutes ſortes de circonſtances. Mr. TENON en a profité & ſes expériences démontrent qu'il n'eſt nullement néceſſaire de recourir, ni aux tuyaux de *Wallis*, ni à la poroſité de *Morin* pour expliquer les phénomènes dont nous parlions ci-deſſus. Or, comme le dit fort bien M. *de Fouchy*, „ c'eſt porter un terrible coup à une „ hypothèſe, que de faire voir qu'on peut „ expliquer ſans ſon ſecours le phénomè„ ne qui y a donné lieu ".

III. *Expériences faites au ſujet de la ma-*

ladie des chevaux nommée la morve, par M. MALOUIN. La *Morve*, qui, dans les chevaux, eſt une maladie contagieuſe & réputée incurable, paſſoit pour avoir ſon ſiège dans les viſcères, lorsqu'en 1749. M. *de la Foſſe* Maréchal des Ecuries du Roi ſoutint que c'étoit un vice purement local, qui attaquoit la membrane pituitaire; qu'en conſéquence il n'y falloit point apporter des remèdes internes, mais des injections vulnéraires & déterſives & en bien des cas le trépan. Diverſes expériences juſtifièrent ſon principe & donnèrent à ſon ſyſtême une grande probabilité. Voici cependant de nouvelles obſervations d'un très habile Médecin, qui a ſuivi la choſe dans les Ecuries du Roi, & qui vont à remettre la *Morve* entre les maladies humorales. M. MALOUIN a trouvé dans presque tous les chevaux attaqués de la *morve*, le foie, & le poumon infectés, auſſi bien que la membrane pituitaire, & le grand remède qu'il y a oppoſé c'eſt l'*Ethiops minéral* de ſon invention avec la pervenche, ſans aucunes injections qui puſſent attaquer le vice local. Cependant M. *de la Foſſe* le fils a de nouveau ſoutenu par des faits le ſentiment de ſon Père. L'Académie à qui il s'eſt adreſſé a nommé des Commiſſaires, & juſqu'ici tout ce qu'elle a conclu ſur leur rapport, c'eſt qu'il pourroit bien y avoir deux ſortes de *morves*, & qu'on ne ſauroit trop encourager les ſoins des habiles gens qui s'étudieront

ront à en diſcerner les ſymptomes & à en découvrir les remèdes.

Nous faiſons ſuccéder à ce Memoire un Article dont il eſt précédé dans l'Hiſtoire de l'Académie, il roule *ſur l'Inoculation de la petite-Vérole : & principalement ſur les variations de la méthode* d'inoculer. On y rend compte d'un ouvrage de M. MORAND le fils en faveur de cette pratique. Ce qu'il y établit principalement, c'eſt que ſi l'inoculation n'a pas toujours produit ſon effet, la choſe eſt arrivée en pluſieurs rencontres, parce qu'on n'a pas fait aux inoculés des inciſions aſſez profondes. Mais comme les inciſions profondes pourroient auſſi avoir leurs inconvéniens, il voudroit qu'on en fit deux médiocres à chaque bras; & afin qu'on les faſſe également il propoſe un inſtrument très-ſimple qu'a inventé M. *Hoſty* Médecin de la Faculté de Paris, & l'un de ceux qui ont le plus étudié & ſuivi l'inoculation. C'eſt *une plaque ovale ouverte au milieu ſelon ſa longueur, dans laquelle on peut promener une lame tranchante qui n'excède que d'une ligne le deſſous de la plaque.* Par ce moyen on ſera toujours le maître de faire des inciſions égales en longueur & en profondeur. „ C'eſt à l'expé-„ rience à prononcer, & on ſent avec „ combien de ſageſſe & de précaution on „ doit tenter des épreuves en pareille ma-„ tière ". Les déclamations de quelques perſonnes en faveur de l'inoculation, &

l'étourderie, la mal-adreſſe, la négligence des autres dans la pratique lui ont fait plus de tort, que tous les ſophiſmes & toutes les ſourdes trames de ſes adverſaires.

Entre les *Obſervations Anatomiques* que nous trouvons ici au nombre de VI., il en eſt une que nous ne pouvons nous empêcher de diſtinguer: c'eſt la cure ſingulière & admirable que M. *Razout* Médecin à Nîmes fit en 1759 d'une Dame rongée de chancres ſcorbutiques, & dans un état ſi affreux qu'à peine paroit-il croyable. Après avoir employé inutilement pour la ſoulager tout ce que la Médecine a de reſſources ordinaires, M. *de Sauvages* qui ſe trouva alors à Nîmes, lui conſeilla d'eſſayer la ſimple décoction du *Solanum ſcandens*, ou *dulcamara*, vulgairement connu ſous le nom de *vigne de Judée*, qui lui avoit été indiqué par M. *Linnæus*, comme un ſpécifique contre ces ſortes de maladies ſcorbutiques. M. *Razout* y fit conſentir, mais avec beaucoup de peine, les parens de la Dame. D'abord les effets du remède furent horribles, mais au bout de quinze jours, ſon heureuſe efficace commença à ſe deployer, & en deux mois de temps la malade ſe trouva ſi parfaitement rétablie, que depuis deux ans elle n'avoit pas même eu l'apparence du moindre retour de ſon mal.

CHY-

CHYMIE.

On ne trouve cette année 1761. aucun Mémoire de Chymie parmi les productions de l'Académie, mais seulement trois observations; La I. de M. *Hellot* est sur le moyen de faire prendre à l'esprit de vin le mieux rectifié, une forme solide par l'addition de différentes matières. La II est une recette du même, qui contient le procédé des Anglois pour faire un vernis qui donne au cuivre, à l'or, & à l'argent, une couleur peu différente de la dorure en or moulu. La voici: *Prenez deux onces de gomme lacque, deux onces de karabé succin ou ambre jaune, quarante grains de sang de dragon en larmes, demi gros de saffran, & quarante onces de bon esprit de vin; faites infuser & digérer le tout à la manière ordinaire; puis le passez par un linge.* Lorsqu'on veut employer ce vernis, il faut faire échauffer la pièce d'argent ou de laiton avant que de l'appliquer dessus. Elle prend par ce moyen une couleur d'or qu'on nettoie quand elle est sale, avec un peu d'eau tiède. La III. observation est de *M. Cadet*. Ce sont des expériences très curieuses sur la lave du Mont Vésuve.

BOTANIQUE.

Des deux Mémoires dont cette classe est

composée, le I. déjà très connu, parce-qu'il a été imprimé séparément, est de MM. DU HAMEL & TILLET *sur* l'insecte *qui dévore les grains de l'Angoumois.* En y admirant les attentions & l'industrie des Académiciens pour remédier à ce fléau, on ne peut assez reconnoître le zèle des Intendans de la Province pour seconder leurs efforts. Jusqu'ici ce qu'il y a de mieux à faire pour arrêter ou du moins diminuer les progrès du mal, c'est de faire passer le grain qu'on veut conserver dans un four dont la chaleur est indiquée, ou de chercher une lessive capable de tuer les œufs des insectes dans le bled qu'on veut semer.

Le II Mémoire est une *description d'un Arbre d'un nouveau genre appellé* Baobab, *& observé au Sénégal, par M.* ADANSON. Cet Arbre n'étoit nullement inconnu, mais il n'étoit pas connu par ses fleurs & par ses fruits comme les Botanistes pouvoient le souhaiter, & nous ne savons pas si son immense grosseur étoit avérée, comme elle sera désormais. M. *Adanson* dont l'exactitude est célèbre, le met pour la fleur dans la famille des malvacées. Quant au fruit du *Baobab* il est long de 15 à 18 pouces sur 5 à 6 de large. C'est une pulpe remplie d'une eau aigrelette, & blanchâtre. En se desséchant elle se partage d'elle même en un grand nombre de corps à plusieurs facettes, qui renferment chacun une semence brune, luisante, semblable à peu près à une fève de haricot de 5 lignes

de

de longueur & de 3 de largeur; & la pulpe qui les enveloppe se réduit en une poudre qu'on nous apporte du Levant sous le nom trompeur de *terre sigillée de Lemnos*. Les Mandingues qui sont les plus grands voyageurs de l'Afrique, la portent aux Arabes, ceux-ci dans les pays voisins du Royaume de Maroc, d'où elle se répand en Egypte. Le *Baobab* paroit plutot une forêt qu'un arbre. Il n'a que 10 où 12 pieds de hauteur, mais sa circonférence va jusqu'à 75 ou 77. pieds & demi, ce qui fait presque 25 pieds de diamètre. Ses branches nombreuses s'étendent beaucoup; celle qui part de son centre a jusqu'à 60 pieds. De loin c'est comme une masse hémisphérique assez régulière de 70 pieds de haut & du diamètre de 120 à 150 pieds. On ne sauroit définir à quel âge cet arbre peut parvenir. A en juger par quelques termes connus de son accroissement, Mr. ADANSON donne pour „ vraisemblable qu'il doit „ durer plusieurs milliers d'années, & peut„ être remonter jusqu'au temps du déluge; „ fait assez singulier pour faire croire que „ le *Baobab* seroit le plus ancien des mo„ numens vivans, que puisse fournir l'hi„ stoire du globe terrestre". Au reste cet arbre monstrueux ne croit qu'en Afrique. S'il s'en trouve un à la Martinique, c'est qu'il y a été semé de graines apportées par quelques esclaves Africains, tous accoutumés à transporter tant qu'ils le peuvent

les graines de leurs plantes uſuelles. Mr. ADANSON donne la liſte de celles qu'ils préfèrent, & fait à cette occaſion des remarques très judicieuſes ſur les fauſſes inductions que l'on tire de certaines productions, pour ſuppoſer de l'analogie entre les différens pays où on les rencontre.

GE'OMETRIE ET ASTRONOMIE.

Au premier de ces titres ſe rapporte uniquement la notice que l'Hiſtorien de l'Académie donne des Opuſcules de M. D'ALEMBERT, compoſés de 15. Mémoires, où comme dans ſes autres ouvrages on admire la clarté, l'élégance & la fineſſe du raiſonnement.

L'Aſtronomie fournit ici le plus de Mémoires, mais auſſi le plus d'objets inintelligibles à preſque tous nos Lecteurs. I. *Mémoire ſur les Interpolations ou ſur l'uſage des différences ſecondes, troiſiémes &c. dans les calculs aſtronomiques par M.* DE LA LANDE. II. *Mémoire ſur la parallaxe de la Lune par M. l'Abbé* DE LA CAILLE. III. *Mémoire ſur les inégalités de Mars, produites par l'action de la Terre* &c. *Par M.* DE LA LANDE. IV. *Extrait des Obſervations faites dans le Levant par M.* de Chazelles *avec une notice des Manuſcrits de cet Académicien, par M. l'Abbé* DE LA CAILLE. V. *Second Mémoire ſur le mouvement des nœuds des ſix Planetes principales par l'action de*

toutes les autres, *par M.* DE LA LANDE.

A ces cinq Mémoires il faut en ajouter une vingtaine, qui ont plus ou moins de rapport au paſſage de Vénus ſous le Soleil, & à leur conjonction écliptique; Mémoires dont M. DE FOUCHY donne un précis digne de lui dans l'Hiſtoire, & où l'on voit de quelle manière, pendant que lui même, dans le cabinet du Roi à la Muette, MM. MONIER & DE LA CONDAMINE à St. Hubert ſous les yeux de SA MAJESTÉ, le Cardinal DE LUYNES à Sens, & pluſieurs autres Académiciens en divers endroits de Paris ou ailleurs, firent cette obſervation, où l'on voit, dis-je, comment s'y portèrent M. l'Abbé DE LA CHAPPE à Tobolsk en Sibérie, M. PINGRÉ à l'Iſle Rodrigue dans la Mer des Indes, & M. DE THURY à Vienne, en préſence de l'Archiduc JOSEPH, aujourd'hui Roi des Romains. Enſuite il analyſe les comparaiſons qui ont été faites de ces obſervations, ſur-tout par M. DE LA LANDE, & il en donne les réſultats, qui portent principalement ſur trois objets. 1°. par ces obſervations ſe trouve fixée la parallaxe du Soleil à 9″ 9‴ ou 9″ ⅛ ce qui rend la diſtance de cet aſtre d'un dixième ou environ plus grande qu'on ne le croyoit, & la porte à 33 millions de lieues au lieu de 30. qu'on lui aſſignoit ordinairement. 2°. Par ces mêmes obſervations on détermine avec plus de préciſion que ci-devant, diverſes choſes qui appartiennent à la Théorie,

de

de Vénus. 3°. Enfin on s'en eſt ſervi, ſurtout à l'aide des obſervations de M. *Wargentin* à Stokholm, où plus heureux en ce point que tous les autres Obſervateurs de l'Europe, il a vu l'entrée & la ſortie de Vénus, on s'en eſt, dis-je, ſervi à fixer avec plus d'exactitude que jamais la longitude & la latitude de cette Planète.

Nous ne parlons d'une *obſervation de l'Eclypſe de Lune du* 18. *Mai* 1761. *par M.* DE FOUCHY; d'une autre *obſervation de l'Eclypſe du quatrième Satellite de Jupiter le* 19. *Nov.* 1761. *par M.* MARALDI; d'une troiſième *obſervation de la Comète de* 1757. *faite à Montpellier par M.* DE RATTE, qu'afin de ne pas laiſſer incomplette la notice que nous achevons des pièces contenues dans ce Volume.

GEOGRAPHIE, MECHANIQUE.

A peine, faute de place, pouvons nous indiquer d'importantes recherches de M. BUACHE *ſur la conſtruction de l'ancienne Carte itinéraire connue ſous le nom de Peutinger*, & l'annonce de ſon *Recueil de Cartes Géographiques dreſſées ſur un nouveau plan quant à la partie de l'Europe* &c. ouvrage qui a paru à l'Académie fait avec toute l'intelligence poſſible, & qu'elle a cru pouvoir être très utile au public.

Par rapport à la Méchanique, nous nous dédommagerons en temps & lieu de ne pouvoir

voir orner ce Journal de la belle annonce que l'Hiſtorien de l'Académie fait de la *Deſcription des Arts & Métiers*, deſcription ſi admirable aux yeux des connoiſſeurs & ſi avidement reçue du Public.

L'énumeration des Machines ou inventions approuvées par l'Académie monte à IX. Articles. Il y en a un entr'autres conſacré à la deſcription d'une montre de nuit, conſtruite de maniere qu'on peut par le ſimple tact connoître l'heure qu'elle marque. Cette invention ingénieuſe qui eſt de Mgr. le Prince de CONTI a été exécutée par M. *le Roy*.

Dans le nombre des *pièces qui ont été preſentées en 1761. à l'Académie*, elle en a jugé 33., dont une vingtaine regarde le paſſage de Vénus, dignes d'entrer dans le recueil des Ouvrages qu'elle fait imprimer.

Le Prix que l'Académie avoit propoſé ſur *la meilleure maniere de leſter & d'arrimer un vaiſſeau*, elle l'a partagé entre deux pièces, l'une de Mr. J. ALBERT EULER de l'Académie Royale de Pruſſe; l'autre de M. l'Abbé BOSSUT Profeſſeur de Mathématiques à l'Ecole de Genie à Meſſières.

Deux Eloges terminent le travail de M. DE FOUCHY dans ce Volume. Le premier eſt celui de M. DE BELIDOR, & le ſecond celui de M. ROUILLE' Miniſtre d'Etat. Dans l'un & dans l'autre ſe trouvent des faits dignes d'attention, & plus d'un trait remarquable.

Nous

Nous voudrions pouvoir copier dans le premier l'hiſtoire de la cauſe ſecrete qui en 1746. hâta la reddition de Charleroi, quoique cette place fut en état de faire une longue réſiſtance; & du ſecond nous en extrairions du moins un endroit qui appartient ſpécialement à la Littérature. Il regarde les précautions que M. ROUILLE' mis en 1732. à la tête de la Librairie, prenoit pour empêcher ſans violence la multiplication de ces pernicieux Ouvrages, que produit la corruption du cœur & le libertinage de l'eſprit, & qui ſont d'autant plus dangereux que ſouvent l'abus qu'on y fait des talens enveloppe le poiſon & l'inſinue ſans qu'on puiſſe s'en défier.

ARTICLE SECOND.

POETIQUE FRANÇOISE par MR. DE MARMONTEL &c.

Troiſième Extrait.

NOus avons encore à rendre compte du ſecond Volume entier de cet ingénieux & utile Ouvrage; ce n'en eſt pas la par-

partie la moins intéreſſante. Nous y paſſerons cependant plus légèrement que ſur la première, pour ne pas trop multiplier les Extraits. Nous nous ſommes aſſez étendus dans les précédens pour faire connoître les principes, le ton, la méthode & la marche de M. DE MARMONTEL. Il parcourt dans ce ſecond Volume tous les genres de Poéſie depuis l'Epopée juſqu'à la Chanſon. Non content des principes généraux qu'il a déjà poſés, il diſcute encore en particulier ceux qui conviennent à chaque genre, les règles, le caractère, le ſtyle qui lui ſont propres. La matière eſt vaſte comme l'on voit; elle eſt agréable & variée; M. DE MARMONTEL la traite de manière à en rendre l'intérêt plus vif, mais il ne nous eſt pas poſſible de l'y ſuivre. Indiquer les principaux articles, rapporter quelques-uns des exemples cités par l'Auteur, c'eſt tout ce que nous pouvons faire & à quoi nous nous bornerons.

Avant de paſſer à l'examen des divers genres de Poéſie, Mr. M. s'occupe dans un aſſez long Chapitre *des diverſes formes du Diſcours Poétique*. Il les réduit au Monologue & à la Scène: „Monologue toutes „ les fois que celui qui parle n'eſt cenſé „ avoir ni interlocuteurs ni témoins: Scène toutes les fois qu'il eſt entendu, ou „ qu'il eſt ſuppoſé l'être, ſoit qu'on l'écoute en ſilence ou qu'on s'entretienne avec „ lui.„ Il n'eſt peut-être pas abſolument

„ inu-

inutile d'avertir que ces mots ſont pris ici dans un ſens plus général, qu'on ne les emploie dans la Poéſie Dramatique; Mr. M. explique lui même ſa penſée un peu plus bas: " Je n'appelle point Monologue, „ *dit-il*, ce que le Poëte écrit dans l'intention d'être lu, ſoit qu'il s'adreſſe à „ un abſent, comme dans l'Epitre, ou „ qu'il parle aux hommes en général, „ comme dans le Poëme Epique ou didactique: alors il ſe fait un auditoire „ en idée, & cet auditoire eſt cenſé préſent. Ce n'eſt donc plus Monologue, „ mais une Scène non dialoguée. "

D'après cette explication, qui pourroit bien n'être pas univerſellement adoptée; Mr. MARMONTEL examine & diſcute les genres de Poéſie dans leſquels on peut ſelon lui, employer l'une & l'autre de *ces formes* du diſcours, ceux qui n'en admettent qu'une, & les qualités qui leur ſont propres: On trouve dans tout ce qu'il dit là-deſſus beaucoup d'eſprit, de goût, de fineſſe, & de grandes beautés de détail. Il paroit cependant que l'enſemble ne ſatisfait pas, l'eſprit n'eſt pas éclairé: on a de la peine à raſſembler les idées de l'Auteur, & par cela même à ſaiſir ſon ſyſtème. Il ſemble quelquefois confondre des genres qui, par leur nature, ont très peu de rapport entr'eux, & mettre entre d'autres plus de différences & plus grandes qu'il n'y en a réellement. D'autres fois il ſe contente

de

de laiſſer entrevoir ou d'indiquer légèrement des choſes qui auroient mérité d'être approfondies, & dont quelques unes le ſont effectivement dans les Chapitres qui traitent de chaque genre de Poéſie en particulier: c'eſt-là en effet qu'elles trouvent leur véritable place.

Dans le Chapitre XII. qui traite de la Tragédie, l'Auteur obſerve que les grands reſſorts de ſon pathétique, ſont la terreur & la pitié, & qu'elle n'en peut guère avoir d'autres. Il tâche de le faire voir en appréciant les diverſes émotions de notre ame. " Celle de la joie, *dit-il*, eſt déli-„ cieuſe; mais ſi elle dure elle s'affoiblit:" n'en eſt-il pas à peu près de même de toutes les autres? " Ce ſentiment, *ajoute* M. „ M., eſt dans notre ame comme une „ plante étrangère qui ſèche & périt de „ langueur, ſans autre cauſe que l'aridité „ d'un fonds qui n'eſt pas fait pour elle ". Cette penſée peut éblouir par la façon dont elle eſt préſentée, mais eſt elle ſolide? peut-elle ſoutenir un examen, même aſſez léger? Nous avouons ingénument que nous ne le croyons pas. L'état naturel de l'ame c'eſt la tranquillité; mais l'uniformité de cet état eſt voiſine de la langueur: elle nous y fait ſouvent tomber; l'émotion nous en tire, & par-là elle nous plaît. Elle nous fait en quelque ſorte plus ſentir notre exiſtence, & nos facultés, qu'elle exerce plus; mais ſi elle duroit elle nous rejetteroit bien-

tôt dans cet abbattement & cette langueur que nous redoutons tant. L'affoibliſſement de l'émotion n'eſt point particulier à la joie: la même choſe arrive à la terreur, à la pitié; on ſe familiariſe avec les objets qui les ont excitées & l'on eſt quelquefois bien-tôt étonné qu'un ſentiment que l'on croyoit devoir durer toujours, ſe faſſe à peine appercevoir. C'eſt une étrange philoſophie que celle qui ſe plaît à affliger & à humilier l'homme, à lui rendre pénible & triſte le ſentiment de ſon exiſtence, à lui préſenter cette exiſtence ou comme un malheur, ou tout au moins comme un fardeau peſant & difficile à porter. Et c'eſt dans ce Siècle ſi éclairé, que cette philoſophie trouve des partiſans & des défenſeurs! Un auſſi bon eſprit que Mr. M. devroit-il en adopter les maximes?

Les hommes, dit encore notre Auteur, *compatiſſent avec plaiſir, mais ils n'admirent qu'avec peine, . . . l'homme heureux eſt étranger à l'homme*: il ſeroit aiſé de faire voir que ce ſont encore là, autant de paradoxes de la philoſophie dont nous venons de parler; mais nous ne voulons pas nous écarter davantage du plan que nous nous ſommes preſcrits: nous aimons d'ailleurs mieux rendre juſtice à Mr. M. que le critiquer, & nous trouvons infiniment plus de plaiſir à faire remarquer les beautés réelles dont ſon Ouvrage eſt rempli, que

que les petits défauts qui le déparent quelquefois. Ainſi nous nous hâtons d'obſerver qu'il fonde ſur de meilleures raiſons que celles qu'on vient de voir, ce qu'il dit de la terreur & de la pitié; c'eſt, qu'elles ont l'avantage de ſuivre les progrès des évenemens, de croître à meſure que le péril augmente, & de tenir l'ame ſuſpendue, juſqu'au moment où tous les fils de l'intrigue ſont dénoués.

Après avoir ainſi établi que le double intérêt de la crainte & de la pitié doit être l'ame de la Tragédie, Mr. M. obſerve que ces émotions ont leurs bornes, qu'il eſt un point au delà duquel le ſpectacle eſt trop douloureux. " Tel eſt pour nous peut être, „ *ajoute-t-il*, celui d'Atrée, tel ſeroit ce„ lui d'Oedipe ſi on n'avoit pas adouci le „ cinquième Acte de Sophocle. Cela dé„ pend du naturel & des mœurs du peu„ ple à qui l'on s'adreſſe ". Cette obſervation, en même tems très fine & très juſte, peut-être de grand uſage dans les recherches ſur la nature de la Tragédie en général, & ſur ſes règles. On a longtems diſputé là-deſſus faute d'avoir fait aſſez d'attention aux cauſes de ſes variations. Pour tâcher de terminer ces diſputes, & de réunir les ſentimens, s'il eſt poſſible, Mr. M. examine d'abord quelle étoit la fin que la Tragédie ſe propoſoit ſur le Théatre d'Athènes, & quelle eſt la fin qu'elle ſe propo-

ſe ſur le Théatre François. Plaire en intéreſſant, voilà la fin commune à l'un & l'autre; c'eſt leur fin principale, indiſpenſable &, ſelon pluſieurs, unique. Mr. de M. n'eſt pas de ce dernier avis: il trouve que réduire la Tragédie au ſeul plaiſir, c'eſt l'avilir & la dégrader. " La fin Poétique, „ *dit-il*, ou l'agrément, ſuffit aux Poéſies „ légères; mais les Poëmes ſérieux, com„ me la Tragédie & l'Epopée, ſe propo„ ſent naturellement, ſans que l'Art en „ faſſe une loi, l'utilité d'un grand exem„ ple, dont le plaiſir n'eſt que le moyen." La Tragédie a donc une fin morale, elle en a auſſi une politique, & quelquefois, dans un ſens très étendu, elles ſe confondent. Chez les Grecs, la haine des Rois étoit, ſelon Mr. M., la fin politique; la crainte des Dieux, la fin morale. La Tragédie ne pouvoit à la vérité guère atteindre celle-ci, s'il eſt vrai que tout y ſoit conduit par la fatalité, ou par la volonté des Dieux, ſouvent bizarre, injuſte & cruelle, & que ce ſoit communément l'innocence & la bonté qui ſuccombent, & le crime qui ſoit triomphant.

Ariſtote n'admet point la fin politique dont parle Mr. M. parce, dit celui-ci, qu'il n'eût pas fait ſa cour à ſon Diſciple Alexandre; & il réduit la fin morale à nous guérir des paſſions même qu'elle excite, en nous familiariſant avec ce qui

les cauſe (1). Platon eſt bien loin de cette idée, lui qui reproche à la Tragédie de réveiller les paſſions & de les nourrir, au lieu de les éteindre. On fait le même reproche au Théatre François: Mr. M. croit avoir montré dans l'Apologie qu'il en a faite, que la Tragédie y eſt tout à la fois une leçon de mœurs & de politique, en ce que tout y inſpire l'horreur du crime, l'amour de la vertu, le mépris & la haine du vice. Mais inſiſte-t on, on y rend les paſſions aimables: il eſt vrai, répond-il, nous les parons comme des victimes pour apprendre à les immoler. Il ne s'agit pas de les faire haïr; mais de les faire craindre: c'eſt l'attrait qui en fait le danger; pour en prévenir la ſéduction, il faut donc les peindre avec tous leurs charmes. En général ſi tout ce qu'il dit là deſſus, n'eſt pas rigoureuſement vrai; il eſt du moins très ingénieux, préſenté d'une façon intéreſſante, & contient certainement de bonnes leçons pour les Auteurs Tragiques. Nous jugeons de même des détails où il entre ſur le choix des ſujets, la contexture de la fable, la conduite, le dénouement de l'action, la nature & le développement des caractères.

Ne

(1) On trouvera dans l'Article IV. de cette *Bibliothèque*, une nouvelle explication de ce paſſage d'Ariſtote.

Ne doit-on mettre ſur la Scène Tragique, que des perſonnages illuſtres? Ariſtote paroit avoir décidé pour l'affirmative, & l'on a fait de ſa déciſion une règle, dont aucun Auteur Dramatique François que nous ſachions, n'a encor oſé s'affranchir, quoique l'on aît ſouvent réclamé contre. On eſt même allé juſqu'à ſoutenir, que l'élévation des perſonnages fait que leur ſort nous touche moins. Ils ſont trop loin de nous, dit-on, les revers qui les menacent, ne menacent pas le commun des hommes, & plus leur fortune excite l'envie, moins leur malheur excite la pitié. Mr. de M. garde un juſte milieu: il fait voir que les perſonnages de la Tragédie, quelle que ſoit leur élévation, nous touchent dès qu'ils ſont dans le malheur, comme s'ils étoient nos égaux. Et ſi la Tragédie doit ſervir à corriger les mœurs en les imitant par une action qui ſerve d'exemple, que la victime ſoit illuſtre, que ſa ruine ſoit éclatante; la leçon n'en eſt pas moins générale. C'eſt l'homme, ce ſont ſes paſſions, leur danger, leur influence, leurs effets funeſtes, quand on les ſuit aveuglément, que l'on nous préſente, & non pas tel homme ou tel fait particuliers. L'inſtruction dépend, non du rang, mais du caractère des perſonnages. La Tragédie Héroïque à tous ces égards a certainement de très grands avantages, mais il ne s'enſuit pas de là qu'elle doive exclure la Tragédie populaire.

„ C'eſt

„ C'eſt faire injure au cœur humain & mé-
„ connoître la nature, que de croire qu'elle
„ ait beſoin de titres pour nous attendrir.
„ Les noms ſacrés d'ami, de père, d'a-
„ mant, d'époux, de fils, de mère,
„ d'homme enfin, voilà les qualités pa-
„ thétiques; leurs droits ne preſcriront
„ jamais. " Voilà ce que dit M. M. & pour montrer combien la Tragédie populaire eſt fertile en reſſources quant au pathétique & à la moralité, il cite en paſſant la Tragédie Angloiſe de Barnevel, il expoſe le ſujet de celle du Joueur, traduite depuis peu en François; „ que manque-
„ t-il à ces ſujets, demande t-il enſuite,
„ pour être dignes de la Tragédie? Le
„ merveilleux, me direz vous: Hé! ne le
„ voyez-vous pas ce merveilleux dans le
„ paſſage rapide de l'honneur à l'oppro-
„ bre, de l'innocence au crime, du doux
„ repos au déſeſpoir, en un mot, dans
„ l'excès du malheur attiré par une foi-
„ bleſſe "?

Des faits arrivés dans ſa patrie, fourniſſent à Mr. M. des exemples de ſujets tirés de la vie commune, ſans en être moins propres à exciter la terreur & la pitié. Tout le monde a oui parler de l'avanture d'un fils de la célèbre Ninon de l'Enclos; il ne la connoiſſoit qu'a titre d'amie, il en devint éperdument amoureux & la réduiſit par l'emportement de ſa paſſion à lui avouer qu'elle étoit ſa mère: à l'inſtant

même il se tua à ses yeux. „ Cet événement, pour être digne de la Tragédie, a-t il besoin d'être relevé par les „ noms de Reine & de Heros? L'histoire „ d'un homme accusé d'avoir assassiné son „ fils, & qui meurt dans les supplices en „ prenant la nature & le ciel à témoins „ de son innocence, aura t-elle besoin d'être ennoblie, pour déchirer le cœur de „ nos neveux "?

De tout ce que nous venons d'indiquer sur cet Article, Mr. de M, conclut, que si la Tragédie se propose de donner une leçon de politique, d'enseigner une maxime d'état, elle en doit prendre l'exemple dans le rang le plus élevé. Il avoue même que ces leçons étant les plus importantes, ces sujets sont aussi les plus beaux. Mais si l'on se borne à donner des leçons de mœurs, un exemple vulgaire suffit. „ Elle suppose „ alors, *dit-il*, un génie moins élevé, „ mais elle en exige un d'autant plus naturel, que le modèle est plus près de „ nous, & que nous jugeons mieux de la „ ressemblance ".

On trouve encore dans ce Chapitre, beaucoup de choses très intéressantes, sur la comparaison du Théatre Tragique François avec le Grec, & sur les différences, que celles des Gouvernemens, des usages & des mœurs, ont du nécessairement y mettre; & sur les autres points relatifs à cette matière que nous avons indiqués

plus

plus haut. Ces discussions méritent d'être vues dans l'Ouvrage même : nous y renvoyons ceux de nos Lecteurs qui seront curieux de s'en instruire, & nous passons au Chapitre suivant qui traite de l'Epopée.

Artistote a dit que le fonds de ces deux Poëmes, étoit le même; Mr. M. saisit & adopte cette idée. Il met en parallele l'Epopée & la Tragédie, examine ce qu'elles ont de commun, ce en quoi elles different, les avantages ou désavantages propres à l'une ou à l'autre, & conclut que, „ la Tragédie l'emporte sur l'Epopée par „ la rapidité, la chaleur, le pathétique „ de l'action; mais que l'Epopée l'emporte sur la Tragédie, par la variété, la „ richesse, la grandeur & la majesté ". Il avoue que quant aux sujets, tel pourroit convenir à la Tragédie qui ne conviendroit pas à l'Epopée; mais il soutient que „ tout „ sujet qui convient à celle-ci doit convenir à celle-là ; c'est-à dire être capable „ d'exciter en nous l'inquiétude, la terreur & la pitié: car s'il n'étoit pas assez „ intéressant pour la Scène, il le seroit „ bien moins encore pour le récit, qui n'est „ jamais aussi animé ".

On voit en effet dans la Poétique d'Aristote les sujets de l'Odyssée, & de l'Iphigénie en Tauride, tels qu'Homère eût conçu le premier s'il avoit voulu le mettre au Théatre; & qu'Euripide eut pu faire à son choix du second, un Poëme épique,

ou un Poëme dramatique. Ici M. M. dispose, pour mieux développer son idée, le sujet d'Iphigénie, comme il croit qu'Euripide l'eût disposé lui-même s'il eût voulu faire un Poëme en récit, & il conclut de cet exemple, „ que l'action de l'Epo„ pée n'est que l'action de la Tragédie plus „ étendue & prise de plus loin ". Il passe delà au choix du sujet de l'Epopée, & à cette occasion, il nous paroit traiter bien sévèrement Virgile & son Héros.

Mr. M. ne croit point que l'Epopée tire son importance de la qualité des personnages; quels qu'ils soient, s'ils entreprennent & exécutent „ de grandes choses, soit „ pour le bonheur, soit pour le malheur „ de l'humanité, l'action aura toute l'im„ portance, qu'exige la dignité de l'Epo„ pée.

L'Objet principal doit-il être toujours un intérêt public? Mr. de M. ne le croit pas, quoi qu'il avoue que l'action en a plus d'importance. „ Un fils, *dit-il*, dont le „ père gémiroit dans les fers, & qui tente„ roit pour le délivrer, tout ce que la „ nature & la vertu, la valeur & la pié„ té peuvent entreprendre de courageux „ & de pénible; ce fils, de quelque con„ dition qu'on le supposât, seroit un Héros „ digne de l'Epopée, & son action mérite„ roit un Voltaire ou un Fénélon ". L'intérêt public est plus propre au merveilleux, mais les affections particulières nous touchent

chent plus. Ainſi „ dans une action publique, quelque importante qu'elle ſoit, il „ eſt plus avantageux qu'on ne penſe d'introduire quelquefois des Epiſodes pris „ dans la claſſe des hommes obſcurs. „ Qu'un Héros faſſe de grandes choſes: „ on s'y attendoit, on n'en eſt point ſurpris. Mais que d'une ame vulgaire „ naiſſent des ſentimens ſublimes: la nature qui les produit ſeule, s'en applaudit davantage, & l'humanité ſe complaît „ dans ces exemples qui l'honorent". Mr. de M. aime à rapporter de ces traits touchans & intéreſſans pour les cœurs ſenſibles. En voici deux que nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs d'inférer ici, dans les termes même de l'Auteur.

„ Un vieillard par ce zèle de Religion qui „ fait des Martyrs à l'erreur, comme à „ la vérité, avoit encouru la peine des „ galères. Comme on l'y conduiſoit, ſon „ fils ſe préſente & s'adreſſant à celui qui „ commandoit la chaîne: *Je ſuis* (lui dit-„ il) *le fils de ce vieillard, il eſt foible, infirme, au bord du tombeau: je ſuis jeune „ & je ſuis robuſte; je puis ſoutenir des „ travaux auxquels mon père ſuccomberoit, „ je viens vous conjurer de me mettre à ſa „ place; vous le pouvez ſans riſque à la „ faveur du nom qui nous eſt commun, & „ le ſecret vous ſera gardé.* On le refuſe; „ il inſiſte, il met tout en uſage; enfin „ l'échange eſt accepté. Il délivre ſon

„ père,

„ pere, il ſe met à ſa place; & ce ver-
„ tueux jeune homme eſt huit ans parmi
„ les forçats, ſans qu'il lui échappe une
„ plainte, juſqu'au moment que le ciel per-
„ met qu'on le découvre & qu'on le déli-
„ vre (2). Suppoſez ſeulement que le Ca-
„ pitaine de la galère, ſon ancien ami,
„ le reconnoiſſe à la Chiourme, & voyez
„ quelle ſcène, quel tableau pathétique
„ cette rencontre va vous donner.

„ Dans un débordement de l'Adige, le
„ pont de Vérone fut emporté, une arca-
„ de après l'autre. Il ne reſtoit plus que
„ l'arcade du milieu, ſur laquelle étoit
„ une maiſon, & dans cette maiſon une
„ famille entière. Du rivage on voyoit
„ cette famille éplorée tendre les mains,
„ demander du ſecours. Cependant la
„ force du torrent détruiſoit à vue d'œil
„ les piliers de l'arcade. Dans ce péril,
„ le Comte Spolverini propoſe une bourſe
„ de cent Louis, à celui qui aura le coura-
„ ge d'aller dans un bateau délivrer ces
„ malheureux. Il y avoit à courir le dan-
„ ger d'être emporté par la rapidité du
„ fleuve, ou de voir, en abordant au-
„ deſſous de la maiſon, crouler ſur ſoi
„ l'arcade ruinée. Le conçours du peuple
étoit

(2) *Ce fut Mr. le* D. *de* F. *qui fit tomber les fers des mains de ce héros, que j'ai bien de la peine à ne pas nommer*, note de l'Auteur.

„ étoit innombrable, & perſonne n'oſoit „ s'offrir. Dans ce moment paſſe un Vil- „ lageois. On lui dit quelle eſt l'entrepri- „ ſe propoſée, & quel ſera le prix du ſuc- „ cès. Il monte ſur un bateau, gagne „ à force de rames le milieu du fleuve, „ aborde, attend au bas de la pile que „ toute la famille, père, mère, enfans, „ & vieillards, ſe gliſſant le long d'une „ corde, ſoient deſcendus dans le bateau. „ *Courage*, dit-il, *vous voilà ſauvés*. Il „ rame, ſurmonte l'effort des eaux, & „ regagne enfin le rivage. Le Comte Spol- „ verini veut lui donner la récompenſe „ promiſe. *Je ne vends point ma vie*, „ lui dit le Villageois, *mon travail ſuffit* „ *pour me nourrir, moi, ma femme & mes* „ *enfans, donnez cela à cette pauvre fa-* „ *mille, qui en a beſoin plus que moi.*

„ Il ſeroit bien facile, *ajoute* M. M., „ d'ennoblir de tels incidens ſans en al- „ térer le pathétique, & un Poëme où „ l'humanité ſe préſenteroit ſous des for- „ mes ſi touchantes, ſe paſſeroit fort „ bien de ce qu'on appelle le merveil- „ leux ". Que cette opinion ſoit fondée ou non, toujours eſt-il certain qu'elle fait honneur au cœur de M. M.

On trouvera dans le reſte du Chapitre d'utiles reflexions, ſur les règles qu'il faut obſerver dans le Poëme Epique, par rapport au but ou à la moralité, à l'action, aux incidens, à la conduite, au plan, aux ca-

caractères & au ſtyle. Mr. M. n'eſt du tout point dans l'idée qu'il ſoit de l'eſſence du Poëme héroïque d'être écrit en vers; mais il n'en eſt pas moins perſuadé que c'eſt un mérite de plus, quand on n'y perd rien du côté du naturel, de l'énergie, de la chaleur &c. Notre vers Alexandrin, a le défaut de la monotonie ; il eſt de plus très rare que l'harmonie imitative s'y trouve. On pourroit y remédier en employant des vers de différente meſure ; non pas mêlés au hazard, mais appliqués aux différens genres auxquels leur cadence eſt le plus analogue. Mr. M. explique ſa penſée par des exemples tirés du portefeuille de Mr. Bernard, qui a employé ces différentes meſures dans la deſcription des Campagnes d'Italie en 1733 & 1734. Voici celle de la Bataille de Parme:

Déjà les deux partis s'avançoient en ſilence,
D'armes & d'étendarts les champs étoient couverts;
Et l'ange des combats, du haut des cieux ouverts,
Apportoit dans ſes mains l'éternelle balance,
Où ſont peſés des Rois les intérêts divers.
Le cri de Bellone
Nous a raſſemblés,
Le ſignal ſe donne,
Les airs ſont troublés
Des coups redoublés
Du bronze qui tonne.
Par un feu roulant
Le combat s'engage,
Et l'airain brûlant
Vomit le carnage.

Les

Les rangs ſont ouverts,
Les cieux ſont couverts
D'un affreux nuage:
Par tout le courage
Tente un même effort;
Et trouve au paſſage
L'obſtacle & la mort.
Par-tout le ravage,
L'aveugle fureur,
La pâle terreur,
La plainte & la rage
Préſentent l'horreur
De l'heure dernière,
Quand tous les fléaux
Rendront au Cahos
La Nature entière.

Coigny dans ce danger précipite ſes pas,
Et bravant mille morts qui volent ſur ſa tête,
D'un front calme & ſerein oppoſe à la tempête
La Majeſté du Dieu qui préſide aux combats.

Nous ne dirons rien du Ch. XIV. qui traite de l'Opéra, & nous paſſerons au ſuivant, dont l'objet eſt la Comédie. Il ne nous arrêtera cependant pas long-temps. On a déjà pu voir dans l'Encyclopédie pluſieurs des choſes qu'il contient; ce ſont les mêmes idées, le même ſyſtême. Mr. M. Auteur de divers articles de ce Dictionnaire relatifs à la Poéſie, les a refondus & traités de nouveau dans cette Poétique. Quand il n'auroit fait que les copier, on ne ſeroit pas en droit de s'en plaindre: ils trouvoient leur vraie place ici; mais

mais ſi le fonds eſt d'ailleurs le même, & cela ne pouvoit guère être autrement, il y a pluſieurs changemens quant à la forme & à l'arrangement des matières.

La malignité naturelle aux hommes, eſt, ſelon Mr. M. le principe de la Comédie. Ce n'eſt ni ſa qualité des perſonnages, ni le degré de la paſſion qui la diſtinguent de la Tragédie. Le Roi de Thèbes & Jupiter lui-même, ſont des perſonnages comiques dans l'Amphytrion; & Spartacus, de la même condition que Soſie, eſt un perſonnage tragique à la tête de ſes conjurés. Le déſeſpoir de l'avare, lorſqu'il a perdu ſa caſſette ne le cède en rien au déſeſpoir de Philoctète à qui on enlève les flèches d'Hercule. La Tragédie nous préſente des malheurs, des ſentimens, des périls extraordinaires; la Comédie des intérêts & des caractères familiers. L'une peint les hommes comme ils ont pu être quelquefois; l'autre comme ils ſont ordinairement. Le vice eſt l'objet de l'une & de l'autre: ridicule & mépriſable, il appartient à la Comédie; odieux, il eſt du reſſort de la Tragédie. La Comédie eſt une imitation, peut-être exagérée; il eſt difficile en effet qu'il échappe en un jour à un ſeul homme autant de traits d'avarice que Molière en a raſſemblés dans Harpagon. Mais, ajoute M. M., cette exagération rentre dans la vraiſemblance, lorsque les traits ſont multipliés par des circonſtances ménagées

nagées avec art. On pourroit, ce nous ſemble, aller plus loin, & dire que jamais on n'a vu un avare exactement tel qu'Harpagon, ou un malade imaginaire comme Argant, ſans en conclure que leurs caractères ont été outrés par Molière & pris hors de la nature; pourquoi? parce qu'il ne s'eſt pas propoſé de jouer tel avare ou tel malade en particulier, mais le vice & le ridicule de l'un & de l'autre, qu'il a fallu préſenter avec tous les traits qui leur conviennent, & tels que l'obſervation les fait découvrir dans chacun de ceux qui y ſont plus ou moins ſujets. Il en eſt de même de tous les caractères bons ou mauvais: aucun homme en particulier ne raſſemble en lui tous les traits qui les compoſent, il ſuffit qu'on lui remarque pluſieurs ou les plus forts de ceux qui entrent dans tel caractère, pour pouvoir dire que c'eſt le ſien. Mais ce n'eſt pas aſſez pour la Comédie, dont le but doit être de corriger les mœurs, *Caſtigat ridendo mores*, & non de plaire à la malignité par la ſatyre. Quand Appelle voulut peindre la Déeſſe de la beauté, il ne ſe contenta pas de prendre pour modèle la plus belle perſonne; il en choiſit pluſieurs & prit de chacune les traits dont l'enſemble lui parut le plus propre à remplir l'idée qu'il avoit d'une beauté parfaite. C'eſt préciſément ce que doit faire un Auteur comique qui veut mettre un caractère quelconque ſur la ſcène.

On verra avec plaiſir ce que dit Mr. M. du caractère de la Comedie ſur les principaux Théatres de l'Europe depuis la renaiſſance des Lettres. Nous n'en citerons que ce qui a rapport au Théatre Anglois & au François. „ Un Etat où chaque citoyen „ ſe fait gloire de penſer avec indépen- „ dance, a du fournir un grand nombre „ d'originaux à peindre. L'affectation de „ ne reſſembler à perſonne, fait ſouvent „ qu'on ne reſſemble pas à ſoi-même, & „ qu'on outre ſon propre caractère de peur „ de ſe plier au caractère d'autrui. Là ce „ ne ſont point des ridicules courans, ce „ ſont des ſingularités perſonnelles qui don- „ nent priſe à la plaiſanterie, & le vice „ dominant de la Société eſt de n'être pas „ ſociable. Telle eſt la ſource du Comi- „ que Anglois, d'ailleurs plus ſimple, „ plus philoſophique que les deux autres, „ (*l'Eſpagnol & l'Italien*) & dans lequel „ la vraiſemblance eſt rigoureuſement ob- „ ſervée aux depens même de la pudeur. „ Mais une Nation douce & polie, où „ chacun ſe fait un devoir de conformer „ ſes ſentimens & ſes idées aux mœurs de „ la Société, où les préjugés ſont des prin- „ cipes, où les uſages ſont des loix, où „ l'on eſt condamné à vivre ſeul dès qu'on „ veut vivre pour ſoi-même; cette Nation „ ne doit préſenter que des caractères a- „ doucis par les égards, & que des vices „ palliés par les bienſéances. Tel eſt le

„ Co-

„ Comique François, dont le Théatre An-
„ glois s'eſt enrichi autant que l'oppoſi-
„ tion des mœurs a pu le permettre ".

A la diviſion du Comique François, en Comique noble, en Comique bourgeois, & en Comique bas, Mr. M. préfère celle du Comique de caractère, du comique de ſituation, & du comique attendriſſant. Il prend en paſſant la défenſe de celui ci, ſur lequel on a tâché de répandre du ridicule par le nom de comique *larmoyant*. Il fait voir qu'il n'eſt pas auſſi moderne que bien des gens le prétendent, & que, bien traité, il pourroit être très utile aux mœurs; il indique les règles & les maximes qu'il conviendroit d'y ſuivre. Mais le genre qui lui paroit, & ſans doute avec raiſon, ſupérieur à tous les autres, c'eſt celui qui réunit le comique de ſituation & le comique de caractère, dans lequel les perſonnages ſont engagés par les vices du cœur, ou par les travers de l'eſprit dans des circonſtances humiliantes qui les expoſent à la riſée & au mépris des Spectateurs. On ſe plaint que Molière & les Auteurs Comiques qui ont marché ſur ſes traces, ont épuiſé les caractères de façon qu'on ne peut plus faire de Comédies de ce genre; Mr. M. eſt bien éloigné de trouver ces plaintes fondées: elles prouvent tout au plus, ſelon lui, que ceux qui les font ont très peu étudié les mœurs du ſiècle. „ L'hypocriſie de la vertu, *dit-*

„ *il*, eſt-elle moins facile à démasquer que
„ l'hypocriſie de la dévotion? Le Miſan-
„ trope par air eſt-il moins ridicule que le
„ Miſantrope par principes? Le fat mo-
„ deſte, le petit Seigneur, le faux magni-
„ fique, le défiant, l'ami de cour, & tant
„ d'autres viennent s'offrir en foule à qui
„ aura le talent & le courage de les trai-
„ ter. La politeſſe gaze les vices ; mais
„ c'eſt une eſpèce de draperie légère, à
„ travers laquelle les grands maîtres ſavent
„ bien deſſiner le nud ".

Nous ne dirons rien de l'utilité de la Comédie, telle qu'elle eſt aujourd'hui: Mr. M. en a traité fort au long dans ſon Apologie du Théatre.

L'Ode étoit l'hymne, le cantique & la chanſon des Anciens. Elle embraſſe tous les genres depuis le ſublime juſqu'au familier noble. C'eſt le ſujet qui lui donne le ton, & ſon caractère eſt pris dans la nature. On trouvera ici beaucoup de réflexions auſſi juſtes qu'ingénieuſes ſur la nature & les règles de ce Poëme, ſur le caractère des plus célèbres Poëtes lyriques. La Motte y eſt jugé avec une ſévérité qui tient de la rigueur. Mr. M. en veut ſur-tout à ces froids Poëtes qui oſant prétendre à l'inſpiration, jouent le délire & l'enthouſiaſme & ſemblent croire y atteindre par ces formules de tranſports : *Qu'entends-je! Que vois-je! Où ſuis-je!* qui ne ſe terminent à rien. Il donne pour modèles d'Odes qui

fou-

ſoutiennent bien le merveilleux de l'inſpiration, quelques Cantiques ſacrés, quelques Pſeaumes paraphraſés par Rouſſeau, & ſur tout la Prophétie de Joad dans l'Athalie de l'illuſtre Racine, „ le plus beau „ morceau, *dit-il*, de Poëſie lyrique qui „ ſoit ſorti de la main des hommes, & „ auquel il ne manque, pour être une O„ de parfaite, que la rondeur des pério„ des dans la contexture des vers ".

Les Poëtes François ſe ſont exercés ſur tous les genres de l'Ode, fort peu y ont réuſſi, excepté dans l'Ode Anacréontique, à laquelle le génie & le caractère du François ſont favorables; „ auſſi, *dit* Mr. M. a„ t-elle daigné leur ſourire. Nous en avons „ peu dans le genre voluptueux, encore „ moins dans le genre paſſionné; mais beau„ coup dans le genre galant, délicat, ingé„ nieux & tendre ". Il cite celles de Mr. Bernard comme des modèles en ce genre. En voici une qui, pour nous ſervir des termes de Mr. M. n'eſt pas fort connue, & qu'on peut citer à côté de celles d'Anacréon.

Jupiter prête moi ta foudre
S'écria Lycoris un jour:
Donne, que je réduiſe en poudre
Le Temple où j'ai connu l'Amour,

Alcide, que ne ſuis je armée
De ta maſſue & de tes traits,
Pour venger la terre allarmée,
Et punir un Dieu que je hais!

Médée, enſeigne moi l'uſage
De tes plus noirs enchantemens:
Formons pour lui quelque breuvage
Egal au poiſon des amans.

Ah! ſi dans ma fureur extrême
Je tenois ce monſtre odieux! . . .
Le voilà, lui dit l'Amour même,
Qui ſoudain ſe montre à ſes yeux.

Venge-toi, punis, ſi tu l'oſes.
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roſes
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la Bergère
Dans ſes bras n'oſant le preſſer,
Et frappant d'une main légère
Craignoit encor de le bleſſer.

Nous nous arrêtons ici, non qu'on ne pût tirer encore bien des choſes utiles, agréables, intéreſſantes des Chapitres ſuivans qui roulent ſur la Fable, l'Eclogue, l'Elégie, le Poëme didactique, & les Poéſies fugitives: mais nous craignons que, nous laiſſant aller au plaiſir de les parcourir, nous ne tombaſſions dans une longueur qui deviendroit à charge à nos Lecteurs, & que d'ailleurs les bornes de notre Journal nous interdiſent. Nous croyons en outre en avoir aſſez dit, pour faire connoître l'Ouvrage de Mr. M. & juſtifier le jugement que nous en avons porté dans notre premier Extrait.

trait. Un peu plus de préciſion, d'ordre & de méthode, l'auroient rendu excellent. Tel qu'il eſt cependant, on ne le lira qu'avec beaucoup de fruit, d'agrément & d'utilité; & l'on ne peut le regarder que comme un des meilleurs Ouvrages que nous ayons en ce genre.

ARTICLE TROISIEME.

JACOBI PHILIPPI D'ORVILLE *Sicula &c.*

C'eſt-à-dire,

Voyage de Sicile &c. par feu M. D'ORVILLE . . . publié par les ſoins de Mr. PIERRE BURMAN &c.

Second Extrait.

APrès avoir ſuivi feu M. D'ORVILLE, dans le tour de la Sicile, & donné autant que nous en avons été capables, une idée des monumens antiques qui y occupèrent les recherches de ce grand Littérateur; nous venons dégager notre parole, & rendre compte du Commentaire dont M. le Profeſſeur BURMAN a accom-

pagné cette savante relation.

Le frontispice de l'Ouvrage est décoré d'une Dédicace qui le consacre à S. M. FERDINAND IV. Roi des deux Siciles & de Jérusalem. Rien n'étoit plus naturel que de mettre aux pieds de ce Monarque, la plus précieuse description qu'on eût encore des Antiquités d'un Pays, qui se glorifie de l'avoir pour Maître. Ce sont néanmoins les politesses de M. le Comte *de Catanti*, Envoyé de ce Prince aux Etats Généraux, qui ont déterminé notre Auteur. Peu de Ministres publics prêtent aux Muses leur protection, avec autant de lumières & d'empressement que ce Seigneur. Il est vrai que ceux qui ont l'honneur de le connoître, assurent que les Muses l'ont prévenu par leurs bienfaits, en lui inspirant d'une manière distinguée, l'amour des Sciences & le goût des Beaux Arts.

Dès sa Préface M. BURMAN se montre digne de la faveur d'un tel Mécène. Cette Préface est un morceau de XL. pages. Il y suit son Auteur pour ainsi dire pied à pied, particulièrement dans tout ce qui intéresse les finesses de la Critique & les profondeurs de l'Erudition. Il y fait remarquer les endroits les plus travaillés des *Sicula*. Il en apprécie le mérite. Il y discute, il y réfute, quelquefois même il s'y prête à de nouveaux détails pour relever avec plus d'éclat ce qu'il célèbre dans les recherches d'un Ami, dont jamais il ne loue

loue assez à son gré le savoir & le jugement. Si ceux qui ne connoissent l'Ouvrage de M. D'ORVILLE que par le léger crayon que nous en avons tracé, peuvent se donner la satisfaction de lire dans l'original ce que M. BURMAN en a dit, ils en prendront une idée tout autrement avantageuse. Peut-être même nous blamera-t on d'avoir osé parler de notre chef, au lieu de laisser parler notre habile Professeur; mais il n'a écrit que pour les Savans, & nous écrivons pour tout le monde.

Un endroit pourtant de la Préface de M. BURMAN que nous ne devons pas passer sous silence, c'est celui où après s'être répandu en remarques sur les Planches qui représentent les Antiquités de la Sicile, il nous apprend que M. D'ORVILLE avoit aussi fait dessiner sous ses yeux en Italie une figure exacte du Tombeau de *Virgile*, & il la donne en cet endroit telle qu'il l'a trouvée dans ses papiers.

On sait que ce Monument est dans le voisinage de Naples. Il est placé sur le Pausilyppe, justement à l'entrée de la grotte qui conduit à Puzzol. L'opinion générale est, qu'originairement bâti en pyramide, c'est le temps qui en le détruisant en partie lui a fait prendre du côté de son ouverture la forme d'une gueule de four. Quoique bâti de pierres, il est presque tout couvert de plantes & d'arbrisseaux, qui y ont pris racine. A la cime est entr'autres un laurier

qui ſemble immortel. Tous ceux qui peuvent y atteindre, tâchent d'en emporter, ou quelques feuilles, ou des branches même, ſans que ce dépouillement le faſſe périr. Notre Profeſſeur qui reçut autrefois en préſent une de ces curioſités poétiques, des mains de M. *Sweers* (actuellement grand Baillif de la Ville d'Amſterdam, & zélateur paſſionné des Muſes avec leſquelles, malgré ſes pénibles occupations, il a de fréquens entretiens dans ſa riche Bibliothèque), ne perd pas l'occaſion de lui en témoigner ici ſa reconnoiſſance. Il parodie à ſon honneur un diſtique Latin que *P. Francius* avoit compoſé, comme pour ſe féliciter ſoi-même, après avoir cueilli de ſes propres mains une branche de ce laurier, ſur le ſépulcre du Poëte de Mantoue, & voici comment il ſe l'approprie, en l'appliquant à ſon Ami:

Hos mihi Pauſilypi decerpſit vertice lauros
Ipſe Maroneo SWEERSIUS *e tumulo.*

Pour revenir au Mauſolée même, la meilleure deſcription qu'on en ait eſt celle de *Sarnelli*. C'eſt celle que *Keysler* a ſuivie, il a mieux fait que *Miſſon* & qu'*Addiſſon*; mais ſi au lieu de ſe plaindre qu'il n'avoit vu aucune eſtampe où le *Tombeau de Virgile* fut repréſenté au naturel ſans aucun embelliſſement d'imagination, il eût pris la peine de le faire deſſiner, on pourroit

roit aujourd'hui en confrontant cette Eſtampe avec celle qu'en a laiſſée M. D'ORVILLE, ſe faire une idée ſûre & complette de ce monument plus fameux que beau. M. BORMAN aſſure qu'il a conſulté des témoins oculaires, qui ne lui ont laiſſé aucun doute ſur la parfaite exactitude de la figure du Mauſolée, telle qu'en deux planches il la donne au Public en cet endroit.

Le reſte de ſa Préface regarde ſon propre travail ſur les Médailles, & ſur les Inſcriptions de la Sicile qu'annonce le titre général de l'Ouvrage. Nous en prendrons ce qui nous conviendra en rendant compte de ce ſecond Tome, dont nous nous hâtons d'occuper ceux de nos Lecteurs, que ce genre d'érudition intéreſſe; après avoir dit pourtant, mais en deux mots, qu'il eſt particulièrement dédié au Fils de M. D'ORVILLE, & qu'en lui rendant graces de ce qu'il a bien voulu confier à ſes ſoins l'édition des *Sicula*, M. BURMAN l'y conjure d'enrichir de même le Public des autres Ouvrages, que ſon illuſtre Père a laiſſés plus ou moins en état de voir le jour. Ces Ouvrages ſont un *Théocrite*; l'*Anthologie Grecque* accompagnée de la Traduction en vers Latins de *Grotius*, avec de nombreuſes & excellentes notes du défunt; enfin des *Obſervations* également doctes & abondantes ſur le *Tréſor des anciennes Inſcriptions de Muratori*. Un homme qui aime

me les Sciences, qui honore dans la mémoire de son Père un de leurs plus habiles promoteurs, & qui s'intéressant à sa gloire, s'en fait une de contribuer à répandre la lumière dans l'Empire des Lettres, ne sauroit se refuser à des prières aussi légitimes que celles que M. BURMAN lui adresse, & auxquelles nous joignons nos vœux.

Mais venons aux Médailles & aux Inscriptions de la Sicile, dont le recueil doit faire l'objet principal de cet Extrait. Ce sont d'abord en XII. Planches CCXL. Médailles de bronze, très bien gravées. Les unes n'avoient paru que d'une manière incorrecte dans la *Sicile Métallique* de *Paruta*; les autres voient le jour pour la première fois. Ces dernières sont ou de la collection de feu M. D'ORVILLE, ou du riche cabinet de D *Antonio Marchese*, l'un des ornemens de Palerme par sa naissance, son savoir, & ses manières; ou bien enfin du célèbre *Haverkamp*: c'est ainsi du moins que M. BURMAN le conjecture sur des raisons assez probables. Celles-ci sont distinguées par la Lettre H. qui les accompagne dans les planches; les précédentes le sont par la Lettre M.; toutes y portent des marques, qui annonçent le métal, le module ou la grandeur, & le possesseur actuel dans le temps que M. D'ORVILLE les fit graver. Ce savant homme alloit en faire le sujet d'un Commentaire qui eût achevé de l'illustrer, quand la mort l'enleva

leva à la République des Lettres. On n'a trouvé là-dessus dans ses papiers que quelques notes, mais précieuses, & dont M. BURMAN se fait un devoir de reconnoître qu'il a su profiter. Elles ne pouvoient en effet tomber en de meilleures mains que dans les siennes. Riche lui-même en Médailles, aimant cette étude aujourd'hui trop négligée, & en connoissant tout le prix, c'est avec passion qu'il s'est chargé de remplir la tâche, que son Prédecesseur s'étoit imposée, & si les connoisseurs jugent favorablement de cet Essai, comme il parle, ce sera pour lui un encouragement à publier avec un semblable Commentaire les Médailles rares en tout genre, sur-tout les Médailles Grecques des Villes, des Peuples, & des Empereurs qui se trouvent dans son propre Cabinet.

Il est certain que les Médailles de Sicile manquoient encore d'un Commentateur. *Paruta* pressé par le Duc d'*Ossune*, n'eut pas le temps de donner le second Tome de son Recueil, qui en auroit contenu les explications. *Cluvier*, *Lucas Holstenius*, & sur-tout l'illustre *Ez. Spanheim* avoient tout ce qu'il falloit pour y suppléer, surtout le dernier. Tous trois avoient parcouru la Sicile; tous trois en avoient recueilli les Médailles, & quelle érudition que la leur! *Mr. Havercamp* paroit n'avoir eu ni les forces, ni l'application, ni le temps nécessaires, pour faire ce que ces

Savans

Savans auroient pu exécuter.

Feu M. *Joseph Marie Pancrace*, y auroit suppléé s'il avoit vécu. Il possédoit toutes les connoissances & toute la sagacité nécessaires, pour donner une *Sicile Métallique* aussi exacte qu'on peut la souhaiter; mais la mort l'a prévenu. Elle l'a trouvé occupé à donner un corps complet des Antiquités de cette Isle. Le plan en étoit très vaste. Déjà l'Auteur en avoit publié deux Volumes *in folio*, & c'est dans le premier qu'en parlant de diverses Médailles de la Sicile, il avoit fait connoître ce qu'on pouvoit attendre de lui sur cette matière. Tous les connoisseurs y applaudirent; M. BURMAN en fait le plus grand cas.

Il donne de même les plus justes éloges à l'Auteur d'un Livre qu'il n'a pu voir qu'après avoir fini le sien, & dont il ne parle aussi que dans sa Préface & dans un Supplément. Cet Ouvrage, c'est l'excellent Recueil qui l'année dernière sortit des presses de Paris, en 3 vol. *in* 4. sous le titre de *Médailles de Peuples & de Villes qui n'ont point encore été publiées, ou qui sont peu connues.* On y trouve, au Tome IIIe. soixante sept Médailles de Sicile expliquées avec une dextérité peu commune & beaucoup de savoir. Mais on en a imposé à notre Auteur, en le persuadant que cet Ouvrage estimable étoit du principalement à M. *Dennery*. Actuellement mieux instruit,

il

il fait qu'on le doit à la plume de Mr. *Pellerin*, dont le riche Médaillier & les connoiſſances plus précieuſes encore, ont bientôt fait reconnoître le travail dans tout Paris, malgré les ſoins de ſa modeſtie pour ſe déguiſer aux yeux du Public.

Quoiqu'il en ſoit il reſte certain, qu'encore qu'il n'y ait peut-être aucun Pays, dont on ait recueilli & commenté un plus grand nombre de Médailles que de la Sicile, M. *d'Orville* eſt juſqu'ici celui de tous les Savans depuis *Paruta*, qui a laiſſé la plus nombreuſe collection de celles d'entre les Médailles de cette Iſle, qui n'avoient point encore été publiées, ou qui l'avoient été peu fidèlement. Cela même a enflammé le zèle, & animé l'induſtrie de ſon Commentateur; pour en donner des preuves rien ne nous embarraſſe que le choix. Eſſayons néanmoins.

La première Médaille de la IIIe. Planche eſt une Médaille d'argent du cabinet de *Marcheſi*. Elle porte d'un côté un Dauphin courbé, avec ce mot au deſſus DANKVE. Au revers le champ eſt diviſé en 17 compartimens quarrés, ou triangulaires, ou d'autres formes avec une conque marine au centre de tous, pour annoncer une place maritime. En deux des compartimens oppoſés on voit des portes quarrées. Peut-être l'ancienne Zancle n'avoit elle en effet que deux portes, pendant qu'elle

qu'elle avoit autant de quartiers qu'on voit ici de compartimens.

Cette Médaille eſt très ancienne. On le prouve par la forme des caractères & par l'ortographe du mot *Zancle*, qui régulièrement eût été écrit dans des temps moins reculés ZANKAH. *Paruta* a cru que le premier de ces caractères dans la Médaille étoit un Δ pour un Z, & qu'on y liſoit ΔANKVE en Dorien au lieu de ZANKAH: mais Mr. BURMAN montre que la première lettre a la figure d'un arc bandé & n'eſt point un Δ. Ici d'ailleurs l'A; l'N, & l'L ne ſont pas figurés comme à l'ordinaire; tout y eſt dans un goût antique.

Haverkamp a vu dans la courbure du Dauphin, une image de celle du Golphe où Zanclé étoit ſituée. Pluſieurs Antiquaires l'ont regardée comme une repréſentation de la Ville bâtie en manière de faux. Mr. BURMAN n'y reconnoit que le ſymbole d'une Ville maritime.

Au lieu de la coquille, centre des compartimens au champ du revers, *Paruta* place une tête dans un quarré; & de cette tête il en fait celle d'Orion. Mr. D'ORVILLE la prenoit, dans les Médailles où elle ſe trouve, pour la tête du Roi Zancle fondateur de cette Ville. Ici c'eſt ſûrement une coquille, c'eſt la conque appellée *Pélorias*. Elle ſe trouve ſur quantité

de

de médailles des villes ſituées ſur la mer.

Quant aux compartimens ou moindres champs, *Paruta* & *Froelich* les repréſentent autrement diviſés; les deux portes qui ſe voient ici quarrées, ils les deſſinent arquées. Mais outre que Mr. D'ORVILLE a fait voir que les portes antiques des villes étoient quarrées, Mr. BURMAN obſerve qu'on les trouve quarrées dans une médaille du cabinet du Comte de *Pembroke*, qui pour le reſte reſſemble à celle de Zancle ſelon *Paruta*.

Dans cette même Planche IV. nous remarquons le N°. 11. C'eſt une médaille de bronze du cabinet de M. D'ORVILLE. Elle porte d'un côté une tête barbue, coëffée d'un caſque, avec ce mot PΩMANOT; & au revers un Lion ou un Tigre ſur ſes pieds. Au deſſus de l'Animal eſt un φ: ſous ſes pieds MAMEPTI-NΩN.

On croit que cette médaille eſt la même qu'une autre médaille d'argent de la Planche XXIII de *Paruta* N°. 39. & qu'une autre médaille d'or, auſſi dans cette planche, N°. 40. *Haverkamp* fait du Lion un Chien, ſymbole d'une Alliance. Le Lion eſt de M. D'ORVILLE, & véritablement nous jugerions que c'en eſt un à la crinière de l'animal, à ſon port, à ſa queue: cependant M. BURMAN doute. Il penche pour une *Louve* parce que dans les

deux médailles de *Paruta* l'animal en a la phyſionomie, & que d'ailleurs il aſſortiroit mieux le mot de l'Epigraphe ΡΟΜΑΝΟΤ. Pour la tête même de la médaille, c'eſt ſans doute celle de Mars, le Dieu domeſtique des Mamertins, ou celle de quelque Officier Romain envoyé pour les affermir dans l'alliance avec Rome; & cette tête de Mars figureroit encore fort bien avec la Louve nourrice des fondateurs de la Capitale du monde. Mr. BURMAN le penſoit de la ſorte, quand il s'eſt rappellé une petite médaille ſemblable à celle-ci & donnée par *Froelich* un des premiers Numiſmatographes de ce ſiècle. Au deſſous de la tête on lit ΑΔΡΑΝΟΤ, & au revers on voit ſans équivoque un chien. Or il eſt prouvé par l'autorité de *Plutarque* & d'*Elien*, qu'*Adranus* étoit une Divinité Sicilienne à qui les chiens étoient conſacrés; & qui ſait ſi cet *Adranus* ou comme *Silius Italicus* écrit *Hadranus*, n'étoit pas le Dieu tutélaire d'un lieu qui, aux pieds de l'Etna porte encore aujourd'hui le nom d'*Aderno?* La choſe eſt ici diſcutée avec beaucoup de ſavoir; mais tout bien peſé le docte Commentateur abandonne la conjecture de *Froelich*, & revient à croire que dans la médaille où on lit ΑΔΡΑΝΟΤ il faudroit plutôt lire ΡΩ-ΜΑΝΟΤ.

Au No. 2. de la Planche IV. eſt gravée une

une médaille d'argent du Cabinet de Mr. D'ORVILLE, qui mérite de l'attention. Il y a d'un côté une tête à cheveux épais, hériſſés & entremêlés d'une couronne de laurier, avec ce mot à gauche ſur le champ ΚΕΛΕΛΕΙΔΑΣ. Au revers un homme ſur un char tiré par quatre chevaux en pleine courſe, tient de ſa droite un fouet, de ſa gauche les rênes. Il fait paſſer ſon char à côté d'une colonne que déjà ſes courſiers ont presque franchie. Une victoire ailée vient le couronner d'un couronne d'olivier. L'Epigraphe porte ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ. Au deſſous eſt une couleuvre aquatique qui fait des efforts. L'embarras eſt d'expliquer le mot gravé ſur le champ, à la droite de la tête, qui pourroit bien être celle d'Apollon Pythien, car elle eſt plutôt coëffée de ſerpens que de cheveux; mais que ſignifie ce ΚΕΛΕΛΕΙΔΑΣ? M. D'ORVILLE y a été embarraſſé. On voit dans ſes notules qu'il liſoit ce mot de trois différentes manières; diſons mieux, on y voit qu'il n'étoit pas venu à bout de le déchiffrer. Mr. BUAMAN conſerve une jolie médaille d'argent aſſez ſemblable à celle-ci où on lit ΗΡΑΚΛΕΙΔΑΣ. C'eſt peut-être le nom propre d'un *Héraclides*, écrit ſelon le Dialecte Dorique; nom que notre Antiquaire prouve avoir été bien connu en Sicile ſur tout à Syracuſe. Ainſi il conjecture que dans la médaille de M. D'ORVILLE, c'eſt la même tête & le mê-

me nom, & qu'elle fut frappée pour perpétuer la mémoire de la célébration des Jeux Olympiens faite à Catane ſous l'intendance de cet Officier. Cet *Heraclide* paroît dans quelques inſcriptions, tantôt ſous ce nom, tantôt ſous celui d'*Heraclidas*, & quantité de circonſtances ſe réuniſſent pour nous perſuader, que la conjecture de M. BURMAN eſt plus que probable.

Il eſt comme impoſſible d'analyſer des explications, dont les preuves tirent leur force, tantôt de la comparaiſon de diverſes médailles & de leurs légendes, où certains traits caractériſtiques décident un connoiſſeur au premier coup d'œil; tantôt du concours de diverſes particularités raſſemblées, ou d'une multitude de paſſages des Anciens & des Modernes recueillis & conférés. M. BURMAN paroît fait à tout cela: l'érudition coule à grands flots de ſa plume; une autorité lui en rappelle une autre, & toutes s'enchaînent entre ſes mains avec un air d'aiſance incroyable; mais il n'y a pas moyen d'en détacher quelque choſe, ſans trop faire perdre ou au poids des preuves, ou à l'évidence des réſultats.

Nous invitons ceux qui en ſont capables, d'aller à la ſource. Nous les invitons en particulier d'arrêter leurs regards, ſur les explications d'une médaille de *Syracuſe* Pl. IV. n. 4.; d'une de *Cephaloedium* Pl. IX. n. 4.; de trois des *Emporitaniens* Pl. IX, 6, 7, 8.; d'une d'*Himère* Pl. IX, 10,

10, de *Gela* Pl. X, 4; de *Tauromenium* ib. 5, 6.; de *Mena* ib. 9, 10.; *d'Oenixias* Pl. XI. 2.; de *Segeſte*, ib. 3, 4, 12; *d'Aleſa* Pl. XII, 1, 2; de *Naxus* ib. n. 6; de *Selinunte* Pl. XIII, 2, 12; XIV, 2; de *Camarina* ib. 3; de *Jaeta* Pl. XV. 1. de *Lipara* ib n. 3.; de *Catane* Pl. XVIII, 8. d'*Agrigente* Pl. XIX. 11.; de *Hybla* Pl. XX, 2. Il nous ſemble que M. BURMAN s'étoit donné pour expliquer ces Médailles, & pour appuyer les conjectures qu'il hazarde afin d'en éclaircir l'occaſion & le ſujet, plus de peine qu'il n'en a pris ſur aucune des autres. Ce ſont des morceaux travaillés & pleins de ſavantes diſcuſſions. On y voit beaucoup de Critique, & une lecture immenſe tant des Anciens que des Modernes. Mais la réputation de quelques-uns de ces derniers n'y gagne pas, ſur-tout celle de *Paruta* du côté de l'exactitude, & celle de feu M. *Haverkamp* du côté de la ſagacité.

Nous voilà parvenus aux Inſcriptions qui terminent cet Ouvrage. Il y en a de diverſes mains & de divers lieux de la Sicile; d'abord 5 de *Tauromenium*, 14. de *Catane*, d'autres d'*Alicate*, de *Syracuſe* &c. Elles ſont accompagnées de quelques légères annotations & de quelques corrections de la façon de M. D'ORVILLE. Viennent enſuite 16. Inſcriptions pour ſervir de ſupplément au Recueil de G. GUALTIERI dont le ſavant Voyageur faiſoit très grand cas,

parce qu'il en avoit trouvé les inſcriptions fort exactement copiées d'après les originaux. Ce ſupplement dreſſé presque en entier par l'Abbe *Gaetano Noto* de Palerme, avoit été communiqué à M. D'ORVILLE par M. *Mongitore*, l'un des Savans les plus diſtingués dans la Sicile par ſa politeſſe & par ſes connoiſſances. Les autres inſcriptions qu'on a jointes ici ſont presque toutes Latines. Divers amis les avoient procurées à l'Auteur. M. BURMAN nous les donne telles qu'il les a trouvées dans les papiers de ſon ami.

Mais ce qu'il a diſtingué avec raiſon, & qu'à toutes ſortes de titres, il a placé à la tête de ce Recueil, ce ſont trois Inſcriptions Grecques & capitales, que leur antiquité & leurs ſujets rendent également précieuſes.

La I^e^ qui ſe conſerve dans les murailles du Château à *Alicate*, contient un Décret ou une Ordonnance du peuple de *Géla*. On la déterra en 1660. & ſi les conjectures de MM. D'ORVILLE & BURMAN ſont fondées, elle eſt antérieure à l'entrée des Romains en Sicile. Ce Décret eſt un Acte public qui défere à *Héraclides* maître du Gymnaſe, l'honneur d'une couronne d'Olive pour ſes ſoins laborieux & utiles au public, avec ordre d'ériger aux depens de la Ville une Colonne, où ſon nom & celui de quelques uns des élèves qu'il avoit formés ſeroient écrits.

Déjà en 1732. le Marquis de *Maffei* avoit

voit tenté d'expliquer cette inſcription, dans une Lettre à M. le Baron de *Bimard*, qu'on trouve dans le Tome XIV. de la *Biblioth. Italique* & que depuis l'illuſtre Auteur fit réimprimer dans ſes *Antiq. Galliæ Select.* & dans ſon *Muſæum Veron.* Mais on voit ici par une Lettre du docte Préſident *Bouhier* à M. D'ORVILLE, que les Savans firent peu de cas des conjectures du Marquis. En effet il ne pouvoit guère réuſſir en ſe hâtant de commenter comme il le fit, des copies inexactes & diſcordantes d'une inſcription, dont il n'avoit jamais vu l'original. *Muratori* qui voulut le ſuivre ne fit pas mieux, tant s'en faut; mais les ſoins de M. D'ORVILLE ont réparé tout cela. Il a pris lui même juſqu'à trois copies de l'Inſcription de *Géla* à *Alicatte*, & s'il ne s'eſt pas fait illuſion il ſe trouve que cette Inſcription partie en langage Jonique, partie ſur-tout en Dorique que les Siciliens préféroient, eſt antérieure au temps que les Romains firent de la Sicile une Province de leur Empire, l'an de Rome 543. M. BURMAN qui détaille tout cela, a pris la peine de tranſcrire l'Inſcription en caracteres ordinaires, d'en ſéparer les mots, & d'en accentuer les lettres. Il y a ajouté la traduction de Mr. D'ORVILLE, avec de courtes annotations du même. Enfin il a mis ſous le texte les leçons & corrections des deux Savans Italiens. L'annonce qu'il

en fait eſt pleine de ſes propres remarques.

II. Ce fut à *Tauroménium* que M. D'ORVILLE découvrit la ſeconde Inſcription dont nous avons à parler. Occupé à viſiter des reſtes d'antiques bâtimens, il entra dans une Chapelle que les pêcheurs du lieu ont conſacrée à St. Pierre, & bientôt il y remarqua dans un coin obſcur deux plaques de pierre incruſtées dans le mur. S'en étant approché, il y diſtingua avec peine quelques lettres parce que le tout avoit été bien blanchi. Son guide queſtionné lui dit que ces pierres contenoient des Inſcriptions Grecques, & qu'un Jéſuite avoit aſſuré que c'étoit l'énumeration des impôts qu'autrefois la Ville de *Tauromenium* payoit à Auguſte. Il en auroit fallu moins pour piquer la curioſité du Voyageur: M. D'ORVILLE fit ſolliciter l'Archiprêtre, de permettre que ces deux pierres, enlevées du mur où on les avoit enchaſſées, fuſſent portées chez les Capucins, où ces Pères lui avoit donné un appartement des plus agréables. Par la faveur de deux perſonnes du premier rang, on lui accorda ſa demande. Les deux pierres furent tirées de leurs places; elles ſe trouvèrent couvertes d'écriture de leurs deux côtés, par-ci par-là même ſur le troiſième; & bientôt notre Littérateur ſut qu'il n'y étoit queſtion ni d'*Auguſte*, ni des impôts qu'on lui payoit. Juſques à ce moment *Muratori* étoit le ſeul qui (dans

le

le IVe T. de ſes Inſcript.) avoit publié un fragment de celle-ci ſur une copie que lui en avoit communiquée un Chanoine de Palerme, mais qui ne contenoit que ce qui étoit gravé ſur la partie extérieure ou viſible des deux pierres. Perſonne ne ſe doutoit que la partie intérieure qui étoit de beaucoup la plus grande contint auſſi des caractères; enfin l'on ſait à quoi s'en tenir.

Les Inſcriptions de Tauroménium ſont du genre des Inſcriptions Athlétiques, ou qui appartiennent à la Gymnaſtique, comme celle de Géla. On y lit pour ainſi dire les faſtes d'un riche & grand Gymnaſe, qui groſſiſſoit le nombre des offices publics de cette Ville, les noms des Agonothètes ou Magiſtrats qui le dirigeoient, & ceux des Gymnarques qui y formoient les Athlètes, les frais des jeux publics, la dépenſe faite aux repas qui s'y donnoient.

Mais comme par l'uſage qu'on a fait de ces Tables de pierre, il s'y eſt effacé divers noms & ſur-tout pluſieurs noms propres, c'eſt aux Antiquaires de voir s'il y a moyen d'y ſuppléer. M. D'ORVILLE en avoit fait l'eſſai dans quelques courtes notes que M. BURMAN a placées ici; mais qu'il a fait précéder des ſiennes, beaucoup plus amples, & preſque toutes deſtinées à appuyer des corrections dont il n'appartient qu'aux Savans d'apprécier le mérite, ou à juſti-

fier par des exemples celles que M. D'ORVILLE avoit imaginées.

La IIe. & dernière Inſcription dont nous avons à parler, n'eſt pas Sicilienne, mais il ne s'en faut guère. Le ſavant Voyageur la prit à Rhégio. Elle eſt Grecque comme les précédentes, & fait partie des objets que préſente une pièce de marbre, où il ſemble qu'on ait voulu réveiller l'idée du culte religieux rendu à Apollon pour la proſpérité publique. On y voit dans la repréſentation groſſière & preſque ruſtique de l'appartement d'un Temple, un carquois, un baſſin, un vaſe pour les libations & un trépied autour duquel eſt enveloppé un ſerpent. Au-deſſous de l'édifice, eſt l'Inſcription. Elle contient les noms en partie Latins & en partie Grecs, tant des Magiſtrats de Rhégio que des Miniſtres du Temple; & parmi les titres d'Office qui y ſont donnés à ces derniers, on en trouve trois qu'on peut regarder ou comme inconnus, ou comme à peu près nouveaux. D'abord l'Inſcription parle du Sacrificateur qui immoloit les victimes θύτης; de celui qui jouoit de la flûte dans les intervalles du ſervice, ἱεροσαλπίστης; & de celui qui invitoit l'aſſemblée à un ſilence religieux ἱεροκήρυξ: mais enſuite elle nomme un ἱεροπαρέκτης, un σπονδαύλης, & un καπγαύγης.

M.

M. D'ORVILLE qui avoit jetté sur le papier quelques remarques sur l'Inscription, & plus encore M. BURMAN, qui y en a ajouté de plus amples, ont tâché de définir l'idée que ces trois termes peuvent donner des trois offices qu'ils désignent. Sur le premier, M. DORVILLE ne dit en deux mots rien que d'indecis, soupçonnant simplement que le ἱεροπαρέκτης étoit peut-être la même chose que le ἱεροφάντης, ou que le Θεμεῤῥόδικος Ministre destiné à recevoir & à loger les étrangers, que la curiosité ou la dévotion attiroient au Temple du Dieu dont il étoit le Ministre; mais M. BURMAN plus décidé conjecture avec beaucoup de vraisemblance, que le mot en question désigne sans doute παῤῥοχεα τῶν ἱερῶν ou ἱερων, un Ministre prepose à aider le Sacrificateur dans la célébration des Sacrifices, à lui donner la victime, le couteau sacré, la corbeille, la farine &c.

Sur le Σπονδαύλης, M. D'ORVILLE n'a laissé aucune conjecture; mais M. BURMAN y suppléé très bien. Il entend par-là celui qui jouoit de la flûte pendant qu'on faisoit les libations du vin sur le feu sacré; ἀπὸ τῶν σπονδῶν *a libationibus*. *Properce* semble avoir désigné ce Ministre & ses fonctions dans ces vers *Lib.* IV. *El.* VI. 8.

Spargite me lymphis, carmenque recentibus aris
Tibia *Mygdoniis* libet *eburna cadis.*

Quel-

Quelques Savans avoient déja connu ce Miniſtre des autels du paganiſme. Notre Auteur indique *Saumaiſe*, *Turnèbe* & le gloſſaire d'Iſidore corrigé par la docte main de M. *J. Schrader*.

Reſte le Καπναύγης de l'Inſcription de Rhégio. Si on oſoit lire Καπναύλης, comme un des amis de M. BURMAN le lui a propoſé, ce mot déſigneroit un Miniſtre qui jouoit auſſi de la flûte dès que la fumée des victimes commençoit à s'élever: mais comme l'écriture de l'Inſcription n'eſt pas équivoque, notre Critique préfère d'entendre par le Καπναύγης, un Miniſtre deſtiné à obſerver le cours & les formes que la fumée prenoit en montant, afin d'en tirer des augures. Cet art eſt appellé Καπνομαντεῖα. Le Καπναύγης eſt dont le même que le Καπνόμαντις, ſi bien défini par *Cyrille* dans ſon VIe. Livre contre *Julien* pag. 198, comme le célèbre M. *Weſſeling* l'a fait remarquer à M. BURMAN.

Mais en voilà aſſez ſur toutes ces nouvelles productions de la plume de notre habile Profeſſeur. En contribuant à aſſurer de plus en plus à M. D'ORVILLE, la gloire qu'il a ſi bien méritée, M. BURMAN n'a ſûrement rien perdu de la ſienne. Déjà l'Oraiſon & l'Elégie funèbres qu'il avoit prononcées à l'honneur de ſon Prédéceſſeur, & qui ſe trouvent réimprimées à la fin de ce Volume, lui avoient fait à lui même beau-

beaucoup d'honneur. Elles affortiſſent merveilleuſement & le beau portrait de M. D'ORVILLE, que le burin énergique de *Hoebraken* a ſi bien exécuté, & les Vers dont M. BURMAN l'a accompagné. Ici on peut dire bien littéralement *Ut Pictura ita Poëſis.* Mais ce mot il faut encore l'appliquer à la nouvelle Elégie, que notre Auteur a compoſée pour célébrer les *Siculæ*, dont perſonne ne pouvoit mieux ſentir ni exprimer le prix que lui. Diſons pourtant que le tout eſt excellemment dépeint dans la petite pièce de Poéſie, que M. l'Avocat *de Groot* le Catulle de la Haye, ajoute ici à la gloire des deux Illuſtres Profeſſeurs dont cet Ouvrage réunit les productions. Nous finiſſons par les derniers vers de cette pièce :

Et tu opera felix, BURMANNE, *laboribus iſtis*
Macte, age, D'ORVILIO *non minor ipſe tuo,*
Dum Cyane, tortuſque Gelas, dum lenis Anapus
Hypſaque dum liquidas in mare volvet aquas.
Simichidæ calamos dum ſæcula nulla tacebunt,
Steſichoruſque gravi carmine notus erit,
Te quoque per popu.os memorabit & omnibus oris
DORVILIO *junctum fama loquetur anus.*

AR-

ARTICLE QUATRIEME.

On the End of Tragedy, according to Ariſtotle; an Eſſay in Two Parts &c.

C'eſt-à-dire,

ESSAI SUR LE BUT DE LA TRAGÉDIE ſelon Ariſtote; en deux Parties: lu devant une Société de Gens de Lettres à Glasgow, par JAQUES MOOR, Docteur en Droit & Profeſſeur en Grec dans l'Univerſité de Glasgow. 8vo. chez *Becket*.

IL eſt queſtion dans cette ſavante & ingénieuſe Diſſertation de montrer que juſqu'ici tous les Traducteurs ont mal rendu, & tous les Critiques mal expliqué, la célèbre définition qu'*Ariſtote* donne de la Tragédie dans le VI. Chapitre de ſa Poétique; & de faire ſentir par cela même que bien de beaux raiſonnemens que les *Du Bos* & les *Batteux* ont fait d'après un paſſage mal entendu, ſont deſtitués de fondement. Peut-être écoute-t-on quelquefois avec trop de com-

complaisance les faiseurs de découvertes & les réformateurs des anciennes hypothèses, par une passion excessive pour la nouveauté; mais si cette passion ne suspend pas l'examen & l'esprit de discussion, elle ne peut que contribuer à augmenter nos lumières & à étendre nos connoissances.

Pour juger de la découverte que renferme l'Essai du savant Professeur de Glasgow, il conviendra avant tout de mettre devant les yeux du Lecteur la Définition qui en fait le sujet. Voici donc comment Aristote définit la Tragédie: ἔστιν οὖν τραγῳδία μίμησις πράξεως σπουδαίας και τελείας, μεγεθος εχουσης, ηδυσμένω λόγω, χωρις ἑκαστου των εἰδῶν εν τοις μορίοις δρωντων, και ου δι απαγγελιας, αλλα δι ελεου και φόβου περαίνουσα την των τοιουτων παθημάτων Καθαρσιν. C'est de la dernière partie de cette définition και ου δι απαγγελιας αλλα δι ελεου και φοβου περαίνουσα την των τοιουτων παθημάτων καθαρσιν qu'il est question ici. Selon les traductions Latines de *Riccobani* & de *Victorius*, & la Françoise de *Dacier*, ces paroles reviennent à ceci: *que la Tragédie par le moyen de la terreur & de la compassion, achève de purger en nous ces sortes de passions, & toutes les autres semblables.* Cette partie de la définition a paru très difficile à plusieurs Commentateurs, & les efforts qu'ils ont faits pour l'expliquer

quer n'ont servi pour la plupart qu'à l'obscurcir. *Dacier* dans ses remarques sur ce passage, fait voir comment la Tragédie en excitant la terreur & la compassion peut les *purger*, c'est à dire, emporter l'excès par où elles pèchent & les réduire à une juste modération; & il montre ensuite comment en les purgeant, elle purge en même temps celles qui pourroient nous faire tomber en des malheurs semblables. La Tragédie, selon lui, excite les passions en nous mettant devant les yeux les malheurs, que nos semblables se sont attirés par des fautes involontaires; & elle les purge & les modère, en nous rendant ces mêmes malheurs familiers, car elle nous apprend par-là à ne les pas trop craindre & à n'en être pas trop touchés quand ils arrivent véritablement. C'est aussi l'idée que l'Empereur Marc-Aurèle donne de la Tragédie dans ces paroles remarquables: *Les Tragédies*, dit-il (1), *ont été premièrement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie, pour les avertir qu'ils doivent nécessairement arriver & pour leur apprendre que les mêmes choses qui les divertissent sur la Scène, ne doivent pas leur paroître insupportables sur le grand Théatre du monde.* En effet il ne paroit pas

(1) Dans l'Art. VI. du XI. Livre de ses *Réflexions.*

pas outré de dire que la Tragédie dispose les malheureux à supporter courageusement leurs maux, en les comparant avec ceux qu'elle leur représente; car en quelque état qu'un homme puisse être, quand il verra un Oedipe, un Philoctète, un Oreste, il ne pourra s'empêcher de trouver ses maux légers auprès des leurs. Le Père Brumoi renforce cette pensée par une remarque également solide & ingénieuse. " „ La vie humaine, *dit-il*, est un grand „ Théatre, où l'on est spectateur de bien „ des malheurs de toute espèce, — mais „ ce spectacle n'inspire qu'une terreur & „ qu'une pitié plus capables d'abattre le „ cœur que de l'affermir — sans compter „ que l'homme se porte avec soin à éviter, autant qu'il le peut, une si triste vue, „ ou se rend dur & insensible, sur les misères de ses pareils. — C'est donc en „ le réjouissant par le spectacle même de „ ses maux, en y attachant ses regards „ malgré lui par un attrait de plaisir dont „ il ne puisse se défendre & en insinuant „ dans son cœur ce que cette crainte & „ cette pitié ont d'agréable & de doux, „ que la Tragédie apprend à l'homme à „ modérer ces passions quand des maux „ réels viendront à les exciter ". (1) Mais la

(1) Voyez le *Théatre des Grecs* Tom. I. p. 72, 73, dans le *Discours sur l'origine de la Tragédie*.

la Tragédie n'en demeure pas là, à en croire Ariſtote expliqué par Dacier. En purgeant la terreur & la compaſſion, elle purge en même temps toutes les autres paſſions qui pourroient nous précipiter dans la même miſère, car en étalant les fautes qui ont attiré ſur ces malheureux les peines qu'ils ſouffrent, elle nous apprend à nous tenir ſur nos gardes pour n'y pas tomber, & à modérer la paſſion qui a été la ſeule cauſe de leur perte. Voilà ſelon Dacier la penſée d'Ariſtote & le but de la Tragédie.

M. Moor donne une explication de la définition en queſtion qui co incide un peu avec cette dernière idée; mais il avoue avec le grand Corneille qu'il ne comprend pas comment on peut purger les paſſions en les excitant; il ſe hazarde même de traiter cette idée d'abſurde, & il entre dans un aſſez grand détail pour réfuter ce que Dacier & du Bos ont dit là deſſus. Ses réflexions méritent d'être lues, mais ce n'eſt pas ce que ſa Diſſertation préſente de plus intéreſſant. La grande queſtion ici n'eſt pas ſi la Tragédie contribue *à purger les paſſions de la pitié & de la terreur en les excitant*; il s'agit de ſavoir ſi c'eſt là l'idée d'Ariſtote, comme les Commentateurs, les Critiques & les Poëtes l'ont unanimément affirmé. Notre ingénieux Auteur ſoutient hardiment la né-

gá-

gative. Il remarque que les trois derniers mots τοιουτων παθηματων καθαρσιν, ont été mal entendus, que τουτων ne se rapporte pas aux mots ἐλεου ϗ φοβου qui le précèdent immédiatement, mais par ellipse aux objets tristes ou terribles qui excitent ces passions; que παθηματα ne signifie pas *passions*, sur-tout dans le style d'*Aristote* qui se sert toujours de πάθη pour cet effet: mais *calamités*, *souffrances*, ce qu'il confirme d'ailleurs par un grand nombre de citations tirées des Auteurs Grecs les plus célèbres; il soutient enfin que καθαρσιν n'exprime pas proprement *purgation*, mais *l'acte d'ôter entièrement*: & toute la seconde partie de cette Dissertation, dans laquelle M. Moor discute très doctement l'origine & la force du mot Καθαρσις, est destinée à confirmer cette interprétation. Le vrai sens donc, selon notre savant Auteur, de ce qu'Aristote dit ici sur le but de la Tragédie, revient à ceci: que la *Tragédie en excitant les passions de la pitié & de la terreur, a pour but d'éloigner de la vie humaine les calamités qui les font naître.*

ARTICLE CINQUIEME.

PHILOSOPHISCHE AANMERKINGEN *omtrent de Chriſtelyke Religie van* GEORGE FRED. MEIER, *Profeſſor in de Philoſophie te Halle, en Medelid van de Koninglyke Academie der Weetenſchappen te Berlyn. Uit het Hoogduitſch vertaald door* Joh. Will. van Haar. *Eerſten Deels derde Stuk.*

C'eſt-à-dire,

RE'FLEXIONS PHILOSOPHIQUES ſur la Religion Chrétienne par Mr. MEIER, Profeſſeur en Philoſophie à Hall, & Membre de l'Académie Royale des Sciences de Berlin. Traduites de l'Allemand par Mr. *van Haar* Tome I. Troiſième Partie. Grand 8°. de 237. pp. *la Haye* chez *P. van Cleef* 1763.

CEtte Troiſième & dernière Partie (1) du I. Tome, renferme trois Réflexions.

(1) L'Extrait des deux premières ſe trouve dans le *Tom.* XIX. *Part.* II. de cette *Biblioth.* pag. 406.

flexions. La Ie. roule sur *la nature de la Religion Chrétienne en général*; La IIe. sur les *Mystères de la Religion Chrétienne en général*; La IIIe. sur *la Trinité*. Il faudra que nous nous bornions à donner une idée de la première de ces Réflexions.

De la nature de la Religion Chrétienne en général.

„ La plupart des ennemis du Christianisme, sont prévenus contre lui parce qu'ils ne connoissent point du tout, ou que très imparfaitement sa nature & sa constitution générale. Ils s'acharnent contre certains points particuliers, & cela encore suivant qu'ils sont conçus & exposés par telle ou telle Secte des Chrétiens. Qu'ils aient ou qu'ils n'aient pas le droit de leur côté dans ces petites attaques, ce qu'il y a de certain c'est qu'en rejettant sur ces légers fondemens la Religion Chrétienne en général, ils se montrent visiblement atteints d'un préjugé des plus honteux, & d'une précipitation qui fait peu d'honneur à leur jugement. Quiconque veut examiner la Religion Chrétienne d'une manière raisonnable & impartiale, doit tâcher de se former de cette Religion en général des notions justes & établies sur des principes certains & inébranlables. Pour réussir dans ce dessein il faut d'un côté — ne point s'engager dans les nombreuses & différentes explications des dogmes particuliers de cette Ste. Religion, & encore moins

dans celles qui n'ont pour objet que des choſes indifférentes & qui ne vont point à l'eſſentiel. D'un autre côté, il faut toujours dans cet examen général ſe tenir attaché à la conſtitution générale de cette Divine Religion ". C'eſt dans cette vue que le célèbre Auteur ſe propoſe de rechercher l'eſſence du Chriſtianisme, ſa conſtitution intrinſèque relativement à ſon but, ſa liaiſon avec la Raiſon & la Nature, enfin ce qu'elle a de ſurnaturel, autant qu'un homme raiſonnable eſt en état de ſe former de tous ces chefs, de ſaines & de juſtes idées par les ſimples lumières de la Philoſophie. J'eſpère, conclut l'Auteur après avoir ainſi annoncé le deſſein de cette Diſſertation, „ J'eſpère par un tel exa„ men de préſenter notre Ste. Religion „ dans un jour ſous lequel beaucoup de „ Chrétiens zélés ne l'ont peut-être en„ core jamais vue: dans un jour qui fera „ voir aux ennemis & aux moqueurs de „ cette Religion, pour peu qu'ils veuil„ lent la conſidérer impartialement, que „ la plupart des objections qu'ils font ſon„ ner ſi haut, n'ont rien de réel, portant „ ſur une Religion qu'ils n'ont jamais „ bien connue".

La Religion Naturelle nous enſeigne évidemment que la grande & dernière fin, que Dieu s'eſt propoſée en créant le Monde a été de manifeſter & de répandre ſa gloire par les Créatures. La perfection, l'or-

l'ordre & l'harmonie de ce Monde considéré en général, dépendent entièrement du concours de toutes ses parties à cette grande fin, sans quoi il ne seroit pas l'ouvrage d'un Etre infiniment sage & bon — Les Créatures douées de raison & de liberté sont les instrumens les plus prochains & les plus immédiats de la gloire de Dieu, puis que sans la raison il n'y a point de connoissance possible des Perfections Divines. Par conséquent ce n'est que médiatement & comme causes éloignées, que les corps, les animaux privés de raison, les plantes &c. contribuent à la gloire de Dieu, & cela de deux manières: 1°. Entant que toutes ces choses sont des sources de connoissances, dans la contemplation desquelles un être raisonnable apperçoit comme dans un miroir l'empreinte des Perfections Divines, & y puise une connoissance de plus en plus étendue de l'Auteur tout parfait du Monde; 2°. Entant qu'elles sont de la dernière utilité aux Créatures raisonnables, & qu'elles tendent à avancer leur plus grande perfection. Une Créature raisonnable peut par le moyen de toutes les choses qui sont dans le monde, se procurer à soi même, & leur procurer à son tour une perfection *infinie*, ou pour parler plus exactement *qui va à l'infini* (2). C'est

(2) Il nous semble qu'on doit toujours distinguer ainsi la plus grande perfection possible de tou-

C'eſt à quoi tend la règle générale de l'ordre, de l'harmonie & de la perfection, par l'obſervation de laquelle tout ce qui eſt dans le monde avance la gloire de Dieu de la manière la plus parfaite. On doit donc conſidérer ici les Créatures raiſonnables à deux égards : 1°. A l'égard des parties de leur nature qui ne dépendent pas de leur volonté, comme à celui de tous les changemens qui arrivent à ces parties ou qui en réſultent. A cet égard elles ſont placées par Dieu dans l'ordre des choſes, de telle manière que ſans la participation de leur volonté & à leur inſçu, elles doivent contribuer du leur avec toutes les créatures à la plus grande perfection du monde, & par là à la plus haute manifeſtation de la gloire de Dieu; 2°. A l'égard de leur volonté & de leur liberté: Tout être raiſonnable pour répondre à l'ordre, à l'harmonie, à la perfection du meilleur monde, doit ſe conformer à la règle générale de la plus haute perfection avec connoiſſance, choix & liberté. Il doit donc avant toutes choſes par la connoiſſance qu'il acquiert de toutes les créatures, ſe former & s'élever à une connoiſſance de plus en plus

te créature depuis la moindre juſqu'à la plus excellente & même celle de tout l'Univers, de la Perfection *infinie* & abſolue qui eſt le privilège propre & excluſif du Créateur.

plus parfaite de Dieu & de ſes Perfections, en quoi conſiſte la gloire de Dieu qui eſt le but de la Création. Enſuite il doit au moyen & en vertu de cette connoiſſance, produire en ſoi & hors de ſoi autant de perfection qu'il lui eſt poſſible, & c'eſt en quoi conſiſte le ſervice ou le culte de Dieu. Ces deux choſes conſtituent la *Religion*, le grand & dernier but du monde.

D'où il s'enſuit que la vraie & la plus parfaite Religion, comme auſſi le plus haut degré de vertu dans l'homme conſiſte en ces deux chefs: 1°. Dans la plus parfaite connoiſſance de Dieu, entant qu'elle nait dans l'homme par un uſage libre & volontaire de toutes ſes facultés. Ainſi tout ce que l'homme le plus vertueux en faiſant uſage de toutes ſes facultés, eſt capable de connoître de lui même & de toutes les choſes du monde, il le conſidère par rapport à Dieu comme étant l'ouvrage de ſes Perfections. Il parvient par là peu à peu à une connoiſſance de plus en plus réelle, claire, certaine & vive de la Puiſſance, de la Sageſſe, de la Bonté, de la Juſtice &c. de Dieu; Et par là même il emploie toutes ſes connoiſſances, toutes ſes facultés, toutes les choſes du monde à la grande fin générale, à la gloire de Dieu, autant qu'il eſt en ſon pouvoir. 2°. Dans le ſervice de Dieu le plus parfait. Cette partie eſſentielle de la Religion conſiſte à

avoir un ſi parfait amour des perfections Divines, qu'il anime l'homme à produire en ſoi & dans ſes ſemblables autant & d'auſſi grandes perfections qu'il lui eſt poſſible. Ainſi la vraie & parfaite Religion comprend en ſoi toutes les vertus. Elle eſt le puiſſant reſſort d'où l'homme peut & doit tirer une force ſupérieure, pour remplir toute ſorte de devoirs envers lui même, envers les autres hommes, & envers toutes les créatures. Par elle non ſeulement l'homme devient d'une manière libre & raiſonnable une partie auſſi parfaite qu'il eſt poſſible du meilleur monde; mais il eſt auſſi approprié au plan le plus parfait de tout l'Univers, & il y répond de la manière la plus parfaite. Et comme il acquiert par là librement ſa plus grande perfection, ſoit par rapport à lui même, ſoit relativement au Tout dont il fait partie, il s'enſuit que c'eſt dans le plus haut degré de vertu que conſiſte ſa plus grande, ſa ſouveraine félicité. Sans la Religion & ſans ſon plus haut degré, il eſt impoſſible d'atteindre à la grande fin de l'ordre, de l'harmonie & de la perfection de l'Univers. En un mot c'eſt dans la Religion que conſiſte le bien être univerſel & ſouverain de tout l'Empire de Dieu, qui s'étend ſur tout l'Univers. Faute d'attention à ce grand & incontéſtable principe, quelles baſſes idées bien des gens ne ſe font-ils pas de la Religion! Sur-tout combien n'eſt pas mon-

monſtrueuſe & préjudiciable l'opinion de ceux qui croient, qu'elle puiſſe jamais obliger les hommes à négliger d'une ou d'autre manière quelque vraie perfection, ou les diſpenſer de quelque devoir de l'humanité?

A la vérité ſi l'on pouvoit démontrer, que les ſeules forces de la nature humaine ſuffiſent à glorifier l'Etre ſuprême, à ce haut degré dont il vient d'être parlé; on pourroit en déduire la fauſſeté de toute Religion ſurnaturelle, & de la Chrétienne en particulier, car l'Etre ſouverainement ſage ne peut rien faire d'inutile ou de ſuperflu. Mais tant s'en faut que l'on puiſſe démontrer que la nature humaine, telle qu'elle eſt actuellement conſtituée, ſoit en état d'atteindre à ce haut degré de perfection qui eſt requis pour le meilleur monde; qu'au contraire l'expérience ne peut laiſſer aucun doute ſur le beſoin que nous avons d'un ſecours ſurnaturel. C'eſt ce que Mr. MEIER montre très ſolidement; & de tout ce qu'il a dit juſqu'ici il conclut enſuite, que la Religion Chrétienne quant à ſon eſſence, eſt la Religion commune des créatures raiſonnables dans le meilleur Monde. Elle conſiſte dans une connoiſſance & dans un ſervice de Dieu qu'on peut nommer l'un & l'autre ſurnaturels. C'eſt-à-dire que cette Religion doit produire une connoiſſance ſuffiſante & parfaite de Dieu & des choſes Divines, qui mette une créature libre & raiſonnable en état de pen-

penſer, & d'agir entant que telle, conformément à la grande règle de la perfection de tout l'Univers. Par elle l'homme doit découvrir ou des vérités relatives à cette grande fin, qui ont Dieu, ſes perfections, ſes oeuvres & ſes deſſeins pour objet, & qu'il n'auroit jamais découvertes par les ſeules lumières de la nature : ou bien des vérités auxquelles il auroit pu atteindre naturellement, mais jamais auſſi bien & d'une manière auſſi complette que par la Religion Chrétienne. Et c'eſt là ce qui forme la Théorie ou la partie ſpéculative du Chriſtianisme. Cette Théorie renferme donc le plus haut degré de la connoiſſance de Dieu dont l'homme ſoit capable, mais qui ne ſauroit être produit en lui naturellement, au moins en ſon entier.

Il réſulte de ceci deux conſéquences bien juſtes, & bien dignes de remarque. L'une c'eſt que dans toute Secte du Chriſtianisme, où on prend à tâche d'entretenir le peuple dans une craſſe ignorance de la Doctrine Chrétienne, en lui refuſant une inſtruction claire & ſolide de ſes grandes vérités, il eſt très difficile qu'il devienne véritablement pieux & Chrétien. L'autre c'eſt que pour juger entre les différentes Communions laquelle mérite la préférence ſur toutes les autres, on doit principalement rechercher dans quelle de ces Communions Dieu peut être glorifié au plus haut degré poſſible, & où la choſe eſt pratiquable au

plus

plus grand nombre. Celle de toutes les Communions Chrétiennes qui enſeigne la meilleure Théorie de Dieu, qui donne la connoiſſance la plus complette, la plus claire, la plus vive de ce que l'Ecriture Sainte nous apprend ſur l'Etre ſuprême, cette Communion a un avantage inconteſtable ſur toutes les autres. Il ne ſera pas difficile à tout Philoſophe impartial de *décider entre Genève & Rome* ſur ce fondement.

La ſeconde choſe qui eſt de l'eſſence de la Religion Chrétienne, c'eſt un culte fondé ſur les idées que le Chriſtianisme nous donne de Dieu, & aſſorti à la grande règle de la perfection que nous avons indiquée ci-deſſus —— Dieu bien loin de vouloir interrompre ou renverſer l'ordre univerſel & la perfection du monde par la Révélation de la Religion Chrétienne, s'eſt au contraire ſervi de ce moyen pour élever cet ordre & cette perfection à un bien plus haut degré que celui où ils avoient été pouſſés naturellement. Ainſi l'eſſence de toute la partie pratique de la Religion Chrétienne conſiſte en deux points: 1°. Dans un ſentiment affectueux & de *complaiſance* pour Dieu & ſes Perfections, excité par ſa vive connoiſſance qui nous en a été révélée en J. C. & dans tout l'ouvrage de la Rédemption; ſentiment que le Chrétien doit produire, entretenir & accroître au dedans de lui au plus haut degré & de toute l'étendue de ſes facultés. Il doit ſe ré-

réjouir en Dieu sans cesse & sans bornes, l'aimer, se confier en lui &c. En un mot ce sentiment de *complaisance* & d'amour dominant pour Dieu & ses adorables Perfections, doit être la source de tous les mouvemens pieux de l'ame. 2. Un autre point essentiel à cette partie pratique de la Religion Chrétienne, c'est que ce sentiment, tel qu'il vient d'être dépeint, doit être le grand & constant motif qui anime l'homme, & le rende actif à produire en lui & hors de lui, dans les autres hommes & dans toutes les créatures autant de bien & de perfection qu'il en est capable —— La Religion Chrétienne doit donc être considérée dans son essence & en vertu de l'institution de Dieu, comme une nouvelle vie de l'homme qui le met en état de pratiquer toutes les vertus, & de travailler efficacement avec toutes les autres Créatures, au maintien & aux progrès du bien universel dans tout l'Empire de Dieu. Elle ne prescrit pas seulement les actes de piété & de vertu, qui se rapportent directement & immédiatement à l'Etre Suprême, comme la prière, la louange de Dieu &c; mais encore toute sorte d'actions bonnes, justes & louables; nos devoirs envers nous mêmes, envers les autres hommes & toutes les autres créatures; ceux qui résultent de la Société civile & de toutes nos relations; tous les efforts qui tendent à acquérir de la science, des ta-

talens ou quelque autre capacité réelle, qui mette l'homme en état d'avancer son véritable bonheur & celui de ses semblables. En effet si le Christianisme empêchoit quelqu'un de quelque manière que ce fût d'avancer en soi ou en autrui quelque perfection, il cesseroit d'être une vraie Religion, puis qu'il renverseroit cette grande & inviolable loi, qui demande que chaque partie du monde possède, & produise au dehors autant de perfection que l'exige la plus grande perfection du Tout. Aussi l'Ecriture Sainte demande-t-elle tout le bien possible de chaque Chrétien. —— La Religion Chrétienne doit être constituée de manière qu'il y ait de la possibilité pour tous les hommes à la pratiquer. Ensorte que si cette Religion donnoit le droit, ou qu'elle imposât l'obligation de négliger ou d'abandonner quelque perfection humaine, quelque talent, quelque vertu, quelque genre de vie honnête, quelque vocation utile ou légitime; il s'ensuivroit infailliblement que le genre humain devroit dépérir ou tomber dans l'état le plus déplorable, si tous les hommes devenoient de véritables Chrétiens.

On peut donc fort bien comparer ceux qui réduisent toute la pratique du Christianisme à une contemplation oisive; qui pensent qu'il suffit de prier Dieu, de chanter ses louanges & de se borner à d'autres pareils actes pieux & de culte direct, tandis

dis qu'ils négligent & qu'ils abandonnent à ceux qu'ils appellent les gens du monde & les enfans de ce siècle, le soin d'acquérir les talens, la capacité, les vertus qui les mettent en état d'avancer leur perfection & celle de leurs semblables: on peut, dit agréablement l'Auteur, les comparer à des courtisans qui pour le bien public de l'Etat, n'ont d'autre occupation que de se trouver au lever du Prince, & de lui faire assidument leur cour, dans l'attente d'en obtenir pour fruit de leur zèle des pensions & des emplois, préférablement à tous ces petits sujets, qui ont les sentimens assez bas pour se rendre par leur industrie & par leur travail utiles à la société & à leur patrie. Qu'il seroit à souhaiter, ajoute ici l'estimable Auteur dans un mouvement de zèle que tout homme de bien doit se faire honneur de partager avec lui, qu'il seroit à souhaiter qu'on inculquât souvent & avec force ces justes idées de la Religion Chrétienne, qui tendroient à la rendre plus universellement respectable & aimable tout à la fois, en convainquant le monde que selon le dessein de Dieu elle ne nous a été donnée que comme une aide souverainement efficace, & un motif des plus puissans pour nous faire pratiquer toute sorte de bien réel & possible.

Jusqu'ici nous avons laissé parler l'Auteur sans l'interrompre, & aussi n'avons nous eu qu'à lui applaudir. Mais nous ne sau-

faurions lui passer l'application qu'il fait du passage *Rom.* XIV: 23. sur une explication triviale, rejettée par les meilleurs Interprètes, contraire au bon sens & à la saine critique, & qui à tous ces titres ne méritoit assurément pas d'être légèrement adoptée par notre judicieux Philosophe. C'est dans le §. 191. où après avoir dit que „ pour se former une idée plus exacte de la Religion Chrétienne, il ne suffit „ pas de se la représenter comme une connoissance des perfections de Dieu révélées par l'ouvrage de la Rédemption en „ J. C; connoissance par laquelle l'homme est excité & rendu propre à pratiquer „ toutes les vertus & à produire en lui & „ au dehors toute la perfection possible; „ mais qu'il faut encore qu'*un vrai Chrétien puise dans le grand ouvrage de la Rédemption le motif de toutes les vertus qu'il pratique*: posé (ajoute l'Auteur) qu'un „ Chrétien soit dit faire du bien, aspirer „ à la science, servir sa patrie, donner „ l'aumône &c; mais posé en même „ temps qu'il fasse tout cela par des motifs, qui tout bons qu'il fussent pourroient agir sur un homme qui ne seroit „ pas Chrétien, il ne peut-être censé faire ce bien entant que Chrétien. Son „ Christianisme n'est pas en lui la source du bien qu'il fait, il subsiste seulement à côté de ce bien sans avoir sur „ lui l'influence, ou avec lui la liaison qu'il

„ doit avoir. Par conſéquent la Religion
„ Chrétienne n'eſt pas en ce cas pour un
„ tel homme cette nouvelle vie, en ver-
„ tu de laquelle il pratique le bien qu'il
„ fait. L'Apôtre dit que *tout ce qui ne ſe*
„ *fait pas avec foi eſt un péché.* Cette bel-
„ le ſentence peut s'expliquer par ce que
„ nous venons de dire, ſç. que quand un
„ Chrétien pratiqueroit la plus excellente
„ vertu, s'il ne tire pas ſon principal
„ motif de la confiance en la miſéricorde
„ de Dieu par J. C. il manquera à ſa ver-
„ tu ſon plus haut degré de bonté & d'ex-
„ cellence & à cet égard là elle ſera
„ un péché". Sans examiner ici ſi tout cela ne devroit pas être un peu modifié & adouci, ou du moins plus clairement diſtingué & développé, nous n'en voulons qu'à l'explication du paſſage de S. Paul. Il ne faut que le conſidérer dans ſa liaiſon, ou lire ſimplement les 4 derniers verſets du Chapitre, pour voir qu'il ne s'y agit point du tout de la *foi juſtifiante & ſalutaire*, mais que la foi ne ſignifie ici autre choſe ſinon la *connoiſſance & la perſuaſion que ce que l'on fait eſt permis & légitime.* Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer l'Auteur & nos Lecteurs aux excellentes remarques de Mrs. *Beauſobre* & *Lenfant* ſur cet endroit. Ils acheveront de s'y convaincre que tout ce que veulent dire ces paroles *ce qui ne ſe fait point avec foi eſt un péché*, n'exprime d'autre

idée

idée que celle-ci: " qu'encore que l'on faſ-
„ ſe une choſe innocente en elle même,
„ on ne laiſſe pas d'être coupable, ſi l'on
„ eſt en doute qu'elle ſoit innocente ou
„ non". Nous nous ſommes crus d'autant plus obligés à relever l'application de ce fameux paſſage, que notre Auteur l'emploie deux ou trois fois dans le même ſens & dans la même vue (3).

Tout ce que Mr. MEIER a dit juſqu'ici de la nature & de l'eſſence de la Religion Chrétienne, reçoit un nouveau degré de force & de clarté, par la conſidération du but pour lequel Dieu a donné aux hommes cette ſainte Religion. Ce but eſt en général la plus grande manifeſtation de la gloire de Dieu par la plus grande perfection de l'Univers, & en particulier le plus grand bien du Genre Humain, entant que cette fin particulière eſt ſubordonnée aux deux grandes fins précédentes & qu'elle s'y rapporte; parce que Dieu ne pouvant agir par des vues bornées, ne ſauroit s'intéreſſer au plus grand bien d'une partie indépendamment de celui du Tout. Et quoi que nous ne connoiſſions qu'imparfaitement la connexion de la Religion Chrétienne avec le plus grand bien de tout l'Univers, il n'eſt pas poſſible d'en douter, puis que ſans cela Dieu auroit agi contre ſa ſouveraine Sageſſe en révélant cette Religion. Mais il ne faut pas s'imaginer que

(3) *pag* 468 & 493.

que la gloire de Dieu, la plus grande perfection de l'Univers, & le salut des hommes fassent trois fins de la Religion Chrétienne, distinctes & séparées l'une de l'autre; comme si, par ex. la gloire de Dieu considérée comme fin, pouvoit différer de la perfection & du bonheur des Créatures. Ce seroit une pensée infiniment injurieuse à l'Etre suprême, de croire que la Religion Chrétienne pût rien ajouter à sa perfection intrinsèque & à son souverain bonheur —— Mais il s'agit ici d'une gloire de Dieu extérieure, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la manifestation de ses glorieux attributs, qui consiste dans ses plus parfaites relations avec l'Univers entier & toutes les créatures. Cette perfection de relation entre Dieu & ses créatures, est susceptible de diminution & d'accroissement. Plus une créature est parfaite, plus sa relation envers Dieu est étroite & parfaite. Ainsi la perfection de relation entre Dieu & l'homme s'accroit, à mesure que l'homme devient plus parfait & plus heureux. Or il a déja été vu que le plus grand bonheur de l'homme consiste dans la Religion Chrétienne: par conséquent mieux il honore & sert Dieu par la Religion, plus il augmente sa propre félicité, plus ainsi la relation devient parfaite entre Dieu & lui. Il résulte de là que la perfection de relation de Dieu avec l'homme, & la félicité de ce dernier sont inséparables

parablement liées entr'elles, ou plutôt que considérées dans le fonds elles ne sont qu'une seule & même chose. Il n'y a personne encore qui ne soit en état, après tout ce qui a été dit, de sentir comment la perfection & le bonheur de l'homme comme partie, contribue à la grande perfection & au bien du Tout ou de l'Univers entier, c'est à dire à l'assemblage des plus parfaites relations de Dieu avec toutes ses créatures. De tout cela on doit conclurre que la gloire de Dieu, & le bonheur & la perfection tant de l'Univers en général que de l'homme en particulier, ne font qu'une seule & même fin, qui est celle de la Religion Chrétienne.

Nous ne saurions suivre l'Auteur dans le détail quoique très intéressant où il entre sur la nature du bonheur que la Religion Chrétienne procure à l'homme, & qu'il distingue très bien de celui qui peut s'acquérir hors du Christianisme, en ce que celui-ci est toujours mêlangé & très imparfait par le péché qui l'accompagne & qui le souille: au lieu que la Religion Chrétienne est distinée à élever l'homme au seul état où affranchi du péché & revêtu de sainteté & d'innocence, il peut être rendu capable d'une félicité pure, sans mêlange & éternelle. Ce but ainsi caractérisé, indique la nécessité de la Religion Chrétienne. Mais ce but de la Religion Chrétienne & sa nécessité pour y conduire

re l'homme, ne se découvrent point par les seules lumières de la Raison; c'est l'Ecriture qui nous en instruit.

Pour achever de completter l'idée de la Religion Chrétienne, il s'agissoit de la considérer dans sa relation à l'égard de la Religion Naturelle, & c'est ce que fait l'Auteur dans le reste de cette Réflexion. Que sont l'une à l'égard de l'autre, ou quel rapport ont entr'elles la Nature & la Grace, la Raison & la Révélation, la Religion Naturelle & la Religion Chrétienne? On ne sauroit mieux répondre à cette question, ni définir plus exactement ce rapport, qu'en représentant la Religion Chrétienne comme le supplément de la Naturelle, qui lui est ajouté pour conduire l'homme à une pure & souveraine félicité: ou le supplément à la Nature sans lequel l'homme ne pouvoit parvenir au souverain bien, ni par conséquent au grand but pour lequel Dieu l'a placé dans le meilleur Monde. Après avoir sagement déploré l'abus dangereux & si commun qui met perpétuellement en opposition la Nature avec la Grace, la Raison avec la Foi, notre judicieux Auteur fait sentir la justesse du rapport qu'elles ont entr'elles suivant sa définition, en indiquant plusieurs cas où la Religion Chrétienne peut être le supplément de la Religion Naturelle & par sa Théorie, & par sa Pratique.

La

La Théorie de la Religion Chrétienne peut être le ſupplément de la Religion Naturelle 1°. en ajoutant à la connoiſſance naturelle de Dieu, des vérités particulières ſans leſquelles l'homme ne ſauroit atteindre le bonheur pur, ſouverain & éternel pour lequel Dieu l'a créé; & à la connoiſſance desquelles il ne ſauroit s'élever par les ſeules forces de la Nature — 2°. Elle peut ſuppléer encore à l'impuiſſance de la Nature, en donnant des vérités néceſſaires à ſalut une connoiſſance plus féconde, plus claire, plus certaine, plus vive, en un mot plus parfaite que l'homme n'auroit pu l'acquérir naturellement. 3°. Elle peut enfin être regardée comme un ſupplément néceſſaire à la Religion Naturelle en faveur du genre humain conſidéré en général, en mettant à la portée du grand nombre, c'eſt à dire des ſimples & des ignorans, outre les vérités ſalutaires que la Raiſon n'auroit jamais découvertes, celles qui demandant de grands efforts de pénétration & de génie, n'auroient pu être apperçues que du plus petit nombre. Elle remédie ainſi au déſavantage qui réſulteroit pour la plus grande partie des hommes de la grande diverſité ou diſproportion des eſprits, des capacités, des talens & des circonſtances.

On peut encore enviſager la Religion Chrétienne du côté de ſa *Pratique* comme le ſupplément de la Religion Naturelle, à

ces trois égards principaux. 1°. En ce qu'il peut y avoir certaines dispositions vertueuses, requises & nécessaires pour acquérir une félicité pure après la mort, qui ne sauroient être produites par la nature sans le secours de la Religion Chrétienne — 2°. Il peut encore y avoir certains actes ou certaines vertus, que l'homme est capable d'exercer naturellement dans un degré de bonté propre à avancer son véritable bonheur; mais qu'il ne sauroit par les seules forces de la nature, & sans le secours supérieur de la Religion Chrétienne, élever à ce haut degré de bonté & d'excellence requis, pour acquérir après la mort une félicité pure & parfaite — 3°. Enfin vu la grande diversité des hommes, & la disproportion des causes qui ont une influence prochaine ou éloignée sur leur vertu, telles que l'éducation, le tempérament &c., la Religion Chrétienne peut suppléer au défaut de la nature en corrigeant & égalisant cette disproportion, & par là en conduire efficacement un plus grand nombre au vrai bonheur, que n'auroit fait la Nature.

L'Auteur avertit qu'en considérant dans ce détail la Religion Chrétienne comme un supplément à la Naturelle, il a en vue ce grand principe de Métaphysique, que l'Etre infiniment bon & sage ne déploie jamais une opération surnaturelle, que pour des effets qui ne sauroient être produits,

duits, ou qui ne pourroient l'être qu'imparfaitement par des moyens naturels. Fidèle à ce principe, il s'eſt propoſé d'indiquer clairement tous les cas poſſibles où telle choſe pourroit être néceſſairement requiſe pour le plus grand bien de l'homme, qui n'auroit pu être produite naturellement, ou du tout, ou que d'une manière très imparfaite. Mais on peut demander lequel de ces cas ou ſi tous ont lieu dans la Religion Chrétienne. Car demander s'il ſe pourroit qu'aucun de ces cas n'eût lieu, ce ſeroit autant que demander ſi la Religion Chrétienne eſt vraie ou fauſſe. Et comme on doit ſuppoſer dans toute cette Réflexion la vérité & la certitude de la Religion Chrétienne, on doit accorder qu'elle eſt le ſupplément de la Religion Naturelle du moins à certains égards. Mais ajoute l'Auteur „ comme la ſeule Philoſophie ne ſauroit déterminer ſi cette Religion eſt le ſupplément de la Nature à tous les égards que j'ai cités, nous laiſſons cette tâche aux Théologiens. Il me ſuffit d'avoir fait ſentir par ces exemples & ces réflexions qu'on peut démontrer que tant la partie Théorétique du Chriſtianiſme que ſa partie Pratique, peuvent être, chacune de trois manières un ſupplément à la Religion Naturelle ".

Après avoir établi que la Religion Chrétienne eſt un ſupplément à la Nature, il reſte à conſidérer en quoi conſiſte propre-

ment ce que cette Religion a de surnaturel. On peut donc la considérer comme surnaturelle en général, & comme telle à l'égard de chaque Chrétien qui mérite en effet ce nom. On appelle, selon notre Auteur, un changement ou un évenement surnaturel, lorsqu'il n'est pas produit par une cause finie; mais uniquement & immédiatement par la puissance de Dieu. Deux choses sont requises pour lui acquérir cette qualité. 1o. Qu'il soit produit dans la créature immédiatement de Dieu, & par une influence réelle de sa Toute-Puissance: 2o. que la Toute-Puissance agisse tellement seule sur la créature, que celle-ci demeure absolument inactive & passive, & qu'aucune autre cause finie ne contribue en quelque manière que ce soit par son activité au changement qui s'opère en elle.

Pour rechercher à présent jusqu'où & à quel égard la Religion Chrétienne est une Religion surnaturelle, on peut la considérer telle 1o. à l'égard de son origine ou de sa manifestation. Mr. MEIER, réduit tout cet article à l'inspiration des Livres Sacrés, au sujet de laquelle on trouve ici tout ce qui s'en est dit de meilleur & de plus judicieux. Nous n'en rapporterons rien parce qu'après tout il n'y a rien de nouveau, ni de singulier. 2o. On doit la considérer, comme un changement actuel dans chaque Chrétien en particulier, comme une connoissance de Dieu, & une pratique de

piété

piété qui nait & persévère dans un Chrétien régénéré & converti, ce que la Théologie Morale appelle la Régénération, la Conversion, la Foi, la Sanctification &c.

Selon notre Auteur on peut réduire tout le changement surnaturel, que la Religion Chrétienne ou la Grace opère dans chaque vrai Chrétien du côté de la Théorie, à la *vivacité* de la connoissance. Après avoir discuté si l'amendement de la volonté, la conversion, ou la régénération est une suite naturelle de la vivacité de la connoissance ou non, il se détermine pour la négative, & admet de plus pour la partie pratique de la Religion Chrétienne un changement surnaturel & particulier de la volonté, distinct de la vivacité de la connoissance: changement qui produit dans l'homme une forte pente & un desir par lequel sa volonté acquiert toute l'activité requise pour s'abstenir de toute sorte de mal, & pratiquer toute sorte de bien en conséquence de la *vivacité* de sa connoissance de la Religion Chrétienne. Cette distinction paroit à Mr. MEIER clairement établie dans l'Ecriture. Nous ne le suivrons pas dans le détail & les discussions où il entre sur la suite des opérations surnaturelles dans le Chrétien régénéré. Il faut nous borner à avertir qu'il dit sur ce sujet de très bonnes choses, aussi bien que sur les degrés ou les nuances qui ne permettent pas de distinguer toujours la

Na-

Nature d'avec la Grace, puiſque ſelon la diverſité des perſonnes & des circonſtances la Nature peut produire en l'un, ce qui ne peut-être produit dans l'autre que par la Grace &c.

Il tâche en finiſſant d'indiquer autant qu'il eſt poſſible, les juſtes bornes qu'on doit aſſigner aux opérations tant de la Nature que de la Grace, pour éviter les deux excès dangereux d'accorder trop ou tout à l'une, & rien ou trop peu à l'autre. Après avoir par-tout ſuppoſé, & preſſé où il le falloit, l'obligation indiſpenſable où ſe trouve tout Chrétien qui deſire, ou qui éprouve des opérations ſurnaturelles, d'employer tous les moyens naturels poſſibles pour ſe former ou s'avancer dans la piété, l'Auteur termine cette Réflexion par une concluſion d'autant plus digne de remarque, qu'elle eſt infiniment importante. En voici le précis: Toute la piété du Chrétien étant compoſée de changemens naturels & ſurnaturels, il peut ſe trouver des cas où il eſt, ſinon impoſſible du moins extrêmement difficile, de décider ſi tel ou tel changement eſt naturel ou ſurnaturel. En prenant l'un pour l'autre on s'expoſe à tomber dans l'erreur, & que faire en pareil cas? Il faut examiner préalablement laquelle des deux erreurs eſt de plus dangereuſe conſéquence, & c'eſt ſans contredit celle qui prend pour ſurnaturel un changement naturel.

turel. Car en ce cas on ne fait point pour ſe le procurer les efforts naturels, qui en ſont les ſeuls moyens. Les prières qu'un tel homme adreſſera à Dieu pour obtenir ce changement devront ſuppoſer un Miracle pour être exaucées, ſi même l'inaction qui les accompagne, n'en empêche pas l'efficace en les rendant criminelles. D'un autre côté un vrai Chrétien regarde-t-il comme naturelle une opération ſurnaturelle, aux efforts quelqu'inutiles qu'il emploiera pour l'exciter, il joindra des prières ardentes que la miſéricorde de Dieu ne laiſſera pas d'exaucer, malgré l'erreur invincible & par conſéquent innocente de celui qui prie.

ARTICLE SIXIEME.

DIALOGUES *on the uſes of foreign travel &c.*

C'eſt-à-dire,

DIALOGUES ſur l'utilité des Voyages, enviſagés comme une partie de l'Education d'un Anglois. *Londres* chez *Millar.* in-8°.

Quoi-

QUoique l'Auteur de ces Dialogues ait eu principalement en vue ſes compatriotes, ſon Ouvrage peut être d'une utilité plus étendue, & mérite d'être connu hors de l'Angleterre. Convient-il, ou non, de faire voyager les jeunes gens, & la Raiſon eſt-elle ſur ce point d'accord avec la Mode? C'eſt la queſtion intéreſſante qui s'y trouve diſcutée par des interlocuteurs, dont le nom ſeul réveille l'attention. Quand l'ingénieux *Shaftsbury*, & le ſage *Locke* s'entretiennent, qui ne ſeroit charmé d'écouter à la porte? Le premier ſe déclare pour l'affirmative; donnons une idée de ſon plaidoyer.

Si l'on s'en rapportoit aux anciens Philoſophes, la queſtion ſeroit décidée. Les Platons & les Pythagores ont couru le monde à la quête de la Science, & quelles obligations l'Angleterre n'a-t-elle pas aux Voyageurs de ſon pays! Nul règne n'a été plus fécond en grands hommes que celui d'Eliſabeth, & jamais la mode des Voyages n'a été plus accréditée. D'ailleurs leur utilité eſt frappante. Rien de plus décrié que les préjugés nationaux. L'eſprit étroit des Sociétés particulières inſpire du dégoût & du mépris. De-là la néceſſité de détourner pour un temps nos regards de notre pays natal; au moyen de quoi la ſphère de nos idées s'élargira, & nous prendrons les ſentimens d'une humanité plus étendue. Mais comme des habitudes enracinées ne

s'ar-

s'arrachent que difficilement, il convient de ne pas trop renvoyer l'uſage de ce correctif. La jeuneſſe eſt le temps propre pour cela. Si les individus de la nation la plus accomplie, ont encore beſoin de ſortir de chez eux pour apprendre & pour ſe former, à combien plus forte raiſon les jeunes Anglois, ſéparés du commerce du monde, & confinés dans ce recoin de l'Occident? Rien n'égale l'abſurdité de leurs préventions. Mais ce n'eſt-là qu'un bien léger inconvénient de l'éducation domeſtique, en comparaiſon des habitudes baſſes, des mœurs ignobles & indignes d'un honnête homme, qu'y puiſent nos jeunes campagnards. Prenons un jeune homme élevé plus régulièrement. Les claſſes inférieures auront ébauché ſon éducation, l'une des Univerſités y aura mis la dernière main. Prenez-le au ſortir de là; vous ne verrez qu'un compoſé abſurde de ſentimens abjects, de notions étroites, de mœurs agreſtes; un Docteur au lieu d'un Homme, un Maître-ès-Arts au lieu d'un Citoyen.

Une autre utilité des Voyages, c'eſt l'occaſion qu'ils préſentent de ſe lier avec des perſonnages diſtingués en tout genre, dont les exemples & les leçons ne peuvent que tourner à profit. Mais le poids qui doit faire pencher la balance, c'eſt qu'en voyageant on apprend à connoître le Monde. On entend par là cette connoiſſance qui réſulte de l'obſervation des hommes & des affaires, d'une

d'une étude faite ſur les lieux de leurs loix & de leurs uſages, en un mot d'une contemplation ſoigneuſe de notre eſpèce, telle qu'elle ſe préſente ſur ce grand théatre du monde, ſous mille formes différentes. Voilà cette maitreſſe-ſcience, la clef de toutes les autres, dont un jeune homme ne peut ſe paſſer. Voilà ce que les collèges & les univerſités n'enſeignent point. Avec quel luſtre le jeune Voyageur, de retour chez lui, ne doit-il pas paroître ſoit à la Cour, ſoit dans le Sénat? A vingt-deux ans il aura plus d'expérience que d'autres à quarante. Il ſera en garde contre les pièges de ſes envieux, il ne ſera point la dupe des beaux dehors, ni des careſſes feintes. Dans quelques circonſtances que ſon choix le place, ou que la fortune le jette, ſa dextérité ne ſera point en défaut, ſa ſoupleſſe ſe prêtera à tout.

Un autre avantage quoique ſubordonné, c'eſt l'avancement des Beaux-Arts, ces vrais ornemens de la vie humaine. Les Anglois ont brillé à d'autres égards, mais ils ſont reſtés en arrière relativement à cette partie. Le ſeul moyen qu'ils aient de racheter le temps perdu, c'eſt de détourner leurs regards des modèles Gothiques qu'ils ont ſous les yeux, d'ouvrir un commerce libre avec leurs voiſins, & de ſe piquer à leur égard d'une noble émulation. L'importance des Arts ſous un point de vue moral, eſt plus grande qu'on ne penſe. La

Vertu

Vertu & la Beauté ſont ſœurs. Des yeux exercés à diſcerner le vrai Beau dans les objets ſenſibles, ne peuvent le méconnoître dans les objets intellectuels. Les charmes ſupérieurs de la vertu trouveront des cœurs adoucis & diſpoſés à ſe rendre.

Ces raiſons quoique ſpécieuſes ne perſuadent point le ſage *Locke*, & voici fort en abrégé les argumens dont il ſe ſert pour les combattre.

Les Voyages des anciens Philoſophes étoient peut-être indiſpenſables. De leur temps les divers pays communiquoient moins librement que de nos jours, la ſcience étoit une eſpèce de Franc-Maçonnerie, à laquelle il falloit ſe faire initier ſur les lieux. A l'autorité des Sages vagabonds, on peut oppoſer celle de Socrate. On ſait que ce grand homme ne voulut jamais ſortir d'Athènes.

D'ailleurs ces exemples ne vont pas au fait. De ce que Platon, dans le cours de ſes Voyages, a recueilli des connoiſſances ſublimes, s'enſuit-il qu'un jeune homme doive attraper la ſageſſe en courant la poſte? — Si l'Angleterre a des obligations aux Voyageurs de ſon pays, elle les a payé cher; ils ont amené ſur leurs pas l'Athéiſme & les vices étrangers.

Le temps toujours ſi précieux ne l'eſt jamais davantage que dans la jeuneſſe. Voulez-vous riſquer de le perdre en courſes inutiles, & de le jetter en pure perte? La diſſi-

pation eſt inſéparable d'une vie ambulante. Un des plus grands ſecrets de l'éducation eſt de fixer l'eſprit des jeunes gens ; c'eſt le triomphe de la pédagogie. Si, au lieu d'y tâcher, vous allez au devant de la légèreté naturelle à cet âge, qu'en arrivera-t-il? Par degrés l'ame perdra ſon reſſort, elle deviendra incapable de s'appliquer à rien, elle ne ſera plus pendant le reſte de la vie que voltiger d'objets en objets. — Et à quoi s'applique d'ordinaire un jeune Voyageur? Sa petite meſure d'attention eſt abſorbée par des objets ou frivoles, ou d'une importance ſubordonnée. Sa grande affaire eſt de ſe perfectionner dans ce qu'on appelle ſi improprement ſçavoir-vivre. Son ſecond ſoin ſera d'acquérir un peu d'uſage des langues. Si avec cela il peut prendre une teinture ſuperficielle des Arts, il s'applaudira de la meilleure foi du monde, & ne manquera pas de plus ſots admirateurs.

Ces préjugés dont on parle tant, ne ſont ſouvent qu'un vain épouvantail. Le terme en ſoi eſt équivoque. C'eſt toujours une opinion conçue ſans examen, mais qui n'eſt pas toujours fauſſe & abſurde. Le préjugé eſt ſouvent vrai & raiſonnable. En ce cas, loin qu'il doive nuire, l'éducation ne peut être mieux employée, qu'à le cultiver avec ſoin, qu'à le fortifier de plus en plus. Les préjugés même de la premiè-re eſpèce peuvent n'être que de bons principes pouſſés trop loin, des notions juſtes quoi-

quoique outrées, l'extravagance de la Raiſon, du Patriotisme ou de la Vertu. En tout un juſte milieu eſt préférable, mais en fait de morale il vaut mieux paſſer le but que de ne pas l'atteindre. D'ailleurs la réflexion & l'expérience ne peuvent tarder de venir au ſecours. Ainſi quand même nôtre jeune Patriote auroit une trop haute idée de ſon pays natal, le mal ne ſeroit pas ſi grand. L'aſſociation des idées produit d'étranges effets. Si d'arides bruyères, des montagnes ſtériles ſont liées dans ſon eſprit avec l'idée de la Liberté, de la grandeur d'ame, voulez-vous le déſabuſer & rompre l'enchantement?

Il eſt cependant d'autres préjugés, vicieux par leur nature, dont il faut ſe défaire à tout prix, ainſi que des habitudes baſſes, des mœurs ignobles & indignes d'un honnête-homme. Mais eſt-il beſoin de traverſer la mer pour cela? Il eſt plutôt à craindre que les jeunes gens, ſe ſentant lâcher la bride, ne s'emportent tout à-fait, & ne ſe livrent plus que jamais à leurs goûts dépravés. — Pour s'en défaire ils devroient du moins voir bonne compagnie en pays étranger; mais ne l'évitent-ils pas ſoigneuſement, pour s'aſſocier avec leurs ſemblables? Prenons un jeune Voyageur docile, qui ne demande pas mieux que de ſe corriger; aura-t il le diſcernement requis pour ne choiſir que le bon, & pour laiſſer le mauvais? Des habitu-

des groſſières ſeroient mal échangées contre des mœurs efféminées.

Les Collèges ne forment pas un jeune homme au commerce du monde; ſoit. Mais un peu de timidité ſied à dix-huit ans; la modeſtie eſt l'ornement propre d'un jeune homme: l'effronterie, qui révolte à tout âge, eſt monſtrueuſe dans un adoleſcent. Ce n'eſt pas ainſi qu'en jugent les mères du bon ton, mais un Philoſophe doit oſer appeller de ce tribunal. Quelle ſageſſe plus folle que de vouloir réformer la Providence, qui a mis ce frein de la timidité à la fougue de la jeuneſſe? L'objet de l'éducation eſt moins encore de former d'aimables cavaliers, des héros de la Galanterie, que des hommes eſtimables & de bons Citoyens.

La Connoiſſance du monde eſt un objet indiſpenſable, mais à chaque choſe ſon temps. Ce n'eſt pas encore connoître le monde que d'être au fait de ſes uſages extérieurs; cette étude eſt plus relevée; elle a pour objet l'homme, l'être raiſonnable, jouet des paſſions. Qui ne voit que cette étude appartient à l'âge mûr? — Elle ſeroit déplacée de ſi bonne heure, quand même le jeune Voyageur trouveroit autant de facilité, que d'ordinaire il en a peu, de ſe faire recevoir dans la bonne compagnie. Suppoſons que par un bonheur rare il réuſſiſſe à s'y faire ſouffrir, & à former des liaiſons avec des étrangers de mérite.

Quel

Quel ſi grand avantage lui en reviendra-t'il? Un moindre degré de pénétration lui eût développé le caractère de ſes compatriotes, avec qui il eſt deſtiné à paſſer ſes jours.

Un enfant eſt tout-à-coup emporté du ſein de la retraite dans le tourbillon de Paris ou de Rome: combien les effets de ce paſſage ſi brusque ne ſont-ils pas à redouter? Le ſpectacle du monde eſt ſi ſéduiſant d'un côté, ſi rebutant de l'autre, qu'il faudroit ne le dévoiler aux yeux d'un jeune homme que ſucceſſivement & avec les plus grandes précautions. Un empreſſement mal entendu gâte tout. On s'éloigne d'autant plus du but, qu'on avance avec plus de rapidité.

Le progrès des Arts n'eſt point un objet mépriſable, mais bien frivole cependant, quand on le compare aux objets eſſentiels de l'éducation. Lorsqu'on s'y livre trop jeune, il eſt à craindre que leurs charmes décevans n'amolliſſent l'ame. Il ſeroit à deſirer qu'on n'en prît le goût que dans un âge plus mûr. Le jugement fortifié ne riſqueroit pas de les évaluer trop haut. D'ailleurs, pour devenir habile en ce genre, il faut une culture préalable de la raiſon. En cela, comme en toute choſe, *Sapere eſt principium & fons.*

Ce n'eſt pas que les Voyages en eux-mêmes ſoient à blâmer. Entrepris à un âge convenable, & par des gens propres à en tirer parti, leur utilité eſt frappante. Mais

ce n'eſt pas encore tout, que de voir la Nature humaine ſous ce maſque peu varié qu'elle porte en Europe; il faudroit de plus l'étudier ſur le nud, la prendre ſur le fait chez les peuples ſauvages. Si cette tâche paroit trop étendue, & peu aſſortie à la briéveté de notre vie, on n'a qu'à reſter chez ſoi, qu'à étudier ſes compatriotes, bien ſûr de retrouver dans le ſpectacle qu'ils nous offriront, comme dans un miroir fidèle, les mêmes objets qu'on verroit ailleurs non pas plus diſtinctement, mais ſeulement plus en grand.

D'après cet expoſé, on reconnoit aiſément que l'Auteur a prétendu donner gain de cauſe à Mr. Locke. Dans cette vue, ou même ſans le vouloir, il n'a peut-être pas mis dans la bouche de ſon adverſaire tous les argumens dont celui-ci pouvoit s'aviſer. Ce défaut n'empêche pas de rendre juſtice à l'aiſance du dialogue, dont le ton rappelle celui des bons modèles de l'Antiquité. Le *Coſtumé* y eſt obſervé aſſez fidèlement. On retrouve juſqu'à un certain point l'eſprit délié, la raillerie fine, l'éloquence vive & même un peu Orientale, de l'Auteur des *Caractériſtiques*; la méthode, le grand ſens, & les vues ſages du Légiſlateur de la Caroline. D'autres ſuccès en ce genre ont déjà fait connoître Mr. HURDE, Auteur de cette ingénieuſe production.

ARTI-

ARTICLE SEPTIEME.

OEUVRES du PHILOSOPHE BIENFAISANT. 4 Tomes *in*-8°. le Ier. a 179 *pag.*, le IId. 135, le IIIe. 202, & le IVe. 222. A *Amſterdam*. 1764.

JAmais Ouvrage ne porta un Titre qui caractériſât mieux ſon Auteur, que celui ci. On en conviendra ſans peine dès qu'on ſaura que ce ſont les Ecrits de STANISLAS Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar. La protection dont il honore les Sciences & les Gens de Lettres; les encouragemens généreux par leſquels il excite l'émulation des Artiſtes; les occaſions & les moyens qu'il fournit aux hommes de mérite d'exercer utilement leurs talens divers; les embelliſſemens avantageux que lui doivent pluſieurs endroits de la Lorraine; les ſoins attentifs qu'il ſe donne pour rendre ſes Peuples heureux; les largeſſes qu'il fait aux indigens dont la miſere lui eſt connue: tout lui aſſure le titre flatteur & glorieux de Prince Bienfaiſant; & les Ouvrages de ſa plume, dont nous avons ici le recueil, précieuſes richeſſes de ſon eſprit & de ſon cœur, ſont un nouveau

bienfait pour le Public, qui le reconnoîtra ſans doute en ajoutant aux éloges dus à la bonté de ce grand Prince, les juſtes louanges qu'il mérite comme Philoſophe.

A la verité, l'Editeur met au jour ces Oeuvres ſans ſon aveu, mais il le fait avec tant de confiance, qu'on ne ſauroit douter qu'il n'aît de fort bonnes raiſons de croire, que leur reſpectable Auteur approuvera qu'on aît travaillé à ſa gloire & à l'utilité du genre humain en les publiant.

Ces Oeuvres ne ſont pas ſeulement eſtimables parce qu'on doit toujours ſavoir gré aux Princes lorſqu'ils daignent cultiver les Lettres & y conſacrer des ſoins; mais auſſi parce qu'elles ſont excellentes en elles-mêmes, qu'elles ſont la production d'un eſprit eclairé & d'un cœur ami de la Vertu.

Quelque grande que ſoit la réputation de ce Prince, l'Editeur n'a pu réſiſter au plaiſir de le faire mieux connoître, en faiſant part au Public, dans une Préface aſſez étendue, des Mémoires qui lui ont été communiqués par Mr. le Chevalier DE SOLIGNAC, Auteur des cinq premiers Volumes de l'*Hiſtoire générale de Pologne*, & qui nous promet auſſi celle du Roi STANISLAS.

STANISLAS LESZCZYNSKI nâquit à Leopold, Capitale du Palatinat de Ruſſie, le 20e. Octobre 1677. L'origine de la Maiſon de Leszczynski ſe perd dans les ténèbres d'une

d'une antiquité trop haute pour pouvoir y remonter. Ce qu'il y a de clair, c'eſt qu'elle vient de Bohème, qu'elle eſt ſortie de la famille des *Perſztyn*, & qu'elle fut établie en Pologne par *Philippe de Perſztyn*, perſonnage très diſtingué par ſa naiſſance, par ſes biens, par ſes emplois, qui poſſédoit en Bohème des Terres dont il étoit Souverain & qui y faiſoit battre monnoie; on a vu entre les mains de la Princeſſe Mère du Roi, des pièces frappées au nom & aux armes de ce Seigneur.

On verra avec plaiſir les éloges des ancêtres du Roi STANISLAS qui, depuis le Père de ſon Triſayeul, ſe ſont tous rendus célèbres dans l'exercice des plus hauts emplois, par leur zèle pour la Patrie, par leur valeur, par leur grande habileté à manier les affaires les plus épineuſes, par leur magnificence, & pluſieurs, par une éloquence qui leur donnoit le plus grand crédit.

Revêtu d'un auſſi grand nom que celui qu'il avoit reçu de ſes ayeux, STANISLAS n'eut rien plus à cœur, dès ſa première jeuneſſe, que d'en ſoutenir la gloire, & il trouva dans le ſein de ſa famille tout ce qui pouvoit l'aider à y réuſſir.

Il étoit, dans ſon enfance, d'une complexion foible, mais ſon tempérament ſe fortifia beaucoup par un régime exact & par l'exercice. Sa Mère ſe chargea des ſoins de ſa prémière éducation, & s'appli-

pliqua ſur-tout à lui inſpirer de la piété. Les ſentimens de Religion, qui pénétrèrent ſon cœur, devinrent pour lui une ſource de conſolations dans les disgraces qu'il eut à eſſuier dans la ſuite. Son Père, qui ſe crut obligé de deſcendre dans les moindres détails de ſon inſtruction, ne négligea rien pour orner ſon eſprit & pour former ſon ame à la Vertu la plus héroïque. Il lui apprit l'art de ſe contenter du ſimple néceſſaire, & de fuir toutes ces commodités de la vie qui énervent l'ame en affoibliſſant le corps. Cette leçon fut ſur-tout utile à STANISLAS, lorsqu'il ſe vit appellé à partager les travaux d'un Roi qui, toujours ſous les armes, ne connoiſſoit d'autres plaiſirs que les fatigues de la guerre & que les périls des combats. C'eſt de ces heureux commencemens que vient encore aujourd'hui cette auſtère dureté que STANISLAS a pour lui-même, qui lui fait négliger toutes ces précautions que le luxe de nos jours fait croire néceſſaires à la ſanté, & qui ne ſont propres qu'à la détruire.

Elevé par un auſſi grand Maître, il prit un goût décidé pour les Sciences & pour les Arts, & il les cultiva avec les plus heureux ſuccès. Il donna particuliérement beaucoup de ſoin à l'étude du Droit de ſon Pays; mais il lui reſtoit à connoître les hommes dont les mœurs, qui ſont l'occaſion des Loix, font mieux ſentir la ſageſſe de celles-ci, & ſur-tout la ma-

manière dont on doit en faire uſage, quand on eſt chargé de les maintenir.

C'eſt dans ce deſſein qu'on lui fit commencer ſes voyages; il ne les regarda point comme un ſimple amuſement, ils furent pour lui une continuation d'études.

Il tourna d'abord ſes pas vers la France. Cette route étoit déjà connue à ſes Ancêtres; & depuis qu'un Evêque de ſa Maiſon étoit venu dans ce Royaume, pour y conclure le mariage du Roi *Uladiſlas* avec la Princeſſe *Marie de Gonzague*, il étoit reſté dans ſa Famille un goût décidé pour la France & pour les François.

A ſon retour dans ſa Patrie, STANISLAS, déjà Staroſte d'Odolanow, fut nommé Nonce de la Diète de convocation, qui fut indiquée d'abord après la mort du Roi *Jean* arrivée le 17 Juin 1696. Quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans, il parut avec éclat dans cette Diète générale; & voici ce qu'en écrivoit à un de ſes amis, le 11 Septembre ſuivant, *Zalucki* Evêque de Varmie: *Stanislas eſt regardé parmi nous comme l'honneur de notre Patrie. On pourroit l'appeller les délices du Genre humain. Je ne doute pas qu'il ne ſoit né pour être la gloire de ſon ſiècle, du moins eſt-il dès à préſent la joie de ſa Nation. Ses vertus ſont beaucoup au deſſus de ſon âge. Dans la prémière fleur de ſa jeuneſſe on voit paroître les fruits d'un âge avancé. Tout eſt grand en lui: ſon caractère, ſon génie, ſes ſentimens,*

& jusqu'à l'espoir qu'il donne à nos peuples des avantages qu'il peut leur procurer.

L'Editeur s'arrête à cet éloge & ne pousse pas plus loin l'histoire de son Héros. Il laisse parler les Ecrits de ce Prince qui, ne respirant que les sentimens de la plus saine morale, sont l'image la plus naïve du cœur qui les a produits.

Les Oeuvres de ce Philosophe bienfaisant nous offrent une grande variété d'objets. Voici les Titres des Pièces contenues dans le Ir. Volume. *Avis du Roi à la Reine sa fille lors de son mariage. — Lettre du Roi de Pologne Stanislas I. — Avis de l'Editeur. — Lettre d'un Seigneur Polonois. — Réponse d'un habitant de Dantzick. — Le vrai bonheur consiste à faire des heureux. — L'espérance est un bien dont on ne connoit pas assez le prix. — Pensées sur les dangers de l'esprit. — Lettre sur l'Education des Enfans & particulièrement sur celle des Princes. — Entretien d'un Souverain avec son Favori sur le bonheur apparent des conditions humaines. — De l'amitié. — Des desirs. — Discours sur le bonheur de la vie. — Lettre à Messieurs de la Société Royale de Nanci.*

On aime à entendre un Roi dont les disgraces de la fortune ont exercé le courage & la vertu, donner des conseils de sagesse à sa fille devenue Reine de France: „ L'Au„ torité du Diadême, *lui dit-il*, peut bien „ se maintenir par elle seule, mais elle „ n'a jamais plus de force que lorsqu'elle

„ 2

„ a le ſecret de ſe ſoumettre les cœurs.
„ Je l'ai ſouvent éprouvé ſur ce Trône
„ mobile où me porta, d'après les vœux
„ de la Nation, l'amitié d'un Prince qui
„ s'étoit chargé d'avoir des vues & de
„ l'ambition pour moi. Combien de fois
„ n'eus-je pas à combattre la faſtueuſe dé-
„ licateſſe d'une foule de Grands, qui
„ ſe prétendent indépendans du Chef
„ qu'ils ſe ſont donnés, & de la Nation
„ même dont ils ſont membres? — Ces
„ obſtacles ſi difficiles à lever, j'eus le
„ bonheur de les vaincre. Un accès li-
„ bre & toujours ouvert, une humanité
„ auſſi éloignée de la dureté que de la foi-
„ bleſſe, me donnèrent ſur tous les eſprits
„ un empire d'autant plus abſolu qu'on
„ le ſupportoit ſans le croire. Je m'ap-
„ perçus bientôt qu'en donnant des con-
„ ſeils, je prononçois des ordres, & qu'on
„ les exécutoit auſſi fidèlement que ſi la
„ liberté, qu'ils contraignoient, les eût
„ dictés elle même. Je reconnus dès lors
„ ce que vous ne devez pas ignorer, ma
„ chère fille, que rien n'aſſure mieux, en
„ quelque Nation que ce ſoit, les droits
„ de la puiſſance, que le ſoin de ne la point
„ faire ſentir.

„ Un moyen infaillible de gagner les
„ cœurs, c'eſt de leur marquer encore
„ plus d'eſtime que d'amitié. Une pré-
„ vention flatteuſe pour tout ce qui vous
„ environne, peut faire naître autour de

„ vous

„ vous plus de vertus, qu'une indiſcrette ſé-
„ vérité n'eût corrigé de vices. Etendez
„ cette heureuſe & utile prévention juſ-
„ qu'aux mœurs, aux uſages, aux pré-
„ jugés mêmes des François. De tous
„ les Peuples civiliſés, c'eſt peut-être celui
„ qui ſouffriroit moins de voir condamner
„ ſes Loix que ſes coutumes. Elles pa-
„ roiſſent être en lui, plus qu'en toute au-
„ tre Nation, ce que la chaleur naturelle
„ eſt dans tous les corps, un principe de
„ vie, & le premier mobile de ſes ſenti-
„ mens, de ſes opinions, de ſa conduite.
„ Vous devez néceſſairement, pour réuſſir
„ à lui plaire, reſpecter ſes manières &
„ les adopter. Je ne vous propoſe cepen-
„ dant point ici celles de ces François
„ brillans & volages, bons par principe,
„ mais trop ſouvent vicieux par air, qui
„ n'ont pour vertus que des agrémens, &
„ ſont même regardés comme étrangers
„ dans leur Patrie, juſqu'à ce que l'âge
„ ait achevé de meurir leur raiſon. Les
„ mœurs des vrais François ſont douces,
„ ſimples, enjouées, ſociables. Chez eux
„ ſe trouvent plus communément la ſcien-
„ ce des égards, le goût des bienſéances,
„ la délicateſſe du ſentiment. Vous étiez
„ déjà Françoiſe par votre éducation, de-
„ venez le encore plus par votre amour
„ pour cette Nation honnête & polie, &
„ je vous réponds de ſa part du retour de
„ tendreſſe le plus ſincère & le plus con-
„ ſtant.

„ Ma

„ Ma fille, je ne vous vois qu'avec fra-
„ yeur environnée d'une foule de Courti-
„ ſans qui, paroiſſant oiſifs ſans l'être, ſe
„ font une occupation de dégrader par
„ l'orgueil, ceux qui les dominent par la
„ puiſſance. Eſprits maniérés & flexibles,
„ ils n'étudient les penchans de leurs Maî-
„ tres, que pour les faire ſervir à leurs
„ intérêts; ils ne rampent devant eux que
„ pour les ſéduire. Combien n'en eſt-il
„ pas qui cherchent peut-être déjà à vous
„ endormir au ſein de l'indolence & de la
„ molleſſe, & qui ne ſe montrent empreſ-
„ ſés à vous plaire, que pour réuſſir un
„ jour à vous gouverner? Voulez vous
„ pour toujours éviter un écueil, où j'au-
„ rois le regret de vous voir perdre ſans
„ reſſource? Soyez inceſſamment en gar-
„ de contre votre amour propre. Il n'eſt
„ que lui capable de donner à la flatterie
„ de l'aſcendant ſur votre cœur. Aimez
„ la gloire, j'y conſens, je vous y exhorte
„ même; mais fuyez la vanité: celle ci
„ recherche uniquement l'approbation des
„ hommes; celle là le ſeul témoignage
„ ſecret d'une conſcience tranquille. Qui-
„ conque mépriſe la gloire, n'eſt pas loin
„ de mépriſer la vertu; mais quiconque
„ a de la vanité, peut tout au plus contre-
„ faire la vertu, & ne peut point acquérir
„ de gloire ".

A ces avis ſuccède une Lettre de STANIS-LAS à la Reine ſa Fille. Cette Lettre & l'Avis

l'Avis de l'Editeur qui la précède, contiennent un récit abrégé du fameux siège de Dantzick en 1734, & un détail fort touchant des circonstances périlleuses de l'évasion du Roi de Pologne. Nous donnerions un Extrait de ces relations, si nous ne craignions pas de leur faire trop perdre de ce qu'elles ont d'intéressant.

Les deux Lettres suivantes, quoi qu'elles paroissent sous un nom étranger, sont pourtant de la main de STANISLAS, qui les écrivit de Königsberg, où il s'étoit retiré, dans le dessein de ramener à lui ceux que la séduction avoit jettés dans la faction des Saxons & des Russes.

Les Pièces de Morale qui occupent tout le reste de ce I. Volume, sont toutes marquées au coin du bon sens & de la sagesse; on y trouve des pensées fines & bien exprimées; on y voit de l'ordre & du choix: mais on y voit sur-tout une ame noble, un cœur ami de la vertu, qui ne travaille que pour en inspirer aux autres les précieux sentimens.

Le II. & le III. Tome nous présentent des *Observations sur le Gouvernement de Pologne*; Ouvrage originairement écrit en Polonois, & qui paroit aujourd'hui pour la première fois traduit en François, par une personne qui a elle meme puisé en Pologne une connoissance exacte des Coutumes & des Loix de ce Pays-là.

On y voit d'abord un *Avis du Traducteur*,

teur, qui a tiré du IIIe. Volume de l'Hiſtoire générale de Pologne par Mr. le Chevalier *de Solignac*, une idée nette & préciſe du Gouvernement intérieur de ce Royaume. Il a jugé avec raiſon que ce détail préliminaire faciliteroit l'intelligence des Obſervations de STANISLAS, & les feroit lire avec plus de ſatisfaction & plus de fruit.

Vient enſuite une Préface de l'Auteur même des Obſervations, dans laquelle il indique les abus les plus frappans qui ſe ſont gliſſés dans le Gouvernement de ſa Patrie, & il preſſe la néceſſité de mettre en œuvre les remèdes propres à guérir les maux qui l'affligent ou qui la menacent. Il y parle, non en Roi, mais en ſimple Membre de l'Etat, qui en connoit à fonds la ſituation dangereuſe, & qui s'intéreſſe trop à ſon bien pour ne pas tâcher au moins d'y rétablir le bon ordre. „ Nous reſſemblons, *dit-il*, à ceux qui habitent des „ maiſons qui leur ſont échues en héritage, & qui, au riſque d'en être écraſés, „ n'y veulent rien changer pour ne pas „ toucher à l'ouvrage de leurs Peres; comme ſi c'étoit manquer à la vénération „ qui leur eſt due, que de rétablir ou de „ perfectionner ce qu'ils ont fait. Il eſt „ certain que l'Edifice de notre République „ s'affaiſſe par ſon propre poids. Il auroit „ beſoin d'une prompte réparation. Cependant s'eſt-on jamais accordé ſur les

„ moyens d'empêcher ſa ruine? Et n'eſt-
„ ce pas un axiome parmi nous, que tout
„ changement eſt dangereux? Il faut du
„ moins affermir cet Edifice, ſi l'on ne
„ le change; & je ne prétends ici autre
„ choſe que de le réparer, de manière
„ qu'aucune révolution ne puiſſe le ren-
„ verſer. — Rien ne nous manque de tout
„ ce qui peut contribuer au bien & à la
„ proſpérité de notre Royaume. Notre
„ Nation eſt ſans contredit pleine de va-
„ leur; elle a de l'eſprit, des mœurs, des
„ ſentimens, un fond de Religion, de
„ courage & de générosité qu'on ne trou-
„ ve pas communément chez d'autres
„ Peuples; & tout ſemble concourir à
„ nous élever le cœur: les grands exem-
„ ples de nos Ancêtres, les ſtatuts admi-
„ rables qu'ils nous ont laiſſés, le vaſte
„ Empire qu'ils nous ont transmis; notre
„ liberté même ſuffiroit ſeule à nous in-
„ ſpirer cette noble ambition ſi convenable
„ à des ames bien nées, & qui peut par-
„ venir à tout; ſi au-lieu de vouloir uni-
„ quement ce qui nous plaît, nous nous
„ appliquions à ne vouloir que ce qui peut
„ nous être le plus ſalutaire. — C'eſt par
„ ces conſidérations que j'oſe propoſer le
„ plan qui va ſuivre, & je le donne à exa-
„ miner à tous nos bons Citoyens. "

En fondant la République de Pologne, on avoit voulu établir un juſte équilibre entre la Puiſſance Royale, & les droits de

la

la Liberté ; enſorte que la Majeſté du Prince contînt la Liberté dans ſes juſtes bornes, & que la Liberté prévînt & arrêtât les projets de l'ambition du Prince. Cet équilibre ne ſubſiſte plus. La Majeſté lutte ſans ceſſe contre la Liberté pour la détruire, & la Liberté veut ſecouer le joug de la Majeſté qui la contraint. La ſource de ce déſordre eſt qu'en Pologne les mauvais Rois n'ont que trop de moyens de devenir Tyrans, tandis qu'au contraire les bons Rois n'ont pas aſſez de pouvoir pour être utilement bons. Notre Auteur voudroit ramener tous les Ordres de l'Etat à ces ſentimens d'équité, de droiture & de vrai Patriotiſme, qui ſeuls capables d'appercevoir & de corriger les abus, peuvent ſeuls rétablir l'équilibre néceſſaire, & le bon ordre dans le Gouvernement. Il parcourt donc tous les divers Corps qui compoſent la République, il remarque les abus qui s'y ſont gliſſés, il indique la manière dont il voudroit qu'on les réformât ; & comme le Clergé tient le premier rang dans tous les Conſeils, c'eſt à la réformation du Clergé qu'il donne ſes premiers ſoins.

Il obſerve que les biens des Gens d'Egliſe ſont une portion des biens de l'Etat, & que l'Etat a droit de remédier à l'abus qui s'en fait ; que c'eſt en abuſer que de les faire ſervir à entretenir un luxe profane, un orgueil faſtueux ; qu'en voyant les Gens

d'Egliſe épris des voluptés, des grandeurs, des richeſſes du ſiècle, on eſt tenté de croire qu'*ils ſont plus à Satan qu'à Jéſus-Chriſt*; que leur ambition, leur avarice, leur licence à voler l'Egliſe pour enrichir leurs Parens, les expoſe juſtement au mépris des Peuples, & deshonore leur ſacré caractère; que d'ailleurs il y a en Pologne un beaucoup trop grand nombre d'Eccléſiaſtiques; que les biens ſont diſtribués entr'eux beaucoup trop inégalement, que c'eſt un ſcandale de voir des Prêtres, qui regorgent de biens, tandis que la plupart des autres ſont dans une indigence extrême; & qu'enfin les Eccléſiaſtiques cauſent un grand préjudice à l'Etat, parce qu'ils ſont en poſſeſſion de la plus grande partie des biens de la République, & que les biens qu'ils poſſedent ne ſont ſujets à aucune charge.

Pour corriger ces abus, l'Auteur, ſans perdre de vue les Immunités Eccléſiaſtiques, voudroit que le Clergé s'exécutât lui-même de bonne grace par un principe de zèle pour le bien public; il ſouhaiteroit que dans une aſſemblée générale, les Gens d'Egliſe réglaſſent une diſtribution plus égale des biens qui leur apartiennent, enſorte que chacun d'eux eût ſuffiſamment de quoi vivre ſelon ſon rang, ſans ſe permettre un luxe incompatible avec l'humilité qui convient aux ſucceſſeurs des Apotres; que de l'excédant des revenus de l'Egliſe,

on formât un tréſor deſtiné à l'entretien des pauvres, à la réparation des Egliſes ou à en bâtir de nouvelles dans les lieux où il n'y en a pas; & enfin que le Clergé s'aſſujettit à pourvoir à une partie des beſoins de l'Etat, & à ſoudoyer les armées qui ſervent également à la défenſe de la Patrie & à la défenſe des Autels.

Si jamais des conſeils pour augmenter la Gloire des Rois, & pour réprimer l'abus qu'ils peuvent faire de leur puiſſance, doivent être bien reçus, c'eſt ſans doute lorſqu'ils partent de la bouche d'un Roi inſtruit par l'expérience & dégagé de tout intérêt perſonnel. Tel eſt notre Philoſophe Bienfaiſant. Il avoue que les Princes qui ont ambitionné le Trône de Pologne, n'ont eu pour but que d'étendre leur pouvoir au delà des bornes preſcrites par les Loix, qu'ils ſe ſont trop ſouvent fait un honneur frivole de mépriſer les droits de la liberté, qui les gênoient trop dans l'exercice de leurs fonctions, & qu'ils ont ordinairement travaillé à fixer la Couronne dans leur Maiſon. L'intérêt de la République eſt de contenir tous ſes Rois, dans la ſphère qui leur eſt limitée par la Conſtitution fondamentale de l'Etat. Et pour y réuſſir, il faudroit régler l'Etat de façon que le Roi ne fut pas moins obligé d'obéir aux Loix que de commander à ſon Peuple. Son ambition ſeroit pleinement ſatisfaite ſi, donnant l'exemple de la ſoumiſſion due aux

Loix, il méritoit par ſes vertus l'amour & les reſpects de tous ſes Concitoyens; quelle gloire plus flatteuſe pour un Prince que de régner ſur une Nation libre, capable de rehauſſer l'éclat & le mérite de ſon Souverain, & qui lui obéiroit, moins par force que par un principe d'attachement & de vénération? Il faudroit encore établir dans l'Etat des Loix ſi préciſes, que le Roi ne pût rien faire que de concert avec la République, qui s'eſt réſervé le droit de ſe gouverner. Que ces Loix tendent également à augmenter la proſpérité de la Nation, & à relever la gloire du Prince; mais en même temps que le Roi ait toujours ſujet de craindre de perdre la Couronne, s'il oſoit jamais rien entreprendre contre les Libertés du Pays: c'eſt le ſeul moyen de prévenir toute défiance, tout attentat contre les droits réciproques du Prince & des Sujets.

Pour établir la confiance mutuelle entre le Roi & le Peuple, notre Philoſophe Bienfaiſant voudroit; 1°. que le Roi ne put rien faire ſans la participation & le conſentement exprès des Miniſtres d'Etat, enſorte qu'on pût demander raiſon à l'un & aux autres de tous les actes de mauvais gouvernement qui ſe feroient commis. 2°. Qu'il y eût un Gouvernement toujours ſubſiſtant dans la République. Les Diètes ne reviennent que tous les deux ans & ne doivent durer que ſix ſemaines. Pendant

dant les intervalles d'une Diète à l'autre toute l'autorité réside dans la personne du Roi, qui n'ayant pas droit de rien décider ou entreprendre de lui même, se choisit un Conseil de quelques Sénateurs, gens dévoués à ses intérêts, & c'est avec eux qu'il résout les affaires qui intéressent le plus la gloire & la sûreté de l'Etat. Il est vrai que ces délibérations n'ont point force de Loi qu'une Diète ne les confirme. Mais de là resulte une inaction très dangereuse, les Rois bien intentionnés ne pouvant rien exécuter d'avantageux jusqu'à la Diete suivante; de là résulte encore que les mauvais Princes ont beaucoup de facilité à exécuter leurs mauvais desseins, par la facilité qu'ils ont de dissoudre les Diètes sans qu'elles aient rien résolu, & de profiter de deux nouvelles années pendant lesquelles ils gouvernent seuls. Il voudroit, 3°, enfin qu'on ôtat aux Rois le pouvoir de distribuer les charges de la Couronne & les biens royaux. A la bonne heure qu'ils disposent des Bénéfices Ecclésiastiques & des emplois militaires; mais il est contre l'intérêt de l'Etat qu'ils puissent se faire des créatures par des présens ou par des promesses; qu'ils puissent élever leurs favoris aux premières places du Gouvernement, & qu'ils puissent donner les biens royaux, les *Staroſties*, les *Tenutes* & les *Advocaties* à leurs Courtisans, & les faire même passer à leurs femmes & à leurs

Enfans. Il eſt triſte que ces biens qui ne devroient être que la récompenſe du mérite, deviennent le prix de l'injuſtice & de la trahiſon ; & qu'on enrichiſſe aux dépens de l'Etat, ceux qui l'immolent tous les jours aux paſſions de leurs maîtres.

Nous ſommes obligés de paſſer ſous ſilence une infinité de choſes intéreſſantes, que notre ſage Philoſophe dit ſur les diverſes parties du Gouvernement de Pologne. On voit qu'il eſt mieux au fait que perſonne de tout ce qui en conſtitue l'eſſence, de ce qui en fait la force ou la foibleſſe, des maux qui y règnent & des meilleurs moyens d'y remédier. Il ſeroit à ſouhaiter que tous ſes Compatriotes entraſſent dans ſes vues, & ſuiviſſent le plan qu'il leur trace d'une nouvelle méthode pour prévenir les troubles, les cabales, la vénalité des ſuffrages dans l'élection des Rois, pour parvenir au meilleur choix poſſible en conſervant à chacun le droit uſage de ſa liberté, & pour aſſurer le repos, la gloire & la proſpérité de la République. Mais, dit il en concluant ſon projet, „ quoique rien ne pût être ſans „ doute plus avantageux que la forme d'élection qus j'ai propoſée, puis je me flatter qu'on daigne l'agréer? Non ſans doute: la diverſité des intérêts, les paſſions, „ les préjugés, l'habitude, une fauſſe délicateſſe de liberté, & je ne ſais quel „ triſte penchant à s'oppoſer ſans ceſſe au „ bien public, ne permettront jamais

„ qu'on

„ qu'on l'adopte . . . Mais rien n'eſt ca-
„ pable d'étouffer en moi le deſir que j'ai
„ de ſervir ma Patrie . . . Je lui expoſe
„ mes idées, je lui montre mon zèle;
„ peut-on m'empêcher de le faire éclater?
„ Peut-on m'ôter le droit d'opiner & de
„ dire avec liberté tout ce que je crois lui
„ être avantageux & utile? Cependant j'ai
„ appris à reſpecter les contradictions. Je
„ leur abandonne mon travail. Il peut du
„ moins ſervir à exciter quelque génie ou
„ plus éclairé ou plus profond, à le ren-
„ dre plus parfait ".

A la ſuite de ces Réflexions ſur le Gouvernement de Pologne, on trouve la Copie d'un Manuſcrit de l'an 1630, trouvé dans la Bibliothèque d'une des plus riches Abbayes d'Allemagne. C'eſt la relation d'un Entretien, qu'on ſuppoſe avoir eu lieu entre un Européen jetté par un naufrage ſur les côtes du Royaume de Dumocala, & une eſpèce de Brachmane de ce Pays là. L'objet principal de cet Entretien, eſt de montrer les défauts des maximes de Politique reçues dans les différens Etats de l'Europe, & d'indiquer des principes de Gouvernement plus propres à rendre les Peuples heureux, en traçant un tableau des uſages reçus en Dumocala & des avantages qui en réſultent. Cet Ecrit parut ſi ſage au Philoſophe Bienfaiſant, qu'il le jugea digne d'être communiqué à un de

ſes amis, & d'être appuyé par de nouvelles Obſervations, pour faire ſentir que les maximes qu'il contient, ſont auſſi aiſées dans la pratique, qu'elles paroiſſent utiles dans la ſpéculation. Ces Obſervations portent le ſceau d'un Philoſophe éclairé, d'un bon Prince & d'un Citoyen vertueux.

Enfin le IIIe. Tome eſt terminé par une Pièce détachée qui a pour titre: *Le Philoſophe Chrétien.*

Le Tome IVe. contient des Diſcours, des Lettres, des Recueils de Réflexions ou de Penſées ſur différens ſujets de Religion, de Morale ou de Littérature. 1. *L'incrédulité combattue par le ſeul bon ſens.* 2. *Diſcours adreſſé à l'Académie de Nanci.* 3. *Sur l'Immortalité du nom.* 4. *Lettre à un ami.* 5. *Réflexions ſur divers ſujets de Morale.* 6. *Réponſe d'Ariſte aux Conſeils de l'amitié.* 7. *La Religion.* 8. *La Philoſophie.* 9. *Les Loix.* 10. *Les Sociétés.* 11. *Les Vices & les Vertus.* 12. *Les paſſions.* 13. *Le bonheur & le malheur.* 14. *Les états de la vie.* 15. *Les plaiſirs.* 16. *Réponſe au Diſcours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon par un Citoyen de Genève.* 17. *Diſcours où l'on fait voir qu'une des principales cauſes de la décadence des Lettres dans ce ſiècle, c'eſt que la plupart de ceux qui les cultivent, ſe ſuppoſent plus de talens qu'ils n'en ont.* 18. *Jugement ſur un imprimé répandu en Pologne*

en

en 1735 19. *Lettre d'un Secretaire du Roi de Pologne au Baron de* ***. 20. *Lettre de Mr. le Chevalier de Solignac.*

Nous donnerions volontiers une idée diſtincte de chacune de ces Pièces, où l'on trouve d'excellentes choſes, ſi nous ne craignions de nous jetter dans une longueur exceſſive. Nos Lecteurs jugeront ſans doute plus à propos, que nous nous bornions à recueillir quelques-unes des Penſées de morale, pour faire connoître le goût qui y règne.

„ On devroit être plus choqué des louan-
„ ges outrées, que des injures.

„ Bien des gens ſeroient plus eſtimés,
„ s'ils étoient moins prodigues de leur mé-
„ rite. On devroit n'en dépenſer qu'à me-
„ ſure & qu'autant qu'on en a beſoin.

„ Les louanges ſont des ſatyres, quand
„ elles ne ſont pas ſincères.

„ Les nœuds de l'amitié ſont à préſent
„ ſi déliés, qu'ils ſe rompent d'eux mê-
„ mes. Ils ne ſont que rapprocher les
„ cœurs ſans les unir.

„ Il eſt une ſuprême dignité qui par el-
„ même ne donne point de rang. C'eſt
„ celle qui réſulte de la qualité d'honnête
„ homme.

„ Faut-il ceſſer d'être vertueux pour ne
„ pas être expoſé aux traits de l'envie?
„ Quel malheur ne ſeroit-ce pas, ſi le
„ Soleil ceſſoit d'éclairer pour ne pas é-
„ blouir des yeux foibles?

„ L'Eſ-

„ L'Eſprit eſt peu de choſe, quand ce „ n'eſt que de l'Eſprit.

„ Je crains que la Philoſophie de nos „ jours qui veut détruire les préjugés, ne „ déracine les vertus.

„ Dans toutes ſortes de Gouvernemens, „ l'homme eſt fait pour ſe croire libre, & „ pour être enchaîné.

„ L'eſtime eſt plus flatteuſe que l'amitié „ & que l'amour même. Elle captive „ mieux les cœurs & ne fait jamais d'in- „ grats.

„ La plupart des avares ſont de trop „ bonnes gens, ils ne ceſſent d'amaſſer des „ biens pour des gens qui ſouhaitent leur „ mort.

„ Il y a des Auteurs qui travaillent & „ poliſſent ſi fort leurs écrits, que tout ce „ qu'ils donnent au Public n'eſt que de la „ limure.

„ Il eſt dans le monde un Tribunal plus „ redoutable qu'aucun de ceux qu'une ſa- „ ge police a établis. Différent de ceux- „ là, il eſt inviſible, il n'a ni haches ni „ faiſceaux: il eſt par-tout, & le même „ dans toutes les Nations: chaque homme „ a droit d'y opiner. L'eſclave y juge „ ſon maître; le ſujet ſon ſouverain. Les „ honnêtes gens le compoſent & le crai- „ gnent; il n'y a que les ſcélérats les plus „ déterminés, qui ne tiennent point compte de ſes arrêts.

„ Les mœurs font taire les Loix, & ce „ ſont

„ ſont elles ſeules qui élèvent ou qui ren-
„ verſent les Empires.
„ Le plus grand plaiſir qu'on puiſſe fai-
„ re à un homme vain, n'eſt pas de le
„ louer; c'eſt de l'écouter paiſiblement ſe
„ louer lui même ".

ARTICLE HUITIEME.

RAGIONAMENTO ISTORICO *intorno a nuovi Vulcani, comparſi nella fine dell' anno ſcorſo* 1760. *nel territorio della Torre del Greco. In* Napoli, MDCCLXI, *nella Stamperia* Simoniana.

C'eſt-à-dire,

RELATION HISTORIQUE des nouveaux VOLCANS, qui ſe ſont formés vers la fin de l'année 1760. dans le territoire *della Torre del Greco. A* Naples 1761. 4°. 67. pages.

IL y a quelques mois qu'annonçant cet Ecrit, nous promîmes de donner quelque idée des détails qu'on y trouve, ſur les changemens ſurvenus au pied du *Véſuve* du coté du midi, à la ſuite de l'éruption de

de ce formidable Volcan, qui arriva vers la fin de 1760. L'Auteur de la Relation eſt M. GAETANO DE BOTTIS, natif *della Torre del Greco*; il l'a publiée par les ordres de ſon Eminence M. ANTONINO SERSALE Cardinal Archevêque de Naples; il la lui dédie & c'eſt ou comme témoin oculaire qu'il en atteſte tous les faits, ou en homme inſtruit par des relations poſtérieures qu'il a pris la peine de confronter avec la ſienne (1).

On a plus d'une bonne hiſtoire des éruptions modernes du Véſuve. Sans parler de celle de l'Abbé *Meccati*, qui cependant a plus écrit en compilateur qu'en Philoſophe; on fait un cas particulier de l'Ouvrage que D *Franceſco Serao*, célèbre Médecin de Naples, publia en 1737, ſous le titre d'*Hiſtoire de l'Incendie du Véſuve l'année* 1737. (2). On eſtime de même & avec raiſon *l'Hiſtoire du Véſuve*, que le P. *Grammaria della Torre*, Clerc Régulier Sommasque, & Bibliothécaire du Roi des deux Siciles, fit paroître en

(1) *E tutte queſte coſe che io dico, parte le bo vedute cogli occhi mei propri, perche io ſtava nella* Torre *del Greco mia patria, nello tempo del incendio . . . & parte l'ho ricavate da relazioni, che dopo mature ed eſatte eſame furono da me giudicate ſincere.*

(2) *Iſtoria dell' incendio del Veſuvio dell' anno* 1737.

en 1755 (3), qu'il enrichit enſuite d'un ſupplément, & qui eſt devenue encore plus précieuſe par la critique que le P. *Amato* Jéſuite de Naples, en a faite par rapport au phyſique, dans une *Diſſertation* imprimée en 1756 (4). La Relation compoſée par notre Auteur, achevera d'inſtruire exactement le public de l'état actuel du Véſuve. Heureux les peuples que les terribles éruptions de cette ardente fournaiſe menacent continuellement, ſi à force d'en obſerver & d'en expliquer les phénomènes, les Savans pouvoient parvenir à découvrir quelque moyen efficace pour en détourner, ou pour en adoucir les formidables effets!

Quoiqu'il en ſoit & pour ſe former une idée du Véſuve tel qu'il étoit à ſon ſommet & aux environs en 1760., il faut ſe repréſenter une montagne en pain de ſucre, dont la pointe emportée laiſſe une eſpèce de plate-forme creuſée juſqu'à la profondeur d'environ 130. pieds, & forme un *Cratère*, une ſorte d'entonnoir dont la circonférence eſt évaluée à peu près deux tiers de mille, ou à environ 5624. pieds de Paris. Cette lèvre eſt aſſez large pour que

(3) *Iſtoria e Fenomeni del Veſuvio eſpoſti* &c. 4. pag. 120.

(4) *Diviſamento Critico ſulle correnti opinioni intorno a Fenomeni del Veſuvio, & degli altri Volcani* &c. 8. pag. 90.

que deux hommes y marchent de front. On descend de-là au bas de l'entonnoir dans un terrein plein de crevasses, d'où s'exhalent une fumée suffoquante parce qu'elle est sulphureuse, & quelquefois aussi des flammes dont la couleur annonce de même la nature. Quelquefois ce terrein se soulève jusques assez près de la lèvre du *Cratère*. Souvent quelques-unes de ses crevasses se referment, mais continuellement il s'en forme d'autres. Delà, du fond de cet entonnoir, on découvre une autre ouverture qui va en s'élargissant. Il en sort souvent une fumée épaisse; on y entend un bruit semblable au bouillonnement de plusieurs grandes chaudières sur un feu très ardent, ou plutôt à celui d'un torrent qui se brise avec violence sur des rochers où il se précipite; & dans de certains temps on y découvre, non seulement quantité de routes que le feu s'est ouvertes dans les flancs de l'abyme, mais encore des torrens de matière enflammée aussi éblouissante que le pourroit être du crystal fondu.

Telle est la forme de la grande & principale bouche du Vésuve. Il y en a une seconde, mais elle est moins considérable; d'ailleurs elle est en quelque sorte comblée, parce que les bords en sont recouverts d'une quantité immense de cendres & de pierres calcinées. On ne parle ici donc que de la première, & tout y étoit dans l'état qu'on

qu'on vient de dire au 20 Décembre 1760, depuis la fin de Mars, époque heureuſe de la ceſſation d'une éruption qui avoit commencé en Novembre 1759. Mais dès le 21 de Décembre 1760. les ſecouſſes de la terre ébranlée juſqu'à 15 milles de diſtance autour du Véſuve, & enſuite les mugiſſemens de la Mer, répandirent la terreur parmi les habitans des campagnes voiſines de la Montagne. Ces ſecouſſes revinrent à pluſieurs repriſes pendant trois jours. Le 23. on en compta cinq, au milieu deſquelles le Volcan tranquille ne jettoit ni flammes ni fumée, quand tout-à coup au midi du Véſuve, vers le lieu nommé *il foſſo delle Campagne*, dans le territoire *della Torre del Greco*, à un mille du chemin Royal qui mène à Naples, on vit s'élever & s'ouvrir deux Volcans nouveaux, qui commencèrent à vomir avec un épouvantable fracas, de la fumée, des flammes, des cendres, & des pierres brûlantes en quantité. Pendant qu'un troiſième Volcan plus petit que les précédens en multiplioit le nombre, & que la terre trembloit avec plus de violence que jamais, le Véſuve ſe mit à mugir. Il en ſortit une fumée noire qui après s'être élevée comme un tourbillon rapide, ſe répandit de toutes parts. Le gouffre jetta une quantité prodigieuſe de cendres & de pierres ponces. On touchoit à la fin du jour, mais avant que le Soleil ſe fut couché, dou-

ze Volcans encore s'élevèrent à quelque distance des autres. Tous les quinze, ainsi que le grand abyme, rempliſſoient l'air de leur ejections enflammées, quand à 23 heures & demi, deux de ces Volcans ſe mirent à vomir avec un bruit horrible, des torrens ardens de *lave* qui s'étant réunis, coulèrent pendant huit jours juſqu'à la fin du 30e. de Décembre, brûlant & dévaſtant à droite & à gauche, juſqu'à la mer dans une étendue très conſidérable de terrein, tout ce que ce fleuve de feu put atteindre, plantations, hameaux, métairies, & portant de tous côtes la terreur, qu'augmentoit l'éruption continuelle de quelques autres des nouveaux gouffres.

Après avoir détaillé toutes les particularités de cette terrible ſcène dans un Ier. Chapitre, M. DE BOTTIS en conſacre un IId à quelques obſervations remarquables qui furent faites pendant la durée d'un ſpectacle ſi effrayant. On obſerva, par ex. le 24. Décembre que le torrent enflammé exhala beaucoup de fumée noire & puante. Le 25. il jetta des flammes, jaunes, vertes, bleues, blanchâtres. Son abondance, ſa rapidité, & ſa chaleur varièrent beaucoup. Dans un endroit on le vit accompagné d'un tourbillon impétueux; ailleurs la matière qu'il charrioit s'amoncela juſqu'à la hauteur de 50 palmes & plus. Pour les Volcans, huit d'entr'eux furent la nuit du 23 engloutis ſous les *laves* qui dégorgeoient

geoient d'un des autres. Les ſept qui reſtèrent, ne ceſſerent ni de s'agiter avec de furieux éclats, ni de jetter continuellement des matières enflammées, juſqu'au 30, que ces matières qui retomboient en partie à plomb dans leurs bouches, les eurent à peu près comblées. L'Auteur qui dès le 24. ſe transporta ſur les lieux, obſerva que parmi ces Volcans trois ſurpaſſoient les autres, tant par leur grandeur que par la quantité de leurs ejections, qui du reſte étoient aſſez différentes les unes des autres. Il obſerva auſſi quelque ſorte de régularité dans le retour des éjections de trois d'entr'eux, qui paroiſſoit ſe faire à des diſtances égales pour le temps. Mais ce qu'il atteſte de plus ſingulier, c'eſt qu'il y avoit des pierres enlevées par ces Volcans qui mettoient à retomber en terre, juſqu'à 13, 16, & 18. battemens d'artère. A ſuppoſer, comme le fait M. DE BOTTIS, qu'à cauſe de l'exceſſive chaleur dans laquelle il reſpiroit non loin de ces Volcans & au milieu des vapeurs ſulphureuſes, à ſuppoſer, dis-je, qu'il faille compter deux ſecondes au lieu d'une, pour l'intervalle d'un battement du pouls à l'autre, ces pierres avoient été élevées juſqu'à la hauteur de 960 pieds de Paris, ou 1152 palmes de Naples, puisqu'elles mettoient 8. ſecondes à retomber en terre. Mais encore une fois l'Auteur le dépoſe ainſi d'après ſa

propre expérience; il fait plus, il en appelle au témoignage de deux de ſes amis, gens connus, & qu'il déſigne par leur nom. Enfin il juſtifie le fait par d'autres; Il parle d'une pierre qui pouvoit peſer 260 livres, qu'un des Volcans jetta à 90 pas; d'une autre qu'un homme auroit eu de la peine à porter & qui fut portée à 290 pas; d'une troiſième moins peſante à 280 pas & d'une quatrième plus légère à 390. Au reſte le Véſuve toujours extrêmement agité pendant tout le temps de l'exploſion des nouveaux Volcans, ne ſe calma avec eux, que pour recommencer avec fureur ſes propres éruptions le 26e Décembre. Elles continuèrent juſques au 5e. Janvier ſuivant parmi des ſecouſſes itératives de tremblemens de terre, qui jettèrent vivement l'allarme à Naples, mais qui par bonheur n'eurent pas d'autres ſuites.

M. DE BOTTIS n'a pas borné ſes obſervations à ce qui ſe paſſa dans cette terrible époque aux pieds du Véſuve, particulièrement du côté de Sud. Il a recueilli celles qu'on a faites au Levant & au Nord de la Montagne, & accompagnées de ſes réflexions elles font le ſujet du Chap. IIIe. de ſa Relation. On y voit que les cendres du Véſuve furent lancées juſqu'à *Nocéra*, *Sarno*, *Nola*, *Somma* & en d'autres endroits juſqu'à plus de 12. milles de diſtance; que ces éruptions donnèrent lieu à des trem-

tremblemens de terre, même après avoir ceſſé, par les inflammations ſouterraines qu'elles occaſionnèrent, & dont les effets ſe communiquèrent de proche en proche juſqu'à un aſſez grand éloignement. L'Auteur qui ſe tranſporta en divers endroits où ces tremblemens s'étoient violemment manifeſtés, y trouva au thermomètre un accroiſſement notable de chaleur, une forte odeur ſulphureuſe & plus ou moins de traces des ſoupiraux par leſquels elle s'étoit répandue. Mais il faut lire tous ces détails à leur ſource.

Dans un IVe Chapitre l'ingénieux Obſervateur, traite des principales choſes qu'on a remarquées dans les *Laves* & dans les monticules d'où elles ſortirent. Il décrit les ouvertures par où elles débouchèrent en trois endroits, & les diverſes matières dont elles ſe trouvèrent compoſées. C'étoient des pierres de différentes couleurs qui en faiſoient le fond, & qui étoient pour ainſi dire pétries avec quantité d'ingrédiens: ſable, antimoine, talc, pyrites & marcaſſites, octaèdres & verdâtres, pierres fines & preſque transparentes, concrétions ſalines, incruſtations ſulphureuſes, nitre, vitriol, ſel marin, ſel Ammoniac &c. Une partie de ces matières ſe trouva de même adhérente aux pierres qu'on détachoit des nouveaux Volcans. M. DE BOTTIS en a fait l'analyſe chymique, il en donne les réſultats.

Nous ne pouvons le ſuivre, ni dans la deſcription topographique qu'il donne des nouveaux Volcans & que deux belles Planches, ſur-tout la premiere, mettent ici agréablement ſous les yeux du Lecteur; ni dans l'expoſition qu'il fait des dimenſions de quatre de ces nouvelles montagnes. Nous dirons ſeulement, que tous ces Volcans s'étant formés dans un terrein preſque de toutes parts cultivé, la perte qui en réſulta par le torrent de *lave* dont ce terrein fut inondé juſqu'à la mer, ne put qu'être fort conſidérable. Par là furent réduits à la mendicité nombre de payſans, & jettées dans le deuil une multitude de perſonnes de tout ordre, dont les maiſons furent conſumées & les poſſeſſions englouties.

Le mal même ne s'eſt pas borné là. Notre Auteur fait voir dans le VIe & dernier Chapitre de ſa Relation, combien les ſuites en furent funeſtes à divers égards dans les Cantons voiſins du Véſuve, auxquels ni l'éruption des flammes, des cendres, & des pierres, ni l'inondation de la *lave* brûlante ne s'étendirent pas. Quand l'embraſement des Volcans fut fini, leurs éjections arrêtées & la terre tranquille, il ſortit de divers lieux des exhalaiſons en quelque ſorte peſtiférées, qui à deux repriſes ſavoir premierement en Janvier & ſix mois après en Juillet & en Août, cauſèrent de vives allarmes. Ces exhalaiſons, ou comme les payſans

sans de ces quartiers là les appellent, ces *mofetes*, infectèrent l'air & les eaux, tuèrent plusieurs animaux, & furent fatales aux jours même de quelques personnes, ainsi qu'à la santé d'un grand nombre. On commença à craindre quelque prochain incendie, & en effet un des nouveaux Volcans, recommença à vomir en Juillet beaucoup de fumée; il en sortit quelques flammes, on sentit la terre d'alentour s'ébranler, mais on en fut quitte pour la peur, & depuis ce temps-là on n'a entendu parler, d'aucune éruption, ni du Vésuve, ni des petites montagnes qui sont comme sorties de son sein.

Ici donc finit la relation de M. DE BOTTIS: mais ce n'est pas la fin de son travail. Il l'accompagne d'une Lettre à Mr. le Marquis *de Salsa*, Noble Génois, où il se permet sur les phénomènes du Vésuve & des nouveaux Volcans, quelques conjectures que sa modestie l'avoit empêché de produire dans le Mémoire historique qu'il avoit adressé à M. le Cardinal Archevêque, & dont nous venons de donner le précis.

Ces conjectures se réunissent dans la discussion d'un point général. On demandoit si la fournaise du Vésuve avoit fourni aux nouveaux Volcans les matériaux tant de leur formation que de leurs ejections; ou si ces Volcans s'étoient élevés pour ainsi dire de leur propre sol, & par l'inflammation des matières qui y étoient contenues, avoient tiré de leur propre cru

l'immenſe quantité de *lave* qu'ils vomirent. Le premier paroit au premier coup d'oeil fort probable. Cependant M. DE BOTTIS prouve ſenſiblement le ſecond, ſoit par des conſidérations générales, ſoit par des obſervations priſes en partie du local, en partie du mêlange des matières pétries & amalgamées dans la *lave* en queſtion, ſoit auſſi du cours que l'incendie ſuivit, n'ayant commencé à ſe manifeſter ſur la bouche du Véſuve qu'après avoir éclaté dans la formation & dans l'embraſement des nouveaux Volcans. Autre choſe eſt concevoir une communication de chaleur des feux de la grande fournaiſe, avec les matières inflammables du ſol où ces Volcans nouveaux s'ouvrirent; & autre choſe concevoir qu'ils s'ouvrirent, pour laiſſer couler une matière, qui par des gouffres continus étoit verſée de ce grand réſervoir juſques dans leur ſein. Selon les calculs de notre Auteur ce ſeroit ſuppoſer une caverne, un canal ſouterrein de plus de 16688. palmes de Naples en longueur (5); & pourquoi recourir à cette ſuppoſition pour expliquer l'éruption d'un ou de pluſieurs Volcans, dans un ſol tout compoſé de matières inflammables des plus actives; matières qu'une infinité de cauſes de longue main préparées ont pu mettre en action. C'eſt ainſi que dans ces mêmes Can-

(5) Cinq pieds de Paris ſont à peu près ſix palmes de Naples.

Cantons, d'autres Montagnes & d'autres Collines ſe ſont autrefois formées, ſelon la tradition qui y eſt généralement reçue. C'eſt probablement de la ſorte que l'écueil de *Rovigliano*, s'eſt élevé à deux pas de-là, du fond de la Mer où on le voit aujourd'hui. Le Traité de M *Raspe*, dont nous donnâmes il y a quelque temps l'analyſe (6), pourroit fournir à M. DE BOTTIS bien des faits pour confirmer ſon ſentiment.

(6) *Bibl. des Sc.* T. XXI. 1e. Partie. *pag.* 47.

ARTICLE NEUVIEME.

HISTOIRE DE L'IRLANDE ANCIENNE ET MODERNE, tirée des Monumens les plus authentiques &c.

TOME TROISIEME.

CE Tome commence par le Chapitre XXI. de l'Ouvrage, & par le Règne d'Elizabeth, qui changea la face des affaires dans la Grande Bretagne, & trouva celles de l'Irlande dans le plus grand déſordre. Cette Reine a le malheur de déplaire beaucoup à notre Abbé; de-là vient ſans doute une certaine âcreté de ſtyle, qui ſe fait appercevoir pendant le cours de pluſieurs Chapitres. D'ailleurs ſon Hiſtoire

de ce Règne a besoin de correctifs; la partialité de l'Auteur l'a mené quelquefois à de mauvaises sources. Il n'est pas non plus toujours heureux dans le choix de ses détails; il s'étend sur des objets qui sont d'une stérilité extrême, & en omet quelquefois qui sont instructifs pour plus d'un ordre de gens.

Chapitre XXI. XXII. L'année après l'avenement d'Elizabeth à la Couronne d'Angleterre, le Comte de Sussex arriva en Irlande, en qualité de Député, avec 1360. hommes d'Infanterie & 320. hommes de Cavalerie, assembla le Parlement à Dublin, & y fit passer quantité d'actes tendans à l'établissement de la Réforme. Ceux qui avoient été faits touchant la Religion, pendant le Règne de Philippe & Marie furent révoqués; la jurisdiction, & la suprématie Ecclesiastique annexées à la Couronne, & toute autorité étrangère entièrement abolie. L'administration des Sacremens, la consécration des Prélats, & le culte public en général, furent règlés selon le Rit du Livre de la *Commune Prière* approuvé par Edouard VI. Il fut de plus décidé dans le même Parlement, qu'un sentiment ne seroit pas regardé comme hérétique à moins qu'il ne fut jugé tel par les Ecritures Saintes, les IV. premiers Conciles généraux, ou par un arrêt du Parlement. Notre Auteur croit, d'après *Wareus*, que ces Actes avoient trouvé de la résistance de la part

des

des Irlandois, puiſque le Député fut obligé de caſſer le Parlement. Il ſoutient, de plus, qu'ils ne furent pas rendus publics du vivant de la plupart de ceux qui avoient ſiégé dans ce Parlement, ni mis en exécution avec vigueur, qu'après la defaite de la fameuſe *Armada* Eſpagnole en 1588.

Le Comte de Suſſex après avoir paſſé quelques mois en Angleterre, retourne en Irlande en qualité de *Lord Lieutenant* ou Vice-Roi, avec de nouvelles inſtructions relatives aux meſures qu'il falloit prendre pour l'établiſſement de la Religion Proteſtante dans ce Royaume, & pour étouffer l'eſprit de ſédition & de révolte qui y regnoit. Les guerres inteſtines entre certaines grandes Maiſons allèrent toujours leur train. Sur-tout les vives conteſtations entre les Comtes d'Ormond, & de Desmond, dont le premier étoit attaché à la Cour d'Angleterre, tandis que l'autre favoriſoit les Irlandois mécontens, furent ſuivies d'une ſanglante bataille. Mais la Guerre ouverte faite par le fameux *Shane ô Neill* contre la Province Angloiſe & le Député, eſt l'objet le plus digne de nous arrêter dans ces deux Chapitres. Pluſieurs Prélats Irlandois ayant refuſé d'admettre les Rits & la Liturgie de l'Egliſe Anglicane, furent dépoſés par l'ordre de la Reine. Ce commencement de perſécution excita un grand nombre d'Irlandois Catholiques à ſe révolter ſous les auſpices de *Shane ô Neil*, que no-

notre Auteur entr'autres éloges magnifiques, appelle le *premier Héros de la Catholicité en Irlande.* Ce Héros de la Catholicité après avoir mis son Père en prison, assassiné son frère aîné pour s'emparer de son héritage, & commis d'autres horreurs que notre Abbé a la délicatesse de passer sous silence, leva l'étendard de la Rebellion contre Elizabeth, marcha dans la Province angloise & y fit une campagne heureuse. Craignant neanmoins les renforts qu'alloit obtenir le Comte de Suffex il passa en Angleterre, fit la paix avec la Reine à des conditions honnêtes, & saisit ensuite la premiere occasion qui se présenta, pour rompre ses engagemens & reprendre les armes. Notre Auteur tâche de justifier cette démarche de son Héros; mais ses efforts sont inutiles. Quoiqu'il en soit, *Shane ô Neil*, animé d'un côté par l'ambition, & de l'autre par les Ennemis des Anglois en Irlande, ne garde aucune mesure avec Elizabeth. A la tête de huit mille hommes il porte ses armes dans la Province Angloise, fait des siéges, ravage des terres, & se rend redoutable au Gouvernement Anglois. La Reine qu'il avoit trompée en scélérat à plusieurs reprises, tâche encore une fois de se l'attacher par des bienfaits. Elle lui offre les titres de Comte de Tyrone &c. & voici sa réponse aux Commissionaires qui lui portèrent cette offre, „ Si Elizabeth votre Maîtresse

„ est

„ eſt Reine, je ſuis *ô Neill*, Roi d'Ulto-
„ nie; je n'ai jamais fait la paix avec elle
„ ſans y avoir été ſollicité de ſa part. Je
„ n'ambitionne pas un titre auſſi bas que
„ celui de Comte; mon ſang & ma naiſ-
„ ſance me mettent au deſſus de ce ti-
„ tre; — Mes ancêtres ont été Rois
„ d'Ultonie; j'ai gagné ce Royaume par
„ l'Epée & je le conſerverai avec l'Epée".

Ce langage ſuffiſoit pour convaincre le Gouvernement Anglois, qu'il étoit néceſſaire d'employer la force contre *ô Neill*. Celui-ci étant auſſi en guerre avec certains Seigneurs du Pays, la Reine donna des ſecours à ces derniers, enſorte que ce Rebelle, ou, dans le ſtyle de notre Auteur, ce Héros, pouſſé, d'un côté par ſes compatriotes, & de l'autre par le Député, alla chercher un aſyle chez les Ecoſſois qui étoient campés au nord d'Irlande. Il ne pouvoit guère s'adreſſer plus mal; car les Ecoſſois, ſoit pour venger les injures atroces qu'ils en avoient reçues, ſoit dans l'eſpérance d'une gratification de la part du Gouvernement Anglois, le poignardèrent ſans miſéricorde avec toute ſa ſuite & envoyèrent ſa tête au Député, qui la fit expoſer au bout d'une perche ſur le Château de Dublin. Les frais de cette guerre contre *ô Neill* montèrent, ſelon un calcul envoyé à la Reine, à 147, 400. Livres ſterling, ſans compter les taxes levées dans le pays; 3500. hommes des propres trou-

pes

pes d'Elizabeth y perdirent la vie, ſans parler des Irlandois & Ecoſſois qui avoient pris les armes contre lui.

Depuis la mort d'ô Neill qui arriva en 1567. la Religion Réformée commença à prendre racine en Irlande, & la Reine Elizabeth mit tout en œuvre pour l'étendre dans ce Royaume, en y établiſſant des Ecoles gratuites dirigées par des Proteſtans, en obligeant les Catholiques d'y envoyer leurs enfans, en envoyant dans cette Iſle des Prédicateurs habiles, & en ordonnant à toute ſorte de perſonnes tant Eccléſiaſtiques que Laïques, de reconnoître la primauté Eccleſiaſtique d'Eliſabeth, & de renoncer à l'obéiſſance du Pape. Ces demarches, que notre Auteur qualifie de Tyrannie, excitèrent une nouvelle rebellion, dont le chef fut *Jacques Fitz-Maurice*, couſin du Comte de Desmond. Les conféderés députèrent deux Evêques vers le Pape & le Roi d'Eſpagne pour demander du ſecours. Le premier (Pie V.) lança des *foudres brutes* contre Elizabeth, & la déclara, par une Bulle, privée de ſon Royaume; & le dernier ne répondit d'abord rien à cette demande. En attendant les hoſtilités ſont exercées de part & d'autre avec un acharnement horrible. Notre Abbé en fait un minutieux détail, & ne nous épargne pas la moindre circonſtance de cette guerre civile.

Ce fut dans cette époque & nommément

ment dans l'année 1572. que les caractères Irlandois pour l'impression, furent introduits en Irlande par *Nicolas Walsh* Chancelier de la Cathédrale de St. Patrice, & *Jean Kerne* Trésorier de la même Eglise.

XXIII. *Fitz Maurice*, qui après avoir ravagé les terres des Anglois avoit fait sa paix avec Elizabeth, sous condition que le Comte de Desmond & son frère seroient délivrés de leur prison, rompt ce Traité, & se laisse envoyer à Rome par le Comte de Desmond, pour consulter le Pape Gregoire XIII. sur les moyens de conserver le Papisme en Irlande; tandis que *Rory* ou *Roderick ô Morra* surprend & brûle dans la Lagénie un grand nombre de villes qui étoient au pouvoir des Anglois, pour venger ce que notre Auteur appelle la liberté de sa patrie contre les Ministres de la Reine. Le Pape reçoit *Fitz Maurice* avec distinction; nomme le Comte de Desmond, chef de cette *Sainte* ligue, qui s'étoit formée de nouveau contre les hérétiques Anglois; donne une somme considérable d'argent; & fait lever deux mille hommes dans les Etats de l'Eglise pour l'expédition d'Irlande, sous la conduite d'Hercule de Pise. Ce corps de troupes est embarqué sur une petite flotte, dont on donne le commandement à *Thomas Stuckley*, espèce d'avanturier, qui reçoit ordre de faire voile pour Lisbonne & d'y attendre *Fitz Maurice*, qui devoit s'y rendre par

par terre. Mais Stuckely trouvant à ſon arrivée dans ce port, Sebaſtien Roi de Portugal qui faiſoit un armement conſidérable pour la guerre d'Afrique, ſe joint à ce Prince. Fitz-Maurice retourne en Irlande avec une petite armée d'environ 800. hommes & perd la vie dans une eſcarmouche. Il a pour ſucceſſeur dans le commandement de l'armée le Chevalier *Jean Desmond*, frère du Comte de ce nom; ce Comte lui même lève le maſque, eſt déclaré traître, & après avoir ſoutenu la guerre contre le Comte d'Ormond, Général de la Reine, pendant quelques années, dont nous épargnons aux Lecteurs les évenemens ſanglans, il ſe trouve ſans ſecours & abandonné de tout le monde. Il ſe retire dans une petite maiſon au milieu d'un bois, où ſes ennemis le ſurprennent, & lui tranchent la tête. Ses vaſtes Domaines, dont le revenu ſurpaſſoit alors quatre cens mille écus d'or (1), furent diſtribués aux Anglois & au Comte d'Ormond qui en eut la meilleure partie.

La

(1) Dans le Chapitre ſuivant notre Auteur parlant des domaines du Comte de Desmond, leur fait produire ſeulement ſept mille Livres Sterling de revenu annuel. Pour concilier ces deux évaluations il faudroit ſuppoſer, que dans l'une il eſt queſtion de la valeur totale, & dans l'autre du revenu annuel. Au reſte c'eſt à M. l'Abbé à revoir ſes calculs.

La Réforme de l'Egliſe Anglicane fut troublée en ce temps (vers 1580.), par l'arrivée d'une troupe de fanatiques Hollandois en ce Royaume. Ils ſe donnoient le nom faſtueux de la *famille d'amour*. Ils faiſoient traduire en Anglois pluſieurs Volumes, qui contenoient leurs dogmes, & les publioient ſous les titres d'*Evangile du Royaume*, de *Sentences Dominicales*, de *Prophétie de l'Eſprit d'amour* & autres ſemblables.

XXIV. A meſure que les Anglois & les Proteſtans en Irlande devenoient plus puiſſans, les Catholiques ſe donnoient des mouvemens nouveaux pour la conſervation de leur foi. Pour cet effet ils firent des établiſſemens dans les pays Catholiques pour l'éducation de la Jeuneſſe; tel fut l'établiſſement de Douay, fondé en 1596, par les ſoins d'un Prêtre nommé *Cuſack*, qui contribua auſſi à ceux de Lille, d'Anvers & de Tournai qui ſubſiſtent encore. Notre Auteur fait ici une longue énumeration des Colléges que les Irlandois ont en France, en Italie, en Eſpagne, en Portugal & en Allemagne. Ces établiſſemens ne manquèrent pas d'attirer l'attention de la Cour, comme dangereux au Gouvernement & oppoſés à la réforme faite dans la Religion. Pour remédier à ce mal, on publia un Edit, par lequel il étoit ordonné à tous ceux qui avoient leurs enfans ou pupilles en pays étranger, de les rappeller dans quatre mois. Par le mê-

me Edit il étoit défendu à toutes ſortes de perſonnes, de recevoir dans leurs maiſons de ces Séminariſtes & Jéſuites, ſous peine d'être regardés comme fauteurs de rebellion & punis ſelon les loix du Royaume. Cet Edit fut ſuivi d'actes de rigueur contre les Irlandois Catholiques, que notre Auteur exagère avec ſa partialité ordinaire, & qu'il repréſente toujours comme une perſécution religieuſe, parce qu'il ne peut jamais ſe réſoudre à conſidérer ce Peuple comme dans un état de rebellion, contre une Princeſſe qui ſe regardoit comme leur légitime Souveraine. On n'a pourtant qu'à jetter les yeux ſur la nouvelle guerre qui éclata en 1588, qui fut nommée la guerre de Tyrone, parce que le Comte de ce nom en étoit le Chef, & que notre Auteur appelle expreſſément une guerre de religion, pour voir comment il confond les choſes. Dans cette longue & ſanglante guerre, il paroit par le récit de l'Auteur lui même, que plus de vingt maiſons Catholiques de la plus grande diſtinction prirent & ſoutinrent fermement le parti de la Reine, ce qui ſeroit incroyable, ſi cette guerre eût été purement & ſimplement une guerre religieuſe. La Religion fut à la verité ſouvent le prétexte dont la rebellion ſe couvrit, & les Papes attiſoient le feu de la diſcorde civile pour arrêter le progrès de la Réformation dans un pays, qui avoit porté avec un aveugle-

glement distingué le joug de leur Tyrannie.

Cette guerre de Tyrone occupe le XXV. Chapitre & les sept suivans de cette Histoire. On y voit d'abord le fond qu'il y a à faire sur les portraits qui sortent du pinceau de notre Auteur. *Hughes ò Neil*, Comte de Tyrone, étoit, selon lui, non seulement un des premiers Seigneurs d'Irlande, du côté de l'extraction & de la fortune, mais en qualité de bon citoyen il les surpassoit tous.

Qu'on jette cependant les yeux sur l'Histoire d'Irlande du Chevalier *Cox*, d'où notre Auteur a tiré la plupart des faits qu'il raconte à sa façon, & qu'il copie mot pour mot en bien des endroits; & l'on verra dans la conduite de Tyrone pendant cette guerre de 15. ans, une suite non interrompue des perfidies les plus noires, & une ame atroce sur laquelle ni sermens, ni bienfaits ne pouvoient rien. Notre Abbé se trouve obligé, malgré lui, de raconter des traits frappans de sa perfidie & de son ingratitude contre la Reine Elizabeth qui l'avoit comblé des biens & d'honneurs; mais il appelle tout cela agir en politique, & on est assez accoutumé à entendre des Ecrivains de sa trempe, donner des titres plausibles à des procédés énormes, quand ils ont pour but la gloire du Pontife Romain, & le maintien de son autorité.

Les Catholiques rebelles d'Irlande, furent animés dans cette nouvelle révolte par les Brefs & Lettres de *Clement VIII*, qui, avec une *Sainte* ardeur, souffloit le feu de cette guerre sanglante. Ils furent secourus par les Espagnols, & par le Roi d'Ecosse, ce Pédant qui deshonora ensuite le Trône d'Angleterre sous le titre de Jacques I. Tout cela prolongea les troubles & les malheurs de cette Nation, jusqu'à la mort d'Elizabeth, que Tyrone, ô Donnel, & d'autres Chefs des Rebelles Irlandois allèrent en Angleterre, & se soumirent à Jacques I, & c'est ici l'époque de l'entière réduction de l'Irlande sous la domination de l'Angleterre.

Notre Auteur, dont le style est toujours aigre quand il parle des Anglois & des Protestans, a l'air embarrassé, quand en racontant la mort d'Elizabeth, il se trouve obligé de faire son portrait. Ne pouvant pas cacher les beaux traits qui doivent y entrer si on le tire d'après nature, il s'étend avec une complaisance singulière sur les infirmités & les défauts de cette grande Princesse, & *pour exposer* (ce sont ses termes) *dans un plus grand jour le caractère jaloux & cruel d'Elizabeth*, il donne un extrait ennuyeux, déplacé & infidèle de l'Histoire tragique de la Reine Marie d'Ecosse.

Ce Volume est terminé par un *Précis de*

de l'Hiſtoire des Quatre Stuart ſur le Trône Britannique. Ce Précis n'occupe que 164. pages, auſſi eſt-il néceſſairement très ſuperficiel, & il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'eût d'autre défaut que celui-là. Il faut avouer qu'il y a du neuf dans ce morceau. Nous y apprenons entr'autres que l'exécrable complot connu ſous le nom de *Conſpiration des poudres*, & qui avoit pour but de faire ſauter à la fois, le Roi & ſon Parlement, avoit été conçu par les Puritains, dont les principes étoient oppoſés au Gouvernement Monarchique. Jamais ſurpriſe n'a égalé la notre en liſant ceci; après une aſſertion pareille, on ne doit plus être étonné de rien, & ſi quelque Prêtre Irlandois écrivant un jour l'Hiſtoire de France, trouve à propos d'affirmer, que le Maſſacre de la St. Barthelemi fut conçu par les Proteſtans, on ſera tenté de croire qu'il a lu l'Ouvrage, & reçu une portion conſidérable de l'eſprit de notre ingénieux Hiſtorien.

M. *Hume* ſe trouve enſuite dans le chemin de notre Abbé, pour avoir dit, que ce n'étoit pas ſans fondement que Jacques I vantoit l'adminiſtration d'Irlande comme ſon chef-d'œuvre, & qu'il avoit introduit l'agriculture, les arts utiles, l'humanité & la juſtice parmi un peuple, qui *avoit toujours été enſeveli juſqu'alors dans la plus profonde barbarie.* M. MACGEOGHEGAN répond très foiblement au célèbre Ecrivain Ecoſſois ſur tous ces articles, excepté le

dernier. Il prouve assez bien que l'Irlande n'a pas été *toujours* enfoncée dans l'ignorance & dans la barbarie, que dans les cinq, six, sept & huitième siècles la Littérature étoit cultivée dans cette Nation avec un succès extraordinaire, que les Anglo-Saxons y alloient dans ces temps, pour acquérir les belles connoissances, & que, comme le dit Usserius, l'Irlande remportoit alors la palme sur les autres Nations de l'Europe dans la culture des Lettres. Voilà, à quelques petits faits près, tout ce que nous apprenons des affaires d'Irlande sous Jacques I.

L'etat de cette Nation sous Charles I., est présenté par notre Auteur sous un faux point de vue d'un bout à l'autre de sa narration. Ne pouvant pas dissimuler les horreurs inouies du Massacre que les Catholiques de ce Royaume firent des Protestans en 1641., il s'efforce de faire croire que ces derniers y avoient donné occasion & que même ils y eurent leur part; voici ses paroles: *Le Massacre arrivé en Irlande fut un des plus cruels & un des plus barbares, dont on ait oui parler chez aucune Nation Chrétienne, tant par sa durée que par l'acharnement des* DEUX PEUPLES, *qui en* FURENT LES CRUELS ACTEURS. Il faut avoir perdu toute honte pour parler de la sorte d'un fait, dont le principe, les énormités, & les Acteurs sont si connus & si constatés. Le récit de ce Massacre donné

par

par M. *Hume*, eſt auſſi fidèle & exact, que touchant & énergique; il eſt puiſé dans les ſources les plus authentiques, & tous les efforts que notre Abbé fait pour l'invalider, ſont d'une foibleſſe extrême. Quelques Auteurs font monter le nombre des Proteſtans maſſacrés pendant la durée de cet horrible carnage, à trois cent mille, ce que notre Auteur regarde comme une exagération ridicule; pour lui il réduit ce nombre à trois mille, réduction qui mérite au moins une pareille qualification, puisqu'il y a du ridicule dans tous les extrêmes (2). Mais

(2) Ce Maſſacre dont le plan infernal avoit été formé avec le plus grand ſecret, commença au mois d'Octobre, & au jour de St. Ignace. On a diſputé beaucoup ſur le nombre des Proteſtans qui y périrent. Cette diſpute a été renouvellée depuis peu à l'occaſion d'une Note compoſée par les Traducteurs Anglois, qui défigurent actuellement les Oeuvres de M. *de Voltaire* à Londres. Dans cette Note qui décèle ou une ignorance impardonnable, ou une mauvaiſe foi étrange on réduit à un dixième le calcul de cet Hiſtorien, qui, ainſi que M. *Hume*, fait monter le nombre des Proteſtans qui perdirent la vie dans ce Maſſacre à quarante mille, & cette réduction eſt hardiment donnée au public ſans l'appui d'aucune autorité. Mais ſans en appeller à une nuée de témoins, qui montrent que le calcul de ces célèbres Ecrivains eſt encore trop modique, nous nous contenterons de deux témoignages dont l'un eſt très reſpectable, tandis que

Mais ce qui eſt romaneſque & ridicule au delà de toute expreſſion, c'eſt que M. l'Abbé va juſqu'à ſoutenir qu'il y eut ſix fois plus

l'autre ne ſauroit être ſuſpect. Le premier ſe trouve dans une Brochure bien remarquable qui a pour titre: *Déclaration des Communes aſſemblés en Parlement, ſur l'origine & le progrès de la grande Rebellion en Irlande, publiée par l'ordre de la Chambre des Communes le 25 Juillet 1643. & imprimée in 4to à Londres chez Edouard Husbands.* Dans ce Document reſpectable, où la Reine Epouſe de Charles I. & ſes Prêtres ſont conſidérés comme les premiers moteurs de cet affreux ſoulevement, le nombre des Proteſtans maſſacrés eſt eſtimé à 150 000. & au delà. Le ſecond temoignage eſt celui d'un Jéſuite Irlandois nommé *Mahony*, qui, dans un Livre adreſſé à ſes compatriotes & imprimé à Lisbonne ſous le titre de Francfort en 1645, affirme que le nombre fut encore plus grand, & exhorte ſes frères à achever ce bel Ouvrage, en égorgeant tout ce qui porte le nom Proteſtant. Voyez un Ouvrage publié à Londres par M. *Harris* en 1752. ſous le titre de *Fiction unmasked* c. à d. *Le menſonge démaſqué.*

La raiſon pourquoi le nombre des Proteſtans maſſacrés eſt eſtimé diverſement par différens Auteurs, c'eſt que les uns ne comprennent dans leur calcul que les premiers mois de ce maſſacre, dans leſquels le carnage fut le plus terrible; au lieu que d'autres y comprennent l'eſpace d'une année, & le Jeſuite *Mahony* parle de quatre ans dans le Livre édifiant que nous avons cité ci deſſus. Quand M. *Hume* compte 40 000, il n'a certainement en vue que les premiers mois de cette horrible Rebellion.

plus de Catholiques que de Proteſtans maſſacrés à cette occaſion. Il cite Milord *Caſtlehaven* pour invalider le récit du Chevalier *Jean Temple*, qui fait monter à 150,000 le nombre des Proteſtans qui périrent dans l'eſpace de deux mois que ce Maſſacre dura. Mais il ne cite pas les Mémoires de ce Lord, quand il eſt queſtion de la ſource & de l'origine de cet horrible maſſacre. M. *Hume* dit qu'il fut commis par les Irlandois ſur les Proteſtans *ſans offenſe, ſans injure, ſans cauſe de la part des derniers.* Notre Abbé ſe récrie contre cette aſſertion, & ſe bat les flancs pour trouver quelque prétexte à cette révolte. Mais qu'il nous ſoit permis de le renvoyer à Milord *Caſtlehaven*, qui, bien que Papiſte lui-même, a la bonne-foi de s'exprimer au ſujet de cette exécrable Rebellion de la manière ſuivante: *Toute l'eau que renferme l'Océan, ne ſuffiroit pas pour effacer le crime de ces Rebelles, qui commencèrent cette ſanglante rebellion dans un tems de paix profonde, & ſans la moindre occaſion donnée* (3). Le même Seigneur avoue que cette conſpiration avoit pour objet l'extirpation entière des Proteſtans, & vu les circonſtances de ce temps-là, elle n'en pouvoit pas avoir d'autres. Les Catholiques n'avoient jamais depuis la

(3) Voyez les *Memoirs of Caſtle Haven*, *Epiſt.* I.

la Réformation joui d'autant de liberté & d'indulgence, que dans ce même temps où une ſuperſtition ſanguinaire les arma contre leurs compatriotes. Ils vivoient ſous un Roi qui les traitoit avec douceur, & ſous une Reine Papiſte qui leur fit ſentir dans plus d'une occaſion ſon attachement pour eux; ils avoient le libre exercice de leur Religion, & rempliſſoient même des poſtes civils, ſans prêter le Serment par lequel on reconnoit le Roi comme le Chef de l'Egliſe. On ne comprend donc pas que notre Abbé aît eu le courage d'alléguer comme un prétexte pour ce Maſſacre, " „ que les Catholiques d'Irlande ſe voyoient „ à la veille d'être forcés ou de renon„ cer à leur Religion, ou d'abandonner leur „ Patrie ".

Nous ne nous étendrons pas ſur la confédération des Catholiques, qui ſe fit en 1642, l'année même après le maſſacre, qui eut la ſanction de l'Egliſe & n'en fut cependant pas moins une rebellion, cruelle dans ſes principes & déplorable dans ſes effets, malgré les couleurs ſpécieuſes ſous leſquelles notre Auteur s'efforce à la repréſenter. Les membres de cette fameuſe confédération, profitant des troubles qui s'étoient élevés en Angleterre entre Charles I. & ſon Parlement érigèrent un Conſeil ſuprême, revêtu d'autorité pour gouverner les confédérés. Ce Conſeil fut former ſur le modèle d'un Parlement, mais

ſans

ſans diſtinction de Chambres; on y fit des Loix, on y nomma des Généraux pour commander les Rebelles, & des Ambaſſadeurs pour ſolliciter les ſecours de la France, de l'Eſpagne, & de Rome, qui leur envoyèrent des Miniſtres, du moins pour reconnoître leur autorité. Notre Auteur prétend que ces confédérés ne faiſoient la guerre que contre les Parlementaires d'Irlande, c'eſt à dire, contre les ennemis du Roi; mais la vérité eſt qu'ils en vouloient, à tout ce qui portoit le nom Proteſtant. Le Roi déſavoua la conduite de ces Rebelles; il envoya le Marquis d'Ormond, pour faire la paix avec eux; ce Vice-Roi n'y réuſſit pas d'abord. Le parti Proteſtant déſapprouva les conditions propoſées par le Roi, qui vouloit la paix à tout prix pour tirer des ſecours des Irlandois contre ſon Parlement. Le Parlement de ſon côté ſoutint les Proteſtans, mais trop foiblement pour éteindre efficacement cette guerre civile. Ainſi les troubles continuèrent, juſqu'à ce que *Cromwell* paſſa en Irlande après la mort de Charles I. Les choſes alors étoient dans le plus grand déſordre. L'armée Royale s'unit avec celle des confédérés par un Traité de Paix, contre lequel le Nonce du Pape proteſta. Une nouvelle confédération fomentée par ce Nonce, mit ſur pied une armée pour maintenir le Papiſme. Les Presbytériens Ecoſ-

Ecoſſois & Anglois avoient auſſi une armée; mais ils étoient tellement diviſés qu'ils ne pouvoient jamais agir de concert. L'armée du Parlement commandée par Cromwel, triompha de tous ces corps ſéparés, éteignit la Rebellion en Irlande, & delà vinrent ces confiſcations des terres des Rebelles Irlandois, en faveur des Proteſtans, qui font tant gémir notre Auteur & les autres Partiſans du Papiſme.

Charles II. rétabli ſur le Trône fit renaître pour quelque temps les eſpérances des Papiſtes. Il parut d'abord diſpoſé à leur accorder une protection diſtinguée & à dépouiller les Proteſtans en leur faveur; Clarendon, dit notre Auteur, lui fit peu à peu changer d'avis pour prendre un parti tout contraire. La Déclaration du Roi pour l'Etabliſſement de l'Irlande, donnée le 30 de Novembre 1660 étoit, dans le doux langage de M. de MAC-GEOGHEGAN, l'établiſſement des rebelles, des régicides, des traitres, des ennemis de la patrie, des infames mercenaires, &c. Les Proteſtans à qui on aſſura des poſſeſſions en Irlande, étoient de trois ſortes: 1° Ceux qu'on nommoit Avanturiers; c'étoient les Marchands de Londres, qui fondés ſur le crédit des actes faits ſous Charles I. pour la réduction de l'Irlande, avoient avancé en 1641. des ſommes conſidérables ſur les terres de ce pays, dont l'acquêt leur coûtoit

très

très peu; 2°. Les Soldats de Cromwel, parmi lesquels douze Comtés furent partagés par manière d'Hypothèque, pour les arrérages qui leur étoient dus, sans que la propriété de ces terres leur fut confirmée par Lettres Patentes. Cette possession précaire porta plusieurs de ces nouveaux Seigneurs à vendre pour une bagatelle leurs prétentions, & par l'évenement les nouveaux acquéreurs s'en trouvèrent bien, ayant été confirmés à perpétuité dans la possession de ces terres par la déclaration du Roi. En 3e. lieu se présentèrent les Officiers qui avoient servi le Roi en Irlande, au nombre de 49 qui reçurent des gratifications considérables. Tout cela afflige notre Auteur, & il faut avouer que dans ce partage des terres, bien des Catholiques innocens furent assez maltraités & confondus trop souvent avec les plus coupables. Notre Abbé attribue ceci à l'indolence & à l'ingratitude de Charles II. & aux intrigues de *Clarendon*, qui prononçoit souvent en présence du Roi cette maxime: *Faites beaucoup de bien à vos ennemis, pour vos amis il ne vous feront pas de mal.* Il remarque cependant que ce Prince dédommagea les Catholiques du côté de la Religion, en suspendant l'exécution des Loix pénales, en donnant aux Pairs Papistes séance au Parlement, & en permettant aux Ecclésiastiques de cette Com-

Communion d'enſeigner publiquement les doctrines de l'Egliſe Romaine.

L'Auteur paſſe avec une dextérité merveilleuſe ſur les procédés barbares & tyranniques de Jacques II. envers les Proteſtans d'Irlande, pendant les quatre années d'un Règne qui ne préſente au lecteur indigné qu'un tas d'horreurs. Ces quatre années n'occupent pas un quart de page dans le récit de M. MACGEOGHEGAN. Il ſe contente de nous dire que „ la Religion „ Catholique commença alors à ſe montrer à découvert, que les Prêtres & les „ Religieux parurent en public avec l'habit de leur état, que les anciens propriétaires ſe mirent en poſſeſſion de leurs „ Domaines, & que les Catholiques partagèrent avec les Proteſtans les charges publiques du Royaume". Pour ſuppléer à ce que notre Auteur a omis à deſſein, on n'a qu'à jetter les yeux ſur un Livre écrit par le célèbre Archevêque *King*, dans lequel il eſt queſtion de l'état des Proteſtans en Irlande ſous le Gouvernement de *Jaques* II (6), & là on verra les proſcriptions de Sylla

(6) Ce Livre (dont le reſpectable Auteur vécut dans ces temps & fut témoin de ce qu'il raconte), a pour titre, *The State of the Proteſtants in Ireland under the late King James's Gouvernment, in which their carriage towards him is juſtified, and the abſolute neceſſity of their endeavouring to be freed from his Government &c. is demonſtrated.*

Sylla & les cruautés de Néron surpassées par cet indigne Monarque. Notre Auteur ne dit pas un mot de tout cela ; il termine son Histoire par une relation imparfaite & peu fidèle de cette guerre d'Irlande, qui ruina les affaires de Jaques, & fit renaître la liberté & le bonheur dans les Iles Britanniques.

ARTICLE DIXIEME.

LETTRE aux Auteurs de la Bibliothèque des Sciences & des Beaux Arts.

MESSIEURS,

PErmettez moi de recourir à votre Journal, pour le redressement d'une inexactitude que je viens de rencontrer dans le *Journal des Savans*, Mois de Février, 1764. Edit. d'Amsterdam p. 310. Il s'agit de la Dissertation de M. *Michaëlis*, Professeur de Göttingue, à laquelle l'Académie Royale de Prusse a donné le prix en 1759. sur la Question *de l'influence des opinions sur le langage & du langage sur les opinions.* Mrs. les Journalistes disent „ que l'Ouvrage de „ M. *Michaëlis*, couronné par l'Académie

„ de

„ de Berlin, ne jouiſſoit pas dans l'Europe „ de toute la réputation qu'il méritoit, par- „ ce que, *contre l'uſage*, il n'avoit été pu- „ blié qu'en Allemand". Ces idées & ces expreſſions ſont empruntées de la Préface de l'Editeur, où je me ſouviens de les avoir vues quand l'Ouvrage a paru. J'en ſentis dès lors l'inexactitude, ou même l'infidélité; mais comme je ſuis très éloigné de relever tout ce qui mériteroit de l'être, lors même que je m'y trouve intéreſſé, j'avois laiſſé paſſer tranquillement cette aſſertion. A préſent que je la retrouve dans un Journal fort répandu, je ne puis me diſpenſer de la combatre, parce qu'il ſembleroit qu'il y aît eu du deſſein & de la partialité, dans la prétendue infraction de l'uſage commiſe à l'égard de la Diſſertation de M. *Michaëlis*. Cet uſage n'exiſte point, MESSIEURS, je veux dire celui de traduire la Diſſertation qui remporte le prix de notre Académie; & vous voudriez bien m'en croire ſur ma parole, quand je me bornerois à vous aſſurer que l'Académie, pendant la Préſidence de Mr. *de Maupertuis*, de laquelle ſont émanés tous les Règlemens en vigueur, ni depuis, n'a jamais rien ſtatué au ſujet de la traduction des Pièces couronnées. Ceux qui voudront produire la preuve du contraire, me démentiront; mais c'eſt ce que je ne crains point. Cependant, MESSIEURS, par ſurabondance de droit, je vais faire paſ-

passer sous vos yeux toutes ces pièces, & la manière dont elles ont été imprimées. Comme cela tient à l'Histoire de la Littérature, vos Lecteurs seront peut-être bien aises de trouver ici ce détail.

I. *Sur l'Electricité.* Le prix fut adjugé en 1745. à une Dissertation Allemande de M. *Waitz*, Conseiller à Cassel, & l'Original fut imprimé sans traduction.

II. *Sur la cause générale des Vents.* M. d'Alembert remporta le prix en 1746. & sa Dissertation étoit en François.

III. *Sur les Monades.* M. *de Justi* remporta le prix en 1747. Je ne traduisis point son Mémoire Allemand, mais un de Mrs. les Académiciens, (Mr. *Sack*, premier Prédicateur de la Cour,) voulut bien prendre cette peine par un acte de pure complaisance dont je dirai tout à l'heure la raison.

IV. *Sur les progrès des Armes Romaines en Allemagne.* Le prix fut décerné en 1748. à M. *Fein*, Pasteur à Hameln. Son Ecrit étoit en Allemand, & fut traduit, je ne puis me rappeller positivement par qui, mais, à ce qu'il me semble, par feu M. *Pelloutier*. Ces Traductions de l'Allemand, pour venir au fait, avoient pour but d'obliger M. *de Maupertuis*, qui n'entendoit pas cette Langue. Mais cela n'a jamais produit, ni loi, ni usage.

V. *Sur la Génération du Nitre.* M. *Pietsch*, Docteur en Médecine, eut le

prix en 1749. Il avoit écrit en Allemand, & je traduisis son Mémoire par la raison que je viens d'indiquer.

VI. *Sur la résistance des fluides.* M. *Adami*, Jurisconsulte d'Aurich, envoya une Dissertation Latine, qui fut couronnée en 1752. mais non traduite, toujours par la raison susdite.

VII. *Sur les événemens fortuits.* M. *Kaestner*, alors Professeur à Leipsig, à présent à Göttingue, eut le Prix. Son Ecrit étoit en Latin, & il en envoya lui-même une Traduction Françoise, qui fut imprimée avec l'Original en deux colonnes. La Pièce fut couronnée en 1751. Mais la Question de la précédente étoit d'une date antérieure, parce que le prix avoit été différé de deux ans.

VIII. *Sur les anciens habitans des Marches.* Le prix fut remporté en 1752. par M. *de Hertzberg*, alors jeune Savant de la plus grande espérance, aujourd'hui Ministre d'Etat & du Cabinet, & l'un des plus dignes de son rang. Sa Dissertation étoit en Allemand; & feu M. *de Beaufobre* le fils, Membre de l'Académie, la traduisit en François. Il seroit superflu d'en répéter la raison.

IX. *Sur le principe de l'action des muscles.* M. *le Cat*, célebre Professeur de Rouen eut le prix en 1753. Son Mémoire étoit en François.

X.

X. *Sur l'Optimisme.* M. *Reinhard*, Conseiller de Justice de Monseigneur le Duc de Mecklenbourg-Strélitz, envoya une Dissertation Françoise qui fut couronnée en 1755.

XI. *Sur le mouvement diurne de la Terre.* Le prix fut adjugé en 1756. au Père *Frisi*, Professeur à Pise. Sa Dissertation fut imprimée seule, en Latin, avec une Introduction Françoise de M. *Euler*, alors Astronome de l'Académie.

XII. *Sur l'influence réciproque du langage sur les opinions & des opinions sur le langage.* Nous voici à l'Ecrit de M. *Michaëlis*, qui eut le prix en 1759. M. *Merian* y fit une très bonne Introduction; & comme il n'étoit plus question de M. *de Maupertuis*, il ne fut plus question de traduire, parce qu'encore une fois il n'y a jamais eu, ni loi, ni usage à cet égard. L'air de reproche qui se trouve dans l'expression *contre l'usage* est donc très déplacé. J'honore le mérite de M. *Michaëlis*, & je fais beaucoup de cas de sa Dissertation; mais rien ne m'appellant à la traduire, je n'ai pu, ni voulu le faire.

Pour achever l'histoire de ces Dissertations victorieuses, je dirai qu'on vient d'achever l'impression de celle qui a été couronnée l'année dernière.

XIII. *Sur l'Evidence.* Le savant Juif *Moses* a remporté le prix. Son Mémoire est en Allemand, & n'a point été traduit.

On y a mis seulement une Introduction de M. *Mérian.*

On va encore imprimer tout de suite:

XIV. *Sur l'Ouie & le Son.* C'est un Mémoire Latin de M. le Docteur *Belz*, couronné aussi en 1763. parce que c'étoit un prix renvoyé. Il ne sera point traduit.

XV. *Sur l'ancienne Topographie de la Marche Electorale de Brandebourg.* Le prix a été adjugé en 1760. à M. le Pasteur *Buchholtz*, dont le Mémoire Allemand n'avoit pas encore été imprimé, à cause des troubles de la Guerre. Il ne sera point traduit.

J'ai pleinement justifié, MESSIEURS, à ce que je crois, ce que j'avois avancé, qu'il ne s'est rien passé *contre l'usage* dans la publication de l'Ecrit de M. *Michaëlis.* Mais, puisque c'est à l'occasion de cet estimable Savant que j'ai pris la plume, je joindrai à ma Lettre un morceau singulier qui achevera peut-être de vous la faire trouver intéressante. C'est un Mémoire de feu M. *des Vignoles* sur la mer Rouge, dont voici l'Original, par où vous verrez que ce célèbre Savant proposoit il y a près d'un siècle des Questions sur la Mer Rouge, qu'on pourra comparer avec celles qui ont été fournies par M. *Michaëlis* pour la docte mission envoyée sur les lieux par S. M. le Roi de Dannemarc. En liant ce morceau au contenu de ma Lettre, elle aura l'é-

l'étendue d'un des Articles ordinaires de votre Journal.

J'ai l'honneur d'être avec une considération infinie,

MESSIEURS,

Votre très humble & très obéissant Serviteur

BERLIN
Le 1. Mai
1764.

FORMEY.

MEMOIRE

touchant la Mer Rouge.

SI ce Mémoire tombe entre les mains de quelque curieux qui, se rencontrant en Egypte, souhaite d'aller au Mont de Sinaï ou en Arabie, en passant par Sués qui est à l'extrêmité de la Mer Rouge; Je le prie de faire les observations suivantes avec autant d'exactitude qu'il lui sera possible.

1. Tous les Ecrivains ne conviennent pas de la distance du Grand Caire, Capitale d'Egypte, à Sués. Il y en a qui ne comptent que 25. lieues; d'autres en mettent 40. &c, & ils ne marquent pas de quelle sorte de lieues ils parlent. Pour savoir la vérité avec assez de justesse & une peine médiocre,

ere, on aura soin de se pourvoir d'une bonne montre de poche, suivant laquelle chaque fois qu'on partira de quelque lieu, on prendra la peine de marquer au juste l'heure du départ; Et chaque fois que l'on s'arrêtera, ou pour coucher, ou pour repaître, ou pour quelque autre chose, on marquera de même, l'heure précise de l'arrivée, avec quelques Observations sur les voitures dont on se sera servi, sur la lenteur ou la vitesse dont on aura marché, le temps qu'il aura fait, la beauté ou la rudesse du chemin, & autres choses qui pourront ou retarder ou avancer la marche. Je juge, en gros, que du Caire à Suës il y a quatre journées ou 40. heures de chemin pour un homme à pied, suivant la manière de compter qui est en usage en divers endroits de France & d'Allemagne; [ce qui vaudroit précisément deux degrés, comme parlent les Géographes.]

2. Après qu'on aura fait plus de la moitié de ce chemin, on rencontrera des Montagnes qui durent jusqu'à la Mer Rouge, & entre lesquelles il faut passer. C'est ici qu'on commencera d'observer les choses plus soigneusement, en marquant aussi juste qu'on pourra, le commencement de ces Montagnes, leur éloignement du Caire, leur situation, leur forme, leur hauteur, &c.

3. D'abord que l'on sera entré dans ces Montagnes, on marchera deux heures durant

rant dans un grand Chemin large de 30. à 40. pas, qui eſt enfermé des deux côtés par des Montagnes droites & hautes. On marquera, de temps en temps, la largeur du chemin, aux endroits où il paroîtra le plus large & le plus étroit, comme auſſi ſa largeur la plus ordinaire, & la hauteur des Montagnes, ou à peu près. On marquera encore ſi le Chemin eſt uni ou raboteux, ſi des chariots chargés de bagage y pourroient paſſer facilement, & généralement les commodités ou les incommodités qu'on trouveroit en faiſant paſſer par là une Armée.

4. Ce Chemin étroit eſt ſuivi d'une grande Plaine, qui s'étend juſqu'à la Mer Rouge. Cette Plaine qui eſt fort droite, & qui a deux lieues de largeur ou environ, eſt terminée, d'un & d'autre côté, par des Montagnes qui rétreciſſent la Plaine à meſure qu'elles s'approchent de la Mer, où elles ſe terminent de même que la Plaine. Je ſouhaite d'être confirmé ou corrigé dans ce que je dis de cette Plaine, & d'en ſavoir au juſte la longueur, que je conjecture devoir être de 8. ou 10. heures de chemin.

5. Les Obſervations que je deſire plus particuliérement qu'on faſſe, doivent être faites ſur le bord de la Mer Rouge: & 1°. On examinera quelle eſt la largeur de la Mer vis-à-vis de la ſuſdite Plaine. Il y en a qui ont écrit qu'elle eſt de trois quarts

lieue ſeulement; ſelon d'autres elle doit avoir trois lieues ou environ. 2°. On dit que la Mer eſt là ſi peu profonde, qu'on voit clairement, comme dans une Fontaine, tout ce qu'il y a au fond, & que l'on y peut prendre ſans peine quantité de raretés qui ornent les Cabinets de nos Curieux. C'eſt pourquoi ſi l'on trouve par là des bateaux, on ſera bien de traverſer la Mer en cet endroit, car par ce moyen on évitera un fort long détour. Si on ne peut pas la traverſer, on tâchera de s'aller promener deſſus; & dans ces deux cas, on aura ſoin de jetter, de temps en temps, quelque ſonde pour ſavoir au juſte la profondeur de l'eau, & ſur-tout aux endroits où cette profondeur eſt plus grande. 3°. On obſervera diligemment le Flux & le Reflux de la Mer, en marquant le jour, l'heure, &, ſi l'on peut, la minute du commencement & de la fin de l'un & de l'autre, comme auſſi la plus grande hauteur & le plus grand abaiſſement de l'eau. Sur tout on tâchera de faire cette Obſervation dans la dernière juſteſſe & à pluſieurs fois, ſi l'on s'y trouve dans le temps d'un des équinoxes, ou de quelque Nouvelle-Lune ou Pleine-Lune, [ou deux ou trois jours après,] auquel temps on ſait que les marées ſont plus grandes. Enfin on prendra garde s'il ſouffle quelque vent, de quel côté & avec quelle force il ſouffle, & s'il favoriſe la marée ou lui eſt contraire. Au-

reſte,

reſte, en marquant le jour du Mois & de l'Année, il ne faut pas oublier de ſpécifier de quel ſtyle on ſe ſert, ſi c'eſt du Julien ou Vieux qui eſt en uſage parmi la plupart des Proteſtans de l'Europe, du Grégorien ou nouveau dont ſe ſert l'Egliſe Latine, du Grec, de l'Egire ou des Arabes, &c. & pour plus de ſûreté, on marquera le jour de la ſemaine.

6. Si l'on eſt contraint d'aller paſſer à Sués, il faudra tirer vers le Nord durant près d'une journée, ayant la Mer à la droite ou au Levant, & les Montagnes à la gauche ou au Couchant. On prendra garde au juſte quelle eſt la longueur de ce chemin, & combien les Montagnes ſont éloignées de la Mer: & en côtoyant ainſi la Mer, on verra ſi elle porte en ces lieux-là, des Vaiſſeaux ou de groſſes Barques, & ſi les Vaiſſeaux approchent fort près de Sués, ou s'ils s'en tiennent fort éloignés: car on aſſure qu'ils ne s'en approchent que d'une lieue, à cauſe que l'eau y eſt fort baſſe.

7. Sués eſt une petite Ville toute ruinée, où il y a fort peu de monde. Mais une bonne partie de ſes Habitans ſont Chrétiens Grecs. On pourra s'informer d'eux touchant la profondeur ordinaire de l'eau en ces endroits, la grandeur des marées, la largeur de la Mer; & on tâchera de faire quelque ſéjour en cette Ville, afin de

faire ces Observations avec plus de loisir & d'exactitude. Pour le moins il faudra savoir quelle est la largeur & la profondeur de la Mer vis-à-vis de Suès. Il y en a qui ne lui donnent qu'un quart de lieue ; mais d'autres lui en donnent bien davantage.

8. L'eau de la Mer Rouge s'étend dans la Plaine une lieue par de-là Suès ; mais ce n'est plus qu'un long Canal fort étroit qui sèche presque quand la Mer s'en retourne par le Reflux. C'est ce que j'ai lu : mais je desire d'en être mieux informé & de savoir quelle est la largeur & la profondeur ordinaire de cette espèce de Canal, & s'il seche tellement qu'on puisse le passer à pied sec.

9. Enfin parce que pour mesurer la profondeur de l'eau, il faut avoir quelque mesure certaine, on pourra se servir du *Dérab* du Caire, comme plus commun, ou de quelque Pied d'Europe, ou de quelque autre mesure arbitraire. Mais on ajoûtera aux susdites Observations un filet, un morceau de papier, ou quelque autre chose qui marque précisément la mesure dont on se sera servi ; & si l'on mesure la largeur de la Mer, celle de la Plaine, ou la hauteur des Montagnes, avec quelque instrument de Mathematique, on expliquera quelle sorte d'instrument c'est, & comment on aura fait les opérations.

Les Chrétiens qui liront ce Mémoire n'au-

n'auront pas de peine à deviner, que je veux rapporter ces choſes à la ſortie des Juifs hors d'Egypte. Ainſi je les conjure, par l'intérêt que nous avons à éclaircir les faits de l'Hiſtoire Sainte, qu'en cas que quelqu'un d'eux aille en Egypte, & qu'il faſſe le Voyage de la Mer Rouge, il prenne la peine d'exécuter de bonne foi & avec exactitude ce qui eſt contenu au dit Mémoire. D'autre part je conjure tous ceux qui auront quelque Copie de ce Mémoire, d'en donner d'autres Copies à ceux qu'ils connoîtront avoir envie de faire leſdits Voyages d'Egypte ou de la Mer Rouge, afin que par ce moyen ce Mémoire ſoit communiqué à pluſieurs perſonnes parmi leſquelles j'eſpère qu'il s'en trouvera quelqu'une qui ſera bien aiſe de l'exécuter. Pour porter les Savans ou les Curieux à prendre plus volontiers cette peine, je leur déclare, d'un côté, que je ne crois pas qu'ils pénètrent les principales vues que j'ai en ſouhaitant d'être éclairci ſur toutes ces choſes, [quoique, s'ils ont de la pénétration, ils puiſſent en deviner une partie par la lecture de ce Mémoire]; & de l'autre je leur promets que s'il y a quelqu'un qui veuille me faire part des Obſervations qu'il aura faites, en exécution de ce Mémoire, je lui communiquerai avec plaiſir toutes mes penſées, par rapport aux dites Obſervations, pourvu qu'il me faſſe connoî-

noître son nom & son habitation, & qu'il me donne une adresse sûre pour lui faire tenir mes Lettres. M. du Chail qui est le premier que je prends la liberté de charger de ce Mémoire, aura la bonté de s'en souvenir en particulier Cependant il pourra garder cet Original, qui lui servira d'assûrance que je prie Dieu pour l'heureux succès de ses Voyages, & que je suis son très-humble & très-obéissant Serviteur.

DES VIGNOLES St. Géniez.

A Halle en Saxe,
le Dimanche $\frac{8}{18}$ de Juillet
1688.

Ceux qui voudront m'écrire, mettront s'il leur plait, les Lettres qui seront pour moi dans une enveloppe sur laquelle l'on mettra l'une de ces trois adresses:

1. *A M. Jean Brousson, Banquier, à Marseille.*
2. *A M. Pierre Got, Banquier, à Amsterdam.*
3. *A M Jaques Claparède, Marchand, à Hambourg.*

Cette dernière est la plus commode [& la plus assurée] pour moi.

AR-

ARTICLE ONZIEME.

L'HOMME DE LETTRES. *Première Partie*, où l'on traite de la nature de l'Homme de Lettres, du principe fondamental de toutes les Sciences, de la culture des esprits, de l'utilité des Gens de Lettres, des récompenses Littéraires, &c. *Seconde Partie*, dans laquelle on examine particulièrement l'influence réciproque des Lettres sur le Gouvernement, & du Gouvernement sur les Lettres.

Quem te Deus esse
jussit & humanâ quâ parte locatus es
in te disce

Paris chez *Panckouke*, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise. 1764. *in* 12. *pp.* 348. pour les deux Parties.

CEt Ouvrage paroit depuis peu de semaines, & il ne fait que de nous parvenir

venir. Nous nous hâtons de l'annoncer parce qu'il nous paroît mériter singulièrement d'être connu, & comme nous ne doutons pas que la plupart de nos Lecteurs après avoir vu les morceaux que nous avons dessein de leur en présenter, ne s'empressent à acquérir le Livre même, nous avons cru ne devoir pas différer à le leur faire connoître. De long-temps il n'a rien paru de mieux pensé, de mieux écrit, de plus intéressant pour tous les Gens de Lettres, pour tous ceux qui aspirent à le devenir, pour tous ceux même qui ont seulement quelque goût pour la Littérature. Ce n'est pas que nous voulussions adopter toutes les idées de Mr. GARNIER, ni approuver tous les jugemens qu'il porte. Nous aurions quelques doutes à proposer sur quelques uns des endroits même que nous citerons; mais il nous reste si peu d'espace, que nous supprimerons toutes remarques & toutes critiques pour nous borner à transcrire, ce qui dans le fonds est le meilleur moyen de faire connoître un Ouvrage comme celui-ci.

CHAPITRE I. *Définition de l'Homme de Lettres.* „ Le nom d'*Homme de Lettres* n'est pas ancien; les Grecs & les Romains n'avoient aucun terme équivalent dans leur langue; ils appelloient Philosophes, Poëtes, Orateurs, Sophistes, Grammairiens ou Mathématiciens, ceux qui s'attachoient à une branche de Littéra-

tu-

ture particulière ; mais ils manquoient d'une dénomination générique, pour désigner un homme d'étude sans spécifier l'objet de ses travaux. Ce mot de *Philologue* répond à certains égards à celui d'*Homme de Lettres* : il y a cependant cette différence, que le premier ne s'appliquoit qu'à ceux qui avoient embrassé l'universalité des connoissances, au lieu que le dernier convient & à celui qui ne s'est attaché qu'à un genre de Littérature, & à celui qui en a cultivé plusieurs. Le nom *Litterator* étoit chez les Romains un terme de mépris, & désignoit un demi-Savant ".

„ Pour découvrir l'origine du mot d'*Homme des Lettres*, il ne faut pas remonter au delà du seizième siecle. L'Imprimerie ayant alors prodigieusement multiplié les exemplaires des bons Livres de l'antiquité, servit à répandre le goût de la lecture ; on fut attiré dans la carriere des Lettres par la facilité apparente qu'on avoit à s'instruire. On ne douta point qu'en étudiant les bons modeles, on ne parvint à les égaler : ce moyen suffit en effet à quelques génies heureux qui réussirent jusqu'à un certain point. D'autres, & c'étoit le plus grand nombre, ne songeant qu'à satisfaire leur curiosité, & ne se prescrivant aucun ordre dans leurs études, amasserent beaucoup de connoissances ; mais parce qu'ils avoient bien plus exercé leur mémoire que les autres facultés de leur

leur ame, ils ſe trouvèrent chargés de Science, & incapables d'en faire un uſage raiſonnable: comme ils n'étoient ni bons Poëtes, ni bons Orateurs, ni bons Grammairiens, ni bons Philoſophes, & que cependant aucun de ces genres ne leur étoit étranger, en leur chercha un nom auſſi vague que leur ſavoir, & ce nom fut celui d'Hommes de Lettres".

„ Si ce nom n'eût été l'attribut que de ceux dont on vient de parler, il auroit parfaitement répondu au *Litterator* des Romains, & ſeroit probablement devenu une injure; mais comme cette dénomination étoit modeſte en elle-même, & que les vrais Savans ne la dédaignèrent pas, l'uſage en étendit l'application à une certaine claſſe d'hommes qui firent de l'étude leur principale occupation, & elle devint, en un ſens, auſſi vague que celle d'homme d'épée & d'homme de robe". —

„ Le peuple, c'eſt-à-dire la multitude, confond l'Homme de Lettres avec l'Auteur. Comme le métier d'un maçon eſt de bâtir une maiſon, celui d'un tailleur de faire un habit, ils croient que le métier d'un Homme de Lettres eſt de faire un Livre; ils n'apperçoivent un Homme de Lettres qu'au travers d'une reliure. — Au contraire nos gens à la mode n'imaginent dans l'Homme de Lettres que l'homme amuſant & le beau diſeur. Ils

ne

ne peuvent concevoir que *la Fontaine* ne fût que ce qu'on appelle un bon-homme, & que le grand *Corneille* dans un cercle fût taciturne & embarrassé. — De toutes les professions celle d'Homme de Lettres a le moins exercé l'attention de nos Ecrivains : tandis qu'ils dictent des loix aux Magistrats, aux Guerriers, & aux Artistes; ils ont tellement négligé l'art de se connoître eux mêmes, qu'il n'y a peut-être aucun état sur lequel on ne trouvât des Traités plus complets que sur celui qui les intéressoit le plus & qu'ils devoient le mieux connoître. Personne ne s'est mis en peine d'en donner une définition exacte: Voilà cependant le point d'où il faut toujours partir, lorsqu'on se propose d'éclaircir une matière. " —

„ L'Homme de Lettres est *celui dont le principal emploi consiste à cultiver son esprit par l'étude, afin de se rendre meilleur & plus utile à la Société*, Mr. GARNIER développe & justifie cette définition dans le reste de ce Chapitre & dans quelques uns des Chapitres suivans.

CHAPITRE II. *De la culture générale de l'Esprit ou du principe qui unit toutes les Sciences.* Le but qu'on doit se proposer en cultivant l'esprit, c'est d'*épurer la raison*, & tous les genres de Littérature doivent concourir plus ou moins à produire ce grand effet. Rien de plus exact, de plus philosophique, de plus instructif que ce que no-

tre habile Auteur dit ſur ce ſujet. On voit qu'il a profondément réfléchi, d'après Socrate & Platon, dont il expoſe la doctrine avec beaucoup de clarté & de netteté, ſur le lien commun qui unit les différens genres de Littérature, qui les fait concourir à un but unique, qui n'en fait qu'une même famille pour ainſi dire. La *Dialectique* priſe dans le ſens de Platon, ſens bien plus étendu que celui que nous lui donnons d'ordinaire, eſt ſuivant Mr. GARNIER cette Science univerſelle, qui eſt l'organe & le fondement de tous les genres de Littérature & de Sciences. Auſſi étendue que la raiſon qu'elle épure, elle prend des noms différens ſuivant la nature des objets auxquels elle eſt appliquée.

1°. Appliquée aux premières opérations de l'eſprit, elle prend le nom de *Logique*. —

2°. Appliquée aux notions compoſées & abſtraites, on la nomme *Métaphyſique*. —

3°. Appliquée aux ſignes des idées, elle devient la *Grammaire*. —

4°. Appliquée aux actes de la volonté, elle forme la *Morale*. —

5°. Appliquée à l'examen des liens qui ont réuni les hommes en ſociétés, on la nomme *Politique*, ou Science du Gouvernement. —

6°. Appliquée aux moyens d'opérer la perſuaſion, on la nomme *Rhétorique*. —

7°. Appliquée au méchaniſme des paſſions, elle ſe traveſtit, & ſe dérobe à des yeux

yeux peu attentifs, & on la nomme *Poëſie*. (1) —

8°. Ap-

(1) Mr. GARNIER craint qu'on ne trouve étrange qu'il aſſigne la Dialectique pour fondement à la Poëſie, Art que bien des gens regardent comme ennemi de toute contrainte, & plutôt comme l'effet d'une inſpiration divine que comme le fruit de la réflexion. „ La Dialectique, *ſe.fait-il objecter*, apprend à définir l'objet dont on parle, à le diviſer exactement, à le conſidérer ſous ſes différens rapports pour découvrir la vérité, & ſur-tout à procéder avec ordre dans nos recherches. Or rien de plus oppoſé à l'eſprit de la Poëſie que cette marche ſcrupuleuſe & lente, rien de plus propre à éteindre le feu du génie & à refroidir l'imagination. Qui ne ſait que la Poëſie ſe nourrit de menſonges & de fables, qu'elle ſe vante de ſes écarts & de ſes hyperboles "? Ces objections, quelques frivoles qu'elles ſoient embarraſſent notre Auteur, & nous en ſommes ſurpris. A la vérité il y répond, & aſſez ſolidement à notre avis; mais il le fait d'un ton chancelant, il paroit lui reſter encore quelque doute, & ſur le tout il eſt aiſé de s'appercevoir qu'il eſt un peu prévenu contre la Poëſie & qu'il ne fait pas autrement cas des faveurs des Muſes. N'oublions pas d'avertir qu'il y a dans ce Chapitre une digreſſion, à laquelle on ne s'attendroit pas & qu'on lira cependant avec plaiſir. C'eſt à l'occaſion de l'*Ode*, Poëme dont la marche vive & les mouvemens impétueux ne paroiſſent avoir rien de commun avec la *Dialectique*. Mr. GARNIER montre fort bien que dans l'Ode même on doit trouver des liaiſons cachées, des liaiſons de génie qui échappent à l'œil

8°. Appliquée aux principes du goût, à découvrir la nature des Beaux Arts, à juger des Ouvrages d'esprit, ou bien à connoître les mœurs, les usages des différens Peuples, on la nomme *Critique* ou *Littérature*: Critique lorsqu'elle porte son jugement; Littérature lorsqu'elle s'occupe de la composition des Ouvrages de goût.

9°. Appliquée à la Science de la Nature, elle se nomme *Physique*, ou la Science des êtres naturels, tant esprits que corps.

Restent encore deux Genres de Littérature, qui occupent une place considérable dans les Lettres. Le premier, qui par lui-même ne mérite pas le nom de Science, consiste dans l'amas des matériaux, qui entrent dans la composition du Savant. Il comprend relativement à la connoissance de l'antiquité, l'étude des Langues, & l'érudition proprement dite, ou la connois-

sance

du vulgaire, mais que sait démêler un Littérateur attentif. Il en donne pour exemple une des Odes les plus obscures & les plus embarrassantes de Pindare. C'est la *seconde Pythique à Hiéron vainqueur à la course des chars.* Notre habile Critique en fait une Traduction fidèle, il l'explique ensuite & il tâche de montrer que cette Pièce qui paroissoit si pleine d'écarts, parce que les Scholiastes & tous les Interprètes sans exception l'avoient défigurée, peut être ramenée tout naturellement à l'unité de dessein la plus rigoureuse.

fance des faits, des temps, des lieux, des monumens &c. & relativement à l'étude de la Nature, la Nomenclature des plantes, l'Anatomie comparée, les Observations Aſtronomiques, les Expériences de Chymie.

L'autre genre de connoiſſances qui n'a pu entrer dans l'énumération précédente, c'eſt *l'Hiſtoire*. Ce genre n'eſt ni ſimple, ni formé immédiatement par la Dialectique; mais il eſt compoſé de pluſieurs autres Genres qu'il étoit néceſſaire de faire connoître auparavant. De ce nombre ſont la Critique, la Morale, la Politique, & la Rhétorique. Chacune de ces Sciences doit dominer dans l'Hiſtoire, ſuivant le genre d'Hiſtoire que l'on traite. Et comme toutes ces Sciences ne ſont que la Dialectique appliquée à des ſujets différens, l'Hiſtoire, ainſi que tous les autres genres, vient donc ſe réſoudre en la Dialectique; & par une conſéquence néceſſaire, elle appartient légitimement à la raiſon, & non à la mémoire, comme l'ont prétendu de célébres Ecrivains (2). „ Ils ſemblent, *dit Mr.* GARNIER, avoir confondu les matériaux de l'Hiſtoire même, ou l'art de l'Hiſtorien, c'eſt-à-dire, la toile & les couleurs, avec la peinture ou

(2) Bacon, & d'après lui les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique.

ou l'art du Peintre; les pierres, & la brique avec l'Architecture ou l'art de l'Architecte ".

De tout ce qui vient d'être dit, il réſulte que la Dialectique Platonicienne eſt l'inſtrument univerſel de la raiſon, le fondement & la baſe de tous les genres de Littérature & de Sciences. Elle doit donc être regardée comme un centre de réunion pour tous les Gens de Lettres; ils ſont tous frères, puis qu'ils ont une origine commune, & pour ainſi dire, la même mère. La diſtinction des Gens de Lettres en Orateurs, en Poëtes, en Grammairiens, en Philoſophes, en Théologiens, n'eſt que la diſtinction d'une même famille en pluſieurs branches.

CHAPITRE III. *De l'Eſprit, ou des diſpoſitions naturelles requiſes pour devenir Homme de Lettres.* Tous les Hommes ſans diſtinction étant doués eſſentiellement des mêmes facultés naturelles, du jugement, de la mémoire, de l'imagination & d'une raiſon capable d'être perfectionnée par la Dialectique Platonicienne; ils ont tous des diſpoſitions éloignées pour tous les genres de Littérature & de Sciences, & ils n'en eſt point pour lequel ils n'aient quelque aptitude. Mais d'un côté ces différentes qualités étant inégalement partagées dans les individus, puiſque l'un excelle par l'imagination, l'autre par le jugement, un troiſième par la mémoire; & d'un autre côté,

té, les différens genres de Littérature empruntant plus ou moins de secours de ces diverses facultés de l'ame; de là naissent les différentes dispositions que l'on remarque dans les hommes plutôt pour un genre que pour un autre — Le premier soin de ceux qui se destinent aux Lettres, doit donc être d'examiner attentivement quelle est leur faculté dominante, & à quel genre de Littérature ils sont naturellement propres: mais ce point est difficile à connoître. Tous les hommes sont sujets à se flatter sur cet article, & à se croire munis des plus brillantes qualités; une longue & malheureuse expérience suffit à peine pour leur faire ouvrir les yeux. Des Maîtres habiles qui se seroient long-temps occupés de la connoissance & du discernement des esprits, & qui appliqueroient leurs disciples dans un âge mûr aux différens genres de Littérature, pour lesquels ils se sentiroient le plus de penchant, seroient sans contredit les meilleurs juges de leurs talens respectifs. Telle étoit la pratique des Anciens — Mais depuis que nous avons substitué le commerce des Livres à celui des Maîtres, ce n'est plus qu'aux différentes impressions qui nous viennent de la lecture, que nous pouvons reconnoître notre goût & le genre de Littérature auquel nous sommes naturellement propres. On peut dire en général que les Ouvrages qui font sur nous l'impression la plus profonde, sont

les plus analogues à notre façon de sentir & de penser — Ceux qui nous saisissent, qui s'emparent de toutes les facultés de notre ame, qui en déploient l'activité naturelle, qui nous poursuivent, pour ainsi dire, jusques dans le sommeil & dans nos rêves, sont incontestablement ceux qui ont le plus de rapport avec la sorte d'esprit dont nous sommes pourvus, & auxquels par conséquent nous devons nous attacher par préférence & presque exclusivement — Comme la lecture d'un Ouvrage peut nous affecter de plusieurs manières, & exciter l'activité de notre esprit sur des objets totalement différens; il est nécessaire, pour éviter les mépriſes sur une matière aussi importante, de faire encore quelques observations. „ Je suppose que plusieurs de ceux qui se destinent aux Lettres ouvrent un Livre quelconque, les Poëmes d'Homère par exemple. Tous ceux à qui la nature a donné le goût du vrai & du beau, seront affectés de cette lecture; mais sur le plus grand nombre elle ne produira qu'une impression vague & une admiration stérile, qui n'excitera l'activité de l'ame sur aucun objet en particulier. Parmi les autres l'un portera son attention sur la beauté du style; il en admirera la noblesse, la rapidité, la simplicité majestueuse; il remarquera l'artifice & la vérité des harangues. L'autre voudra découvrir l'art du Poëte; il cherchera comment

d'un

d'un ſujet ſi ſimple & ſi ſtérile en apparence il a ſu tirer une ſi grande variété d'événemens ſurprenans & inattendus; avec quel art il mêle l'action au récit: comment il ſait ſe transformer en cent manières différentes, ſans ceſſer d'être le même; il diſtinguera l'action du Poëme d'avec les Epiſodes dont il eſt enrichi. Un troiſième ne ſe piquera que de bien entendre cet Auteur, il fixera la vraie ſignification des mots, il étudiera les uſages, la forme des habits & des armes; il voudra connoître tout ce qui regarde les principaux Acteurs, leur âge, leur patrie, leur famille &c. Un quatrième ſera ſurpris de ſe trouver au milieu d'une aſſemblée de Rois, égaux en naiſſance & ſoumis volontairement à un Chef; il examinera quels liens les tenoient réunis & quelle cauſe alluma entr'eux une diſcorde fatale; d'où une armée ſi nombreuſe pouvoit tirer ſa ſubſiſtance, quelles étoient les reſſources des deux partis, & quels étoient les principes de l'adminiſtration politique; enfin en quoi conſiſtoit le Droit des Gens. Un cinquième croira voir les paſſions perſonnifiées, & des préceptes de morale déguiſés ſous le voile de l'allégorie. Il obſervera avec le plus grand ſoin les malheurs qu'entraînent l'orgueil, la vengeance, la complaiſance aveugle des peres pour leurs enfans, l'ambition des Rois, les foibleſſes de l'amour &c. Un ſixième, le compas à

la main, demandera compte au Poëte de ſes hardieſſes, analyſera le ſentiment & traitera le merveilleux d'abſurde; tandis qu'un ſeptième plein d'enthouſiasme, ſe livrera tout entier aux paſſions dont le Poëte étoit agité lui même. Il verra la nature entière s'animer ſous ſon pinceau, & ſans pouvoir ſe rendre compte des mouvemens qu'il éprouve, il s'abandonnera au plaiſir d'admirer & de jouir. Le premier eſt un Orateur, le ſecond un Littérateur, le troiſième un Grammairien, le 4e. un Politique, le 5e. un Philoſophe, le 6e. un Géomètre, le 7e. un Poëte; ou du moins ils ont reçu de la nature chacun en particulier, les diſpoſitions requiſes pour réuſſir dans chacun de ces genres différens. Ils acheveront de s'en aſſurer en répétant la même épreuve ſur des Ouvrages d'une autre nature, & particulièrement ſur ceux qui ont le plus de réputation dans le genre pour lequel ils ſe ſentent le plus de goût, & en mettant eux mêmes la main à la plume: ils s'examineront, non ſeulement dans leurs lectures, mais encore dans les momens où l'ame débarraſſée de toute occupation & de toute inquiétude, retombe, pour ainſi dire, ſur elle même; ils tâcheront de la ſurprendre dans ces momens pour découvrir de quel coté ſon penchant l'entraîne, enfin ils étudieront juſqu'à leurs rêves; car dans un choix de cette importance, il n'y a rien

rien à négliger. Si après un ſcrupuleux examen ils ſont encore embarraſſés & ne ſavent à quoi ſe décider, c'eſt une marque ſenſible que la nature ne leur a donné aucune diſpoſition décidée pour les Lettres, ils les abandonneront s'ils ſont ſages, ou du moins ils n'y chercheront que leur amuſement & leur ſatisfaction particulière, ſans ambitionner la gloire de s'y diſtinguer. Si au contraire ils ont été aſſez heureux pour ſaiſir les indications de la nature, & pour s'aſſurer de la route qu'ils doivent tenir

Nunc animis opus, Æneæ, nunc pectore firmo.

C'eſt alors qu'il faut ſe remplir de courage & d'ardeur, & ſuivre opiniâtrément leur premier deſſein ſans porter leurs regards en arrière, ni ſe laiſſer détourner à droite ou à gauche. Ils doivent regarder comme autant de pièges dangereux ces dégoûts paſſagers, cet amour de la nouveauté & du changement, ces illuſions de l'amour propre qui nous perſuadent que nous pouvons tout entreprendre, en un mot tout ce qui tendroit à les rallentir dans leur courſe & à leur faire enfanter de nouveaux projets".

CHAPITRE IV. *Des Inſtrumens ou Organes propres à cultiver l'Eſprit.* Mr. GARNIER indique quatre moyens de cultiver l'Eſprit: un bon Maître, l'étude des Livres, la méditation

ditation, la compoſition. Sur tous ces chefs il dit d'excellentes choſes, & il en nous coûte beaucoup de les paſſer ſous ſilence; mais il faut abréger. Il y a cependant un morceau que nous ne pouvons nous réſoudre à omettre entièrement. En parlant de la méditation, notre habile Profeſſeur inſiſte ſur la néceſſité de la retraite. „ La diſſipation, *dit-il*, ne peut ſe concilier avec la profeſſion d'Homme de Lettres. Sa vie eſt une méditation continuelle, & la retraite eſt ſon élément — Deſcartes cachoit ſa retraite au ſein de la capitale, avec plus de précautions que n'en prennent ceux qui ſe dérobent aux pourſuites de leur créanciers; & quand il s'apperçut que tous ſes ſoins étoient inutiles, il prit le parti de s'expatrier pour aller vivre dans un miſérable hameau de la Hollande, à l'abri des viſites & des importuns — C'eſt dans la retraite que le génie & les talens ſupérieurs ſe déploient & qu'ils acquièrent une parfaite maturité. Quels Ecrivains ont mieux peint les hommes qu'*Euripide*, *Corneille* & *Molière*; cependant aucun des trois n'étoit ce qu'on appelle un homme répandu. En liſant la vie de ce dernier on peut voir avec quelle ardeur il ſoupiroit après la retraite, avec quelle ſatisfaction il ſe livroit à l'étude & ce qu'il lui en coûtoit pour s'en arracher ".

On demande pourquoi notre ſiècle ſi fécond en Ecrivains, compte ſi peu d'Hommes

mes de Lettres comparables à ceux du siècle de Louis XIV? Mr. GARNIER suppose que le fait est vrai; & il l'explique par le changement arrivé dans nos mœurs, & par la dissipation dans laquelle vivent aujourd'hui nos gens de Lettres. „Nos Prédécesseurs, *dit il*, concentrés dans leur cabinet ou dans un petit cercle de leurs pareils vivoient frugalement, veilloient tard & se levoient matin, faisoient une visite par semaine. De nos jours on est devenu moins sauvage, on veut vivre en société. Or pour vivre dans une société, il faut y plaire; pour y plaire, il faut ressembler à ceux qui la composent, c'est à dire se livrer aux mêmes goûts & aux mêmes passions. Examinons donc les principes qui unissent & qui font mouvoir la société ordinaire: l'amour, l'intrigue, la dissipation, le désoeuvrement, la jalousie; comment une ame en proie à ces tyrans trouveroit-elle le calme & la tranquillité nécessaires pour se livrer à la méditation? En perdant le goût de la retraite, on abandonne bientôt le soin de cultiver son esprit; & par une conséquence nécessaire, on cesse d'être véritablement Homme de Lettres pour devenir homme de société. On n'écrit plus; ou si ce gout reste encore, on n'écrit que sur des matières à la portée de la société dans laquelle on vit, & avec le ton qui y règne".

Il y a peut-être un peu d'exagération dans

dans tout cela: la supériorité des gens de Lettres du siècle de Louis XIV. sur ceux de celui-ci, n'est pas aussi décidée que notre Auteur le prétend. Quelques genres peuvent avoir perdu, mais d'autres ont inconteſtablement gagné. L'admiration que Mr. GARNIER a pour la génération précédente est sans doute fondée; mais elle ne devroit pas l'empêcher de rendre justice à ses contemporains, & pour ne rien dissimuler il nous paroit étrange que dans un Ouvrage tel que celui-ci, il ne lui soit pas échappé le moindre éloge d'aucun des Hommes illustres qui vivent à présent. Peut-être a-t-il craint de faire des jaloux: peut-être aussi y a t-il un peu d'humeur dans son fait.

CHAPITRE V. *Des causes de l'infériorité d'un grand nombre de gens de Lettres.* Si l'on considère le peu de dispositions naturelles de plusieurs gens de Lettres, les motifs étrangers & ignobles qui les déterminent souvent à la culture des Sciences, le défaut de récompenses proportionnées aux efforts qu'il faudroit faire, & au temps qu'il en couteroit pour se distinguer, la disette des bons Maîtres, la multitude énorme de Livres, entre lesquels on ne sait quel choix faire, les lectures souvent dirigées par le caprice & le hazard, le peu de goût qu'on a pour la méditation, enfin si l'on considère combien il est rare que la composition soit éclairée par la lecture,

& que la lecture ſoit digérée par la compoſition: il ne ſera pas difficile de trouver la ſolution du problême propoſé ſur l'infériorité des Gens de Lettres, non ſeulement à l'égard de leurs pareils qui vivoient dans des temps plus heureux, mais encore à l'égard de quelques gens du monde, plus favoriſés de la nature, ou plus exercés dans la partie où ils ſe diſtinguent. On ne ſera plus ſurpris, que pluſieurs gens de Lettres ſoient inférieurs pour les qualités de l'eſprit aux perſonnes uniquement cultivées par l'uſage du monde, & que devant être l'élite des eſprits d'une nation, ils tombent ſouvent dans des ridicules dont les hommes ordinaires ſavent ſe préſerver.

Il faut pourtant, obſerve judicieuſement Mr. GARNIER, „ il faut bien prendre garde ſi l'avantage qu'on accorde aux Gens du monde ſur les Gens de Lettres, eſt véritablement digne d'envie, & s'il n'eſt point incompatible avec d'autres avantages plus eſſentiels, & dont on doit être infiniment plus jaloux. Socrate nous apprend lui même que voulant donner ſon ſuffrage dans l'aſſemblée du peuple, & exercer une petite magiſtrature dans ſa patrie, il fit rire ſes voiſins par ſon air gauche & embarraſſé. La grande ame de Socrate accoutumée aux plus ſublimes méditations, avoit peine à ſe plier à des détails minutieux plus convenables aux ames vulgaires. De même un Petit-Maî-

tre

tre paroîtra peut-être plus amusant dans un cercle de personnes désœuvrées, qu'un homme du premier mérite, sans que celui-ci doive s'en croire humilié. C'est le privilège des petits esprits d'exceller dans les petites choses. Je me souviens d'avoir lu dans les Mémoires de Mr. *de Motteville*, qu'un Savant du premier ordre, étant venu un jour rendre visite à une grande Princesse, perdit en un moment toute l'estime qu'elle en avoit conçue sur sa réputation ; car elle observa d'abord qu'il faisoit mal la révérence, & ensuite qu'il étoit assis de mauvaise grace sur sa chaise. Ce qu'on nomme le bel air ne se prend guère dans le commerce des Livres ; tant pis pour les Gens de Lettres qui ambitionnent ce petit mérite : en voulant réunir des talens trop disparates, on court risque de se rendre ridicule des deux côtés. Il vaut beaucoup mieux opter, & si l'on distingue la politesse de l'expression naturelle d'une ame généreuse & sensible, laisser à d'autres le soin de s'y distinguer ".

CHAPITRE VI. *De l'utilité des Gens de Lettres.* Ce Chapitre est une bonne réfutation des paradoxes que le célèbre Citoyen de Genève a avancés contre les Sciences. Mr. GARNIER établit supérieurement l'utilité que tout Etat peut retirer des Gens de Lettres, par rapport aux Loix, à l'administration publique & particulière,

aux

aux mœurs, & à la supériorité glorieuse qu'ils lui donnent sur ses voisins. Tous ces détails doivent être lus & admirés dans l'Ouvrage même.

CHAPITRE VII. *Des Récompenses Littéraires.* Il convient de récompenser les Gens de Lettres, non point par des pensions, mais par les distinctions, les charges, les emplois, les places, la considération & tout ce qui peut exciter l'émulation & flatter l'amour propre. Les charges, les places emportent des devoirs, elles obligent à se montrer & à faire preuve de capacité: il n'y aura donc ordinairement que ceux qui se flattent de pouvoir les remplir, qui osent les rechercher: en un mot elles commandent le travail, & dès lors elles ne conviennent qu'à des hommes laborieux. Il n'en est pas de même des gratifications & des pensions: comme elles supposent ordinairement des services reçus, elles n'imposent proprement aucune obligation pour l'avenir; & plus elles sont considérables, plus elles peuvent devenir nuisibles. Elles enlèvent ceux qui les obtiennent à des emplois pénibles, mais utiles; & les affranchissent de la nécessité du travail en leur procurant une aisance & un bien être auquel ils n'étoient pas accoutumés. Peu à peu ils perdent le goût de l'étude, ils se relâchent & se livrent à la dissipation.

D'ailleurs les pensions sont rarement

accordées à ceux qui en ſont les plus dignes. Le Charlatan ſouple, adroit, intriguant a de grands avantages ſur le véritable Homme de Lettres, qui eſt toujours ſimple, modeſte, timide, qui a preſque peur de ſe montrer, & à qui l'air de liberté qu'il reſpire dans le commerce des Livres, inſpire une averſion & un dégoût inſurmontable pour la contrainte qui règne dans le commerce des Grands.

François I. protégea les Lettres en Homme d'Etat: il vit les avantages que la France pouvoit en retirer; il les accueillit en Roi, & mérita d'en être appellé le Père. Il donna aux Gens de Lettres des Abbayes, des Evêchés, des Charges dans la Robe & dans les Négociations, & jamais des penſions. „S'il eût aſſigné des penſions elles ſe ſeroient infailliblement éteintes à ſa mort, & la France ſeroit retombée dans ſon antique barbarie. Croit-on que ſous les Règnes orageux d Henri II, de François II, de Charles IX, d'Henri III, & d'Henri IV, on ſe fut amuſé à payer des penſions aux Gens de Lettres, tandis qu'on ne trouvoit point d'argent pour ſoudoyer des troupes? Au lieu que de la façon dont François I. s'y étoit pris, les Lettres ſubſiſtèrent ſans que l'Etat s'en mit en peine. Les Gens de Lettres en place favoriſoient leurs pareils, les employoient eux mêmes, & trouvoient moyen de les avancer. Voilà le grand avantage

tage des places sur les pensions, ces dernières isolent celui qui les reçoit, & le concentrent en lui même, au lieu que les places donnant à celui qui en est pourvu, des relations nécessaires, le mettent à portée, & souvent même dans l'obligation de rendre à d'autres les services qu'il a lui même reçus. Un Homme de Lettres en place, s'il n'est un envieux, a de grandes dispositions à obliger ses pareils, & il est rare qu'il n'en trouve pas l'occasion. Par ce moyen les Lettres fleurissent, & l'Etat en retire des services importans sans qu'elles lui soient à charge".

CHAPITRE VIII. *Des principaux avantages de l'état d'Homme de Lettres.* Les maux dont les Lettres préservent sont l'ignorance, les passions & l'ennui; les biens qu'elles procurent sont la satisfaction intérieure que l'on éprouve, en s'appercevant des progrès qu'on a faits dans la connoissance de la vérité & dans la pratique des vertus, l'indépendance, la bienfaisance universelle, & enfin une paix & une tranquillité inaltérables. Rien de plus beau & de plus intéressant que ce que Mr. GARNIER dit sur tous ces chefs. Quiconque en lisant ce Chapitre ne se sentira pas ému, animé, embrasé d'une noble ardeur pour les Lettres, doit se tenir pour dit qu'il n'est point fait pour elles & qu'il n'y a aucunes dispositions.

Nous voici parvenus à la fin de la première Partie de cet excellent Ouvrage.

Dans la seconde, Mr. GARNIER prouve par les faits la vérité de ce qu'il avance dans la première. Il examine donc quels services les gens de Lettres ont rendus à la Société, dans différens siècles & chez différens peuples, quelles récompenses ils en ont reçues, de quel degré de considération ils ont joui, quel usage ils ont fait de leur supériorité, quels genres de Littérature ont été plus en honneur en différens temps, quelle influence les Lettres ont eue sur le bonheur ou le malheur des peuples &c. Il faut absolument que nous nous arrêtions ici, car pour peu que nous nous engageassions dans ces intéressans détails, ils nous emporteroient beaucoup plus loin que nous ne le devons, & nous nous brouillerions indubitablement avec notre Libraire, qui depuis long-temps se plaint que nous passons toujours de deux ou trois feuilles, le nombre des quinze dont ce Journal devroit être composé. Voici donc seulement les titres des Articles de la seconde Partie du Livre qui vient de nous occuper: *Recherches sur l'état d'Homme de Lettres dans les anciens Gouvernemens.* I. *Des Prêtres de l'ancienne Egypte.* II. *Des Mages dans l'Orient.* III. *Etat des gens de Lettres dans les premiers siècles de la Grèce.* IV. *Depuis l'établissement de la liberté jusqu'à la mort d'Alexandre.* V. *Depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains.* VI. *De l'état des gens de Lettres chez les Ro-*

Romains, juſqu'à la fin du Règne d'Auguſte.
VII. *Depuis la mort d'Auguſte, juſqu'à la chûte de l'Empire Romain en Occident.*

NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. Le ſavant Docteur STEWART, Profeſſeur en Mathématiques dans l'Univerſité d'Edimbourg, a publié depuis peu chez *Millar*, un *Traité, deſtiné à déterminer avec exactitude, par la Théorie de la Gravitation, la diſtance du Soleil de la Terre*, in 8. Ce Morceau ſert de Supplément aux Traités de Phyſique & de Mathématique du même Auteur, que nous annonçames quand ils parurent.

C'eſt à ce profond Mathematicien que nous devons auſſi l'Ouvrage ſuivant: *Propoſitiones Geometricæ more veterum demonſtratæ ad Geometriam promovendam & illuſtrandam idoneæ*, in 8. chez *Millar*. La clarté & la préciſion diſtinguent cette production.

Le Docteur REID, ci-devant Profeſſeur en Philoſophie à Aberdeen & actuellement appellé à remplir la chaire de Philoſophie Morale à Glasgow à la place du ſavant Dr. Smith qui a demandé ſa démiſſion, vient de mettre au jour un Ouvrage bien propre à juſtifier le choix de cette Académie. Cet Ouvrage a pour titre: *An Enquiry into the human mind on the principles of Common Senſe*, &c. C'eſt-

à dire, *La Nature de l'Eſprit Humain expliquée par les principes les plus ſimples du ſens commun*, chez *Millar*. L'Evêque *Berkley* avoit cru démontrer par des principes philoſophiques la non exiſtence de la *matière*. M. *Hume* allant bien plus loin & pouſſant ſes recherches avec des vues moins louables, eſt parvenu par des ſubtilités métaphyſiques à rejetter l'exiſtence de la matière & de l'eſprit, des modes & des ſubſtances, à faire main baſſe ſur tous les êtres, & à ne faire de l'univers qu'un aſſemblage d'idées. Il s'eſt réduit à ſoutenir qu'il y a des idées ſans un eſprit, & des penſées ſans un être penſant. Notre Auteur fatigué de cette ténébreuſe & déſolante Philoſophie, ſe jette entre les bras du ſens commun, & ſur les notions qu'il fournit examine les rapports de nos ſens, établit la réalité des objets qu'ils nous font connoître, analyſe leurs opérations, & égayant d'une plaiſanterie décente des recherches conduites avec une profondeur & une clarté admirables, il a couvert le pyrrhoniſme de ridicule & a fait un Livre également inſtructif & amuſant, que nous eſpérons de faire connoître plus particulièrement.

Le Libraire *Nicol* vient de publier un Ouvrage anonyme intitulé: *Short Obſervations on the principles and moving powers aſſumed by the preſent Syſtem of Philoſophy*, c'eſt à-dire, *Courtes Remarques ſur les principes & les loix de mouvement qui ſont adoptés dans le Syſtême de Philoſophie qui domine actuellement.* in 8. Il eſt queſtion dans ce petit Ouvrage d'invalider pluſieurs principes & de réfuter quelques raiſonnemens employés par les diſciples

ciples de Newton pour appuyer leur ſyſtême. L'Auteur y montre des vues, de la ſagacité & des connoiſſances; mais tout cela ne l'empêche pas de donner aſſez ſouvent dans le faux. Onze Sections occupées par ces *Remarques*, roulent ſur l'inſuffiſance de la Théologie Naturelle, ſur l'eſpace, ſur les propriétés de la matière, la force de l'inertie, les loix du mouvement, les forces centripetes & centrifuges, & d'autres matières analogues.

L'excellente production de M. OGILVIE, qui a pour titre: *Providence, an Allegorical Poem in Three Books*, c'eſt-à-dire, *La Providence, -- Poëme Allégorique en trois Livres*, mérite à ſon Auteur une place honorable parmi les Philoſophes, & un rang très diſtingué parmi les favoris des Muſes. L'inſtruction la plus ſolide ſe préſente dans ſon Ouvrage ſous les traits les plus agréables; la raiſon y parle par la voix enchantereſſe de l'imagination, & la Philoſophie & la Poéſie ſe donnent les mains pour avancer les intérêts de la piété. Le plan de ce beau Poëme eſt plus étendu que n'annonce le titre. Le I. Livre eſt deſtiné à diſſiper les objections contre la Providence qu'on tire du mal Phyſique. Le II a pour objet la diſpenſation de l'Evangile, ſes avantages ſur la Religion des Payens, & les raiſons qui ont engagé l'Etre ſuprême à l'envoyer ſi tard au genre humain. Dans le III. l'Auteur conſidère la Providence, relativement à la vie humaine, ſes miſères, & ſes calamités, à l'adverſité des gens de bien, à la proſpérité des méchans, aux avantages de l'indigence, aux in-

convéniens & dangers de l'opulence, & finit par la doctrine d'une vie à venir.

On trouve chez *Bowyer* une nouvelle Edition du Nouveau Teſtament Grec, annoncée ainſi : *Novum Teſtamentum Græcum, ad fidem Græcorum ſolum Codicum MSS. nunc primum expreſſum, adſtipulante Joanne Jacobo Wetſtenio: Juxta Sectiones Jo. Alberti Bengelii divijum; & nova interpunctione ſæpius illuſtratum. Acceſſere in altero volumine Emendationes conjecturales virorum doctorum undicumque collectæ. Londini cura, typis, & ſumptibus G. B.* 120. Ces deux Lettres initiales ſont expliquées au commencement de cette annonce. C'eſt en effet à M. BOWYER, Imprimeur à Londres, Homme de Lettres & bien diſtingué de ſes Confrères par ſa ſagacité & par ſon érudition, qu'on eſt redevable de cette Edition du Teſtament Grec. Le ſavant Editeur a pris ſoin de conſulter les éditions les plus eſtimées de ce Livre ſacré qui ont paru juſqu'ici, afin de rendre la ſienne auſſi parfaite que poſſible. Il l'a enrichie d'une Table des endroits du Vieux Teſtament cités par les Auteurs du Nouveau, & a marqué dans cette table en quoi ces endroits s'accordent avec la Verſion des Septante & le Texte Hébreu, ou s'en éloignent (1). Le ſecond Volume préſente d'abord

(1) Cette Table, comme l'Editeur en avertit, eſt priſe en grande partie d'un Ouvrage publié à Edimbourg en 1759. ſous le titre ſuivant : *Two Letters to a Friend concerning the Septuagint Tranſlation*, c'eſt-à-dire. *Deux Lettres à un Ami ſur la Verſion des Septante.*

bord une Table Chronologique des Livres de Nouveau Teſtament, corrigée & augmentée d'après Mill & Fabricius. On y trouve encore deux autres Tables, dont l'une renferme toutes les leçons adoptées dans cette Edition, dans lesquelles l'Editeur s'accorde avec Wetſtein & diffère de Mill, & l'autre, une ſuite des Nouvelles Lunes Paſchales pendant dix ans, à commencer de l'année 26. ſelon les calculs de *Bacon*, *Scaliger*, *Mann*, *Dodwell* & *Ferguſon*.

Becket & *de Hondt* débitent, *Diſcourſes Critical and Practical on all the Parables*, &c. c'eſt à dire *Diſcours Critiques & Moraux ſur toutes les Paraboles de Notre Seigneur* en 2 Volumes *in* 8. par SAMUEL BOURN. Il y a du bon dans cet Ouvrage; mais rien de neuf, ou dont le tour nous dédommage à cet égard.

Le ſavant & ingénieux M. HORACE WALPOLE vient de publier le III. Volume d'un Ouvrage, dont nous annonçâmes les deux premiers dans le Tome XVII. de cette Bibliothèque (p. 221.) & dont le titre porte *Anecdotes* &c. c'eſt-à-dire, *Anecdotes ſur la Peinture en Angleterre, accompagnées de remarques incidentelles ſur d'autres Arts, recueillies par feu M. Vertue.*

Le même Seigneur a mis au jour depuis peu, une autre production digne de ſon amour éclairé pour les Arts & de ſon zèle généreux pour la gloire des Artiſtes; elle a pour titre, *A Catalogue of Engravers* &c. c'eſt-à-dire, *Catalogue Raiſonné des Graveurs nés, ou qui ont ſéjourné en Angleterre, tiré des Manuſcrits de M. Vertue*, auquel on a

ajouté la vie de ce dernier & une notice de ſes *Ouvrages*, *in* 4°. Avec le temps on ſera en état de faire un beau ſupplément à ce Catalogue en y ajoutant les noms de *Strange*, *Vivarez*, *Woolet*, *Major*, *Frye*, *Ms. Ardell*, *Walker*, & ceux des Elèves qu'ils auront formés, dans un période où la Gravure en Angleterre paroit aller rapidement à la perfection.

Les Libraires *Newberry*, *Baldwin* &c. viennent de publier le Ir. Volume d'un Ouvrage qui a pour titre : *A General Hiſtory of the World from the Création to the preſent time* &c. c'eſt-à-dire *Hiſtoire Générale du Monde depuis la Création juſqu'au temps préſent, qui renferme tous les Empires, Royaumes & Etats avec leurs Révolutions, leurs formes de Gouvernement, leurs Loix, Religion, Mœurs; & le progrès des Sciences, des Arts & du Commerce dans chacun, comme auſſi une notice exacte & ample de leur Chronologie, de leurs Antiquités, de leurs Bâtimens publics &c* par GUILLAUME GUTHRIE & JEAN GRAY Ecuyers. Cet Ouvrage ſera compoſé de 12. Volumes grand 8o. A en croire les Entrepreneurs, on y trouvera l'eſſentiel de l'Hiſtoire ſans le ſuperflu. -- Nous verrons. En attendant ce premier Volume, ne nous permet pas d'eſpérer beaucoup.

ITALIE.

ROME. L'Edition nouvelle des Oeuvres de *Giovanni delle Caſa* ſera bientôt achevée. Les deux premiers Volumes très bien éxecutés, répondent du ſuccès des autres que le public attend avec impatience.

PISE. La nuit du 22 au 23 Mai, mourut ici M.

M. le Comte ALGAROTTI. Il a fait des legs remarquables: au Roi de Pruſſe un magnifique Tableau; à M. Pitt, un Portefeuille de deſſeins originaux & choiſis, une pierre gravée & deux Tableaux. Il a abandonné à l'imprimerie de Livourne une ſomme conſidérable, pour la mettre en état d'achever l'Edition de ſes Ouvrages. Il a laiſſé à M. *Mauro Teſſi*, Peintre célèbre de Bologne, huit mille écus Romains, dont deux mille doivent être conſacres à lui élever ici un Mauſolée, qu'il a deſſiné lui même & où ſe lira cette Epitaphe auſſi de ſa compoſition: *Hic jacet Algarottus ſed non omnis.*

VENISE. Nous avons donné dans un des Tomes précédens de ce Journal, un Mémoire de bonne main ſur les Cornes qui naiſſent en diverſes parties du corps. On pourra l'enrichir en jettant les yeux ſur un Ouvrage de M. J. RIGHELLINI Médecin de cette Ville. Il eſt intitulé: *Oſſervazioni ſopra alcuni caſi rari Medici* &c. & imprimé *in* 8. chez *Baſtaglia*. La première de ces obſervations, décrit l'état déplorable d'un infortuné, qui portoit hériſſé de cornes & d'ongles, l'endroit de ſon corps où elles devoient être le plus inſupportables.

On réimprime en un Vol. *in* 4o. l'*Hiſtoire de Florence de* JEAN MICHEL BRUTI, corrigée & augmentée d'une Table: Jo. MICHAELIS BRUTI, *Hiſtoriæ Florentinæ Libri octo*; *editio noviſſima, mendis omnibus expurgata* &c. Venet. 1764. Cet Ouvrage très bien écrit, méritoit d'autant plus l'honneur qu'on vient de lui faire, que l'Auteur qui étoit Venitien, s'attacha en écrivant l'Hiſtoire de Florence à y dé-

défendre avec une généreuſe impartialité la mémoire des hommes illuſtres & infortunés, que *Paul Jove* avoit eu la méchanceté de noircir.

LUQUES. On a imprimé chez *Joſeph Rocchi* un Recueil intéreſſant de Mémoires très dignes la plupart d'être conſervés. Ils roulent ſur des matières différentes de Littérature, & contiennent en même temps des Obſervations de Médecine, ſous ce titre commun : *Miſcellanei di varia Litteratura* en 2 vol. *in* 12.

SUISSE.

GENEVE. Enfin le Théatre du grand *Corneille* commenté par le Prince des Poëtes de nos jours, eſt ſorti de deſſous les preſſes des Frères *Cramer* en 12 vol. *in* 8. Le bénéfice de cette Edition étoit, comme on ſait, deſtiné à procurer à une Nièce du Sophocle de la France un établiſſement digne du nom qu'elle porte. Le Roi a ſouſcrit pour deux cents exemplaires, & en a fait préſent de 150. à Mlle. Corneille. L'Impératrice de Ruſſie a donné la même étendue à ſa généroſité. M. de VOLTAIRE lui même a ſouſcrit pour deux cents exemplaires, pendant qu'un nombre conſidérable de particuliers de tout rang & de tout ordre, ſe ſont empreſſés à ſeconder ſes vues, en profitant de ſon travail. Si nous rendons à quelque heure un compte plus détaillé de cette Edition, que nous n'avons pas encore vue, ce ſera moins pour en faire connoître le prix, que pour orner cette Bibliotheque des préceptes du plus habile Commentateur que *Corneille* pût avoir. On ſe flatte que *Racine* recevra

oeuvra des mains de M. DE VOLTAIRE le même honneur que *Corneille*.

En attendant le premier ne souffrira pas de l'espèce de préférence dont le second jouit. Aux yeux de plus d'un connoisseur M. de VOLTAIRE n'accorde presque à *Corneille* que le pas, & sa prédilection pour *Racine*, va quelquefois beaucoup au-delà des barrières que l'équité doit mettre entre la partialité & l'admiration. Au reste comme tout le monde ne pourroit pas facilement acquérir cette Edition du *Théatre de Corneille* en 12 volumes, on a imprimé à part en 3 vol. *in* 12. les notes du célèbre Commentateur.

Si quelqu'un est curieux d'être instruit du Gouvernement de Genève, considéré dans les principes de la Législation qui en est l'ame, nous l'invitons à lire: *Lettres écrites de la Campagne* &c. Il y en a cinq; elles ne portent ni le nom de leur Auteur, ni le lieu de leur impression. On ne traita jamais une matière délicate & profonde, avec plus d'impartialité, de dextérité, de fermeté, de douceur. Quand au style, il est d'une force admirable dans son élégante simplicité.

BERNE. On a contrefait à Avignon le Dictionnaire des Fossiles de M. BERTRAND, imprimé à la Haye chez *Gosse* & *Pinet*. On pensoit aussi à le réimprimer à Lyon; mais on s'est arrêté sachant que l'Auteur en a une seconde Edition toute prête, par les augmentations nombreuses, que lui ont fourni divers Ouvrages nouveaux, & ses propres recherches sur les matières qui font l'objet de cet utile Dictionnaire. On le traduit en Allemand. Cependant l'infatigable Auteur ne

cesse

ceſſe pas d'enrichir le Public de ſes productions. On imprime de ſa façon un Traité intitulé : *De la culture de l'Eſprit & du Goût, ou Elémens de Logique pratique.* M. ſon Frère, Paſteur à Orbe, vient de donner un Ecrit d'un autre genre, & qui intéreſſe le bien de l'Agriculture, c'eſt un *Traité de l'irrigation des prez.*

FRANCE.

PARIS. I. Nous avons déjà parlé de la Traduction des Pſeaumes, faite ſur l'Hébreu par les Capucins de Paris, dignes élèves de ce grand Cocceien l'Abbé *de Villefroi.* Cette Traduction a trouvé un formidable Critique dans le ſavant P. HOUBIGANT, qui vient d'en expoſer tous les défauts dans une Brochure de 154. pages, dont le titre ſuffit pour annoncer le contenu : *Examen du Pſeautier François des RR. PP. Capucins, où l'on prouve* 1°. *qu'ils ne devoient point prendre pour ſujet ordinaire des Pſeaumes, les Juifs captifs & maltraités par les Chaldéens;* 2°. *qu'ils donnent une fauſſe idée de la Langue Sainte & qu'ils en violent ſouvent les règles.* Cette Critique docte & judicieuſe ſe trouve chez *Didot* le jeune; quoiqu'imprimée à Paris, elle porte le nom de *la Haye.*

Feu M. l'Abbé DE LIGNAC, homme d'eſprit, ſavant, & grand railleur, a laiſſé après lui un Ouvrage dont le titre feroit croire qu'il l'a compoſé dans un accès de gaieté & de belle humeur. Le voici ce titre: *Préſence corporelle de l'homme en pluſieurs lieux, prouvée poſſible par les principes de la bonne Philoſophie: Lettres, où relevant le défi d'un Journaliſte Hol-*

Hollandois, on diſſipe toute ombre de contradiction entre les merveilles du Dogme Catholique, de l'Euchariſtie & les notions de la ſaine Philoſophie. Par l'Auteur des Lettres à un Américain. in 12. chez *Rozet.* La *bonne Philoſophie* employée à prouver la Tranſubſtantiation! *Riſum teneatis amici.* Il y a des gens qui penſent que l'Abbé DE LIGNAC, a fait ce Livre dans un grand ſérieux, parce que le badinage n'y eſt pas fort marqué. Nous avons cependant de la peine à le croire. Les Goguenards ont quelquefois l'air grave & leurs plaiſanteries n'en ſont que plus piquantes. Au reſte ſi notre Auteur ne badine pas, il faudroit avouer que M. *Hume* & lui, font un beau nez de cire de la *ſaine Philoſophie;* puiſque l'un s'en ſert pour prouver qu'il n'y a point d'homme réellement exiſtant, & l'autre pour démontrer qu'un *ſeul* homme eſt réellement pluſieurs. Vive le ſens commun de M. *Reid* (2).

Despilly débite un *Traité des Miracles, dans lequel on examine* 1°. *Leur Nature, & les moyens de les diſcerner d'avec les prodiges de l'Enfer;* 2°. *Leurs fins;* 3°. *Leur uſage.* 2 vol. *in* 12. Il y a de l'érudition & des travers dans ce ſingulier Ouvrage.

II. Le Pere BONAVENTURE ABAT, Cordelier de l'Obſervance, & Aſſocié de l'Académie Royale des Belles Lettres de Barcelone, publia l'année paſſée à Marſeille: *Amuſemens Philoſophiques ſur diverſes parties des Sciences &*

(2) Voyez ci-deſſus l'Ouvrage de M. *Reid* annoncé *pag.* 479.

& principalement de la Phyſique & des Mathématiques, in 8vo. Cet ingénieux & agréable Ouvrage, qui ſe trouve chez *Deſaint* & *Saillant* renferme 12. *Amuſemens*. Ils roulent principalement ſur l'Optique, ſans négliger d'autres parties intéreſſantes de la Phyſique. On ſera ſingulièrement ſatisfait entr'autres des expériences que le Père ABAT a faites pour déterminer le nombre des vrais foyers des miroirs ardens. On lira avec plaiſir les preuves qu'il donne de la poſſibilité de ce qu'on raconte du miroir de *Ptolomée Evergetes*, par le moyen duquel on voyoit venir la flotte ennemie de plus de cent lieues de diſtance, & les Savans ne manqueront pas d'applaudir à l'érudition qu'il montre dans ſes conjectures ſur l'exiſtence de ce fameux miroir.

Didot le jeune vient de mettre en vente en 2 Volumes *in* 12. *Recueil des Mémoires les plus intéreſſans de Chymie & d'Hiſtoire Naturelle, contenus dans les Actes de l'Académie d'Upſal & dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm, publiés depuis* 1720. *juſqu'en* 1760. *traduits du Latin & de l'Allemand.* Quand on conſidère le zèle & l'application avec lequels les Suédois cultivent la Chymie, & les facilités particulières que leur ſituation leur fournit pour approfondir, ſur-tout, la Chymie Métallique, on ſentira d'avance le prix de ce Recueil, & le mérite des 45. Mémoires qu'il renferme.

M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle, & Membre, Aſſocié, ou Correſpondant d'un grand nombre d'Académies, a publié chez le même Libraire en 5 Volumes *in* 8. d'environ 650 pag. chacun : *Dic-*

tion-

tionnaire raisonné universel d'Histoire Naturelle, contenant l'histoire des Animaux, des Végétaux & des Minéraux & celle des corps Célestes, des Météores & des autres principaux Phénomènes de la Nature; avec l'Histoire & la Description des Drogues simples tirées des trois Règnes & le détail de leurs usages dans la Médecine, dans l'Oeconomie Domestique & Champêtre & dans les Arts & Métiers.

Il n'y a qu'une voix sur le mérite distingué de ce Recueil, dont le titre indique suffisamment les richesses. Il faut seulement remarquer, que les matières ne sont pas si décousues dans cet Ouvrage qu'il seroit naturel de le croire quand on pense à sa forme de Dictionnaire. L'Auteur a trouvé moyen d'y mettre une liaison presque systématique, en réunissant sous chaque article tous les objets qui y ont „ quelque rapport & en faisant beaucoup d'ar„ ticles généraux, comme autant de points „ de réunion, d'où le Lecteur peut observer „ l'analogie des genres & des espèces, & sai„ sir la chaîne des rapports qui lient les dif„ férentes branches de chaque règne ". C'est ainsi que l'Auteur s'exprime dans un Avertissement qui se trouve à la tête de cet excellent Ouvrage.

Les autres productions relatives à l'Histoire Naturelle, la Physique & l'Agriculture sont: *Nouvelle Description Physique, Historique, Civile & Politique de l'Islande, avec des Observations Critiques sur l'Histoire Naturelle de cette Isle donnée par M. Anderson, Ouvrage traduit de l'Allemand de M. Horrebows qui y a été envoyé par le Roi de Dannemarck.* 2 vol.

in 12. Il n'a jamais rien paru d'auſſi bon ſur l'Iſlande.

Leçons de Phyſique Expérimentale, par M. l'Abbé NOLLET, Tome VI. Ce Volume roule ſur les mouvemens des aſtres, les propriétés de l'aiman, & la Théorie de l'Electricité tant naturelle qu'artificielle.

Le Gentilhomme Cultivateur &c. par M. DUPUY DEMPORTES Tomes XIII. XIV. XV. & XVI. chez *Simon* &c.

Manuel d'Agriculture pour le Laboureur; pour le Propriétaire & pour le Gouvernement, contenant les vrais & ſeuls moyens de faire proſpérer l'Agriculture, tant en France que dans tous les autres Etats où l'on cultive; avec la Réfutation de la Nouvelle Méthode de M. Tull, par M. DELASSALLE DE L'ETANG Seigneur de Muyr &c.

Les Ouvrages de Morale, de Politique & de Belles Lettres qui ſont parvenus à notre connoiſſance pendant ce Trimeſtre, ſont:

Inſtruction pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde & ſe marient; leurs devoirs dans cet état & envers leurs enfans, pour ſervir de ſuite au Magaſin des Adoleſcentes *par Mad.* LE PRINCE DE BEAUMONT. C'eſt une des meilleures productions de cette Dame, & cela tient ſuffiſamment lieu d'éloge.

La Nouvelle Ecole du monde. Ouvrage néceſſaire à tous les Etats, & principalement à ceux qui veulent s'avancer dans le monde, à Lille chez *Henri* & à Paris chez *Barbou*.

Du Plaiſir ou Moyen de ſe rendre heureux. Par M. l'Abbé H. C. A. H. en deux Parties, chez les mêmes Libraires. Les titres de

ces

ces deux Livres sont attrayans, le contenu médiocre.

Des corps Politiques & de leurs Gouvernemens. 2 Tomes. à Lyon chez *Duplain*, l'aîné. Si l'on trouve dans ce bon Ouvrage plus d'ordre, de méthode & de raisonnement & même plus de matières traitées, que dans la République de Bodin, il n'en est pas moins vrai que l'Ouvrage de ce dernier a donné l'idée & même fourni le canevas de celui que nous annonçons.

Essai sur le Luxe chez *Pissot*. Il y a du neuf & du piquant dans ce petit Ouvrage, qui est destiné à montrer non seulement les avantages, mais la nécessité même du Luxe. L'Auteur remarque „ que ce n'est point le Luxe „ qui corrompt les mœurs, mais que ce sont „ les mœurs qui corrompent le Luxe ; que „ le Luxe ne fait pas les mœurs, mais qu'il „ en prend le caractère & celui du Gouver„ nement". Tout cela dépend du sens que l'on donne au mot *Luxe*.

Ecole de Littérature tirée de nos meilleurs Ecrivains, en 2 Volumes *in* 12. C'est à ce qu'on assure, à M. l'Abbé DE LA PORTE qu'on est redevable de ce Cours entier & complet des Belles-Lettres. C'est une compilation puisée avec jugement dans les meilleures sources, & qui tiendra lieu par conséquent de beaucoup d'autres Livres, comme elle embrasse sans exception tous les genres de Littérature.

Mémoires pour la vie de François Pétrarque tirés de ses Oeuvres & des Auteurs contemporains, avec des Notes ou Dissertations & les Pièces Justificatives. in 4. chez *Cailleau*. Ce n'est que le 1r. Tome d'un Ouvrage, qui en

aura quatre : Ouvrage deſtiné à faire connoître Pétrarque, non ſeulement comme un excellent Poëte, mais comme Orateur, Négociateur, Politique profond & un des principaux reſtaurateurs des Lettres en Europe. Ces *Mémoires*, qui ſont de M. l'Abbé DE SADE, embraſſeront de plus une grande partie de l'Hiſtoire Civile & Littéraire du XIV. Siècle.

Hiſtoire de la Maiſon de Montmorency, par M. DESORMEAUX, *contenant la Généalogie de cette Maiſon* 5 vol. *in*-12. chez *Deſaint & Saillant*. La matière eſt riche & l'Ouvrage excellent.

Eſſai ſur la Poéſie Rhythmique, par M. BOUCHAUD, Cenſeur Royal & Docteur aggrégé de la Faculté de Droit, chez *Panckouke*. Ce petit Ouvrage eſt plein de recherches curieuſes & ſavantes. Il y eſt queſtion de montrer que la *Poéſie Rhythmique* a fait naître la *Poéſie Métrique* ou *Régulière*, d'établir préciſément ce qui diſtingue ces deux genres, & de prouver que l'un n'a pas détruit l'autre.

De la Conſtruction Oratoire, par M. l'Abbé BATTEUX Profeſſeur Royal &c. Cet Ouvrage, que nous aurions du annonser plutôt, eſt un Traité complet de Rhétorique, quoi qu'en diſent le titre & la modeſtie de ſon Auteur. Il renferme treize Lettres adreſſées à M. l'Abbé d'Olivet, dans leſquelles on voit une liaiſon parfaite. On y trouvera des idées neuves, des remarques dignes de la pénétration profonde de l'excellent Auteur, mais auſſi des endroits foibles qui ne manqueront pas de lui ſuſciter des Critiques.

Hiſtoire du Bas Empire &c. Par M. LE BEAU Tomes VII. & VIII. Ces Tomes commencent

à *Theodoſe* II. l'an 423. & finiſſent par la mort de *Juſtin* l'an 527.

Élite de Poéſies Fugitives à Paris (ſous le titre de Londres) chez *Deſſaint* & *Saillant*. 3 vol. *in* 12. On dit beaucoup de bien de ce Recueil, qui abonde en Odes, Epitres, & Epigrammes bien choiſies, & renferme un grand nombre de Pièces de MM. *Ferrand*, *de la Faye* & *Voltaire* qui n'ont jamais vu le jour.

Hiſtoire de la réunion de la Bretagne à la France, où l'on trouve des Anecdotes ſur la Princeſſe Anne, fille de François II, dernier Duc de Bretagne, femme des Rois Charles VIII, & Louis XII, par M. L'Abbé IRAIL 2 Vol. *in* 12 chez *Durand*. C'eſt un morceau d'Hiſtoire fort intéreſſant & très bien compoſé par l'ingénieux Auteur des *Querelles Littéraires*.

Diſſertations ſur les origines de Toulouſe, par M. L'Abbé AUDIBERT. Cette Brochure qui paroit à *Avignon* chez *Chambeau*, renferme la deſcription d'un grand nombre d'anciens Monumens qui ſe trouvent dans le voiſinage de la Capitale du Languedoc, avec les explications ou les conjectures de l'Auteur, qui prouve qu'il y a eu une Colonie Grecque à Toulouſe. C'eſt une découverte tirée de quelques médailles Grecques & très bien établie.

Mémoire contre la Légitimité des Naiſſances prétendues tardives, dans lequel on concilie les Loix Civiles avec celles de l'oeconomie animale, par M. LOUIS, Profeſſeur Royal de Chirurgie &c. Ce ſavant & judicieux Mémoire a pour objet une queſtion d'état, qui ſe diſcute actuellement au Parlement de Bretagne. Il s'agit de ſavoir *ſi un enfant né* 10 *mois* & 17

jours après la mort d'un vieillard âgé de 76 ans, dont on veut qu'il soit le fils naturel, & un an, moins quatre jours, à compter de la maladie dont ce prétendu père est mort, peut être censé légitime? M. LOUIS chargé de traiter *ex professo* cette question, s'est decidé pour la négative. Après avoir exposé les loix de la Nature sur le temps de la naissance des animaux, examiné leur état dans le sein de leurs mères, & réfuté les raisons de ceux qui croient les naissances tardives possibles; après avoir rapporté les différens systêmes des Physiologistes sur cette matière, les faits alléguès contre l'ordre naturel, les jugemens portés par quelques Facultés de Médecine sur la légitimité des enfans nés après le terme ordinaire, il conclut pour l'impossibilité physique & absolue de la naissance naturelle d'un enfant au delà de ce terme.

Nous ne pouvons finir sans annoncer la publication d'un Livre composé il y a 130 ans, indiqué par le Pere *le Long* dans sa *Bibliothèque*, & qui jusqu'à l'année passée étoit resté Manuscrit. Il a été composé par EDMOND RICHER, ancien Syndic de la Faculté de Théologie à Paris en 1625. & 1626, qu'on considère comme le Confesseur & le Martyr des Libertés Gallicanes, & sa publication est actuellement de saison & ne caractérise pas mal le génie du temps. En voici le titre: *Traité des Appellations comme d'abus; que c'est un remede conforme à la Loi de Dieu, lequel a donné aux Rois & aux Princes Chretiens l'Eglise en protection, & pareillement tous les subjects qui vivent en leurs Estats sans nul excepter, pour leur faire guarder la Loi Divine, Naturelle & Ca-*

Canonique & en rendre compte à Dieu ſeul & juger ſouverainement de toutes ſortes de faits, qui peuvent naître en l'Egliſe, comme de choſe appartenante à la Diſcipline extérieure.

Avertiſſons en finiſſant que la République de Lettres a fait une perte conſiderable par la mort d'un de ſes plus beaux ornemens, le P. YVES-MARIE ANDRE', ancien Profeſſeur de Mathématiques à Caen, décédé le 27 Février de cette année à l'age de 89 ans. Un ſavoir très étendu, un goût fin & délicat, un eſprit vraiment philoſophique, & une imagination fleurie dont la vieilleſſe au lieu d'éteindre le feu n'a pu même diminuer la vivacité, caractériſoient cet homme reſpectable; & tout cela étoit accompagné d'une modeſtie peut-être ſans exemple. A l'âge de 88 ans, il donna une nouvelle Edition de ſon *Traité du Beau* (1), augmentée de pluſieurs diſſertations pleines de goût, de nerf & de vérités, & on nous a aſſuré qu'on va mettre ſous preſſe deux Ouvrages Philoſophiques de ſa façon, l'un ſur *les Merveilles du Corps humain* & l'autre ſur *les Merveilles de l'union de l'Ame avec le Corps.*

ALLE-

(1) Ce Traité parut pour la première fois en 1741. Il fut réimprimé à Amſterdam en 1759 par les ſoins de M. *Formey*, qui mit à la tête de ſon Edition une belle Préface deſtinée à faire connoître les différens Ecrivains, qui avoient dévancé le Pere *André* dans cette carrière. La dernière Edition donnée par l'Auteur lui-même vit le jour en 1763; Nous annonçâmes dès qu'elle parut les augmentations dont elle eſt enrichie.

ALLEMAGNE.

VIENNE. Il paroit ici depuis quelque temps chez *J. T. Trattner*, divers Ouvrages intéressans de Médecine & d'Histoire Naturelle, dont nous ne pouvons donner actuellement que les titres: JOANNIS ANTONII SCOPOLI *Med. Doct. S. C. R. & Apost. Majest. Montanæ Civitatis Idriæ Physici Entomologia Carniolica, exhibens Insecta Carniolicæ Indigena & distributa in Ordines, Genera, Species, Varietates; Methodo Linnæana.* 1763. grand 8. de 420 *pag.*

ANTONII STORK, *Sac. Cæs. Reg. Apost. Maj. Consiliarii Aulici Archiatri & in Nosocomio Civico Bazmariano Physici, Libellus, quo demonstratur, Colchici Autumnalis radicem non solum tuto posse exhiberi hominibus, sed & ejus usu interno curari quandoque morbos difficillimos, qui aliis remediis non cedunt. Jungitur simul Plantæ effigies, ære excusa.* 1763 grand 8. de 96 *pp.*

Ratio facilis atque tuta Narium curandi Polypos. 1763. grand 8. de 90. *pp.* Cet Ouvrage est de Mr. PALLUCCI, aussi bien que les deux suivans:

Descriptio novi Instrumenti pro cura Cataractæ nuper inventi ac exhibiti a NAT. JOSEPH. PALLUCCI. 1763. grand 8. de 64. *pp.*

NATAL. JOSEPHI PALLUCCI, *Augustiss. Imperatoris, & Imperatricis Reginæ Chirurgi, Acad. Reg. Scient. & Reg. Chirurg. Paris. Corresp. &c. Methodus curandæ Fistulæ Lacrymalis.* 1762. grand 8. de 117. *pp.*

Historia Medica trium morborum qui anno

1760.

1760 *frequentiſſime in Noſocomio mihi occurrebant. Cui adjecta eſt notabilium Obſervationum Anatomicarum Decas, Autore* JOAN. GEORG. HASENÖHRL *Noſocomii Hiſpanici Medico Ordinario.* 1763. grand 8. de 110 *pp.*

Le même Libraire a encore imprimé: NICOLAI OLAHI *Metropolitæ Strigonienſis Hungaria & Atila, ſive de Originibus Gentis, Regni Hungariæ, ſitu, habitu, opportunitatibus & rebus bello paceque ab Atila geſtis Libri Duo, nunc primum ex Codice Cæſareo Olahi manu emendato conjunctim editi.* 1763. grand 8. de 244. *pp.* Ces deux Ouvrages d'OLAHUS, Savant Hongrois du ſeizième ſiècle, avoient déjà été imprimés; mais outre qu'ils n'avoient pas encore été réunis, le premier paroit à préſent avec des corrections & des additions conſidérables, trouvées dans un Manuſcrit de l'Auteur même. Le nouvel Editeur, Mr. *Adam François Collarius*, a ajouté à ces deux bons Ouvrages, quelques autres Pièces relatives à l'Hiſtoire de Hongrie, & qui n'avoient pas encore été publiées.

BERLIN. Dans l'Aſſemblée publique que tint le 7. Juin l'Académie Royale des Sciences, Mr. le Profeſſeur FORMEY après un Diſcours analogue à la circonſtance, annonça que le Prix du ſujet propoſé pour cette année, avoit été adjugé à l'Auteur du Mémoire *Numero* VI, ſous l'Epigraphe ſuivante: *pacatumque regit patriis virtutibus orbem*; & à l'ouverture du Billet, il ſe trouva que c'étoit Mr. FRANÇOIS SABBATHIER, Profeſſeur au Collège à *Châlons-ſur-Marne.* Mr. FORMEY indiqua enſuite la Queſtion propoſée par la Claſſe des Mathématiques pour l'an 1766. Mr. le Conſeil-

ſeiller DE FRANCHEVILLE lut la première partie d'un Mémoire ſur *l'origine, les progrès & l'état des Sciences en Allemagne.* Mr. DE PREMONTVAL fit la lecture de la ſeconde partie d'un Traité ſur la *Mémoire & les moyens de la fortifier dans les Enfans.* Et la ſéance ſe termina par la lecture que fit le Profeſſeur CASTILLON, d'un Mémoire ſur les *découvertes pour la perfection des Inſtrumens de Dioptrique.*

Dans l'Aſſemblée ordinaire qui s'étoit tenue le 10e. Mai le célèbre Mr. EULER avoit lu un Mémoire en François intitulé: *Conſtruction des objets compoſé de deux différentes ſortes de verres, qui ne produiſent aucune confuſion ni par leur ouverture ni par la différente réfrangibilité des rayons, avec la manière la plus avantageuſe d'en faire des lunettes.* Le même jour M. MULLER avoit préſenté à l'Académie un Ouvrage Latin de ſa compoſition, contenant une deſcription de tous les Inſectes qui naiſſent dans la campagne de Fréderichsdall en Dannemark.

Les *Recherches métaphyſiques ſur les Loix du Mouvement*, que Mr REINHARD publia il y a quelque temps en Allemand, & que nous avons annoncées dans une des Parties précédentes de cette *Bibliothèque*, viennent d'être traduites en François par Mr. FORMEY, & rien aſſurément n'eſt plus propre à en donner une haute idée: auſſi nous promettons nous bien d'en entretenir plus au long nos Lecteurs le Trimeſtre prochain. La Traduction Françoiſe eſt imprimée chez *Pitra.*

HELMSTADT. On trouve ici & à HALLE chez *C. H. Hemmerde*: JOHAN ERNST SCHU-

BERTS

BERTS &c. *Gedanken von der Prädeſtination der Juden*, c. à d. *Penſées ſur la Prédeſtination des Juifs, par Mr.* SCHUBERT *Dr. & Profeſſeur en Theologie dans l'Univerſité de Helmſtadt, Abbé de Michaelſtein & Directeur du Séminaire Théologique de Brunswick-Lunebourg*, 1763. *in* 4. pp. 248. On croit aſſez communément, tant parmi les Réformés que parmi les Luthériens, que dans les divers paſſages du Nouveau Teſtament où ſe trouve le mot de *Prédeſtination*, il s'agit de l'Election à Salut ou du Décret que Dieu a formé de ſauver tels & tels particuliers. Cette eſpèce de concert entre les deux Communions, n'a pas peu contribué à entretenir leurs diſputes ſur les cauſes de l'Election éternelle. Chaque parti veut trouver dans ces paſſages des preuves pour ſon ſentiment ; on diſſerte, on raiſonne, on diſpute à perte de vue, & peut-être qu'au bout du compte il ſe trouvera, que dans la plupart des Textes controverſés il eſt queſtion de toute autre choſe que de l'Election à Salut. C'eſt au moins ce que prétend, dans l'Ouvrage que nous annonçons, Mr. SCHUBERT l'un des plus habiles & des plus célèbres Théologiens d'Allemagne. Selon lui de tous les paſſages où ſe trouve le mot de Prédeſtination, il n'y en a qu'un ſeul où il puiſſe être entendu d'une Election des particuliers pour la Vie Eternelle, & presque partout ailleurs il s'agit d'une Prédeſtination qui eſt le privilège d'un peuple entier, que les Ecrivains ſacrés appellent *prédeſtiné* pour le diſtinguer des autres Nations. Ce peuple *prédeſtiné* c'eſt le peuple Juif. Dieu avoit arrêté dans ſon Conſeil d'appeller par l'Evangile

les

les Payens auſſi bien que les Juifs. Il vouloit offrir à tous les Peuples le ſalut acquis par ſon Fils. Tous devoient être invités à entrer dans l'Alliance Evangélique & à participer à ſes biens. Mais cette invitation devant commencer par un Peuple, Dieu avoit réſolu qu'elle ſeroit premièrement faite à la Nation Juive. C'étoit à elle que le Royaume des Cieux devoit être d'abord prêché, & les Juifs étoient *prédeſtinés* à être inſtruits avant les Gentils de la grande nouvelle du Salut. Voilà ce que Mr. SCHUBERT entend par la *Prédeſtination des Juifs*, & il s'attache à prouver que c'eſt de cette Prédeſtination prédite une infinité de fois par les Prophètes du Vieux Teſtament, annoncée très ſouvent par Jeſus-Chriſt lui-même, expliquée dans le plus grand détail par St. Paul, qu'il s'agit dans presque tous les paſſages où ſe trouve le mot de *Prédeſtination*. Il recherche enſuite pourquoi Dieu avoit prédeſtiné à cet égard les Juifs, & il montre que par leur ſituation, par leur antiquité, par la piété de leurs ancêtres, par les rapports que les diverſes révolutions qu'ils eprouvèrent, & leurs transmigrations leur donnèrent avec les autres Peuples, ils étoient plus propres qu'aucune autre Nation à être les dépoſitaires des promeſſes de Dieu & à voir par conſéquent le Meſſie naître au milieu d'eux. Le ſavant & ingénieux Abbé entre ſur tout cela dans des détails très intéreſſans & qu'on lira avec beaucoup de plaiſir. On ne ſera peut-être pas auſſi content d'une digreſſion qu'il fait ſur la converſion future & générale des Juifs, que la plupart des Théologiens modernes admet-

admettent & qui paroit être annoncée ſi clairement dans l'Ecriture Sainte. Mr. SCHUBERT ne la croit point, & nous ne diſſimulerons pas que ſes raiſons nous paroiſſent très foibles. Mais s'il n'oſe eſpérer que toute la Nation Juive ſe convertiſſe un jour, il eſt cependant perſuadé qu'on devroit travailler avec plus de zèle qu'on ne le fait aujourd'hui à la converſion des particuliers, & il ne ſe peut rien de plus inſtructif & de plus ſage que ce qu'il dit ſur la manière dont il faudroit s'y prendre pour cela, & ſur les moyens que le Gouvernement pourroit employer pour faciliter l'inſtruction de ce peuple infortuné, en s'abſtenant toujours de toute voie de contrainte & de perſécution. Dans le dernier Chapitre de cet eſtimable Ouvrage, l'Auteur recherche juſques où peuvent s'étendre les droits qu'un Juif qui embraſſe le Chriſtianiſme, conſerve ſur les enfans qui lui étoient nés pendant qu'il profeſſoit encore le Judaïſme.

NUREMBERG. Le XIII. Tome des Mémoires de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, paroit ici (en Allemand) chez *Wolfgang Schwartzkopf*, & forme un Vol. *in* 4. de 412. *pp.* 1764.

HAMBOURG. La Feuille périodique que la Veuve *Grund* imprime ici toutes les ſemaines ſous le titre du *Médecin* (1), ſe ſoutient toujours, & ſe perfectionne meme de plus en plus. L'habile Auteur a fait à ſon plan divers chan-

(1) Nous en avons parlé *Biblioth. des Sc.* Tom. XVIII. pag. 515.

changemens très avantageux, & sur-tout il s'étend plus qu'il ne le faisoit précédemment sur la description des maladies, & sur leur cure. Dans le dixième Tome, dont la dernière Feuille paroit depuis peu, on trouve d'excellentes choses sur les fièvres chaudes, sur les maladies du poumon, sur l'épilepsie &c. Si l'Auteur continue sur ce pied, comme il le fait espérer, son Ouvrage sera un des meilleurs Traités de Médecine qui aient paru en Allemagne. Ce Tome X. est de 400. *pp.* grand *in* 8.

M. C. Bock, a tout nouvellement imprimé: *Bey-Spiele zur Bildung eines Soldaten*, c. à. d. *Exemples propres à former un Homme de Guerre*, avec cette Epigraphe:

Tu ne cede malis, sed contra audentior ito.

Première partie 1764. petit 8. de 172. *pp.* L'*Ecole Militaire* de Mr. l'Abbé *Raynal* a donné l'idée de cet Ouvrage, & en fait la base. Mais ce n'est pas ici une simple Traduction. On y trouve divers traits de valeur, de générosité, d'humanité, de présence d'esprit, de fermeté, d'héroïsme, qui ne sont pas dans l'Original François. L'Auteur Allemand ne s'est pas borné à l'Histoire Moderne comme l'a fait son dévancier; quand il a trouvé dans les anciennes Histoires des traits singulièrement beaux, il a cru avec raison devoir les rapporter, bien persuadé qu'ils seroient nouveaux pour un grand nombre de ses Lecteurs. D'ailleurs il est plus scrupuleux que Mr. *Raynal* dans le choix de ses exemples, & il a supprimé plusieurs traits qui n'avoient rien de remarquable & d'intéressant. Enfin la méthode qu'il a suivie nous paroit préférable à cel-

celle de l'Auteur François. Celui-ci s'étoit déterminé pour l'ordre Chronologique, d'où il arrivoit, par exemple, qu'immédiatement après un trait de vrai courage, on en trouvoit quelquefois un de témérité, ce qui pouvoit être dangereux pour les jeunes gens qui se laissent aisément éblouir par l'éclat d'une action, & qui n'ont pas le jugement assez formé pour distinguer la vraie vertu de ce qui n'en a que l'apparence, ou qui est outré & exagéré. Pour éviter cet inconvénient l'Auteur Allemand a rangé toutes les matières sous certains titres généraux, qui indiquent d'abord ce qu'il faut penser d'une action & si l'on doit l'imiter ou non. Tout l'Ouvrage est donc divisé en quatre Parties. Dans la première sous le titre d'*Intrépidité*, on trouve des exemples de valeur, de courage, de fermeté &c. Au titre de *Discipline* on a rapporté tout ce qui concerne la subordination, la louange, les réprimandes, les récompenses, les châtimens &c. Dans la troisième Partie seront rangés sous le titre de *Générosité* les exemples de grandeur d'ame, d'humanité, de désintéressement, de fidélité & de probité. Enfin la quatrième sous le titre d'*Intelligence* comprendra les traits de prudence, d'habileté, de présence d'esprit, les stratagêmes licites, les bons mots même relatifs à l'Art Militaire, les reparties ingénieuses &c. A la suite de chacun des quatre Articles généraux, on en trouve un où sont rapportés des traits des vices opposés aux vertus, dont on a donné des modèles. Ainsi, par exemple, le titre d'*Intrépidité* est suivi de celui de *lâcheté* & *fausse bravoure* &c; car on a cru avec raison,

ſon, auſſi bien que M. *Raynal*, qu'il étoit eſſentiel de graver profondément dans tous les cœurs, que la honte de la lâcheté, de l'avidité, de l'incapacité ſe perpétuoit, comme la gloire de l'intrépidité, du déſintéreſſement, de l'application. N'oublions pas d'avertir que cet utile & agréable Ouvrage, dont on doit ſouhaiter la continuation, eſt très bien imprimé.

FRANCFORT ſur le Mein. *F. Varrentrapp* a fait rouler ſes preſſes ſur un Ouvrage de la plus grande utilité, qui a coûté un travail immenſe, & qui aura ſans doute un ſuccès proportionné à la haute réputation dont l'illuſtre Auteur jouit depuis près d'un demi ſiècle: *Diſpenſatorium Pharmaceuticum Univerſale, ſive Theſaurus Medicamentorum tam ſimplicium quam compoſitorum locupletiſſimus, ex omnibus Diſpenſatoriis quotquot haberi potuerunt permultisque aliis Libris de Materia Medica ac remediorum formulis & celeberrimorum denique Medicorum tum veterum tum recentiorum Operibus congeſtus, digeſtus, & variis Obſervationibus practicis ſelectioribus inſtructus, curante* DANIELE WILHELMO TRILLERO, *Phil. & Med. D. Conſil. Aul. Reg. Pol. & Electi Saxon. Med. Prof. Primar. Witteberg & Ill. Acad. Scientiar. Bonon. Sodali.* Tomus Primus *Materiam Medicam ſeu ſimplicia exhibens.* Tomus Secundus *Pharmacopoeam univerſalem ſeu compoſitæ continens.* 1764. *in* 4. Le premier Tome a 318. *pp.* ſans les Prolégomènes qui en ont 34. Le ſecond eſt de 855. *pp.*

PRO-

PROVINCES UNIES.

UTRECHT. *G. T. & A. van Paddenburg* viennent d'imprimer : *Ontleed-en Heel-kundige Verhandeling over den ontwrigten Voet, uitgegeven door een Gezeldſchap van Utrechtſe Heelmeeſters*, c. à d. *Traité Anatomique & Chirurgical des dislocations du pied, par une Société de Chirurgiens d'Utrecht :* avec cette *Epigraphe*, Juvenes diligentia diſcunt. 1764. grand 8. de 123. *pp.* Cet eſtimable Ouvrage eſt le fruit des Conférences que quelques jeunes Chirurgiens ont toutes les ſemaines, pour ſe communiquer mutuellement leurs lumières, pour traiter enſemble quelques points de Chirurgie, & pour ſe perfectionner ainſi de plus en plus dans leur Art. Il eſt bien à ſouhaiter que ce bon exemple ſoit ſuivi dans les autres Villes de ces Provinces & rien de plus propre à exciter à cet égard une noble émulation que le Livre que nous annonçons. Il eſt ſolide, méthodique, inſtructif, plein d'obſervations curieuſes, & l'on voit que les Auteurs après avoir lu ce qu'il y a de mieux ſur la matière qu'ils traitent, ont obſervé & réfléchi eux mêmes. En un mot cet Ouvrage leur fait honneur à tous égards, & s'ils continuent ſur ce pied ils auront peut-être la gloire de fonder une Académie de Chirurgie dans cette Ville.

S. L. MAJEVII *Animadverſionum ad varia Loca Novi Teſtamenti Decas I.* grand 8. de 212 *pp.* 1764. Nous nous propoſons de donner le Trimeſtre prochain un Extrait de ce Livre, qui mérite bien qu'on en rende un

compte détaillé. Il eſt ſorti tout nouvellement des preſſes d'*A. van Paddenbourg*, auſſi bien que :

Redenkundige Gedachten over de Verborgenheden der Chriſtenen in 't algemeen, en inzonderheid over de Verborgenheid der Heilige Drieëenheid, door JOHAN ANDREAS BUTTSTETT, &c. c. à d. *Penſées raiſonnables ſur les Myſtères du Chriſtianiſme en général, & ſur le Myſtère de la Ste. Trinité en particulier par Mr.* BUTSTETT, *Profeſſeur en Philoſophie & Lecteur à Oſterode, Traduites de l'Allemand* 1764. petit 8. de 357 *pp.* Cet Ouvrage a beaucoup de réputation en Allemagne, & pour que dans le ſiècle où nous ſommes il ſe faſſe cinq Editions d'un Livre ſur les Myſtères, il faut en effet qu'il ſoit bon.

CAMPEN. Mr. le Profeſſeur VAN HOVEN, vient de publier chez *Valkenier*: *Theſes Philoſophicæ de primis philoſophandi principiis, quas nobiliſſimi & præſtantiſſimi Viri Juvenes, quorum nomina ſequens pagina exhibet, hoc Anno Academico per vices ſtrenue pro viribus tuiti ſunt* 1764. grand 8. de 91 *pp.* Le ſavant Auteur préſente d'abord un tableau très bien fait de la Philoſophie, & de ſes différentes branches; & ſe bornant enſuite dans ce Volume à la Logique, il en donne un cours, qui peut encore avoir ſon utilité après tant de Traités qu'on a déjà ſur ce ſujet.

HARDERWYCK. Mr. BONDAM notre nouveau Profeſſeur en Droit, qui prononça ici l'année dernière ſa Harangue Inaugurale avec beaucoup d'applaudiſſement, l'a fait imprimer chez *J. Mooyen* ſous ce titre : PETRI BONDAM *Oratio Inauguralis* pro Graecis Juris

Juris Romani Interpretibus. *Publice dicta D. XIV. Junii A. MDCCLXIII. cum in illustri Ducatus Geliæ & Comitatus Zutphaniæ Academia Ordinariam Juris Professionem solenniter auspicaretur* in 4. *pp.* 40.

HAARLEM. La Société Hollandoise des Sciences, a tenu le 21e. Mai son Assemblée publique. Il ne s'est trouvé aucune Pièce qui ait décidé d'une manière satisfaisante la question proposée en 1762, pour être traitée avant le mois de Mars de cette année. Il s'agissoit de *déterminer les principales directions des Courans dans la Mer du Nord, tant de ceux qui règnent le long des Côtes, que de ceux qui sont occasionnés par les marées de certains jours des mois, & surtout selon les vents qui ont soufflé quelque peu de temps ou un ou deux jours auparavant: De fixer aussi autant qu'il est possible, le plus ou moins de force ou de célérité des Courans sur ces mêmes Côtes, suivant les circonstances particulières tant du temps que du vent. Enfin d'indiquer la meilleure & la plus sûre méthode de déterminer l'intensité de la force que l'on doit attribuer aux Courans, ou d'en mesurer la vîtesse.* Comme cependant la Société verroit avec plaisir, que pour le bien public ou parvint à éclaircir ce sujet, elle a résolu de le proposer de nouveau pour le 1. Janvier 1766. Les Auteurs qui travailleront sur cette matière, doivent sur-tout observer que la Société en desirant qu'on détermine exactement les directions des Courans dans la Mer du Nord, le long des Côtes &c. entend que l'on indique en même tems le cours des Courans, non seulement le long des Côtes

tes de la Hollande, mais auſſi, s'il eſt poſſible, de la Zélande; & que l'on détermine la force & la viteſſe des Courans, ainſi que les mépriſes qu'ils occaſionnent: apprétiation qui n'eſt pas peu importante aux Mariniers. Il faudroit déterminer par quels vents, ſoit antérieurs ſoit actuels les Mariniers venant du Sud, ou du Nord, ſont le plus écartés de leur but par ces courans, ſuivant leur cours & la diſtance conjecturée, en atteignant les Côtes, ou les embouchures de la Hollande & de la Zélande, & juſques où va d'une ou d'autre part à raiſon du lieu, du temps ou du vent, cet écart cauſé par les Courans, & la mépriſe des Mariniers qui en réſulte; le tout autant que l'expérience le permet. Il ſeroit ſuperflu de s'étendre ſur l'importance du ſujet & l'utilité que peuvent en retirer les Mariniers, qui ont à faire des voyages de long cours, lorſqu'ils doivent s'approcher des Côtes ou des embouchures de Hollande ou de Zélande, ou que partant de là ils veulent ſe rendre à quelque endroit qu'ils ſe propoſent, & conſerver leur direction ſans être écartés par les Courans, du moins auſſi peu qu'il eſt poſſible.

Voici la nouvelle Queſtion que la Société propoſe: *Quels ſont les meilleurs moyens & les moins coûteux, d'empêcher que les rives du Lac de Haarlem ne ſoient englouties?* Ce ne ſont pas ſeulement des ſpéculations théorétiques que l'on demande, mais des projets praticables appuyés d'exemples, ſoit de ce qui ſe pratique avec ſuccès dans quelques endroits voiſins du Lac, ſoit de ce qui a lieu ſur d'autres Lacs, pour empêcher le dépériſſement

des

des rives, le tout applicable à la diverſité des terreins des rives du Lac de Haarlem.

Le prix eſt une Médaille d'or au coin ordinaire de la Société; avec le nom de l'Auteur qui l'a remporté, & l'année de la diſtribution.

La Diſſertation ne doit pas être ſignée du nom de l'Auteur, mais d'une Deviſe, & accompagnée d'un Billet cacheté, ſur lequel ſe trouve la même deviſe, & qui renferme le nom de l'Auteur & ſa demeure. On l'adreſſera franc de port avant le commencement de Janvier 1766. à Mr. C. C. H. VAN DER AA, Secretaire de la Société. La pièce doit être écrite d'un caractère très liſible, en *Hollandois*, en *François* ou en *Latin*.

Chacun pourra concourir au Prix, excepté ceux qui à quelque égard ſont Membres de cette Société. Mais celui qui aura remporté le Prix ne pourra faire imprimer ſa Diſſertation ni en tout ni en partie, ni ſéparément, ni avec quelque autre Ouvrage, ſans le conſentement exprès de la Société.

La Queſtion propoſée, aux conditions ordinaires, pour y faire réponſe avant le commencement de Mars 1765 eſt: *Comment on doit former l'eſprit & le cœur d'un Enfant pour en faire un Homme heureux & utile?*

ROTTERDAM. *Henri Béman*, a imprimé & débite avec ſuccès *Lettres de Théodoſe & de Conſtance traduites de l'Anglois ſur la ſeconde édition*, avec ces épigraphes

Ce ſera cette paix dont ſa bonté ſuprême
De ſes vrais Serviteurs remplit la ſainteté,

Et que poſſède un Cœur qui rentrant en ſoi-même
En chaſſe toute vanité.

P. CORNEILLE.

Ces Lettres ſe conſervent dans le Couvent où *Conſtance* prit le voile, & l'on en fait ſouvent la lecture aux jeunes Religieuſes, pour leur inſpirer la vertu. ADDISSON. 1764. *in* 12. *pp.* 160. ſans la Préface, qui eſt la Traduction d'un Diſcours du Spectateur.

Il n'eſt guère de cœurs ſenſibles ſur leſquels l'hiſtoire de *Théodoſe* & de *Conſtance*, contenue dans le Diſcours du Spectateur placé à la tête de ce Volume, n'ait fait de vives impreſſions. Ces Lettres ne paroiſſent pas propres à les renouveller. La lecture peut en être utile, édifiante même, car elles ſont pleines de bonnes choſes, la morale en eſt pure, on y trouvera de la dévotion ſans fanatiſme, des principes aſſez ſages de Théologie, des raiſonnemens ſolides & dictés par le bon ſens; mais elles manquent généralement de chaleur & de ſentiment. Elles décèlent par tout un Auteur qui médite & qui compoſe froidement dans ſon Cabinet, qui veut prouver & ne paroit ſeulement pas penſer à toucher. O qu'Héloïſe & ſon Abélard, moins ſages que *Conſtance* & *Théodoſe*, étoient bien plus habiles! ils nous intéreſſent au moins à leur ſort, & nous font répandre des larmes ſur leurs malheurs. Enfin les Lettres que nous annonçons ſont de froides & ſages diſſertations ſur des matières intéreſſantes, que, vu ſur tout les perſonnages qu'on met ſur la ſcè-

ſcène, on auroit pu traiter avec plus de chaleur ſans manquer à la juſteſſe.

LEYDE. *Brief van* JOHAN LULOFS, *aan den Wel Edelen Geſtrengen Heer* Meindert Semeins, *Oud-Schepen der Stad Enkhuizen; behelzende een nader onderzoek van deszelfs Ontwerp, om door middel van de Compaſſen de Langte op de Zee te bepaalen*, c. à. d. *Lettre de M.* LULOFS *à Mr.* Semeins *Ancien-Echevin de la Ville d'Enckhuyſen; contenant un examen ultérieur du Projet de Mr.* Semeins, *pour déterminer la Longitude ſur Mer par le moyen de la Bouſſole.* Chez la Veuve *Honkoop & Fils* 1764. grand 8. de 102. *pp.* Il eſt juſte qu'après avoir annoncé l'Ecrit de Mr. *Semeins* (1), nous ne paſſions pas ſous ſilence la Réponſe que Mr. LULOFS lui fait. Ce Profeſſeur célèbre y juſtifie le rapport qu'il a fait au Souverain de la prétendue découverte de l'Echevin d'Enckhuizen; il s'attache à faire voir que ſi ce rapport n'a pas été avantageux, c'eſt qu'il ne pouvoit pas l'être parce que la découverte eſt chimérique, que du reſte il avoit favoriſé Mr. *Semeins* autant que ſa conſcience avoit pu le lui permettre, & qu'il avoit même repréſenté à LL. NN. & GG. PP. s'il ne conviendroit pas de lui accorder quelque gratification, en conſidération des grandes peines qu'il s'étoit données dans une bonne vue, & d'un travail qui pouvoit n'être pas abſolumens inutile. Il ne nous convient pas de prendre parti dans cette affaire; ſeulement devons

(1) Dans la Partie précédente de cette *Biblioth.* pag. 263.

vons nous avertir que ſi l'on trouve que le ſtyle de Mr. LULOFS eſt quelquefois bien vif, il faut conſidérer qu'il s'eſt cru offenſé dans ſon caractère moral. Il étoit échappé à M. *Semeyns* de dire que ſi le Profeſſeur de Leyde lui étoit contraire, c'étoit parce qu'il cherchoit lui même depuis longtemps le moyen de déterminer la longitude, & que craignant d'être prévenu dans cette découverte, il tâchoit de décrier le travail des autres. Juſtement offenſé d'une imputation ſi odieuſe Mr. LULOFS la repouſſe avec force, il déclare que la Longitude n'a jamais fait l'objet de ſes recherches, & il s'explique de manière à ne laiſſer aucuns ſoupçons là-deſſus. Soupçons d'ailleurs que n'auroient jamais formé ceux qui connoiſſent cet habile Profeſſeur, qui n'eſt pas moins reſpectable par ſa probité que par ſes lumières diſtinguées.

Deux Ouvrages Latins paroiſſent ici depuis peu, mais comme ils ne nous ſont pas encore parvenus, nous n'en donnons que les titres: LUDOVICI ROUPPE *Medicinæ Doctoris de Morbis Navigantium, Liber unus. Accedit Obſervatio de effectu extracti Cicutæ Storkiano in Cancro*, chez *T. Haak* 1764. *in* 8.

Jo. AUG. ERNESTI *Opuſcula Philologica Critica multis locis emendata & aucta*, chez les *Luchtmans* 1764. *in* 8.

Doctrina Chriſtianæ Religionis, per Aphorismos ſummatim deſcripta. Editio ſexta. Cui nunc accedit ΠΙΟΤΤΠΩΣΙΣ *Theologiæ Elencticæ. In uſum Scholarum Domeſticarum* CAMPEGII VITRINGÆ, *Theol. & Hiſt. Sacræ Profeſſoris. Curante* MARTINO VITRINGA, *qui*

Pra-

Præfationem, Prolegomena & Adnotationes adjecit, nec non Analyſin V. Cl. THEODORI SCHELTINGÆ. *Pars* III. *Ex officina Joannis le Mair* 1764. *in* 4 *pp.* 435. Nous avons rendu compte (1) du premier Tome de cet excellent Ouvrage, qui doit être regardé non ſeulement comme un Cours de Théologie, mais auſſi comme la première bonne Bibliothèque Théologique qui ait paru dans ces Provinces. Nous deſtinons un Extrait au Volume que nous annonçons à préſent; en attendant nous pouvons aſſurer que Mr. MARTIN VITRINGA, Paſteur à Arnhem, à la vaſte érudition duquel on doit les Notes qui forment la Bibliothèque Théologique, n'a pas donné moins de ſoins à ce IIIe. Tome qu'aux précédens.

LA HAYE. Le ſecond Tome de la Traduction Hollandoiſe de l'excellente *Morale* de Mr. STAPFER, paroit depuis peu chez *P. van Cleef & Compagnie*, ſous ce titre: *De Zeden Leer in 't Hoogduitſch opgeſteld door* JOH. FRED. STAPFER, *Bedienaar des Heilig. Evangeliums in de Gereformeerde Gemeinte te Diesbach in 't Canton Bern. En in 't Nederduitſch vertaald door* Joh. Will. van Haar. *Tweede Deel.* 1764. grand 8. de 581. *pp.* Nous en rendrons compte.

Les Libraires de ce Journal vont publier un grand & magnifique Ouvrage, au ſujet duquel ils nous ont prié d'inſérer ici *l'Avertiſſement* ſuivant:

Pier-

(2) *Biblioth. des Sciences*, Tom. XV. Part. I. *pag.* 154.

Pierre Gosse Junior & *Daniel Pinet*, Libraires à la Haye, ont l'honneur d'annoncer au Public l'Hiſtoire Militaire de S. A. S. Monſeigneur le Prince FERDINAND, Duc de BRUNSVIC & de LUNEBOURG, contenant la dernière Guerre entre la Grande Bretagne & la France, en Allemagne, compoſée ſur les Mémoires de S. A. S. par M. W. enrichie des Cartes & de Plans néceſſaires, levés ſur les lieux par M. le Colonel de Bawr.

Il paroit inutile de prôner cet Ouvrage, en s'étendant ſur ſon mérite, le Titre ſeul ſuffit pour le rendre intéreſſant au Public; nous nous bornerons à ajouter, que l'Auteur eſt une Perſonne inſtruite, qui puiſe dans la ſource même.

L'Ouvrage, en trois Volumes in Folio, forme d'Atlas, ſera imprimé ſur du beau papier d'Hollande en caractères neuf & conformes au Proſpectus, orné d'un grand nombre de Vignettes. Culs de Lampe, Cartes & Plans néceſſaires, tous gravés par le fameux *J. van der Schley*, auſſi exacts & bien exécutés que les cinq Plans ci après ſpécifiés & actuellement achevés.

Ces Libraires s'étant engagés à donner une très belle Edition de cet excellent Ouvrage, tant par rapport au Papier & aux caractères, que par rapport aux gravures, le Public peut être aſſuré qu'ils ne négligeront rien pour rendre l'Edition des plus magnifiques.

Les grandes dépenſes, que demande l'exécution d'un Ouvrage auſſi ſuperbe, nous obligent à le propoſer par Souſcription, & nous ſommes bien perſuadés, que nous ſerons encouragés dans une entrepriſe auſſi utile qu'intéreſſante.

Con-

Conditions de la Souſcription.

Quoiqu'il ne ſoit guère poſſible de fixer d'avance le juſte prix, nous préſumons que l'Ouvrage entier, tel que nous l'annonçons, pourroit coûter aux Souſcrivans environ *f* 60. 0. 0 Argent d'Hollande.

Le premier Volume, contenant la fin de la Campagne de 1757 & la Campagne de 1758. paroîtra & ſera délivré complet aux Souſcrivans en 1765.

Le ſecond Volume, contenant les Campagnes de 1759 & 1760. paroîtra & ſera délivré complet aux Souſcrivans en 1766. ou plutôt s'il eſt poſſible.

Le troiſième Volume, contenant les Campagnes de 1761 & 1762. juſqu'à la Paix de Verſailles, paroîtra & ſera délivré complet aux Souſcrivans en 1767. ou plutôt s'il eſt poſſible.

Les noms des Souſcrivans ſeront imprimés par ordre Alphabétique à la tête du premier Volume.

Les Libraires s'engagent à délivrer aux Souſcrivans, les premières Epreuves des Cartes & Plans ſuivant la date de leur Souſcription.

La Souſcription ſera ouverte juſqu'au premier Novembre de la préſente Année 1764. Ce terme expiré, on ne recevra plus de Souſcriptions, & ceux qui n'auront point ſouſcrit, ne pourront faire l'acquiſition de l'Ouvrage qu'a vingt pour cent au deſſus du prix de la Souſcription.

Le terme de la Souſcription expiré, les Libraires délivreront aux Souſcrivans, les cinq magnifiques Plans ſuivans, par leſquels on pour

pourra juger de l'exécution des autres Plans; Savoir

Plan de la Bataille de Tonhauſen près de Minde, gagnée le 1 Août 1759. par l'Armée combinée de Sa Majeſté Britannique, ſous les ordres de S. A. S Monſeigneur le Prince Ferdinand, Duc de Brunsvic & de Lunebourg, deſſiné par Mr. Roy, avec les divers mouvemens ſur une très grande feuille in Plano. . f1.10.0

Plan de la Bataille de Villinghauſen, gagnée le 16 Juillet 1761. par l'Armée de S. M. Britannique, ſous les ordres de S. A. S. Monſeigneur le Prince Ferdinand, Duc de Brunsvic & de Lunebourg, ſur celle de France, commandée par Mrs. les Maréchaux, Prince de Soubiſe & le Duc de Broglie, levé & deſſiné ſur les lieux par J. W. de Bawr, ſur une très grande feuille in Plano. f1.10.0

Plan de la Levée du Siége de Brunsvic la nuit du 13 au 14 Octobre 1761. par S. A. S, Monſeigneur le Prince Frederic Auguſte, Duc de Brunsvic & de Lunebourg, Général Major & Chef d'un Régiment d'Infanterie, levé & deſſiné ſur les lieux par J. C. Henneman Conduct: ſur une grand feuille in Plano. . f1.0.0

Plan

Plan de la Bataille de Wilhelmsthal, donnée le 24 Juin 1762. entre l'Armée de S. M. Brittannique commandée par S. A. S. Monseigneur le Duc Ferdinand de Brunsvic & de Lunebourg, & l'Armée aux ordres de Mrs. les Maréchaux, Comte d'Estrées & le Prince de Soubise, levé & dessiné sur les lieux, par F. W. de Bawr, gravé par J. v. d. Schley sur $1\frac{1}{2}$ très grande feuille in Plano . . . . . *f*2 · 0 · 0

Plan du Siège de Cassel avec les Travaux & les Tranchées des Alliés devant cette place, commandé par S. A. S. Monseigneur le Prince Frederic Auguste, Duc de Brunsvic & de Lunebourg, Lieutenant Général en Chef, Commandant des Troupes de Brunsvic depuis le 18 Août jusqu'au 1. Nov. 1762. où la Place se rendit, levé & dessiné sur les lieux par D. H. Gerlach, Lieutenant du Génie & Aide de Camp du Prince, sur une très grande feuille in Plano. . . . . *f*2 · 0 · 0

*f*8 · 0 · 0

Pour ces cinq superbes Plans, chacun des Souscrivans payera comptant en souscrivant la somme de huit florins d'Hollande, dont il leur sera tenu compte sur la Souscription.

Les Libraires ne demandent point d'autres avances que le payement des Cartes & Plans

à

à meſure qu'ils les délivrent. Ils font graver actuellement:

La Carte Générale des Opérations des Campagnes de 1757 & 1758. Cette Carte ſuperbe levée & deſſinée par M. le Colonel de *Bawr* ſera en 6 grandes Feuilles, on travaille en même-temps aux autres Plans du premier Volume, que les Souſcrivans recevront à meſure qu'ils ſeront achevés: le reſte de chaque Tome ſe payera en recevant le Volume.

Les Libraires imprimeront à la fin de chaque Volume la Liſte du nombre des Feuilles, des Cartes, Plans, Vignettes, Culs de Lampe, que chaque Tome contient, & que les Souſcrivans recevront à un très juſte prix, & taxés ſur le pied ſuivant:

Chaque feuille d'impreſſion, caractère neuf, ſur du beau Papier d'Hollande, in Folio forme d'Atlas, conforme à la Feuille du Proſpectus à 2½ ſols.
Chaque belle Vignette, Culs de Lampe, gravés par le fameux J. van der Schley . . . . à 2½ ſols.
Chaque Plan de la grandeur & beauté du Plan de la Levée du Siège de Brunsvic, gravé par J. van der Schley, & enluminé. Les Plans les plus chargés . . . à 20. ſols.

Les Plans moins chargés à 18. 15. & 12 ſols.

NB. Tous les Plans ſuivans, après les cinq nom-

nommés ci-deſſus, ſeront réduits autant que poſſible ſur la grandeur du Papier de l'Ouvrage.

L'on ſouscrit :

A la Haye, chez Pierre Goſſe Junior & Daniel Pinet ; à Amſterdam, chez Covens & Mortier. R. & J. Ottens, M. M. Rey, E. van Harreveld ; à Haerlem, chez J. Boſch ; à Leiden, chez D. Haak, S. & J. Luchtmans ; Rotterdam, chez H. Beman ; Utrecht, Spruyt ; Nymegue, A. van Goor ; Aarnhem, Nyhoff ; Zutphen, van Bulderen ; Leuwarde, Wigerus Wigeri ; Groningen, Barlinckhof ; Middelburg, P. Giliſſen, Vliſſingen, Payenaar ; Zirkzee, P. O. van der Thoorn : Deventer, Vrieſewyk ; Bois le Duc, Pallier ; Maeſtricht, Lantmeeter ; Breda, van den Kieboom ; Bergen-op zoom, J. van der Linden ; Namur, Hynne ; Tournay, Jouveneau ; Gorcum, Goetzee ; Zwol, Royaards ; Ypres, Remy ; Bruxelles, La veuve P. Vaſſe ; Liege, de Soer ; Paris, chez Julien à l'Hotel de Soubiſe, Merlin, Libraire Rue du Mont St. Helene, & C. Panckouke Libraire Rue & à côté de la Comedie Françoiſe ; Londres, J. Nourſe, & chez Becker & de Hondt ; Edimbourg, Kincaid & Bell, & J. Balfour ; Dublin, Robbert Main ; Geneve, H. A. Goſſe & Comp ; Basle, Thurneiſen ; Coppenhague, les Frères Philibert ; Koningsbergen en Pruſſe, chez St. Blanquart Marſchand ; Berlin, E. de Bourdeaux & J. Jaſperd ; Hambourg, J. Eſtienne & Fils ; Leipzig, les Héritiers de Weidman

&

& Reich; Francfort ſur Mein, H. L. Broenner; Vienne, Trattner; Hanovre, Zimmerman Marchand d'Eſtampes; Brunsvic, la Maiſon des Orphelins; Turin, Raby; Cologne, la Veuve Krakamp & Simonis; & dans les autres Villes de l'Europe chez les principaux Libraires, où l'on diſtribue gratis le Projet de Souſcription in Folio, forme d'Atlas.

Dans le moment on nous communique: *Recueil pour l'Eſprit & pour le Cœur*, Tome I. Part. I. A *Zelle* chez *G. C. Gſellius*, in 12. de 208. *pp.* Annoncer ce Recueil comme une production que Mr. ROQUES, Paſteur de l'Egliſe Françoiſe de Zelle, dirige & enrichit, c'eſt tout dire.

Frédéric Staatman diſtribue depuis quelques jours: *Zélis au Bain*, *Poëme en quatre Chants*, l'une des plus jolies & des plus ingénieuſes bagatelles qui aient paru depuis longtemps. Nous annonçâmes l'année dernière (3) l'Edition de Paris. Celle que le Libraire de la Haye vient de faire eſt fort belle. C'eſt une Brochure de 36. *pp.*

(3) *Biblioth. des Sc.* Tom. XX. pag. 231.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans le Vingt & Unième Tome
DE CETTE
BIBLIOTHEQUE.

A.

Abat (le P. *Bonaventure*) ann. de ſes *Amuſemens philoſophiques* 489.
Abrégé Chronol. de l'Hiſtoire d'Italie, ann. du Tom. IId. de cet Ouvr. 256.
Académie Royale des Sciences (Hiſtoire & Mémoires de l') Année 1761. Extr. 267.
Agrigente (ſuperbes Monumens d') 222.
Aiman (déclinaiſon de l') 274.
Aimans artificiels ce que c'eſt & comment ils ſe font 269.
Algarotti (Mr.) ſa mort, ſes legs divers & ſon épitaphe 485.
Auderſon voyez *Commerce.*
André (le P. *Yves Marie*) ſa mort & ſon éloge 497.

Aristote voyez *Tragédie.*
Attila ſa vie par *Olaüs* 499.
Audibert (Mr. l'Abbé) ann. de ſes Differt. ſur les origines de Toulouſe 495.

B.

Baobab, deſcription de cet arbre monſtrueux 290.
Batteux (Mr. l'Abbé) ann. de ſon Ouvr. intit. *De la conſtruction Oratoire* 494.
Beau (Mr. *le*) ann. des Tomes VII. & VIII. de ſon *Hiſt. du Bas Empire* 494.
Beaumont (Mad. *le Prince de*) ann. de ſon *Inſtruction pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde* 492.
Belle action d'un fils 309. d'un villageois 310.
Bernard (Mr.) ſa deſcription en vers de la Bataille de Parme, 312. une de ſes Odes anacréontiques 319.
Bertin (Mr.) notice de ſa *Deſcription des plans muſculeux, dont la tunique charnue de l'eſtomac humain eſt compoſée* 282.
Bertrand (Mr.) nouv. Edit. de ſon *Dictionn. des Foſſiles* 487. ann. de ſes *Elémens de Logique pratique* 488.
Berville (*Vie du Cardinal de*) ann. de cet Ouvr. 256.
Bibliothèque Royale de France ſes commencemens & ſes progrès 33.
Bomare (Mr. *Valmont de*) notice de ſon *Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle* 490.
Bondam (Mr.) ann. de ſa Harangue inaugur. 508.
Bonnet (Mr.) Ed. Extr. de ſes *Conſidérations ſur les corps organiſés* 1.

Bot-

Bottis (Mr. *Gaetano de*) Extr. de ſa *Relation hiſtorique de quelques nouveaux Volcans* 407.
Bouchaud (Mr.) ann. de ſon *Eſſai ſur la Poéſie Rhythmique* 494.
Bourn (Mr.) ann. de ſes Diſcours ſur les Paraboles de N. S. 483.
Bowier (Mr.) ann. de ſa nouvelle Edit. du Nouveau Teſtament Grec. 482.
Bruti (*Michel*) nouv. Edit. de ſon *Hiſtoire de Florence* 485.
Brutus étoit s'il faut en croire Mr. *Hooke* un vil uſurier qui prêtoit à 48 pour cent 249.
Burman (Mr. *P.*) voyez *Voyage de Sicile.*
Burorina ce que c'étoit que cette Déeſſe 167.
Buttſtett (Mr.) ann. de ſes *Penſées ſur les Myſtères* &c. 508.

C.

Calas (*Jean*) Hiſtoire de ſa mort funeſte 171.
Cannegieter (Mr. *H.*) Extr. de ſa Diſſert. ſur une pierre gravée, ſur une ſtatue d'Iſis, & ſur la Déeſſe *Burorina* 163.
Caſa (*Jean della*) nouvelle Edit. de ſes Oeuvres 484.
Caſimir (Mr.) Extr. de ſa Lettre ſur l'extirpation de la Petite-Vérole 69.
Catane (Antiquités de) 236.
Chancres Scorbutiques excellent remède pour les guérir employé par Mr. *Razoux* 288.
Comédie (diverſes obſervations ſur la) 313.
Commerce (*Hiſtoire du*) éloge de cet Ouvr. de Mr. *Anderſon* 248.
Concorde de la Géographie des différens âges ann. de cet Ouvr. de Mr. *Pluche* 256.

Conſidérations ſur les corps organiſés IId. Extr. de cet Ouvr. de Mr. *Bonnet* 1.
Coquillages diverſes manières dont ils multiplient leurs eſpèces 2.
Corbeaux combien d'années ils vivent 120.
Cornes qui naiſſent en diverſes parties du corps, obſervat. de Mr. *Rigbellini* ſur ce ſujet 485.
Corneille voyez *Voltaire.*
Coucou particularités touchant cet Oiſeau 121.
Cygnes ils vivent juſqu'à cent ans 125. qui ſont ceux qui ont droit d'avoir de ces oiſeaux 124.

D.

Dialectique Platonicienne, elle eſt le fondement de toutes les Sciences 460.
Delany (le Dr.) ann. de ſon *Examen déſintéreſſé de la Révélation* 246.
Deſormeaux (Mr.) ann. de ſon *Hiſt. de la Maiſon de Montmorency* 494.
Déſintéreſſement d'un villageois 310.
Dialogues ſur l'utilité des Voyages par Mr. *Hurde* Extr. de cet Ouvr. 376.
Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle ann. de cet Ouvr. de Mr. *Valmont de Bomare*, 490.
Diſſertation ſur une pierre gravée &c. voyez *Cannegieter.*
Dupuy Demportes (Mr.) ann. des Tomes XIII-XVI. de ſon *Gentilhomme Cultivateur* 492.

E.

Ecole de Littérature ann. de cet Ouvr. de l'Abbé *de la Porte* 493.
Ecolier en vacance (*L'*) Ouvr. ann. 264.
Electricité notice des *nouvelles expériences* ſur ce

ce ſujet par Mrs. *Symmer* & *Nollet* 275.
Elite de Poéſies fugitives; Ouvr. ann. 495.
Epopée (diverſes obſervations ſur l') 307.
Erneſti (Mr.) ann. de ſes *Opuſcules Philologiques & Critiques* 514
Eſprit humain, voyez *Reid.*
Eſſai de l'Hiſtoire Naturelle du Globe Terreſtre, Extr. de cet Ouvr. de Mr *Raspe* 47.
Eſſai ſur le but de la Tragédie ſelon Ariſtote Extr. de cet Ouvr. du Dr. *Moor* 344.
Eſtime (l') eſt plus flatteuſe que l'amitié 406.
Eſtomac voyez *Bertin.*
Etna Deſcription de ſes Volcans 237.
Exemples propres à former un Homme de Guerre, notice de cet Ouvr. 504.

F.

Faiſan particularités touchant cet Oiſeau 130.
Ferdinand voyez *Hiſtoire Militaire.*
Feu Saint Antoine quelle maladie c'étoit 32.
Fontaine (*la*) mot de ce Poëte 90. belle Edition de ſes Fables 262.
François leur caractère 392.

G.

Gale (*inoculation de la*) guérit des maladies très graves 80.
Garnier (Mr.) Extr. de ſon Ouvr. intitulé *l'Homme de Lettres* 447.
Géans ſi la Sicile fut autrefois habitée par des Géans 229.
Génération comment elle s'opère 4.
Généroſité d'un villageois 310. d'un fils 309.

Genève voyez *Lettres.*
Gens de Lettres voyez *Homme de Lettres.*
Géographie voyez *Concorde.*
Guesclin (*du*) éloge de ce grand Capitaine 29.
Guettard (Mr.) notice de ſon Mémoire *ſur les paillettes & les grains d'or de l'Ariège* 274 & de *ſon Mémoire ſur les Tourbières de Villeroy* 281.
Guignard particularités touchant cet Oiſeau 127.

H.

Haen (Mr. *de*) ann. de deux de ſes Ouvr. 258.
Haarlem (*Societé Holland. des Sciences de*) prix qu'elle propoſe 509.
Harmonie des Pſeaumes & de l'Evang. ou Traduction des Pſeaumes &c. ann. de cet Ouvr. poſthume de Mr. *Pluche* 255.
Hennert (Mr.) ann. de ſa Harangue Inaugurale 259.
Heyne (Mr.) ann. de deux Pièces Académiques de ſa façon 259.
Hirondelles ne paſſent point l'hyver dans des marais, comme l'a prétendu Mr. *Klein*, mais ſont des oiſeaux de paſſage. 108. 133.
Hiſtoire & Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences Année 1761. Extr. 267.
——— *de France* par Mr. *Villaret* Extr. des Tomes XI & XII de cet Ouvr. 26.
——— *Naturelle du Globe Terreſtre* Extr. de cet Ouvr. de Mr. *Raspe* 47.
——— ——— ſuivant le Syſtême de Mr. *Linnæus* Extr. des Parties IV & V. du Tome Ier. de cet Ouvr. 106.

Hiſtoi-

Hiſtoire Naturelle (*Dictionnaire d'*) voyez *Bomare.*
——— *Chronologique du Commerce* éloge de cet Ouvr. de Mr. Anderſon 248.
——— *Romaine* ann. du IIIe. Tome de cet Ouvr. par Mr. *Hooke* 249.
——— *du Kamſchatka* ann. de cet Ouvr. 250.
——— *de l'Irlande* Extr. du Tom. III. de cet Ouvr. par Mr. *Macgéogbegan* 419.
——— *Générale du Monde* Ouvr. Anglois ann. 484.
——— *de Florence* voyez *Bruti.*
——— *de la Maiſon de Montmorency* ann. de cet Ouvr. de M. *Deformeaux* 494.
——— *du Bas Empire* ann. des T. 7. & 8. de cet Ouvr. de Mr. *le Beau* 494.
——— *de la réunion de la Bretagne à la France* ann. de cet Ouvr. de l'Abbé *Irail* 495.
——— *Militaire du Prince Ferdinand* Proſpectus de cet Ouvr. 517.
Homme de Lettres (*l'*) Extr. de cet Ouvr. de Mr. *Garnier* 455. définition de l'Homme de Lettres 456. diſpoſitions naturelles qu'il doit avoir 464. comment il peut s'aſſurer qu'il les a 465 *& ſuiv.* comment il doit cultiver ſon eſprit 469. il doit aimer la retraite 470. pourquoi les Gens de Lettres paroiſſent quelquefois inférieurs aux Gens du monde 472. comment il convient de les récompenſer 475. avantages de leur état 477.
Hongrie ſon Hiſtoire & ſa Deſcription par *Olabus* 499.
Hôpital (*Michel de l'*) ann. d'une vie de ce grand Homme 257.
Horrebow voyez *Islande.*

TABLE

Houbigant (le *P.*) ann. de ſon *Examen du Pſeautier François des Capucins* 488.
Hoven (Mr. *van*) ann. de ſes *Thèſes Philoſophiques* 508.
Hurde (Mr.) Extr. de ſes *Dialogues ſur l'utilité des Voyages* 375.
Hyperbole comment on peut l'employer en Poéſie 85 & *ſuiv.*

I.

Images dans la Poéſie règles qu'il faut ſuivre dans leur emploi 94.
Imitation dans la Poéſie quelles en ſont les règles 101 & *ſuiv.*
Inoculation de la petite Vérole, on pourroit l'employer pour guérir des maladies très graves 78. Avis de trois Théologiens de Toſcane en faveur de l'Inoculation 250. jugement ſur un Traité de Mr. *Raſt* intitulé *Réflexions ſur l'Inocul. de la pet. Vér.* 252. Mr. *Morand* croit qu'il faudroit faire deux inciſions à chaque bras 287.
Inſcriptions explications de quelques Inſcript. de la Sicile 335 & *ſuiv.*
Joncourt (Mr. *de*) Extr. de ſes *Oeuvres Diverſes* 141.
Irail (Mr. l'Abbé) ann. de ſon *Hiſt. de la réunion de la Bretagne à la France* 195.
Irlande Extr. du Tom. III. de l'*Hiſt. de l'Irl.* par Mr. *Macgeoghegan* 419. Combien il périt de Proteſtans dans le Maſſacre d'Irlande 432.
Islande (*Deſcription de l'*) ann. de la Trad. Franç. de cet Ouvrage de Mr. *Horrebow* 491.

Isles

Isles qui ſe ſont élevées du fond de la Mer 55.

K.

K*Amſchatka* (Hiſtoire du) Ouvr. ann. 250.

L.

L*Ande* (Mr. *de la*) notice de ſes *Obſervat. ſur les nouvelles méthodes d'aimanter, & ſur la déclinaiſon de l'aimant* 269.
Lettre de Mr. *de Moncby*, au ſujet d'un Extrait du Journal Encyclopédique 150.
—— de Mr. *Formey* aux Auteurs de la *Biblioth.* 441.
Lettres à un Seigneur Anglois Extr. de cet Ouvr. d'*Horace Walpole* 134.
—— *de* Mlle. *de Juſſy* ann. & éloge de cet Ouvr. 259.
—— *écrites de la Campagne* ſur le Gouvernement de Genève, Ouvr. ann. 487.
—— voyez *Homme de Lettres.*
—— *de Théodoſe & de Conſtance* jugement ſur cet Ouvr. 511.
Lignac (Mr. l'Abbé) ann. de ſon Ouvr. intit. *Préſence corporelle* &c. 488.
Louis (Mr.) ann. de ſon Mémoire ſur les naiſſances prétendues tardives 495.
Lulofs (Mr.) ann. de ſa *Lettre à* Mr. *Semeins* 513.
Luxe (*Eſſai ſur le*) Ouvr. ann. 493.

M.

Macgéoghegan (Mr. l'Abbé) Extr. du Tom. III. de ſon *Hiſtoire de l'Irlande* 419.
Majevius (Mr.) ann. de ſes *Remarques ſur divers endroits du Nouveau Teſtament* 507.
Malouin (Mr.) ſes *expériences ſur la morve des chevaux* 286.
Manuel d'Agriculture ann. de cet Ouvr. de Mr. *Delaſſalle de l'Etang* 492.
Manuel Moral ann. de cet Ouvr. 265.
Marmontel (Mr. *de*) IIde. Extrait de ſa *Poétique Françoiſe* 83. IIIe. Extrait 294.
Maſſacre d'Irlande nombre des Proteſtans qui y périrent 432.
Médailles de Sicile divers Auteurs qui les ont recueillies & commentées 326. *& ſuiv.* explications de quelques-unes 329. *& ſuiv.*
Médecin (le) ann. du T. Xe. de cet Ouvr. périodique 503.
Meier (M. G. *F.*) ann. de ſon Traité ſur le Bonheur de l'Homme 258. IId Extr. de ſes *Réflexions Philoſoph. ſur la Relig. Chrétienne* 350.
Mer rouge Mémoire touchant cette Mer par Mr. *des Vignoles* 447.
Mémoires pour la vie de Pétrarque Ouvr. ann. 493.
Miniſtres des autels du Paganiſme conjectures ſur les fonctions de quelques-uns d'entr'eux 340.
Miracles (ann. d'un *Traité des*) 489.
Moncby (Mr. *de*) Lettre qu'il écrit au ſujet d'un Extrait du Journal Encyclop. 150.
Monſtres (diverſes obſervat. ſur les) 20.

Montagnes leur origine 60 *& ſuiv.*
Montmorency voyez *Hiſtoire.*
Moor (le Dr. *Jaques*) Extr. de ſon *Eſſai ſur le but de la Tragédie* 344.
Morve voyez *Malouin.*
Moſer (Mr. *F. C. de*) ann. de ſon Poëme intit. *Daniel dans la foſſe des Lions* 259.
Muets (diverſes obſervat. ſur les) 12. *& ſuiv.*

N.

NOllet (Mr. l'Abbé) précis de ſes *nouvelles expériences d'Electricité* 275. ann. du Tom. VIe. de ſes *Leçons de Phyſique* 492.

O.

ODe réflexions ſur la nature & les règles de ce Poëme 318.
—— Anacréontique de Mr. *Bernard* 319.
Oeuvres diverſes de Mr. de Jancourt, Extr. de cet Ouvr. 141.
Oeuvres du Philoſophe Bienfaiſant ann. & éloge de cet Ouvr. du Roi Stanislas 265. Extr. 385.
Ogilvie (Mr.) éloge de ſon Poëme intit. *La Providence* 481.
Oiſeaux (*Hiſtoire naturelle des*) divers Auteurs qui en ont traité 109.
Olabus nouv. Edit. de deux de ſes Ouvr. 499.
Oreille de Denys ce que c'étoit que la priſon qui portoit ce nom 235.
Orville (Mr. *d'*) Ir. Extr. de ſon *Voyage de Sicile* 207. IId. Extr. 321.

P.

Pailhès (Mr.) ſes obſervat. *ſur les paillettes & les grains d'or de l'Arriège* 274.
Paraboles voyez *Bourn.*
Paſſions voyez *Zuckert.*
Pétrarque ann. des *Mémoires pour* ſa *vie* 493.
Perroquet (trait ſingulier d'un) 119.
Pharmacopée Univerſelle ann. de cet Ouvr. de *Mr. Triller* 506.
Pigeons combien de temps ils vivent 133. leur étonnante multiplication *ibid.*
Pluche (Mr.) ann. de ſa nouvelle *Traduction des Pſeaumes* 255 & de ſa *Concorde de la Géographie des différens âges* 256.
Poëme Epique (diverſes obſervations ſur le) 307.
Poéſies fugitives (*Elite de*) Ouvr. ann. 495.
Poétique Françoiſe IId. Extr. de cet Ouvr. de Mr. *de Marmontel.* 83. IIIe. Extr. 294.
Pologne abus qui ſe ſont gliſſés dans ſon gouvernement 395. & *ſuiv* moyens d'y remédier 398. & *ſuiv.*
Polypes ont ils une ame? où en eſt le ſiège? quand on les partage où réſide le moi? 23. & *ſuiv.*
Porte (Mr. l'Abbé *de la*) ann. de ſon *Ecole de Littérature* 493.
Prédeſtination voyez *Schubert.*
Proſodie s'il y en a dans la Langue Françoiſe 96.
Providence voyez *Ogilvie.*

R.

Radier (*Mr. le Dreux de*) ann. de ſes *Mémoires Hiſtor., Critiq. & Anecdotes de France* 257.
Raſpe (Mr.) Extr. de ſon *Hiſt. Natur. du Globe Terreſtre* 47.
Raſt (Mr.) voyez *Inoculation.*
Razout voyez *Chancres ſcorbutiques.*
Recueil pour l'Eſprit & pour le Cœur ann. de cet Ouvr. de Mr. *Roques* 522.
Réflexions Philoſophiques ſur la Religion Chrétienne. Iid. Extr. de cet Ouvr. de Mr. *Meier* 350.
Reid (le Dr.) idée de ſon Ouvr. intit. *La nature de l'Eſprit humain* &c. 480.
Religion Chrétienne ſa nature 357. ſon but 365 elle eſt le ſupplément de la Relig. Natur. 368. en quoi elle eſt ſurnaturelle 372.
Révélation (*Examen déſintéreſſé de la*) ann. de cet Ouvr. du Dr. *Delany* 246.
Richer (*Edmond*) ann. de ſon *Traité* poſthume *des Appellations comme d'abus* 496.
Ridley (*Vie de l'Evêque*) notice de cet Ouvr. 247.
Rigbellini (Mr.) voyez *Cornes.*
Romains XIV. 23. explicat. de ce paſſage 363.
Roques voyez *Recueil.*
Rouppe (Mr.) ann. de ſon Traité des maladies des Gens de Mer. 514.

S.

Sacrificateurs voyez *Miniſtres des autels.*
Schubert (Mr.) notice de ſon Ouvr. ſur la Pré-

Prédeſtination des Juifs 501.
Sélinunte (Ruines de) 222.
Semeyns (Mr.) découverte qu'il croit avoir faite 264. ſa diſpute avec Mr. *Luloſs ibid.*
Sicile il eſt vraiſembl. qu'elle a été ſéparée de l'Italie par un tremblement de terre 52. Voyage de Sicile voyez *Voyage*. Médailles de Sicile 326. *& ſuiv.*
Société des Sciences voyez *Haarlem.*
Soleil ſa parallaxe 293.
Solitaire deſcription de cet Oiſeau 127. *& ſuiv.*
Souterrain des Capucins de Palerme 218
Staniſlas éloge de ſes *Oeuvres* 265. Extr. 385. particularités de ſa vie 386.
Stewart (le Dr.) ann. de ſon Traité ſur la diſtance du Soleil de la Terre 479. & de ſes Propoſitions Géométriques *ibid.*
Stocke (Mr.) ann. de quelques uns de ſes Ouvr. 260, 261.
Stupeur guérie par l'inoculation de la Gale 80.
Style qualités qu'il doit avoir 84. 89.
Sublime ce que c'eſt 89. *& ſuiv.* il ſe paſſe quelquefois de paroles, l'action ſeule peut l'exprimer 91. exemples de paroles & d'actions ſublimes 92. 104.
Symmer (Mr. *R.*) précis de ſes *nouvelles expériences d'Electricité* 275.
Syracuſe (beaux Monumens de) 233.

T.

TEnon (Mr.) précis de ſon *Mémoire ſur quelques vices des voies urinaires* 283.
Théorie de notre Globe 49. 56.

Tolérance (*Traité sur la*) Extr. de cet Ouvr. de Mr. de Voltaire 170.
Toulouse voyez *Audibert*.
Tourbières de Villeroy notice d'un Mémoire sur ce sujet par Mr. *Gueſtard* 281.
Tragédie (diverſes obſervations ſur la) 209.
Eſſai ſur le but de Tragédie ſelon Ariſtote Extr. de cet Ouvr. du Dr. *Moor* 344.
Traité sur la Tolérance Extr. de cet Ouvr. de Mr. *de Voltaire* 170.
Triller (Mr. *D. G.*) ann. de ſa *Pharmacopée Univerſelle* 506.
Tuormina (ſuperbes Monumens de) 243, ſon ancien Théatre *ibid.*

V.

Valmont de Bomare voyez *Bomare*.
Vénus diverſes obſervations ſur ſon paſſage ſous le Soleil 293.
Vérole (*Petite*) Extr. d'une *Lettre ſur ſon extirpation* par Mr. *Caſimir* 69. depuis quand cette maladie eſt connue 75. ſi elle provient d'un germe que nous portions dans le ſang en venant au monde 71. par le moyen de la petite vérole on pourroit guérir d'autres maladies très-graves 78.
Vertue (Mr.) ann. de ſon *Catalogue des Graveurs Anglois* 483 & du IIIe. Tome de ſes *Anecdotes ſur la Peinture* ibid.
Véſuve état actuel de ce Volcan 409.
Vie de l'Evêque Ridley ann. de cet Ouvr. 247.
——— *du Cardinal du Bellay* Ouvr. ann. 256.
——— *de Michel de l'Hôpital* ann. de cet Ouvr. 257.
Vignoles (Mr. *des*) ſon *Mémoire touchant la Mer Rouge* 447.

e (Mr.) Extr. des Tome XI. & XII.
on *Hiſtoire de France* 26.
e (*Tombeau de*) 323.
ta (Mr. *M.*) ann. du IIIe. Tome de ſa
iothèque *Théologique* 514.
de l'Iſle de Vulcano 213. du Mont
238. du Territoire de la Tour du
252. Extr. de la *Relation hiſtorique*
nouveaux *Volcans qui ſe ſont formés en*
. *aux environs du Véſuve* 407.
e (Mr. *de*) Extr. de ſon *Traité ſur la*
ance 170 ann. de ſon Commentaire ſur
héatre du grand Corneille 486.
s Extr. d'un Ouvrage Anglois de Mr.
de ſur leur utilité & ſur leurs incon-
ens 376.
de Sicile par Mr. d'Orville &c. *publié*
es ſoins de Mr. *Burman* Ir. Extr. de cet
. 207. IId. Extr. 321.
es (*Voies*) voyez *Tenon.*

W.

dlpoole (*Horace*) Extr. de ſes *Lettres*
à un Seigneur Anglois 134. ann. du IIIe.
e ſes Anecdotes ſur la Peinture 483. &
on Catalogue raiſonné des Graveurs
ois *ibid.*

Z.

kert (Mr.) ann. de ſon *Traité de Mé-*
cine & de Morale ſur les Paſſions 258.

FIN.